D. Lo.

REVUE

DES

DEUX MONDES

L^e ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME XLI. — 1er SEPTEMBRE 1880.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

L^e ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE BONAPARTE, 17

1880

11.624

054
R3274
1880 v.5

P. LANFREY

I.

JEUNESSE. — ANNÉES D'ÉPREUVES.

Œuvres complètes et Correspondance inédite.

Dans notre pays, qui a traversé, sans en adopter aucun, tant de régimes divers, les partisans de ces régimes si vite tombés continuent malheureusement à garder, les uns contre les autres, les préjugés les plus vivaces. Pareilles divisions risquent d'être fatales aux nations qui disposent de leurs destinées. Cependant les esprits médiocres ne s'en inquiètent guère parce qu'ils n'entrevoient rien au-delà, et les violens s'y complaisent parce qu'elles servent leurs détestables passions. En France, quand une opinion a triomphé, ceux qui l'ont soutenue avec le plus de fanatisme ne manquent jamais de se considérer comme les maîtres absolus du nouvel ordre de choses; l'exploiter à leur profit, continuer la bataille même après la victoire, afin d'accabler les anciens adversaires, voilà toute leur politique. Combien rares ont été, à toutes les époques, les hommes d'État capables de résister aux grossiers entraînemens de la foule réclamant, après chaque changement, la satisfaction de ses rancunes ou de ses appétits? A quelles colères, à quelles injustices n'ont-ils pas été en butte de la part des exaltés de leur parti? Ces colères et ces injustices, il est vrai, n'ont qu'un temps. Elles cessent quand vient l'heure de la défaite, qui, chez nous, ne se fait guère attendre avec ses dures leçons, et le langage change alors complètement. Après la chute de la restauration, on ne rencontrait plus d'ultras. Tous les royalistes évoquaient d'un commun accord les souvenirs de MM. de Serre, Royer-Collard, Martignac, revendiquant ainsi, pour le plus

grand honneur du drapeau, les noms de ceux-là mêmes dont ils avaient méprisé les sages avis. Pendant la durée du second empire, il n'était pas davantage question des doctrines radicales, et les partisans de la république s'abritaient de préférence derrière la grande figure du général Cavaignac, le rude vainqueur des journées de juin.

Que signifiait toutefois la glorification posthume de ces pures renommées si elle n'était point, de la part des royalistes et des républicains, une sorte de manifeste pour l'avenir et le programme de tendances nouvelles? Mais ces programmes et ces manifestes, éclos aux jours de l'adversité et inspirés par elle, que valent-ils eux-mêmes si ceux qui les professent ne les pratiquent pas quand ils arrivent au pouvoir? Devenue un peu sceptique à l'égard des systèmes, justement indifférente aux étiquettes et plutôt portée à s'en défier, la France est décidée à ne juger désormais ses gouvernemens que d'après leurs œuvres. Ce qu'elle a appris par une expérience trop souvent renouvelée, c'est que, malgré sa force apparente, tout régime, monarchique ou républicain, demeure indéfiniment précaire et court vite à sa perte quand il ne prend pas conseil de ses plus sages adhérens et ne remet pas la direction de ses affaires aux mains de ses chefs les plus modérés. Si la fusion avait fait remonter M. le comte de Chambord sur le trône de ses pères, c'est aux royalistes qu'il eût appartenu de faire preuve de modération et de sagesse. Cette tâche incombe présentement aux républicains. Que ses partisans en aient ou non conscience, — mais les plus avisés s'en doutent bien, — la république traverse en ce moment une crise décisive. Placée comme le fut jadis la restauration entre deux courans opposés, elle est, à son tour, tenue de choisir, mais son choix, quel sera-t-il? Tandis que parmi les détenteurs actuels du pouvoir l'hésitation semble si grande qu'on les dirait uniquement préoccupés de se trouver, après la lutte, avec les plus nombreux et les plus forts, de nobles esprits viennent de prouver, grâce à Dieu, qu'ils entendaient opposer une sérieuse résistance aux velléités oppressives de la démagogie. Si la rupture ne date que d'hier, les dissidences qui l'ont amenée remontent loin dans notre histoire. Parmi les républicains, les uns n'ont jamais, en effet, voulu de la liberté nulle part, et les autres se font gloire de la vouloir partout, pour leurs adversaires autant que pour eux-mêmes; c'est l'honneur de M. Dufaure et de M. Jules Simon, de M. Bérenger et de M. Laboulaye d'avoir proclamé du haut de la tribune que jamais ils ne consentiraient à faire de la république triomphante l'apanage exclusif d'un parti. Ainsi s'exprime de son côté M. Littré; et dans cette *Revue* même, un autre vétéran de la liberté, M. Vacherot, ne repoussait-t-il pas naguère avec indignation toute soli-

darité avec une politique intolérante, illibérale et vraiment jacobine (1)? Ces voix peu suspectes auront-elles la chance de se faire écouter, ou bien, éconduits par leurs coreligionnaires politiques prêts à commettre les fautes irrémédiables, ces sages conseillers n'auront-ils, comme il est arrivé aux fidèles d'une autre cause, que la triste satisfaction d'avoir obéi à leur conscience en donnant de courageux mais inutiles avertissemens? Devant une telle alternative, l'indifférence n'est pas de mise. Elle ne l'est pas surtout pour les partisans de la monarchie parlementaire, car un lien puissant unit entre eux, lors même qu'ils ne s'en rendent pas bien compte, les modérés de tous les partis. Leur commune destinée n'a-t-elle pas été de voir toujours le régime qu'ils préféraient se précipiter malgré eux vers sa ruine par ses propres excès? c'est pourquoi il n'est pas interdit de prévoir qu'un jour viendra, plus ou moins éloigné, mais à peu près inévitable, où, lassés de leurs défaites successives, dégoûtés des vaines formules, impatiens de sortir des cadres fictifs où de vieilles dénominations les auront trop longtemps cantonnés, les vaincus de toute date et de toute origine s'entendront pour repousser tous ensemble l'oppression, d'où qu'elle vienne, et ne plus se courber, quoi qu'il arrive, ni devant les caprices d'un despote, ni devant les passions de la multitude. Les progrès de l'alliance seront lents et pénibles. Elle ne sera jamais solidement cimentée qu'entre ceux auxquels la forme du gouvernement, quelles que soient leurs préférences particulières, importera moins que la liberté et qui, pour servir cette sainte cause, seront prêts à sacrifier jusqu'à ces préférences elles-mêmes. Il n'y a que le temps et le cours forcé des événemens pour amener de pareils rapprochemens : ils ne s'improvisent pas. C'est la nécessité qui les impose. Quelques ombrages et beaucoup de tâtonnemens précéderont l'entente définitive. Elle ne manquera pas d'être, à diverses reprises, tantôt ébauchée, tantôt rompue, mais bientôt après reprise à nouveau. Plus l'union aura été laborieuse à se former, plus elle aura chance d'être durable. Comment celui qui écrit ces lignes oublierait-il qu'elle s'est déjà faite, il y a longtemps, et comme d'elle-même, sur le terrain des libertés nécessaires entre un grand nombre de républicains et les royalistes constitutionnels? Lorsqu'aux jours des sérieuses épreuves je protestais presque seul en faveur de nos droits méconnus, et, plus tard, quand j'entamais par la voie de la presse une lutte rendue bien difficile contre les pouvoirs du temps, ne m'a-t-il pas été donné de compter les hommes considérables que je nommais tout à l'heure au nombre de mes conseillers les plus sûrs et parmi mes plus constans auxiliaires?

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1879 et du 1er juillet 1880.

Pourquoi faut-il qu'à la joie de retrouver encore aux premiers rangs ces vaillans compagnons des anciennes luttes se mêle le triste souvenir de la mort prématurée d'un autre champion, non pas le moins résolu, mais le plus jeune d'eux tous, dont les œuvres complètes récemment publiées et la correspondance intime mise aujourd'hui sous mes yeux attestent qu'il aurait tenu à honneur de protester, lui aussi, contre les procédés autoritaires mis au service des doctrines républicaines? Parmi les causes auxquelles il imputait l'avortement des grandes espérances conçues en 1789, Lanfrey a constamment signalé comme la plus funeste « la scission à jamais déplorable qui s'établit au cours de la révolution française entre les idées libérales et les idées démocratiques, scission, ajoutait-il, que nous avons vue depuis renaître, et toujours pour ramener les mêmes désastres (1). » Signaler un danger, c'était, de la part de l'auteur des *Lettres d'Éverard,* s'engager par avance à y faire face. Non-seulement le courage civil ne lui coûtait guère, parce qu'il lui était parfaitement naturel, mais d'un autre que lui on aurait presque pu dire qu'il en faisait montre et profession. Volontiers, il marchait à l'écart, et de préférence il donnait pour expliquer ses déterminations des motifs au-dessus de la portée du vulgaire. N'est-ce pas lui qui a dit un peu cruellement, à propos de M. Daunou : « qu'en politique, l'honneur est un admirable supplément à la vertu, parce qu'il a de plus qu'elle la susceptibilité (2), » lui encore, qui parmi les hommes de la génération précédente louait surtout Tocqueville et Carrel de n'avoir montré aucune faiblesse pour les exigences de leur parti; et les considérations suivantes que je trouve dans l'un de ses premiers ouvrages ne semblent-elles pas adressées à ceux qui ont pris aujourd'hui la charge des destinées de la troisième république? « Si pures que soient les intentions, si grande et si légitime que soit la cause que l'on veut faire triompher, on paie toujours bien cher l'alliance des multitudes, lorsque, faute de prévoyance, on les déchaîne sans être sûr d'avoir la force de les dompter; car le remède est alors pire que le mal. Parce qu'elles suivent docilement, on se flatte de les mener; — erreur. Encore un pas, et ce sont elles qui vous traînent à leur suite. Elles ne font que suivre leurs propres chimères. En acceptant ce rôle enivrant et fatal de rois de la multitude, vous vous donnez à elle sans retour. Il faut marcher, victimes parées d'une pourpre dérisoire, dans toutes les voies où vous pousseront ses passions aveugles et perverses. A quoi bon regarder en arrière? Ne sentez-vous pas le poids des mille regards qui vous épient? Si vous hésitez, on vous dénonce; si vous vous

(1) Conclusion de l'*Essai sur la révolution française.*
(2) *Études politiques.*

arrêtez, vos sujets passeront sur vos cadavres mutilés. Mais vous voici parvenus au terme. Vous allez sans doute recueillir le fruit de votre orgueilleuse servilité; non. Vous avez vaincu avec l'aide de la multitude, il faut maintenant subir son joug déshonorant (1). »

Il y a justice à associer le souvenir de celui qui tenait un si fier langage aux noms de ceux qui, n'ayant jamais considéré la liberté comme un privilége, n'hésitent pas à rompre aujourd'hui avec le gros de leur parti afin de la réclamer hautement, à nos côtés, comme un bien inaliénable, appartenant à tous. On ne compte pas encore, il est vrai, beaucoup d'enrôlés sous cette bannière. Plusieurs l'ont désertée que l'on aurait cru disposés à la défendre. Il en coûte tant, même aux plus indépendans, pour désobéir à la consigne longtemps suivie et pour secouer le joug longtemps porté? Mais patience, d'autres viendront combler les vides; les recrues ne manqueront pas, en nos temps modernes, décidées à soutenir la cause du droit momentanément méconnu et injustement sacrifié. Elles lui arriveront même de tous côtés, car cette cause est celle de l'avenir, et tôt ou tard quand elle aura triomphé, tout le monde voudra l'avoir servie. Cependant quelques-uns ont succombé pendant la lutte. C'est pourquoi, tandis qu'elle dure encore, il ne suffit pas d'honorer ceux qui, en livrant en ce moment les derniers combats, portent résolûment le poids et la chaleur du jour : il convient aussi d'ensevelir pieusement nos morts, et nul, plus que celui dont je vais essayer d'esquisser la vie, n'a mérité cet hommage.

I.

Pierre Lanfrey est né à Chambéry le 26 octobre 1828. D'anciens papiers gardés avec soin par les siens, mais dont pour son compte il n'a jamais beaucoup parlé, semblent prouver qu'au XVe siècle sa famille était déjà établie en Savoie. Un titre latin du 14 avril 1439 porte quittance, au nom du duc de Savoie, de certains droits acquittés par noble Claude Lanfred (*a nobili Claudio Lanfredi*), demeurant à Aix. Plus tard, elle se transportait dans le Dauphiné, et, sous le règne de Louis XIII, des lettres de noblesse données à Saint-Germain-en-Laye, à un sieur Pierre-François de Lanfrey, en novembre 1638, étaient enregistrées par arrêt de la chambre des comptes du Dauphiné, à la date du 11 février 1644. Les branches de cette famille ont fourni, à la fois, de pieux serviteurs à l'église et de vaillans soldats, non-seulement à la monarchie des Bourbons, mais à la plupart des dynasties européennes. Un de ses membres, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, professeur de théologie à

(1) *Essai sur la révolution française.*

Valence et vicaire général de l'archevêque d'Embrun, est mort en 1788 prieur de Mortoroy en Bourgogne. Un autre prenait du service dans les gardes suisses en Espagne; et tandis que le second de ses frères s'engageait parmi les gardes du corps de Charles-Emmanuel, le troisième faisait campagne comme officier français sous les ordres du maréchal de Saxe. Puis un dernier emmené par l'empereur Joseph, lors de son voyage en France, devenait major-général, colonel propriétaire du régiment impérial des bombardiers autrichiens et gouverneur de la place de Peschiera, qu'il commandait encore en 1816. Les goûts militaires et un certain esprit d'aventure paraissent avoir toujours dominé dans cette race.

Ce fut à la suite d'une affaire d'honneur malheureuse que le grand-père de Lanfrey dut, en 1788, quitter le régiment français où il servait, et se réfugier en Savoie, son pays d'origine. Quand la Savoie devint française sous la première république, son fils entra avec joie dans les rangs de cette armée où plusieurs de ses parens avaient déjà fait leurs preuves de valeur. Redevenu sujet du roi de Piémont en 1815, il rapportait à Chambéry, avec le grade de capitaine de hussards, cette sorte de culte pour l'empereur Napoléon gardé par presque tous ceux qui ont servi sous ses ordres. Élégant de tournure, brave à l'excès, orgueilleux de sa naissance et de ses hauts faits personnels, doué d'une indomptable énergie de caractère, passablement vaniteux, gai, spirituel et fort emporté, il offrait assez bien le type de ces beaux militaires français dont les étrangers aiment parfois à plaisanter un peu, afin de se venger sans doute d'avoir été souvent battus par eux. Mlle Thérèse Bolain, une très belle personne tenant un magasin de dentelles et de nouveautés de luxe à Chambéry, était âgée de quarante-trois ans quand elle accepta les hommages de l'officier retraité. La considération dont Mme Lanfrey jouissait dans le monde commerçant de sa ville natale demeura toujours fort grande. Sans partager son enthousiasme pour la gloire de celui qui avait fait verser tant de larmes autour d'elle, aux mères, aux femmes et aux sœurs des habitans de la Savoie, elle sut non-seulement vivre en paix avec son mari, mais s'en faire respecter. Ses qualités vraies, généreuses et austères en imposaient à cet homme un peu léger. Jamais elle n'avait consenti à faire le sacrifice de ses convictions religieuses au sceptique incorrigible qui, au jour de sa mort, mit le prêtre à la porte de sa chambre avec un geste et d'une voix dont son fils, alors âgé de six ans, disait avoir gardé toute sa vie le terrifiant souvenir. Les traits impétueux de son caractère, ses façons un peu altières, les côtés aristocratiques de sa nature et les éclairs de sa mordante raillerie semblent avoir été pour lui un héritage paternel, tandis qu'une habituelle hauteur d'âme et la plus rare distinction morale lui seraient venues de sa mère, à laquelle allait

incomber désormais le soin de son éducation. La charge était lourde, parce que laissée par M. Lanfrey, sinon dans un état de gêne absolue, tout au moins aux prises avec les embarras d'une situation fort modeste, sa veuve, décidée à s'imposer tous les sacrifices, sentait en même temps que, faute d'instruction première, elle était hors d'état de diriger elle-même les études de cet unique enfant dont elle pressentait les aptitudes. Mais la culture de l'intelligence n'est point l'accompagnement indispensable de son élévation, et peut-être, au point de vue de la filiation des esprits, est-il curieux de noter comment une femme noblement douée peut, quoique illettrée, léguer à l'enfant sorti de ses entrailles le germe des plus grandes qualités morales.

L'amie à laquelle Lanfrey a laissé, par testament, les lettres de sa mère, et qui a dû, pour se conformer à ses volontés, les brûler après les avoir lues, a été extrêmement frappée de tout ce qu'elle y a rencontré de remarquable. Elles n'avaient ni style ni orthographe, seulement les mots nécessaires pour rendre la pensée, mais si justes, marqués d'un tel coin, qu'on sentait bien que son fils avait dû respecter une volonté ainsi exprimée alors même qu'elle n'était pas conforme à ce qu'il aurait souhaité. Les termes d'affection dont elle usait avec son fils ne ressemblaient pas à ceux dont se servent les mères d'aujourd'hui. Elle était sobre dans la louange comme dans le blâme. La fermeté qu'elle gardait vis-à-vis de lui allait parfois jusqu'à la dureté, quand elle craignait qu'il n'eût fait un mauvais emploi de son temps. D'ailleurs, jamais aucune des petites méfiances trop naturelles aux femmes; la confiance était simple et réciproque entre la mère et le fils; elle ne croyait pas l'abaissement du mensonge plus possible pour lui que pour elle-même. Ce à quoi excellait son cœur de mère, c'était à relever son enfant dans ses accès de découragement. C'était bien alors « la vraie Romaine, » comme il l'appelait lui-même. De quelle énergie n'a-t-elle pas eu besoin pour son compte, quelle modération, quelle dignité n'a-t-elle pas eu à déployer vis-à-vis des parens, des amis ou de simples habitans de Chambéry qui, profitant de leur qualité de cliens, sont venus maintes fois l'inquiéter au sujet de l'avenir de son fils, pendant qu'il était séparé d'elle, et quelques-uns troubler jusqu'au fond l'âme religieuse de la noble femme en parlant de lui comme d'un impie! Il y a telle de ces lettres qui n'était qu'un long cri de douleur, mais d'une douleur dont elle savait se rendre maîtresse, parce que, somme toute, la mère croyait en son fils. A sa famille, à ses amis comme aux indifférens, elle répondait toujours qu'elle était assurée, suivant l'expression dont on se sert en province, *de le voir arriver*. Elle redoutait seulement de ne pas vivre assez pour en être témoin. Elle avait quatre-vingt-six ans quand elle est

morte. Son intelligence s'était un peu affaiblie dans les dernières années, mais elle a parfaitement su et compris que son fils était devenu député et ambassadeur. Elle a goûté la joie tant souhaitée de le *voir arrivé,* et Lanfrey a eu aussi son moment de bonheur en la voyant à son tour si heureuse à cause de lui.

Si j'ai insisté sur la distinction personnelle de Mme Lanfrey, ce n'est pas seulement pour procurer au lecteur le plaisir de faire connaissance avec une de ces belles et fortes âmes, comme il n'est pas rare d'en rencontrer, en province, au sein de la petite bourgeoisie, c'est aussi parce que, discrètement exercée, l'influence d'une telle mère est demeurée prépondérante sur son enfant et que, pour rendre compte des années de la jeunesse de Lanfrey, il nous faudra le plus souvent recourir aux lettres si confiantes et si détaillées qu'il n'a point cessé de lui adresser dans cette petite capitale de la Savoie dont elle n'a jamais voulu sortir. Cependant, ni la race ni le milieu ne suffisent à donner entièrement la clef du caractère d'un homme, et, quand il s'agit en particulier d'un écrivain, il n'est pas tout à fait indifférent de tenir compte du milieu dans lequel il est né et du spectacle que la nature a offert à ses premiers regards. Le paysage que Lanfrey eut tout d'abord sous les yeux était splendide. Ses grands parens maternels possédaient une petite campagne sur la colline des Charmettes, car le nom des Charmettes n'est pas, comme on le croit généralement, celui de l'habitation de Mme de Warrens, mais désigne tout simplement un faubourg de la ville de Chambéry, où s'étagent les uns au-dessus des autres, des vignobles, des vergers et des constructions rustiques couronnées de verdure. Celle que possédait la famille de Lanfrey était une sorte de cellier en assez mauvais état, où des personnes n'ayant jamais connu les conforts de la vie pouvaient seules demeurer. C'est là que, pendant la belle saison, Lanfrey a passé tous les jours de sa première enfance. La maisonnette, adossée à l'une des hauteurs de la colline des Charmettes, est dans une situation ravissante. Elle domine une partie de la vallée de Chambéry, et de là, pour peu que le ciel soit clair, on aperçoit à travers les arbres un coin du lac du Bourget. Une pente formée de plusieurs terrasses, toutes plantées de hautes vignes entrelacées, descend doucement jusqu'au manoir jadis habité par Mme de Warrens et qui est resté tel qu'il était il y a cent ans. Les mêmes chemins conduisent aux deux enclos qui se touchent. Ils sont, comme les *lanes* anglais, bordés de haies dont les grands arbres opposent aux rayons du soleil une voûte épaisse qu'il a peine à percer, même au milieu du jour. Les touristes qui vont en pèlerinage visiter les lieux rendus fameux par les *Confessions* peuvent suivre encore la route peu fréquentée où l'on n'entend que le murmure d'un ruisseau qui coule assez rapi-

dement, près de la montée qu'il faut franchir pour arriver jusqu'à la maison de Mme de Warrens; c'est le chemin décrit par Rousseau quand il raconte son arrivée à la porte de sa bienfaitrice. De là, un autre sentier, s'il peut toutefois s'appeler ainsi, tant il est étroit et escarpé, monte, toujours à travers les vignes, jusqu'à un repli du terrain occupé par la petite propriété des parens de Lanfrey. Le site prêtait à la rêverie, et Rousseau l'avait choisi pour aller, dit-il, chaque matin prier l'Être suprême. Plus d'une fois, ceux que la curiosité a poussés vers ces lieux, entre 1833 et 1847, ont pu rencontrer à cette même place un autre jeune homme d'une constitution assez frêle, aux traits fins, à l'air un peu sauvage, qui semblait, comme l'a dit un de ses biographes, respirer, pour ainsi dire, quelque chose de l'âme ardente et mélancolique de l'ancien hôte des Charmettes. Nul doute que la précoce impression produite par les beautés de son pays natal n'ait contribué à donner de bonne heure à Lanfrey ce goût si vif pour la nature dont le culte a justement pris naissance, au siècle dernier, par la contemplation de ces scènes magnifiques et charmantes qui sont restées toujours les mêmes. Le souvenir en est demeuré toute sa vie profondément gravé dans sa mémoire. Il n'est pas besoin de connaître les environs de Chambéry pour deviner que, dans les *Lettres d'Éverard*, datées de Rochebrune, Lanfrey a songé à l'habitation de son enfance, quand il place le château de son héros imaginaire « sur un site âpre et sauvage faisant face aux aspects les plus doux et les plus harmonieux, d'où la vue s'étend, à droite et à gauche, sur une vallée d'une suavité arcadienne, qui a toutes les sinuosités et les caprices d'un fleuve, et le matin, silencieuse et immobile à travers les diaphanes vapeurs du soleil levant, ressemble à une vierge endormie dans ses voiles transparens. » A l'âge qu'il avait alors, avec son humeur plus active que rêveuse, Lanfrey se plaisait surtout à errer à l'aventure, dans la compagnie de son oncle, — un Savoyard ayant assez couru le monde pour en avoir rapporté des habitudes d'esprit assez frondeuses, — tantôt sur les sommets les plus élevés, tantôt au fond des gorges les plus abruptes de ces montagnes pour lesquelles il a toujours gardé tant d'amour. Il acquérait ainsi, en s'exposant avec entrain à toutes sortes d'accidens, non-seulement le sang-froid qui fut toujours remarquable chez lui devant le danger, mais, en dépit de sa mauvaise santé et de sa constitution nerveuse, cette qualité que les Anglais appellent *fortitude*, mot qui me semble bien rendre la façon dont il se comporta quand il s'enrôla, en 1870, parmi les mobilisés volontaires de la Savoie.

La forte et libre indépendance de cette existence tout alpestre et les conversations de son oncle n'étaient pas une préparation fort

appropriée au genre d'enseignement que l'enfant allait recevoir au collège des jésuites de Chambéry. Il y était depuis deux ou trois ans déjà et s'était fait distinguer par son intelligence, par la prodigieuse sûreté de sa mémoire, par son étonnante facilité de travail plutôt que par aucun succès bien éclatant, lorsque survint, dans sa vie d'écolier, une de ces crises dont les effets persistent à travers l'âge et dans laquelle se dessinaient par avance tous les traits dominans de son caractère. L'étudiant de quinze ans, tourmenté peut-être déjà par sa vocation d'historien et possédé de bonne heure du besoin de considérer les choses par lui-même et autrement qu'on ne voulait les lui représenter, s'était emparé de quelques volumes de la bibliothèque du collège afin d'en tirer une sorte de composition qui n'était pas tout à fait une apologie des jésuites. Le mystère dont il lui avait fallu entourer ce travail en avait redoublé l'attrait. Pour plus de sûreté, il le portait sur lui. Cependant il avait été dénoncé par un camarade ; force fut donc de comparaître devant le principal du collège et de livrer son précieux manuscrit. Quelques mots d'excuse ou l'expression d'un peu de repentir auraient facilement désarmé le révérend père, mais l'écolier de quinze ans demeura intraitable : on avait violé, dans sa personne, les droits de la pensée et de la libre appréciation des événemens de ce monde. Il préféra être renvoyé à sa mère. Ce fut un grand trouble dans ce petit intérieur.

Mme Lanfrey avait placé son fils aux jésuites parce qu'elle souhaitait qu'il fût élevé chrétiennement ; mais la difficulté de pourvoir aux frais d'une éducation trop dispendieuse avait aussi déterminé son choix. Qu'allait-il arriver? L'idée de retomber à la charge de sa mère et surtout la crainte d'être blâmé par elle épouvantaient Lanfrey. Un de ces instincts admirables qui sont propres au dévoûment maternel porta l'honnête et pieuse bourgeoise de Chambéry à ne pas désapprouver une conduite dont la fierté, à tout le moins, lui plaisait, et sans hésitation elle s'imposa les sacrifices nécessaires pour établir presque aussitôt l'expulsé du collège des jésuites dans une autre institution ecclésiastique, à Saint-Jean-de-Maurienne. Il est évident, pour quiconque s'est rendu compte du caractère de Lanfrey déjà formé aux jours de sa première jeunesse, qu'il sut un gré infini à sa mère de cette adhésion donnée par générosité et par tendresse aux sentimens exaltés qu'avait excités chez lui la première blessure faite à son indépendance et à sa dignité naissante sitôt méconnue. La confiance déjà si grande entre la mère et le fils en fut prodigieusement accrue. De cette époque date une correspondance intime à laquelle les lettres de Lanfrey, que nous aurons souvent occasion de citer, donnent un cachet à la fois original et touchant. Les rôles y sont un peu mêlés et sur

quelques points à peu près intervertis. Sur tout ce qui regarde la direction à imprimer à ses études, le jugement à porter sur ses maîtres, les rapports qu'il convient d'avoir avec eux, les lettres même qu'il serait bon de leur écrire et qu'il n'hésite pas à envoyer toutes rédigées à sa mère, c'est le fils qui prend l'initiative, je dirais presque qui commande, si le ton n'était pas toujours celui de la plus affectueuse déférence envers celle qui n'aurait jamais consenti à faire le moindre abandon de son autorité morale. On trouve dans ces lettres, avec des échappées de gaîté ou d'impertinence habituelles au jeune âge, un certain air de gravité et quelque chose qui sent le futur auteur. Comme elles ne sont pas sans agrément, nous donnerons des extraits de ces lettres qui, jointes à d'autres fragmens de la correspondance entretenue en même temps avec ses camarades, racontent mieux que nous ne le pourrions faire cette première phase de la vie de Lanfrey.

St-Jean-de-Maurienne, 23 octobre 1844.

Chère maman,

... On m'avait vanté la liberté dont on jouissait dans ce collège. Belle liberté, en effet. Oh! que m'importe à moi d'être libre sur un fumier! Tous ces désavantages ne seraient encore rien si les élèves étaient des gens avec lesquels on pût lier l'ombre d'une société; mais ce sont tous des montagnards, lourds, pesans, épais de corps et d'esprit, des caricatures dont je rirais si mon sort n'était intimement lié au leur. Rien n'est plus commun ici que de se prendre aux cheveux pendant les récréations et même en étude. Tous les jeux dont on puisse user ici sont des jeux de bouchon... Tous les corridors, toutes les salles sont infects; les professeurs sont d'une familiarité tout au moins très grossière. Ils vous abordent en vous disant aussi bêtement que possible : « Eh bien! mon petit ami, comment vas-tu? Te portes-tu bien? Trouves-tu le temps dur? Sois tranquille; je te ferai passer une fameuse année... » Charmant collège! je lui préfère l'enfer... Je suis tombé dans une misanthropie drôlatico-rêveuse qui vous paraîtrait assez risible. La bigoterie est encore pire ici qu'aux jésuites. A tout moment, nous avons ordre d'élever nos âmes à Dieu. C'est comme ce général qui disait à ses soldats : « Messieurs, vous aurez à courir à la victoire... »

En entrant dans sa nouvelle institution, le jeune Lanfrey avait beaucoup tenu à faire connaître avec franchise à l'ecclésiatisque qui la dirigeait pour quelles raisons il était sorti du collège de Chambéry. Dans les lignes suivantes nous allons l'entendre se féli-

citer de la détermination qu'il a prise, puis raconter avec un entier abandon toute sa vie d'écolier :

St-Jean-de-Maurienne, 23 décembre 1844.

... Plus j'avance dans mon année, plus je m'applaudis de la déclaration que j'ai faite au supérieur. Tel que je suis aujourd'hui, si je n'avais pas agi ainsi, je serais en route pour Chambéry, renvoyé de ce collège. Vous vous êtes fiée à cette dame ***; elle n'est qu'une indiscrète et rien de plus. N'est-elle pas allée, la babillarde, révéler toute mon affaire à un petit blanc bec d'abbé dont elle se croyait sûre, et ce blanc bec, aussi bavard qu'elle, est allé tout répéter au supérieur, qui lui-même est accouru en grande presse pour me le dire? Si cependant je lui avais fait un mensonge, ou si même je ne lui avais rien dit, je serais maintenant dans de beaux draps.

Cette petite dame est déjà venue deux fois me voir. J'avais d'abord envie de lui dire : « Madame, vous feriez bien d'être un peu plus discrète. » Mais elle est si charmante! j'ai trouvé ses yeux bleus si jolis! si jolis, moi, pauvre diable qui depuis des mois ne vois plus que des yeux d'ours ou à peu près, que toutes paroles d'aigreur ont expiré sur mes lèvres, et je l'ai accueillie avec la meilleure grâce.

... Mon Dieu! mon Dieu! quand le printemps arrivera-t-il donc? Les arbres devraient déjà bourgeonner, et nous avons encore de la neige jusqu'au cou... Si vous saviez comme cet hiver me pèse! si vous saviez comme je m'ennuie parfois au milieu de tous ces gens qui me sont étrangers. Il n'en est pas un parmi eux, pas un qui me comprenne, dont la pensée puisse s'allier avec la mienne. Ils me voient gai d'ordinaire et s'étonnent de me voir de temps en temps triste et pensif. Ils ne comprennent pas que cette gaîté n'est qu'un voile dont je me sers pour couvrir ma tristesse, une vaine apparence, un effort de l'esprit à l'aide duquel je trompe mes ennuis. Au moins quand cette neige sera loin, je serai un peu plus heureux. Le chant des oiseaux, la vue des fleurs et de la verdure me réjouissent; car la verdure, voyez-vous, c'est ma vie à moi, mon bien-être. C'est une de mes plus chères jouissances. Dès que je vois de la verdure, il me semble que je ne suis plus seul; elle m'amène d'ordinaire à rêver à ce que j'aime le plus. Oui, ma mère, des livres et de la verdure, voilà le secret de mon bonheur!

Les livres et la verdure, tel est bien le culte que Lanfrey a gardé toute sa vie. Lorsqu'il était entré au collège de Saint-Jean-de-Maurienne, il n'avait pas encore rompu avec les croyances maternelles acceptées non sans une certaine ferveur pendant toute son enfance; c'est à un camarade qu'il confie les premiers doutes qui l'assaillent et les motifs pour lesquels il se déplaît si fort dans un lieu qui offrait

trop peu de ressources à sa prodigieuse avidité de s'instruire et au besoin de tout discuter librement.

Mon cher S...

Mon Dieu! que la vie est triste ici! je songe à ma bonne mère, que je n'ai pas embrassée depuis longtemps, à mes livres, dont je suis séparé depuis longtemps aussi. J'ai passé deux fois en revue la bibliothèque du collège. Il n'y a plus rien de sérieux à lire, pas même les bonnes éditions complètes des grands auteurs classiques. J'ai lu et pris des notes sur tous les ouvrages philosophiques et historiques qu'elle renferme. Il me faut une nourriture plus forte que la maigre pitance littéraire qu'on nous marchande ici. J'étouffe dans cette atmosphère béate et mystique.

Demain est un jour de communion générale. En attendant, je jette un regard distrait sur les camarades qui m'entourent. Malgré moi, mes yeux sont attirés vers le surveillant d'étude, un futur prêtre qui passe ici pour un petit saint. Sa pâle figure, qui a la blancheur de la cire, ses yeux constamment baissés, sa pose calme, timide, lui donnent une ressemblance parfaite avec le saint Louis de Gonzague que vous connaissez. Pour que l'illusion soit complète, il ne manque au tableau que la tête de mort et un lis dans ses frêles mains. Le pauvre camarade qu'on a élevé provisoirement à l'auguste fonction de surveillant est doux comme un agneau. Il a une attitude résignée et béate qui me ravit. Je suis sûr qu'il rêve au ciel en ce moment et qu'il se voit enlevé entre deux anges. Heureux jeune homme! que j'envie ta foi ardente et sincère! La mienne, hélas! chancelle et le doute m'assaille. Ma raison s'incline, il est vrai, devant la pureté de la morale évangélique, mais elle se cabre à chaque instant, devant les dogmes et les mystères. Des mystères, et pourquoi?..

Oui, je voudrais pouvoir soulever un coin du voile, voir enfin derrière le rideau. Dieu n'est-il donc pas présent et visible à tous les yeux par les merveilles de la nature? N'est-il pas l'éternel et le tout-puissant?.. Que n'avons-nous tous deux, mon cher ami, la foi aveugle du charbonnier!

Obtenir de sa mère qu'elle lui permît d'aller compléter ses études à Paris, tel avait toujours été, depuis sa sortie du collège des jésuites, l'ardent désir de Lanfrey. Mais les hésitations étaient grandes chez l'honnête bourgeoise de Chambéry. Elles ne lui étaient pas uniquement inspirées par la crainte d'une cruelle séparation, ni par la mesquine préoccupation des dépenses plus considérables qu'il lui faudrait s'imposer. Il y avait déjà longtemps

qu'elle s'était dit qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour assurer à ce fils, dont les aspirations la troublaient cependant un peu, une carrière conforme à ses goûts et aux facultés singulières qu'avec un mélange de fierté et d'appréhension elle discernait vaguement en lui. Des souffrances de son cœur et de la gêne matérielle de sa vie elle était portée d'avance à faire assez bon marché. Admirablement dévouée, riche seulement de tendresse, elle sentait qu'elle ne pouvait être généreuse qu'au prix des plus douloureuses privations. Mais des scrupules d'une nature plus intime suspendaient aussi sa résolution. Qu'adviendrait-il de son fils à Paris et quelle serait sur sa jeune âme innocente l'influence du séjour dans cette ville si redoutée des mères de province et dont le renom était particulièrement en discrédit dans la petite capitale de la Savoie? C'est du jour où, après de longues perplexités et beaucoup de déchiremens, il arracha enfin le consentement de sa mère que date le développement de la vie intellectuelle et morale de Lanfrey. Elle commença pour lui plus tôt que pour un autre, parce qu'il eut de bonne heure à en porter seul toute la responsabilité clairement entrevue et fermement acceptée.

Chez Lanfrey l'homme fait a beaucoup retenu des sentimens de l'enfant : une certaine ardeur naturelle, naïve et franche, l'excès de sévérité dans les jugemens, l'impossibilité de taire ou seulement d'affaiblir l'expression de sa pensée, et cette confiance un peu présomptueuse en soi-même et dans sa destinée qui ne messied pas absolument aux jeunes gens, lorsqu'elle n'a point été démentie dans l'âge mûr, tandis que l'enfant possédait, par anticipation, certaines qualités, ou, si l'on veut, certains défauts qui ont influé sur sa carrière d'écrivain et d'homme politique. Dès sa seizième année, il était déjà replié sur lui-même et d'humeur naturellement solitaire, un peu hautain, avec des allures réservées et modestes, assez dédaigneux des avis, et même de la bonne opinion d'autrui. Ce n'est pas qu'il fût absorbé dans la contemplation de son individualité. Il n'y a jamais eu trace chez lui de cette disposition maladive qui consiste à analyser égoïstement ses moindres impressions, et à faire de soi-même le centre autour duquel le monde entier gravite. Loin de là, personne n'a été plus entièrement possédé que lui par les préoccupations générales de son temps; personne ne s'est de meilleure heure et plus profondément passionné pour les grandes causes débattues de son vivant. Celle de la liberté fut la première qu'il ait embrassée pour ne la renier jamais, car il n'y avait d'égale à l'indépendance de son esprit que son inflexibilité. Elle a été incarnée en lui depuis le berceau jusqu'à la tombe. Elle faisait partie de son tempérament. Le culte intrépide qu'il lui a constamment voué ressort de tous ses

écrits, de toutes ses actions, mais nulle part autant que dans les lettres écrites pendant son extrême jeunesse.

Ce qui donne une certaine grâce à la révélation intime des sentimens qui ont prématurément agité l'âme impressionnable de Lanfrey, c'est qu'ils n'ont été que le prélude de ceux qui ont tourmenté sa vie entière. Nulle affectation ne dépare d'ailleurs, quoique volontairement ou non la forme en soit toujours assez littéraire, ces confidences d'un fils à sa mère, et ces épanchemens d'un ami avec ses camarades. Il ne s'agit pas ici de souvenirs rassemblés après coup avec plus ou moins de fidélité pour la plus grande gloire de celui qui les écrit; la nature fière et discrète de Lanfrey répugnait extrêmement à la complaisante exhibition de sa propre personne, et il n'a jamais rien écrit sur lui-même. Mais la correspondance qui est présentement sous mes yeux devant être prochainement publiée, je me crois permis d'y puiser avec choix. Pour donner la clé d'un caractère, pour pénétrer sûrement et très avant dans ce for intérieur qui est tout l'homme, rien ne vaut les lettres échappées au courant de la plume sous la dictée de la préoccupation qui domine dans le moment et sous l'impression encore chaude des événemens du jour. Autant que nous pourrons, nous laisserons donc Lanfrey nous raconter lui-même avec les détails de son existence d'écolier, l'histoire des pensées de toutes sortes qui l'assiégeaient alors et des passions politiques qui déjà grondaient au fond de son cœur.

Au moment où il quittait pour la première fois son foyer natal afin d'entrer à Paris dans l'un de ces collèges sur les bancs duquel il avait tant souhaité d'aller s'asseoir, la pensée du jeune Lanfrey se reporte avec tristesse vers sa mère et avec regret vers les beaux sites auxquels il lui faut dire adieu. « Tu as l'imagination si ardente et le cœur si maternel, écrit-il à Mme Lanfrey, que ta sollicitude t'aura sans doute montré ma route échelonnée d'une longue suite de catastrophes effrayantes et impossibles, — naufrages, explosion de chaudière, — déraillement, — éboulement, — attaques nocturnes. Rien de tout cela! nous n'avons pas même versé, bien que notre conducteur ait fait consciencieusement tout ce qui était possible pour y arriver. Pas le moindre incident pour faire diversion à l'ennui. Un ciel morne et pluvieux; des paysages consternés et transis; des routes boueuses; des chevaux mélancoliques et des postillons enragés. Tout cela, ma bonne mère, n'était guère fait pour me guérir du mal du pays qui nous serre si affreusement le cœur au moment où les montagnes de la patrie s'effacent dans l'éloignement. Oh! cher coin de terre! à l'heure où du pont du bateau je l'ai vu disparaître sans retour, il s'est fait en moi un

déchirement pareil à celui que j'avais éprouvé en m'arrachant à ton étreinte maternelle. »

Mais ces impressions un peu douloureuses ne durent guère. Elles font bientôt place à des confidences pleines d'entrain sur ses occupations actuelles, sur les rêves dont il se berce pour l'avenir de sa carrière littéraire.

Paris, 28 janvier 1847.

... Gardez-vous bien, je vous prie, chère mère, de vous repentir du bien incalculable que vous m'avez fait en me mettant à Paris, et d'écouter les craintes que vous suggèrent votre sollicitude et votre inexpérience des choses qui sortent du cours ordinaire de la vie. Continuez de vous fier à moi comme vous l'avez fait jusqu'ici, et tout ira bien... Je crois que ce sont mes projets que vous me reprochez. Vous les trouvez trop ambitieux pour moi. D'abord, je vous ferai remarquer que, dans ce siècle-ci où tout le monde peut prétendre à tout, ils n'ont rien d'exorbitant, et que tous les hommes qui sont aujourd'hui parvenus aux honneurs, à la gloire, au pouvoir, sont sortis d'une condition aussi et plus obscure que la mienne. Je vous dirai, en outre, que ces projets ont bien quelque chose de légitime, puisque des hommes d'état dont j'honore et je respecte infiniment le jugement les ont reconnus comme tels. Du reste, pour vous consoler de m'avoir mis à Paris, j'ajouterai que je ne les ai point pris ici, mais que je les ai eus dès l'instant où j'ai commencé à y voir clair. Vous avez donc à vous applaudir de votre décision, car toujours est-il que, si j'échoue, j'échouerai avec moins de honte que je l'eusse fait si je n'étais jamais venu ici. D'ailleurs je ne vois nullement que ces projets puissent être incompatibles avec votre repos, tant s'en faut. Au lieu de mener cette vie dissipée et furibonde comme tant d'autres la mènent à mon âge, je resterai auprès de vous bien paisible; je me contenterai de peu; je m'enterrerai dans mes études, puis quand le jour de recueillir le fruit de tout cela sera venu, j'entrerai probablement dans une nouvelle période de ma vie plus grave, plus importante, plus mêlée aux événemens, plus agitée, en un mot, je n'en doute pas; mais enfin cette agitation, c'est la vie même. On n'est homme qu'à la condition de passer par là. S'il me vient des malheurs, eh bien! je les supporterai. C'est pour l'exercer que Dieu nous a donné la force. Vous autres mères, si l'on vous croyait, on passerait sa vie au coin du feu dans un bon petit ménage, à manger, à boire et à dormir. Fort bien! mais croyez-vous que l'homme ait été mis sur la terre pour cela? Non, il a été créé pour tendre sans cesse et par de vigoureux efforts vers la découverte de la vérité et vers sa propre amélioration. La vie n'est et ne doit être qu'une lutte parce qu'elle est une épreuve.

Mais le terrain est glissant et l'on fait bien des chutes. Qu'importe, pourvu qu'on accomplisse sa destinée !

Ces fières aspirations de son fils ne laissaient pas que d'inquiéter un peu Mme Lanfrey; elle fait toutefois effort pour les accepter. Les frais du séjour à Paris, c'est-à-dire le prix de la pension à l'institution Bellaguet où il était rentré, les dépenses nécessaires pour subvenir à ses études ont augmenté au-delà de ses prévisions. Qu'à cela ne tienne ! Sa confiance et sa tendresse sont les plus fortes. Elle redoublera d'économie et prendra plutôt sur son nécessaire. Celui pour lequel elle s'impose tant de sacrifices les devine et lui en sait un gré infini. « Je vous ai toujours crue incapable d'une faiblesse, écrit Lanfrey à sa mère, mais je craignais cependant qu'à la longue le doute et le découragement ne vinssent à s'emparer de vous. Tant d'autres auraient succombé à votre place ! Mais vous n'avez pas voulu laisser inachevée cette œuvre de votre dévoûment et de votre amour. Dieu seul peut vous rendre tout cela; moi je ne peux que vous aimer et vous le dire. Essayer de vous payer un jour votre affection en biens terrestres et misérables, ce serait me rendre indigne de vous... Vous avez compris, ma bonne mère, ce que je vous disais il y a quelque temps : je ne veux écrire que pour vous seule.» Et à votre tour, vous me dites maintenant : « N'écris que pour moi seule. » Ce mot *seule* me révèle bien des ennuis, des chagrins que vous avez dû éprouver cette année. Prenons patience, nous nous en consolerons ensemble. Oui, vous avez raison; personne entre vous et moi. C'est là la première condition de la vraie amitié. Parlons à cœur ouvert, ainsi que cela doit être entre une mère et son fils, et il y aura encore de bien beaux jours pour nous. »

C'est bien, en effet, à cœur ouvert que, pendant les années 1846 et 1847 qu'il passe à Paris, Lanfrey entretient sa mère de ses études, et surtout de ses visées pour l'avenir ! Ses succès scolaires semblent importer assez peu au jeune écolier. Les lectures qu'il fait, tous les exercices d'esprit qu'il s'impose, tous les travaux d'érudition auxquels il se livre, paraissent n'avoir qu'un but encore éloigné, mais déjà précis dans sa pensée. Il parle de lui-même, il se juge, moins dans le présent qu'au point de vue de ce qu'il espère être capable de pouvoir faire un jour. Il se montre déjà préoccupé des « œuvres solides et durables, » qu'avant peu il lui sera donné de produire ; le tout entremêlé d'élans de tendresse pour sa mère, avec des retours d'enthousiasme et de regret pour ses chères montagnes de la Savoie, qu'il aperçoit toujours dans une lointaine perspective.

... Maintenant il me reste à jeter un regard en arrière sur cette année qui vient de s'écouler et à vous dire ce que j'en pense. Eh bien ! je pense

qu'elle a été aussi bonne pour moi qu'elle pouvait l'être. Il y a eu bien des tristes heures, il y a eu même des mauvais jours et des momens de désespoir, mais à quoi bon vous dire cela, à vous, puisqu'en dépit des vents et des tempêtes, me voici sur le rivage, le front serein, le cœur plein d'espérances et le corps sans blessure? Que d'autres auraient fait naufrage à ma place! J'ai eu des rudes combats à soutenir, mais c'est une âme de forte trempe que j'ai reçue de vous, ma chère mère. Intellectuellement j'ai fait de grands progrès sans qu'il y paraisse aux yeux de personne. Moralement je suis pur comme le jour où je vous ai quitté. Savez-vous que je suis d'une rare continence pour un jeune homme de dix-huit ans qui a vécu à Paris?.. Il faut absolument que je finisse cette année à Paris, et j'y resterai quand je devrais y engloutir la moitié de mes ressources pour l'année prochaine. Il faut savoir sacrifier le présent à l'avenir et l'avenir de demain à celui d'après-demain.

Les quatre ans qui suivront feront encore partie du temps des sacrifices, du temps des semailles, si je puis ainsi parler, puis après viendra le jour de la moisson; si Dieu ne m'a pas maudit, il est impossible qu'il ne vienne pas. Pensez-vous donc qu'avec un travail de quatre années et ce que je sais déjà, je ne pourrais pas faire une œuvre solide et durable? Quatre années, mais c'est une éternité quand on sait, quand on veut (oh! quand on veut!) les bien employer. Que le bon Dieu me donne longue vie, longue force, et avant tout me conserve ma mère, je ne lui demande que cela! oui, encore quatre années de sacrifice,.. je sens en moi un pressentiment, une voix qui me crie : « Aie confiance. » Mais à quoi cela nous mènera-t-il au bout du compte? Si je réussis, — à avoir réussi; si je ne réussis pas, à avoir espéré pendant quelques années, ce qui est inappréciable par le temps qui court où l'on ne sait plus ce que c'est que de vivre et d'espérer. Rien désormais dans l'ordre des choses temporelles n'a le pouvoir de m'étonner ou de me faire perdre la tête. Je m'attends à tout. Je serais roi demain que cela ne me surprendrait pas plus que si j'étais réduit à aller bêcher de mes mains notre humble clos de Sainte-Claire. Et cependant avec cela j'espère. Il va sans dire que je ne laisse pas trotter ma cervelle après toutes ces chimères qui ne sont plus de mode aujourd'hui, et qui auraient été tout au plus à leur place il y a soixante ans. Je me trouve assez modeste et assez désintéressé pour ne rien ambitionner des biens de la terre et surtout de ces gros biens-là. Cette modestie de goûts et ce calme que je conserve en présence de ma destinée, quelque douteuse et voilée qu'elle soit, je les dois à mes philosophiques contemplations et aux nombreuses épreuves que j'ai traversées... Il est temps que je sorte de cette vie factice et si pleine d'illusions pour entrer dans la vraie vie, dans la vie de la réalité. Je ne m'occupe en ce moment que de préparer mes examens de fin d'année. J'écarte toutes les occupations qui m'étaient si douces. Je ne fais pas un mot de

philosophie parce que la philosophie de collège n'est qu'une chimère. Je remets à mon professeur un devoir tous les trois mois. Hier, je lui en ai remis un pour lequel il m'a porté aux nues, je le laisse faire... J'ai déjà marqué, pour ces vacances, tous les ouvrages que je dois lire, ou plutôt que je dois étudier à fond, car maintenant je ne lis plus un ouvrage, j'en prends la partie intime, la fleur, la chair; j'en fais ma propre substance et je laisse le squelette... Dans les lettres que je vous ai écrites cette année, il y aurait de quoi me faire passer pour un fou aux yeux de mille gens raisonnables. Quoique cela ne soit pas, cela pourrait être, et cela serait certainement parce que mes idées à moi sortent du cercle commun où tournent les yeux fermés des milliers de jeunes gens. Lorsque je vais retourner dans mon pays, je m'attends bien à n'être plus compris de personne, pas même de quelques vieux amis. Au reste, cela m'est égal, et je m'y suis résigné depuis longtemps... Enfin que m'importe? Dans vingt-cinq jours, j'aurai ma mère; je ne veux qu'elle seule et je fais fi de tout le reste. Oh! les délicieux momens que je vais passer! Comme j'ai besoin de respirer cet air pur de la Savoie, de boire cette eau fraîche de nos fontaines, au lieu de l'eau alambiquée de Paris, de respirer les roses embaumées de notre jardin, de voir nos montagnes vertes et notre ciel bleu! Notre bon lait chaud, notre pain bis et les fruits de notre Sainte-Claire, voilà ce que j'y vais chercher, et non pas des monumens, des musées, des palais, des théâtres. J'ai besoin de repos et de solitude, et c'est là que j'en trouverai! Au lieu de ces études furibondes où mon imagination travaille autant que mon esprit, je pourrai vaquer là-bas à des études calmes et paisibles. J'ai déjà fait mon plan de travail littéraire pour ces vacances. Toute ma vie est organisée heure par heure jusqu'à ces promenades que je vous ferai faire trois fois par jour pour votre santé...

Avant de prendre son vol vers la Savoie et pendant qu'il prépare ses examens, Lanfrey a longtemps cherché à Paris une chambre qui lui convînt. Il l'a enfin trouvée, et voici ce qu'il en écrit à sa mère :

... Elle est située sur un emplacement élevé, sain et spacieux. La rue est paisible et solitaire. On se croirait en province. Elle longe cette partie du Luxembourg qu'on appelle la *petite Provence*, à cause de ses airs coquets et champêtres, de la pureté de l'air qu'on y respire et des rayons du soleil dont on y jouit plus largement qu'ailleurs. C'est un aimable petit coin plein de bocages et de mystères, de fleurs, de gazouillemens d'oiseaux. Les jeunes mères y mènent leurs bambins, et les étudians leurs grisettes. Moi, je n'y mène rien du tout. J'y vais philosopher au soleil, un livre sous le bras.

Lorsque Lanfrey, ses examens passés, quitta Paris pour aller retrouver sa mère à Chambéry, tous ses projets de vie avaient été arrangés d'avance, comme nous venons de le voir dans sa correspondance, et il les mit à exécution tels qu'il les avait conçus. Nous ne rencontrons pas de lettres datées du court séjour qu'il fait en Savoie avant d'aller commencer ses études de droit à Grenoble, mais celle qu'il adressa plus tard à l'un de ses amis d'enfance témoigne de la fidélité avec laquelle il accomplit à la lettre son programme de sauvagerie misanthropique, de lectures assidues, de promenades solitaires dans la montagne, existence bien sombre pour un écolier de vingt ans, mais qui semble pourtant avoir été quelque peu éclairée par les rayons discrets d'un gracieux visage de jeune fille vaguement entrevue derrière les rideaux de sa fenêtre!!... « J'ai vécu en ermite comme tu l'as très bien deviné, vu que je ne connais plus personne dans mon pays et qu'on trouve que je fais le fier. J'ai été parfaitement heureux pendant le premier mois avant d'avoir épuisé le petit cabinet de lecture de la ville, et parce que j'avais un véritable besoin de la vue des montagnes. Je partais tous les matins avec un volume dans ma poche, et j'allais m'asseoir à un endroit que je te montrerai lorsque tu feras ton voyage en Suisse. Au bout d'un mois, m'apercevant que j'avais un air de conspirateur et que j'étais rassasié de romans et de poésie pour longtemps, je suis devenu plus casanier. Alors ont commencé mes longs ennuis. Pour me distraire, je me suis mis à regarder la plus jolie fille de Chambéry, qui demeurait en face de chez moi et qui ne demandait pas mieux. Cette petite était réellement très belle. Pendant trente-cinq nuits j'ai vu ces deux grands yeux noirs ouverts en face de moi (en rêve bien entendu); au bout de ce temps, elle a été demandée en mariage par un grand garçon qui a dix mille francs de rente. Ce que voyant, je me suis retourné d'un autre côté, je n'y ai plus pensé, et sa blanche figure n'a plus reparu derrière le petit rideau (1). »

II.

Lanfrey semble s'être d'abord beaucoup plu à Grenoble, « dans cette ville si riante avec ses toits rouges, ses grisettes, ses environs charmans, sa double ceinture de remparts et de montagnes blanches de neige pendant la moitié de l'année. » Il y occupe au premier étage une petite chambre à trois fenêtres avec balcon, la plus jolie de toute la ville. « A part des heures que je passe au

(1) Lettre à un ami, 25 novembre 1847.

cours, ce qui m'arrive assez rarement, c'est là, écrit-il, que je passe presque toutes mes journées enfermé à clé avec mes bûches de bois et mes chers bouquins.... Car il faut que je me recueille et me discipline quelque temps avant d'entrer dans cette lice où il faut combattre pour vivre, vaincre pour n'être pas vaincu, et tuer pour ne pas être tué. A Paris, je serais trop dissipé par la vie extérieure. »

A coup sûr, les agitations qui marquèrent en France la fin de l'année 1847 ne laissèrent pas Lanfrey indifférent. Mais ses regards n'étaient pas exclusivement tournés de ce côté. La politique était bien loin de l'avoir absorbé. S'il avait déjà les opinions républicaines d'une notable partie des jeunes gens de cette époque, ces opinions lui plaisaient plutôt par leur côté esthétique. En sa qualité de sujet savoyard du roi de Piémont, il se sentait assez désintéressé dans les luttes qui partageaient alors les Français en deux camps opposés. L'*Histoire des Girondins* par M. de Lamartine, ce livre dont l'apparition a beaucoup contribué à échauffer l'ardeur révolutionnaire de la génération à laquelle s'adressait l'auteur, l'avait tellement charmé qu'il l'avait apporté avec lui en Savoie pour le lire à sa mère. Mais c'était surtout le brillant éclat de la forme littéraire qui avait eu le don de parler à son imagination. Empêché par son séjour à Grenoble d'assister, au mois de janvier 1848, au banquet de la jeunesse des écoles, il regrette assurément de n'avoir pas l'occasion de « protester à sa manière contre un gouvernement, dont il est, dit-il, excédé. » Ce qui le contrarie surtout, c'est d'être privé de la satisfaction d'entendre les trois ou quatre hommes illustres qui devront y prendre la parole; car sur cette sorte de manifestation et sur ceux qui y prennent part, du moins en province, il est enclin à porter un jugement remarquablement sévère pour cette époque et pour son âge. « Je ne te célerai point, écrit-il à son ami, que j'abhorre le genre banquet; je le tolère et je le subis comme une nécessité parce qu'il est à peu près la seule manière de manifester ses opinions *coram populo*, mais il est loin d'avoir mes sympathies. De tous les charlatans et de tous les déclamateurs, les charlatans et déclamateurs démocratiques sont de beaucoup les plus terribles. Je hais les factieux, ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas les grands révolutionnaires. J'appelle factieux ces êtres sans dignité qui, sans avoir seulement raisonné leurs convictions, font de l'opposition entre la poire et le fromage au milieu des fumées du vin, et qui n'injurient que parce qu'ils peuvent injurier sans danger. Ils ont en général de grosses faces réjouies qui jurent avec leurs sombres discours, et sont les ennemis personnels de M. le maire, de M. le préfet, ou de M. le député qui ont refusé de pousser leurs fils. Voilà les gens qui peuplent les banquets (en province). Aussi

le peuple est-il très sceptique à leur endroit, et ce n'est pas sans ironie qu'il voit défiler la *procession* de ces messieurs (1). »

La nouvelle de la révolution de février ne provoqua chez Lanfrey aucun enthousiasme. Il est surtout frappé par le spectacle choquant de ces brusques changemens de régime. Les émeutiers lui inspirent grande répugnance. « C'est une triste chose qu'une révolution en province. Écoutez plutôt : vendredi matin, on entend résonner dans la rue une vieille trompette enrouée. On se rassemble et on lit une affiche ainsi conçue : « Dépêche télégraphique. M. Odilon Barrot nous informe que le roi abdique et que Mme la duchesse d'Orléans est régente. Un nouveau ministère se forme. » Tout le monde crie : « Vive la régence ! A bas Guizot ! » Le soir, illumination générale. Le lendemain, à la même heure, la même trompette se fait entendre et on lit sur l'affiche : « Le gouvernement républicain est organisé, etc... Louis-Philippe a glissé dans le sang et dans la boue, etc. » Tout le monde crie : « Vive la république ! » Le soir, on casse quelques vitres, on chante *la Marseillaise*. Les cafés sont envahis par des gens ivres. On s'observe ; on se regarde dans le blanc des yeux. Le lendemain, une commission de quatre républicains s'organise, ordonne la convocation de la garde nationale, à qui on distribue des armes. Le préfet et le maire donnent leur démission. On parle de jeter deux bataillons de garde nationale dans le fort de Grenoble pour la sécurité publique. Tout cela est fait avant que les journaux arrivés de Paris aient parlé d'un commencement d'émeute. On fait courir des bruits absurdes et ridicules pendant la nuit. A trois heures du matin, des gamins viennent me casser mes vitres. Je saute de mon balcon et je fais une charge à fond de train sur eux avec ma canne (2)... » Quand surviennent les journées de juin, il s'en faut de beaucoup qu'il montre aucune sympathie pour les insurgés. « Vous savez, écrit-il à sa mère, que tout est terminé à Paris. J'espère que la vue et le souvenir de tant de flots de sang répandus conjureront pour longtemps ces rages meurtrières et ces terribles inimitiés qui s'étaient emparées des partis, en même temps qu'ils rendront plus sages et plus sérieux ceux qui veulent mener les hommes et ne savent pas se conduire eux-mêmes. Quoi qu'il arrive, il est certain que nous serons tranquilles pour plusieurs années. On prend en ce moment des mesures qui coupent court à toutes les objections et qui tranchent tous les problèmes. Cette foule égarée que la mitraille a épargnée malgré elle va être transportée avec femmes et enfans dans des pays loin-

(1) Lettre du 13 janvier 1848.
(2) Lettre du 4 mars 1848.

tains, où les fièvres jaunes, la peste et la misère en feront prompte et bonne justice (1)... »

Les lettres datées du Dauphiné que Lanfrey adresse à ses amis nous le montrent en proie à cette effervescence de vitalité intellectuelle et morale qui, chez les natures richement douées, déborde pendant les années de la jeunesse et leur apporte, avec le besoin d'une activité incessante, avec la passion de l'infini en toutes choses, mille occasions de jouissances et de plaisirs, mais aussi tant de poignantes angoisses. Les événemens qui se passent autour de lui, les idées qu'il entend agiter, de près ou de loin, entre les esprits de son temps l'ébranlent profondément. « Cela m'entre par tous les pores. Je ne suis point un simple spectateur. Je souffre, je me réjouis, je m'indigne tour à tour; je ne m'appartiens pas, écrit-il un jour, c'est le Dieu ou le démon du siècle qui me possède..... Je souffre en outre de la souffrance universelle. Qui ne comprend ce mot aujourd'hui, et qui n'a pas souffert de cette souffrance?.... » Pour faire diversion aux ardeurs qui bouillonnaient en lui, la compagnie de ses camarades d'étude était bien insuffisante, car il était demeuré fort solitaire à Grenoble. Il avait gardé toute la vivacité de ses affections et réservé le trésor de ces épanchemens intimes qui sont l'apanage et l'une des parures de la jeunesse pour les amis de plus vieille date qu'il avait laissés à Paris. C'est à eux qu'il ouvre son cœur avec confiance, c'est à eux qu'il raconte, non sans bonne grâce, ses occupations, ses rêves d'avenir, et comment il fait flèche de tout bois pour tromper ses ennuis présens par de longues séances à la bibliothèque de la ville, par la lecture de tous les livres qu'il peut se procurer, par des courses effrénées dans les montagnes environnantes, par quelques apparitions au théâtre quand on y fait de la bonne musique, par des visites au musée, où il s'est pris de passion pour deux ou trois beaux tableaux, mais surtout par le travail, auquel il semble s'être livré avec une sorte de furie. Du droit, qu'il est censé apprendre, il n'a qu'un assez médiocre souci. Un traité de jurisprudence est chose trop sacrée pour qu'il y touche. Mais il a fait effort pour apprendre l'allemand avec un maître qui baragouine à peine le français, et se vante de s'être rendu maître de l'italien. « Veux-tu savoir, écrit-il à un ancien camarade, l'emploi de ma journée : je mène ici une vie assez inégale, suivant mon habitude. Mais si cela peut te consoler de l'absence de ton ami, tu peux te dire ou à peu près : huit heures du matin, il se demande en bâillant encore s'il ira au cours. Neuf heures, il lit ses quarante journaux pour s'ouvrir l'appétit. Dix heures, il déjeune. Onze heures, il se promène à l'ombre,

(1) Lettre du 2 juillet 1848.

si c'est possible, avec une canne, un parapluie ou un ami quelconque. Il s'ennuie beaucoup. Midi, il rentre chez lui pour travailler jusqu'à cinq heures, mais il éprouve de grandes distractions à cause de certaines voisines. Cinq heures, il dîne, se repromène, prend sa tasse de café et rentre à huit heures pour travailler jusqu'à une heure du matin... Cependant il m'est arrivé souvent, bien plus souvent, de travailler quinze heures sur vingt-quatre. A quoi? à tout : à la littérature, à la philosophie, à la politique même, mais surtout à l'histoire. »

L'histoire, voilà dès l'année 1848 la vocation pour laquelle il se prépare à l'avance et forge déjà ses armes. Il est curieux de voir comment il la comprenait, à cet âge où, déjà un peu dégoûté des ouvrages de M. de Chateaubriand, qu'il avait beaucoup admiré pendant son enfance, il est encore sous le charme de la façon dont elle a été conçue et traitée par M. de Lamartine, qui restait pour le moment son auteur favori. Certes, il n'y a pas d'analogie, il y a plutôt d'assez sensibles différences entre l'idéal choyé par l'imagination du jeune homme et la méthode adoptée par l'homme fait quand il a plus tard mis lui-même la main à l'œuvre. Somme toute, aux débuts de sa vie comme pendant le cours de sa carrière littéraire, il n'a jamais fait bon marché du côté moral dans l'appréciation des événemens et des caractères. Il a toujours mis au premier rang, ainsi que l'a très bien dit un de ses biographes que nous avons déjà cité « les plus grands acteurs du drame, Dieu et la liberté humaine. » Sa pensée à ce sujet n'a jamais varié.

... Selon moi, c'est dans l'histoire surtout que se trouve la vraie philosophie, la philosophie réelle et pratique, et non celle qui se nourrit de rêves et de chimères, non celle qui momifie la créature de Dieu faite pour agir, qui la condamne à l'isolement pour lui faire dire, après une vie entière vouée au travail : $x = x$. Non, la vraie philosophie n'est pas cette philosophie mathématique et stérile. Où en seraient aujourd'hui les représentans de la nation française, si du *x : cogito, ergo sum*, principe de toute philosophie et partant de toute politique, il leur fallait déduire la constitution qu'ils se proposent de fonder? Vingt pages d'histoire m'en apprennent plus sur la Providence et sur l'âme humaine que tous les traités présens, passés et futurs sur la psychologie et les attributs de Dieu. Et, en outre, que de connaissances utiles et pratiques! Pauvre philosophie, impuissante à démontrer Dieu et à démontrer l'âme! Ah! que nous importe le reste, si nous croyons à cela! que nous importent l'origine et la formation des idées, que nous importent les divisions et les subdivisions de nos facultés et les mille méthodes du raisonnement? La morale n'est-elle pas tout entière dans ces deux mots : *Dieu et l'âme!* Retiens bien ceci. Il n'y a plus de véritable philo-

sophie que la philosophie de l'histoire... Toutes les intelligences de notre siècle sont tournées de ce côté. Le reste n'est que système, illusion, chimère et chaos... L'histoire est, en outre, une source inépuisable de poésie, non pas peut-être de la poésie de la nature, poésie remplie d'attraits et de charmes infinis, je le sais, mais qui conduit aussi à la rêverie, à l'isolement, et qui finit toujours par absorber l'homme, né pour l'action, mais d'une poésie que j'appellerai *humaine*, de la poésie du triomphe et de la victoire. Tous les vrais hommes d'action ont été de grands poètes, à commencer par Alexandre et à finir par Napoléon. J'ai lu dans les *Mémoires de Napoléon* un mot qui m'en a plus appris sur son génie et sur son âme que tout ce que j'en ai jamais entendu dire. Ce mot bien simple, qui m'a frappé l'esprit comme un éclair (il est à remarquer que M. Lanfrey ne s'en est plus souvenu quand il a écrit son *Histoire de la campagne d'Italie*) est celui-ci : « En janvier, je passai une nuit sur le col de Tende, d'où au soleil levant je découvris ces belles plaines qui depuis longtemps étaient l'objet de mes méditations : *Italiam! Italiam!* » Il y a dans ces deux mots : *Italiam! Italiam!* un monde de poésie. Demandez à Lamartine s'il y a de la poésie dans l'action...

Une maladie nerveuse, qui mit par deux fois les jours de Lanfrey en danger et dont il a toute sa vie ressenti les atteintes, vint encore, pendant le cours des années 1848 et 1849, apporter au ton naturellement exalté de sa correspondance une recrudescence à laquelle la fièvre avait peut-être quelque part. Il avait passé nombre de nuits à compter, dit-il, les solives de son plafond. « Comme Job, j'ai vu tous mes amis de Chambéry passer près de mon lit de douleur en détournant la tête ou en me jetant la pierre. Ils comptaient bien que je n'en reviendrais pas. » Cependant un fidèle ami de Paris lui a envoyé le *Raphaël*, de M. de Lamartine, qui venait de paraître.

... Combien je te remercie de m'avoir envoyé ce livre consolateur! Il y avait longtemps que je n'avais pour tout sentiment dans l'âme que la colère et l'ironie. Tu ne saurais croire combien j'ai pleuré en le lisant, pleuré sur les rêves sans nombre, sur les inspirations généreuses, sur l'enthousiasme tumultueux et presque sauvage qui me faisaient oublier les heures sur ce lac que j'ai tant aimé, au milieu de cette nature vivante avec laquelle tout mon être était pour ainsidire identifié. Moi aussi, j'en ai parcouru toutes les anses et tous les golfes; moi aussi, je me suis penché sur ses abîmes en écoutant le bruit de ses vagues; moi aussi, je me suis assis sur ses rivages, au pied des hauts châtaigniers, les yeux fixés sur l'horizon éblouissant d'azur et de soleil, et la pensée perdue dans la contemplation de l'infini. Mais je

n'ai jamais eu à mes côtés que les fantômes de mon imagination. Te dirais-je qu'il y a là une vieille ruine où j'ai éprouvé les plus délirantes émotions de ma vie et où j'ai toujours espéré me retirer dans mes vieux jours en présence du Dieu qui s'y révèle si solennellement? Au milieu des jouissances délicieuses que m'a procurées la lecture de *Raphaël*, j'ai éprouvé des regrets amers et douloureux de voir cette beauté, que je croyais n'appartenir qu'à moi, n'être aimée, n'être appréciée que de moi, étalée à tous les yeux, dans ses détails les plus secrets et les plus chers, pour être bientôt profanée par les touristes qui viennent toujours s'extasier aux endroits désignés par le livret!.. Mon pauvre lac a perdu à mes yeux une fleur, une virginité de fraîcheur que rien ne pourra lui rendre désormais. J'en ai lu la description d'un œil inquiet et jaloux, comparant chaque trait au tableau intérieur que m'en retraçait mon imagination, et tressaillant de joie aux aspects qui me semblaient avoir échappé à ce grand poète... Il m'est impossible d'exprimer en paroles combien j'ai aimé ce coin de terre! Tout ce qu'il y a de sympathie irrésistible et indéfinissable dans le nom de la patrie, dans les lieux où l'on a rêvé confusément dans son enfance avant de pouvoir penser, où l'on a pleuré et espéré, où l'on a senti le souffle de l'enthousiasme vivifier sa poitrine, tout ce qu'il y a de biens inconnus, d'attraction cachée, attachant et identifiant à jamais la personnalité d'un homme à la physionomie d'un site, tout cela réuni me faisait chérir ce lac comme la personnification de mes songes et de mes espérances, et tout cela s'est évanoui, tout cela n'est plus à moi, car un autre s'en est emparé (1).

Quelques mois plus tard, il écrivait à un autre ami en lui parlant des terribles angoisses par lesquelles il avait passé :

... Joins à ces ennuis de longues heures d'oisiveté forcée, les approches de la mort au milieu de l'isolement (ma mère n'a connu ma maladie qu'après ma guérison); la crainte incessante d'être mis à la porte de mon logis; l'obligation de veiller moi-même à tous les détails de mon petit ménage;.. des colères inexprimables de me sentir mourir sans avoir vécu, et tu auras un aperçu de mes souffrances morales : cette dernière idée surtout m'a arraché des imprécations, des malédictions telles, je crois, qu'il ne s'en est jamais prononcé au fond des enfers. Mourir en vertu de je ne sais quelle sentence prononcée par un maître inexorable qui nous a jetés ici-bas avec des instrumens pour accomplir une tâche et vous frappe par derrière au moment où vous allez mettre la main à l'œuvre; mourir sans savoir pourquoi l'on est venu, sans savoir pourquoi on part, d'une mort qui ne profite à rien. Il y a là de

(1) Lettre du 30 janvier 1849.

quoi faire douter de l'intelligence de Dieu. Mon idée fixe dans la fièvre était de mourir pour quelque chose. J'aurais consenti à être haché en petits morceaux pour avoir la mort de l'ouvrier que le travail tue, du pêcheur que la tempête noie, du soldat frappé d'une balle, du marchand qui court après ses friperies. Quand ces souffrances me laissaient quelque relâche, mon imagination prenait soin de m'en forger d'autres d'une nature si extravagante, que je n'y pense plus maintenant que le sourire sur les lèvres...

Sa santé un peu rétablie et ses études de droit terminées à Grenoble, il restait à Lanfrey à prendre un parti qui allait décider du cours de sa vie entière. Il hésitait entre deux perspectives et deux nationalités : se faire inscrire au barreau de Chambéry, sa ville natale, ou se rendre à Paris, objet de tous ses désirs, afin d'y tenter la fortune dans la carrière des lettres vers laquelle il se sentait comme irrésistiblement entraîné. Mais déjà le séjour de la France le séduisait moins depuis que Louis-Napoléon était devenu président de « sa chère république. » Sa mère insistait pour le garder plus près d'elle. Il opta pour la Savoie. Mais avant d'y faire son stage, il fallait se faire recevoir avocat à Turin et obtenir certains diplômes nécessaires pour régulariser sa situation. Ce n'était pas sans douleur et sans une sorte de déchirement qu'il faisait à la tendresse filiale le sacrifice de ses ambitieuses espérances et commençait de pénibles démarches afin d'arriver au noble résultat de pouvoir avocasser à Chambéry. « Depuis vingt ans ma mère travaille pour moi, ajoutait-il en écrivant à un ami au moment de traverser le Mont-Cenis; mon avenir est à elle et lui appartient plus qu'à moi. »

Cependant un aimable épisode de sa vie d'écolier l'attendait dans cette vieille capitale du Piémont vers laquelle il s'acheminait si tristement. Malgré ces silhouettes de grisettes furtivement glissées de temps à autre dans la correspondance de Lanfrey, il s'était soigneusement appliqué à se garder jusqu'alors contre toutes les séductions féminines. Il était plutôt armé en guerre contre elles. S'inspirant du souvenir classique de Juvénal, ou peut-être des propos sceptiques du vieil oncle de Chambéry dont nous avons parlé, qui, ayant parcouru tout le globe dans sa jeunesse, en avait rapporté cette idée qu'il n'y avait au monde que le seul peuple turc qui sût vivre avec les femmes, n'avait-il pas écrit récemment à l'un de ses amis : « La femme est un être profondément malfaisant... Il y a dans un cœur de femme tant de petitesses, de mesquineries, de duplicité, de calculs, de détours, d'hypocrisie que l'œil de Dieu n'y pourrait rien démêler. Heureusement pour lui, il y a autre chose à faire que de regarder là-dedans. La femme ne remue pas le petit doigt avant d'avoir calculé l'effet que ce mouvement pro-

duira. Son sourire le plus ingénu, elle l'a étudié pendant des années devant une glace, ainsi que les poses de sa tête et les plis de sa robe. Il n'y a rien de sérieux en elle; elle vivra pendant des siècles d'une vanité, d'un commérage, d'un nœud de ruban. Elle prolonge son enfance jusque dans l'âge mûr, jouant avec nos affections comme avec ses poupées. En un mot, elle est pleine de ces misères qui n'inspirent que la pitié ou le dégoût. Nous autres hommes, nous sommes plus rudes, plus grossiers, mais aussi plus nobles et plus grands que ces filles d'Ève. » A peine est-il arrivé à Turin que la note change complètement :

... Turin est une ville de luxe et de flânerie, très remarquable par la régularité de ses rues, que je crois unique, mais sans originalité aucune. Quant à la population, elle est moitié italienne et moitié française, ce qui forme un produit tant soit peu bâtard. Elle n'aura jamais de littérature parce qu'on y apprend trois langues : l'italien, le français et le piémontais, et qu'on n'en sait aucune. J'occupe ici depuis ce matin une chambrette chez de très aimables personnes. Le propriétaire est un médecin plein de bonhomie et d'affabilité; il a une femme et une fille. La femme est une véritable Italienne, ce qui veut dire qu'elle est mille fois plus femme qu'une Française. Elle a pour moi des attentions toutes maternelles et m'a déjà dit plusieurs fois qu'elle voulait me servir de mère. Comme elle ne comprend pas un mot de français, c'est la fille qui nous sert d'interprète. L'interprète a dix-sept ans et elle est belle à rendre fou un homme moins philosophe que moi. Un matin, il m'est arrivé d'avoir une phrase à lui faire traduire; la mère m'a conduit dans sa chambre, et une fois en sa présence, j'avais tout oublié : je regardais ses yeux (1)...

Je suis toujours enchanté de mes hôtes... La *madre* m'apporte tous les matins un breuvage chaud dans mon lit. *Il signor medico* vient ensuite passer son inspection, et je passe assez souvent la soirée en famille. Ces gens sont la bonté même. La jeune fille, qui s'appelle Virginie (comme mon vis-à-vis de l'année dernière), a un type de beauté très rare et que tu aimes beaucoup. Il n'a rien du type italien qui a quelque chose de trop viril pour une femme. C'est une figure de *lady*, frêle, délicate et très pure, mais d'un blanc mat. Elle n'a pas ce teint rosé qui fait ressembler les Anglaises aux poupées, et les cheveux sont bruns ainsi que les yeux, au lieu d'être de ce blond britannique que tu connais. Le tout forme un assemblage dont je suis assez partisan. Ajoute à cela qu'elle parle italien comme une Romaine et le français comme une Parisienne. Note encore qu'elle est *malinconica*, mot qui veut dire mélancolique, mais sans impliquer les prétentions et les

(1) Turin, 1851.

ridicules qu'on attache au mot français. Beaucoup de tristesse et de rêverie la complète et l'idéalise singulièrement. Elle ne quitte ses *pensieri malinconisi* que pour passer, sans transition, à une gaîté folle qui fait briller dans ses yeux un esprit et une malice très respectables. J'ai le privilège de la faire sortir de son nuage. Cet aveu serait d'un fat, si je ne t'avais pas fait entendre ce que ce privilège a de périlleux. Qui sait si, en effet, cette gaîté ne s'exerce pas à mes dépens? Mais que m'importe, pourvu que le *padre* continue à soutenir qu'il me guérira! Sous ce prétexte, il me fait avaler les plus affreux poisons. La philanthropie est bien amère!.. (Dix heures du soir.) Te dirai-je, mon cher, que je viens de passer deux heures en famille et que Virginia m'a, non pas laissé prendre, mais offert et donné un petit bouquet de violettes cueillies de sa blanche main sur une charmante colline qui domine Turin? Il y a des brutes qui nomment cela les bagatelles de la porte. Moi qui ne veux entrer nulle part, j'appelle cela charme, parfum, poésie, idéal, ou, si l'on veut, illusion, songe; mais accepterait-on la vie sans ces quarts d'heure de bonheur réel ou chimérique? Adieu, je m'aperçois que le parfum de ces chères petites violettes me monte à la tête et me fait battre le campagne (1).

... Vous me demandez des nouvelles de mon maître d'italien, écrit-il plus tard à un autre ami, hélas! le dénoûment fatal et prévu s'est réalisé. Cela était inévitable comme le cinquième acte d'une tragédie. J'ai été son ami pendant deux mois, son frère pendant quinze jours, et à présent je suis parqué dans le troupeau des amoureux stupides. Vous m'entendez? Je n'existe plus. Je suis entré dans ce qu'on appelle en médecine le troisième degré et en droit romain le *capitis diminutio*. Je la vois partout, dans mes rêves, quand je dors, sur la page effacée de mes livres quand j'étudie, dans les nuages quand je regarde le ciel, et au fond de mon verre quand je suis à table. Je vous dirais les épisodes simples et charmans qui ont formé les anneaux de cette chaîne, si je ne savais combien les gens qui aiment sont ennuyeux. Le dernier coup m'a été porté par une maladie nerveuse qu'elle a faite. Elle a été agonisante pendant neuf jours. Tous les médecins de Turin en désespéraient. Moi, j'ai passé ce temps à la pleurer, après quoi je suis devenu parfaitement fou, tellement fou, oh! mon ami, que ma folie m'est plus chère que la lumière du jour! Je vous raconterai quelque jour cette étrange fille qui est bien ce que j'ai connu au monde de plus extraordinaire. Une organisation d'artiste qui vous ravirait d'étonnement, tout sceptique que vous êtes; avec une tête de philosophe une bonté exquise et une fierté de Romaine; avec un ton fin, poli et froid, et les manières des grandes dames que vous avez pu entrevoir, une

(1) Lettre de Turin, 1851.

simplicité de goûts inexplicable chez une femme... Ce que j'éprouve pour elle est encore plus de l'admiration passionnée que de l'amour. Elle dit les vers comme Rachel, et si jamais elle touche à une plume, vous me direz ce que vous en pensez. Pas besoin d'ajouter que je suis le fils de la maison et que les deux premiers pas qu'elle a hasardés hors de son lit, elle était appuyée sur mon épaule (1).

Quel allait être le dénoûment de cette fraîche idylle? Elle était destinée à finir de la même façon que beaucoup d'autres. Quoiqu'il se soit plus d'une fois donné pour très capable de concevoir et de goûter les joies pures et calmantes du foyer domestique, Lanfrey a plus souvent encore laissé voir dans sa jeunesse une grande répugnance à associer une compagne, si charmante qu'elle fût, à la vie d'épreuves et de luttes qu'il avait en perspective devant lui. « Si le jour doit venir, lisons-nous dans une lettre datée de cette époque, où il me sera donné de sortir de l'impasse où je suis maintenant, je veux qu'il me trouve libre de toute entrave, sans épouse ni enfans à traîner après moi comme ce *pius Æneas* qui ne fit jamais rien de bon. Un héros avec femme et enfans, c'est un non-sens qui a fait avorter *l'Énéide.* » Sans doute il jugea qu'il ne lui était pas loisible de s'embarrasser d'aucune entrave de ce genre au moment où la nouvelle du coup d'état du 2 décembre tombée tout à coup à Turin en plein roman lui arrachait les imprécations qu'on va lire :

... Si l'état de choses que nous voyons dure, il ne faut plus croire ni au progrès, ni à la justice, ni à l'honneur, ni à la vertu, ni à Dieu. J'ai passé ces dix jours à pousser des rugissemens de rage. N'est-il pas étrange que la destinée de trente-six millions d'hommes se joue à leur insu, dans une ville éloignée, sans qu'ils puissent prendre part à la lutte autrement que par des vœux aussi inutiles que leurs malédictions? Ce système absurde et immoral ne peut pas durer. Nous sommes comme les peuples de la Fable. Les dieux prenaient parti — Junon pour ceux-ci, Minerve pour ceux-là — et la victoire se décidait dans l'Olympe, loin des mortels, triste proie de la fatalité. Quand nous pèserons tous dans la balance, on verra bien si la botte d'un Bonaparte fera pencher le plateau. Il faut pourtant reconnaître qu'il résultera de tout cela des leçons utiles et des expiations méritées. Les libéraux de 1830 expieront leurs lois de répression et leur alliance avec le clergé; les légitimistes, leurs intrigues; les socialistes, leurs criailleries et leurs folies de 1848; tous, leurs instincts cupides et intéressés, leur peu de foi. A quoi croient-ils, en effet, si ce n'est aux gros sous! On a voulu faire des questions morales qui nous divisent des questions de pain et de viande, et qu'arrive-t-il? C'est qu'on ne se bat plus pour le droit et que la faim seule

(1) Lettre de juillet 1851.

vous recrutera des soldats. Bonaparte nous a vaincus parce qu'il croit à quelque chose, lui! Il croit à son étoile. Eh bien! les hommes sont aujourd'hui si faibles que, si cet homme avait du génie, avec cette idée fixe, il conquerrait le monde.

Alors recommencent pour Lanfrey les cruelles perplexités du choix à faire entre les deux patries dont il pouvait réclamer le bénéfice. Sa vocation première, son ardent désir de prendre part à la campagne de résistance qu'il imaginait devoir s'engager bientôt contre le régime nouveau qui venait de s'établir en France le poussaient sur le chemin de Paris. Les inquiétudes de sa mère et son affection pour elle le retenaient à Chambéry. Ses hésitations furent longues; elles ne durèrent pas moins de deux ans; mais sa destinée fut la plus forte, et, vers la fin de l'année 1853, il avait définitivement fixé sa résidence dans notre capitale. Remis de sa première émotion, Lanfrey en était venu à se dire que les derniers événemens, s'ils avaient terriblement froissé ses convictions politiques, ne portaient point atteinte à ses intérêts individuels. Son travail sur les philosophes du XVIIIe siècle était déjà assez avancé. C'était l'œuvre secrètement préparée, couvée depuis longtemps avec amour pour fonder un jour sa réputation. « De ce côté, je n'ai pas grand'chose à perdre. Si le parti socialiste avait triomphé, mon livre serait venu comme une balle perdue après la victoire; il aurait trouvé les ennemis en fuite. De plus, il aurait paru au milieu d'une société en proie aux douleurs de l'enfantement et peu tentée, par conséquent, de s'occuper du passé. Il aura pour lui mille chances de réussite par son objet même s'il paraît pendant la servitude. L'histoire du XVIIIe siècle plaira à ces esclaves, sinon comme une satire de notre triste époque, du moins comme une fiction ingénieuse et romanesque (1)... »

Une fois qu'il a pris son parti, Lanfrey se hâte, avec cette impétuosité qui lui est naturelle, de briser toutes les chaînes qui pouvaient l'attacher encore à son pays d'origine.

La Savoie m'étouffe. Quant au Piémont, nous en reparlerons; je suis en train d'y liquider mes affaires de cœur, et j'y ai à peu près terminé mes études sur les femmes de génie. Mon intention est de rompre pour toujours avec ma belle patrie. Il serait fastidieux de vous rappeler mes griefs contre elle. Afin d'y mieux parvenir, j'ai, comme on dit, brûlé mes vaisseaux. Je me suis compromis et perdu sans retour dans l'esprit de mes compatriotes. J'ai affiché un dédain superbe pour tout ce qui leur est cher, vénérable et sacré. J'ai repoussé du pied ce bonnet de docteur qu'ils m'offraient. J'ai déclaré leurs trous à rats inhabitables, et

(1) Lettre du 30 décembre 1851.

quant au morceau de fromage qu'ils y grignotent avec tant de complaisance, je l'ai trouvé d'une puanteur achevée et je l'ai dit tout haut. Je ne puis donc rentrer dans ce pays que pour y être sifflé, honni, bafoué. Cela est clair. Réussir ou être livré aux bêtes (et quelles bêtes!) voilà l'alternative que je me suis créée, et si peu rassurante qu'elle soit, je ne m'en repens pas...

Faites-moi l'amitié de m'envoyer le renseignement suivant : est-il vrai que l'on puisse obtenir assez facilement pour la naturalisation en France des délais plus courts que les délais légaux, si l'on y a surtout un commencement de position, le grade de licencié par exemple? Le licencié étant du reste un très gentil garçon (vous me l'avez dit cent fois) très bien recommandé (j'aurais votre protection), intelligent (je suis intelligent, que diable!) et pas plus démagogue qu'un agneau...

Pour abréger, je suis connu de vous. Vous êtes connu de M. F... M. F... est connu de M. Didot. Il travaillait même à sa nouvelle *Biographie*. Que par votre toute-puissante intervention M. F... me fasse entrer dans le sanctuaire Didot. J'accepte toutes les épreuves d'usage. Présentez-moi à ce grand homme. Protégez-moi. Sauvez-moi. Soyez éloquent; flattez, intéressez, fascinez, magnétisez. Contez-lui mille romans sur moi. « Je suis en mal d'enfant d'un chef-d'œuvre. La postérité lui saura gré de m'avoir tendu la main, etc... » Enfin, ne me laissez pas périr sous vos yeux, car c'est une question de vie et de mort pour moi. Si vous échouez, je n'irai pas frapper à d'autres portes. Je connais trop cette race insolente (1)...

III.

Qu'allait-il advenir de Lanfrey, lorsque avec tant d'ardeur militante il quittait les paisibles montagnes de la Savoie pour se jeter à Paris dans la carrière agitée de la politique et des lettres? Ce n'était point le courage qui lui manquait, mais bien la patience et la résignation, qualités qui n'étaient pas autant à son usage. Les efforts des vaillantes intelligences aux prises avec les premières difficultés de la vie ont toujours eu le don d'exciter la sympathie. Si l'on tient compte des obstacles accumulés devant les écrivains nés vers 1852 à la vie publique, il est difficile de se défendre d'un intérêt particulier pour ceux qui, restés fidèles à leurs convictions, rêvaient encore, après le coup d'état, de se servir de leur plume comme d'un instrument de combat. Toutes les précautions avaient été bien prises pour les décourager. Pratiqué par M. de Persigny avec une rigueur qui, pendant les premières années de l'empire, n'admit aucune intermittence, le régime de la presse fut tout

(1) Lettres du 4 août 1852 et 9 janvier 1853.

d'abord celui du pur arbitraire tempéré par le caprice. Jusqu'où pouvait aller l'expression de la pensée, où devait-elle s'arrêter? Il était impossible de le savoir, impossible même de le deviner. Le droit d'avertir, de suspendre, de supprimer entièrement les écrits périodiques coupables seulement du crime de déplaire avait mis toutes les personnes qui tenaient une plume à la merci du pouvoir. Leur existence dépendait de son bon plaisir, et pour être assurés de vivre la plupart avaient pris, au début, le parti de se taire absolument. C'était le plus sûr. Comment les journalistes qui n'approuvaient pas les mesures nouvelles se seraient-ils risqués à les juger devant leurs compatriotes alors que, pendant la nuit du 27 février 1853, Paris venait de voir nombre de rédacteurs des feuilles opposantes arrêtés à domicile pour avoir osé parler politique dans leurs correspondances avec les journaux de l'étranger? Qui donc aurait pu songer à émettre son avis sur les affaires courantes quand M. de Montalembert, député au corps législatif, venait, au printemps de 1854, d'être poursuivi par le gouvernement, livré par ses collègues et condamné par les tribunaux, parce que, dans une lettre privée adressée à M. Dupin et reproduite par la presse belge, il avait comparé avec un peu d'humeur la constitution de l'Angleterre à celle de son pays?

Je me trompe toutefois. Non, ce n'étaient pas les écrivains de bonne volonté qui auraient manqué aux journaux de l'opposition, c'étaient les directeurs de ces journaux qui appréhendaient de recourir à des plumes tant soit peu compromettantes et refusaient tout article où l'on aurait pu soupçonner la moindre velléité de critique, si légère qu'elle fût. En réalité, la censure se trouvait rétablie, mille fois plus ombrageuse que celle directement exercée, dans les temps passés, par les agens du pouvoir, car elle était déléguée aux gérans des organes de la publicité chargés de faire eux-mêmes la police dans leurs propres colonnes sous peine, en cas d'inadvertance, d'assister à la ruine immédiate des feuilles qu'ils dirigeaient. L'embarras était grand pour tous les directeurs de journaux, plus grand pour ceux qui placés, à Paris, sous l'œil de l'administration, défendaient, la veille encore, la cause de la république ou celle de la monarchie constitutionnelle. Qu'allaient-ils faire? Force était de se prêter à quelque compromis. Celui dont ils s'avisèrent fut très simple. Entre leurs rédacteurs bien connus du public et notoirement divisés d'opinion au sujet des derniers événemens, la parole fut laissée à ceux qui, pleins de déférence pour les puissans du jour, n'avaient de paroles sévères que pour les régimes déchus, ou bien encore à ceux qui, plus respectueux de leur passé, se contentaient de faire parade de leur admiration pour la politique extérieure du nouveau gouvernement. En revanche, le silence était imposé aux dissidens

qui répugnaient à acheter par de pareils gages le droit de parler au public de ses affaires; il leur était seulement permis de s'occuper, par grâce, des choses du théâtre et de la littérature. Il y avait encore de l'esprit dans les productions de la presse quotidienne (comment notre pays s'en serait-il passé?) mais il n'y avait plus, à vrai dire, d'esprit public. L'étude des questions d'affaires, la recherche du bien-être, le culte des intérêts matériels, voilà de quels côtés s'étaient tournées les ardeurs de la nation. Elle avait presque cessé d'honorer l'indépendance, de tenir au droit et d'aimer la liberté. Peut-être, au fond du cœur, avait-elle été froissée par les violences qui avaient marqué les débuts du règne de Napoléon III, mais, chose triste à constater, elle ne semblait pas lui savoir trop mauvais gré d'avoir si bien muselé les écrivains politiques. Par une réaction trop fréquente chez nous, ils payaient cher maintenant les imprudences autrefois commises.

On devine aisément la révolte intérieure que devaient soulever au fond de l'âme de Lanfrey tant d'entraves mises à l'expansion des sentimens qui débordaient chez lui. Il était accouru à Paris pour se précipiter, en simple soldat, à ses risques et périls, là où l'action lui semblait devoir être le plus chaudement engagée, et d'avance toutes les voies étaient fermées. Ce n'est pas à lui qu'il fallait proposer de mettre un frein à l'expression de ses violentes colères; il était fier de les éprouver. Les transactions que d'autres écrivains acceptaient à ses côtés lui paraissaient méprisables. Trop emporté pour rester juste, il maudissait également et confondait dans les mêmes imprécations l'omnipotence oppressive exercée par le gouvernement sur les directeurs de journaux, et l'arbitraire capricieux qu'il reprochait à ces derniers de s'arroger à leur tour sur leurs collaborateurs. Les lettres que, pendant toute la durée du second empire et surtout celles que pendant les premières années de son séjour à Paris, il adresse à sa mère, témoignent de l'amertume avec laquelle il jugeait les hommes et les choses de cette époque. Toute oppression lui était naturellement antipathique, et peut-être certaines exagérations de langage sembleront-elles excusables chez l'homme qui devait, plus tard, qualifier en termes si durs une autre dictature. Quoi qu'il en soit, les confidences de Lanfrey sur les débuts de sa carrière de polémiste sont curieuses, et parmi les hommes d'état du présent quart d'heure, plus d'un ministre en exercice, et nombre de fonctionnaires maintenant arrivés à des situations considérables pourront, en les lisant, se rappeler les épreuves par lesquelles ils ont eux-mêmes passé.

En quittant Chambéry dans les derniers mois de 1853, Lanfrey avait apporté avec lui quelques articles rédigés à l'avance et dont il espérait trouver le placement dans la presse parisienne. Ils furent

d'abord accueillis avec faveur, mais, après examen, cette prose, qui avait probablement gardé quelque chose des libres allures et des rudes accens du pays natal, fut trouvée trop dangereuse par le journal important qui avait promis de la publier. De là un premier déboire.

Chère mère, j'ai rarement été éprouvé comme cette année, et vous savez pourtant que les épreuves ne m'ont jamais fait défaut. Mais Dieu merci, je puis dire que, si le désenchantement, la colère, la haine, le mépris, et bien d'autres sentimens se sont disputé mon cœur et en ont pris possession tour à tour, le découragement n'aura fait qu'y passer, et j'entre dans cette nouvelle année (1854) avec la pleine et libre disposition de moi-même, ce qui est beaucoup. Mon affaire avec *le Siècle* n'a pas encore eu de dénoûment, mais elle a déjà fait quelque bruit, et j'ai reçu de plusieurs côtés des témoignages d'estime bien propres à me consoler de la lâcheté de ces misérables. Elle m'a tant fait perdre de temps de toute manière que je ne peux y penser sans grincer des dents. A partir de demain, 2 janvier, je me remets à mon vieux travail avec toute cette fièvre et cette rage accumulée depuis deux mois, et s'il n'en sort pas quelque chose qui soit de nature à humilier ces drôles, je brise à jamais cette plume de malheur qui ne m'aura été donnée que pour ma honte et pour le malheur de ceux que j'aime.

Le vieux travail dont parle M. Lanfrey, c'était l'ouvrage sur le XVIIIe siècle, dont il n'avait jamais cessé de s'occuper.

Je suis revenu tout entier à mon travail, dont la partie la plus pénible et la plus rebutante est désormais terminée ; je veux parler de celle qui concerne les longues et patientes recherches et toutes les études préliminaires qui en étaient la base indispensable, la partie scientifique, en un mot. Il ne me reste à accomplir que l'œuvre purement artistique, celle qui crée la forme et le style, œuvre difficile sans doute et dont dépend le succès, mais qui est pleine d'attrait pour moi. Celle-là finie, nous nous présenterons au public. Et ici, ma chère mère, permettez-moi de vous donner une explication qui me justifie d'avoir entrepris un travail aussi long. J'aurais pu, comme tant d'autres, débuter dans le monde littéraire par un petit article de journal ou de revue qui ne m'aurait pas coûté huit jours. Si je n'ai pas choisi cette voie, c'est que je la connais fausse et mauvaise. Ces petits feuilletons qui coûtent si peu d'efforts rapportent encore moins de réputation. Le public sait ce que valent ces pages volantes et ne leur prête qu'une attention distraite. En suivant cette méthode, il faut dix ans pour se faire un nom, quelque talent qu'on possède. Or, un nom pour un homme de lettres, c'est son pain quotidien. Au lieu d'éparpiller, comme font les feuilletonistes, le

peu de talent que je puis avoir dans mille de ces petites œuvres qui meurent en naissant et qui méritent leur sort, je l'ai concentré en un seul ouvrage sérieux, réfléchi, consciencieux. Le public prononcera un arrêt qui me condamnera au repos éternel, asile et tombeau des gens médiocres, ou aux orages de la célébrité; mais, quel qu'il soit, je crois avoir suivi la vraie méthode, la seule prudente et la seule logique (1).

A mesure qu'avance l'année 1854, Lanfrey s'applique avec plus d'acharnement à terminer le livre dont il ne cesse d'entretenir sa mère.

Si je manque l'occasion, je suis perdu, lui écrit-il au commencement de l'automne. Or, elle n'a jamais été si favorable. L'hiver va clore la campagne d'Orient; en séparant les armées ennemies, il va en ouvrir une ici beaucoup plus sérieuse selon moi... Les journaux ne s'occupent plus que des questions religieuses. Tous les gens intelligens de ma connaissance sont d'avis que je ne pourrais venir plus à propos... Soyez sûre que je serai soutenu. Il y en a des mille et des mille qui voudraient faire ce que j'entreprends. Seulement, les uns n'osent pas et les autres ne savent pas; moi, j'ose, et je sais, et je ferai!

Cependant l'œuvre achevée, il arrive que, malgré le succès obtenu auprès des quelques amis qui en ont connaissance, malgré l'assistance promise par ceux qui pensaient que le moment était propice pour faire campagne contre l'église au profit des philosophes du XVIIIe siècle, Lanfrey risque beaucoup de demeurer avec son manuscrit sur les bras. Il avait débuté par le porter chez M. Michelet, persuadé que cet ami si chaud de la jeunesse républicaine, qui semblait avoir pris plaisir à écrire exclusivement pour elle ses plus récens ouvrages, s'intéresserait à l'œuvre de l'un de ses plus fervens admirateurs. Cruelle déception! l'impression de Lanfrey, quand il vint rechercher son manuscrit, fut que l'illustre professeur n'y avait pas jeté les yeux. Pour tout encouragement, il reçut l'avis que les temps ne comportaient guère de semblables publications. Alors commence pour le jeune auteur en quête d'un libraire une série de tribulations qu'il vaut mieux lui laisser raconter lui-même:

Mon livre fini, je fais depuis quinze jours, chère mère, le métier le plus infernal auquel un homme qui se respecte puisse être condamné, celui de solliciteur. Je sue tout le sang que je tiens de mon père et de vous, sang indépendant et généreux s'il en fut et qui s'indigne de cette humiliation nouvelle pour lui. Malgré ma ferme volonté, je suis si peu taillé pour cette vile besogne que je n'ai réussi jusqu'à présent

(1) Lettre à Mme Lanfrey, 15 janvier 1854.

qu'à me faire un ennemi, et cela d'un homme à qui j'étais recommandé et qui était plein de bienveillance pour moi. Voici le commerce récréatif auquel je me livre : je me présente, en grande tenue, chez un éditeur, c'est-à-dire, la plupart du temps, un butor, sans instinct, sans éducation, poli tout juste, puis, je lui déclare l'objet de ma visite. Il regarde ma mine, et comme j'ai l'air beaucoup plus jeune encore que je ne le suis, il sourit d'un air obligeant, puis me répond qu'il serait extrêmement flatté de publier mon ouvrage s'il n'imprimait dans le moment même un travail de M*** sur le même sujet dans un sens tout à fait contraire au mien. Là-dessus je lui tire ma révérence d'un air aussi impertinent que possible, et lui me reconduit jusqu'à la porte avec de grandes salutations ironiques. Aucun d'eux jusqu'ici n'a lu une seule ligne de moi. Ils sont trop occupés.

Voici la dernière de mes aventures : un journaliste assez influent m'avait donné une lettre pour l'éditeur Pagnerre... Pagnerre me reçut très bien, me fit entendre que la chose lui convenait et me demanda un petit délai pour examiner mon travail. Sur ce, je lui envoyai mon manuscrit. Après douze jours d'une mortelle attente, ne recevant pas de réponse, je retourne chez lui. Mon Pagnerre traversait justement son magasin un grand plateau à la main. En m'apercevant, il laisse tomber son plateau à terre. Triste augure! « Monsieur, lui dis-je, je suis venu savoir si vous aviez un commencement de réponse à me faire. » Il m'avoua alors qu'il n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir le paquet, mais qu'il espérait pouvoir s'y mettre d'ici à peu de temps et me rendre réponse avant quinze jours. Là-dessus je suis rentré chez moi et je lui ai écrit de me renvoyer mon manuscrit.

Rebuté par les éditeurs, Lanfrey songe à imprimer son livre à ses frais. Mais il lui fallait pour cela imposer de nouveaux sacrifices à sa mère. Juste au moment où il lui demande à cet effet les fonds nécessaires, la pauvre femme commençait à désespérer de voir jamais paraître ce travail depuis si longtemps commencé, toujours remanié et qui maintenait loin d'elle le fils qu'elle brûlait de ramener près d'elle au modeste foyer de Chambéry. Les doutes qu'elle exprime sur l'accomplissement de tous ses beaux projets sont pour Lanfrey la plus douloureuse des épreuves qu'il ait encore subies :

... La seule impression qui me reste de votre lettre, c'est un profond sentiment de découragement. Seul, sans appui, sans protecteur, sans conseils ni direction, j'entreprends une tâche énorme, écrasante pour un jeune homme, une tâche qui exigerait dix ans de travail et que j'aurai accomplie en quinze ou dix-huit mois, grâce à des efforts pénibles et persévérans, une tâche qui me donnera une patrie à moi inconnu, à moi pauvre, à moi exilé. Et vous, la seule confidente de mes espé-

rances et de mes incertitudes, vous le seul témoin de cette lutte obscure, inégale, mais non sans honneur, vous me découragez, vous vous moquez de mes scrupules et des modifications consciencieuses que j'apporte à mon œuvre, lorsque l'évidence m'y force. Vous n'avez aucune foi à ce que j'entreprends. Vous avez la simplicité de croire que je mène une vie de plaisirs avec les cent cinquante francs mensuels. Pensez-vous qu'un écrivain sérieux n'ait qu'à dire comme Dieu : « Que la lumière se fasse! » Pensez-vous qu'il dépend de lui comme il dépend d'un ouvrier d'allonger ou de raccourcir sa besogne à volonté! Non, quand on met un titre sur un livre, il faut remplir le programme qu'il annonce, ou bien on en est soi-même la première victime. Ce n'est pas comme dans le commerce, où l'on s'enrichit en vendant à faux poids et en donnant du coton pour du fil. En littérature, celui qui ne tient pas les promesses de l'étiquette mise sur la chose vendue en est toujours puni... Rien au monde ne me fera livrer mon ouvrage au public avant qu'il soit achevé, c'est-à-dire qu'il soit l'expression vraie de ma pensée et de ma capacité. Il y a là pour moi non-seulement une question d'amour-propre, mais encore plus une question de conscience. Je le jetterais au feu plutôt que de le publier imparfait.

Cependant Mme Lanfrey n'avait pas tenu longtemps rigueur à son enfant. Elle avait, comme à son ordinaire, tendrement cédé à ses désirs. « Il n'est rien de tel, s'écrie-t-il dans sa reconnaissance, qu'une bonne caresse maternelle pour remettre l'âme de ses agitations et lui rendre la paix. » Il s'était donc remis au travail avec cette énergie fiévreuse et désespérée (ce sont ses expressions) qui suivait de près chez lui les courts accès de découragement.

... C'est l'incertitude de l'avenir et la rage où je suis de ne vous avoir encore pu retirer de cette galère de sacrifices qui sont cause de tout. Je souffre beaucoup, ma chère mère, lorsque je me dis que je suis le seul obstacle au repos que vous avez si bien mérité par tant d'années de privations. Toutes mes peines particulières, qui sont grandes et multipliées, ne sont rien auprès de celle-là. Je sais qu'il y a des gens qui me représentent comme exploitant votre vieillesse, vous sacrifiant à mes chimères sans avoir aucune préoccupation de votre bonheur et de votre tranquillité, tandis que je n'ai jamais eu pour but, dans toutes mes entreprises en apparence les plus déraisonnables et les plus hasardées, que de hâter le moment où vous pourrez être libre, tranquille et heureuse, que de jeter un peu d'éclat sur le nom obscur de ma pauvre et vieille mère, afin qu'elle soit respectée et honorée par tous comme elle l'est par moi. Voilà la pensée qui est au fond de toutes mes actions, bien plus que cette folie qu'on nomme l'ambition et cette fumée qu'on nomme la gloire, et c'est dans cette pensée que je puiserai une force invincible pour renverser les obstacles que je trouverai sur mon

chemin. Je vous ai, chère mère, révélé le secret de mon angoisse; si j'échoue, on dira que je vous ai sacrifiée à mon ambition insensée. Mais je vous ai ouvert mon cœur et votre témoignage me suffira.

Le livre était imprimé, mais tout n'était pas fini. La législation sur la presse imposait à Lanfrey l'obligation de trouver un libraire qui voulût bien se charger de vendre l'ouvrage et d'y mettre son nom comme éditeur. « Aucun n'osait se risquer. » Son impatience était extrême à la pensée des deux mille volumes qui allaient encombrer sans écoulement possible sa petite chambrette de la rue de Trévise. « Enfin j'ai accroché hier un éditeur à la baïonnette (car c'était mon Sébastopol, et il me fallait vaincre ou périr), et il est tout simplement le premier libraire de Paris. Il m'a fort bien accueilli et augure beaucoup de mon œuvre. » Tout était désormais en règle, et ainsi se termine la longue série des tribulations que dans sa correspondance avec ses amis restés en Savoie, Lanfrey appelait « sa montée au calvaire. »

Pourquoi m'interdirais-je de relater ici un trait qui fait honneur à Lanfrey et se rapporte précisément à ces années pendant lesquelles sa mère et lui avaient à lutter contre les terribles embarras dont nous venons de parler? Une cousine de la famille, ayant perdu son mari, restait seule et dénuée de ressources avec une petite fille à sa charge. Mme Lanfrey voulut contribuer à son éducation, et voici en quels termes son fils la félicite de sa généreuse détermination :

Merci, chère et bonne mère, de la joie que vous m'avez donnée; n'eussions-nous qu'un morceau de pain, notre devoir serait encore de le partager avec ceux qui sont plus malheureux que nous; à plus forte raison devons-nous le faire avec des personnes qui nous tiennent de si près.

Chose singulière! l'établissement dont Lanfrey fit choix pour recevoir la jeune fille fut un couvent. Déjà, avant de l'y installer, il avait fait toutes les démarches qui dépendaient de lui afin de retrouver et d'envoyer au père de cette enfant, alors sur son lit de mort, la copie de deux prières autrefois composées par une parente de la jeune fille, personne pieuse et tenue en grande vénération par tous les siens. « Si depuis longtemps je ne connaissais cette âme de sainte et ses longues douleurs, ces prières, écrit Lanfrey, seraient à elles seules pour moi toute une révélation. »

Avec sa cousine il entretient une correspondance amicale pleine de sages conseils et de pensées élevées. Les paroles affectueuses qu'il lui adresse sont touchantes venant d'un jeune homme, presque d'un écolier, alors si fort absorbé par un travail dont l'inspiration

générale était loin de le prédisposer à devenir le directeur d'une petite pensionnaire de couvent :

... Voici bien longtemps, ma chère Adèle, que je n'ai reçu une de ces petites lettres qui me font tant de plaisir. Est-ce que les distractions, nouvelles pour toi, de la vie de pension te feraient oublier ceux qui t'aiment? ou craindrais-tu de me confier tes ennuis, si tu en éprouves, ce que je ne puis croire! A qui donc les dirais-tu, chère enfant, si ce n'est à moi? Ne serai-je pas toujours heureux de partager tes peines comme tes joies? Rassure-moi; j'ai besoin de connaître le détail de ta vie de tous les jours, le genre de tes études et aussi tes impressions bonnes ou mauvaises. Pourquoi ne serais-je pas un peu votre confesseur? Est-ce l'affection qui me manque? Dis-moi si tu te sens la volonté de faire des progrès et d'apprendre. Tu as, ma bonne Adèle, beaucoup de choses que Dieu seul donne et qu'on n'enseigne pas — de l'intelligence, de la raison, de la sensibilité; il faut que tu t'en serves. Il faut que tu te dises tous les jours que tu dois devenir une femme instruite, supérieure à sa position, capable de se créer un avenir, digne en un mot de ton père, qui était une âme grande et élevée. Tu ne dois pas rester une femme ordinaire. La vie qui t'attend au sortir du couvent te tuerait. L'ambition que je cherche à t'inspirer peut seule te sauver, toi et ta mère. Elle n'aura pas toujours les forces qui la soutiennent aujourd'hui. Pour réaliser cette ambition, il n'y a qu'un moyen, c'est le travail; le travail développe l'âme tout entière. Tout ce qui nous rend meilleurs est un travail. L'insuffisance de mes ressources ne m'a pas permis de te faire donner une éducation aussi brillante que je l'aurais voulu; mais telle qu'elle est, tu peux, je crois, en retirer encore beaucoup de fruit. Supplée par tes efforts à ce qui peut te manquer. Plus tard nous le compléterons.

L'apparition si impatiemment attendue et si longtemps retardée de son volume sur *l'Église et les Philosophes du* XVIIIe *siècle* fut à coup sûr un événement important dans la vie de Lanfrey. Il ne s'exagère pas trop son succès quand il écrit à sa mère qu'il a dépassé toutes ses espérances et que l'ouvrage avait fait sensation dans tout le monde des salons. Dans ce temps de compression et de silence général, c'était une sorte de puissance que l'opinion des salons, car la conversation y avait gardé cette liberté d'allure dont à aucune époque, et même aux plus mauvais jours de son histoire, la société française n'a jamais consenti à se laisser entièrement dépouiller. Les jugemens émis à huis clos par quelques gens d'esprit, mais vite colportés de proche en proche, avaient alors le privilège d'exprimer le plus souvent à l'avance et de préparer ceux du public, tandis que, tenue à plus de prudence, la presse ne hasar-

dait les siens qu'un peu plus tard et avec beaucoup de circonspection. Lanfrey, comme tout écrivain à ses débuts, n'était pas sans anxiété et se tenait aux aguets afin de saisir l'écho des bruits que ne manque jamais de soulever autour d'elle toute réputation naissante. Les premières approbations ne lui vinrent pas du côté où sans doute il s'attendait à les voir se produire plus empressées et plus vives. Un de ses amis m'a dit avoir été témoin de la joie qu'il éprouva à la lecture d'un billet de M. Jules Janin ouvrant la série des témoignages de sympathie qui allaient bientôt être adressés au jeune auteur. C'est tout naturellement sa mère, tout à l'heure si inquiète à son sujet, qu'il choisit pour confidente de ses premières jouissances d'amour-propre :

... J'ai reçu des hommes les plus illustres dans la littérature les hommages les plus flatteurs... Dimanche soir, un critique bien connu, M. Jules Janin, a dit dans un salon : « Messieurs, nous sommes ici quarante hommes de lettres tous célèbres à divers titres. Eh bien ! pas un de nous n'aurait fait ce livre. » Et il disait vrai. J'ai été le voir chez lui. Il m'a fait un accueil extrêmement chaleureux, et sa première question a été pour me demander mon âge. Il s'attendait, d'après mon livre, à voir un homme dans la maturité de l'âge. Il m'a prédit les plus hautes destinées... Les journaux n'ont pas encore parlé parce qu'il a fallu le temps de me lire, et parce que, ainsi que me le disait l'autre jour un homme illustre, il répugne aux journalistes de délivrer un brevet de supériorité à un inconnu qui n'était rien hier et qui demain sera plus fort qu'eux tous.

Cette question des journaux lui tenait fort à cœur. « Parleront-ils? ne parleront-ils pas? Ceux qui sont pour moi ont bien envie de se taire parce qu'ils ont peur. Quant à ceux qui sont contre, et c'est le plus grand nombre (tous, excepté trois, appartiennent au gouvernement), ceux qui sont contre, dis-je, se taisent pour ne pas augmenter le succès par leurs attaques. » Le temps passe, et les feuilles publiques continuent à garder le silence; cela lui pèse un peu. Il écrit à sa mère :

Je me suis peut-être un peu trop pressé de chanter victoire, enivré que j'étais des sympathies des hommes les plus éminens de cette époque, qui m'ont comblé d'éloges et de caresses. Maintenant que ce premier moment est passé, je vois très clairement que, si les journaux ne se décident pas, soit à m'attaquer, soit à me défendre, les choses iront moins vite que je ne pensais. J'ai pour moi l'élite des gens intelligens, mais ils ne sont pas très nombreux, comme vous savez, et les imbéciles, qui sont le grand nombre, attendent pour se prononcer qu'un

journal leur ait fait leur opinion. D'autre part, je suis très vivement invectivé par mes bons amis les républicains, qui ne peuvent me pardonner d'avoir montré qu'ils ne sont pas infaillibles et qu'ils ont fait quelques bévues.

Somme toute, s'il se plaint de quelques-uns de ses *bons amis les républicains*, Lanfrey se loue en même temps de ceux qui lui sont venus généreusement en aide.

... En mesurant la distance que j'ai franchie du premier pas que j'ai fait dans le monde, ils savent où pourra me porter le second. Ils savent aussi que ce n'est pas sans sacrifices qu'on arrive à de tels résultats. Ils connaissent mes souffrances et ma vie de travail. En me voyant vivre pauvre et isolé après avoir refusé la rédaction d'un journal qui m'a été offerte de la part du prince Napoléon avec tous les avantages qui s'y rattachent, ils comprennent que je suis de ceux qu'on n'achète pas parce que rien ne peut les payer. En me voyant, malgré cette position ingrate et humiliée, recherché, caressé et aimé de tous les hommes de génie et de tous les hommes de bien qui viennent tous les jours me chercher dans ma solitude, ils comprennent qu'il y a à cela un motif : c'est que ma place est marquée parmi eux. Leur sympathie me l'assure d'avance.

Parmi les relations qu'il lui fut donné de contracter alors, Lanfrey place au premier rang une amitié qui a pour lui un charme infini.

... Je veux parler, écrit-il à un ami, de celle dont m'honore M. Scheffer, la plus noble nature, le plus beau caractère et l'intelligence la plus élevée peut-être de tous les hommes avec qui je me suis trouvé en contact. Ce grand et rare artiste me traite comme un fils, avec une bonté qui me rend confus, et je ne puis te dire combien je l'admire et je l'aime. Toutes les personnes que je rencontre chez lui me sont entièrement sympathiques. Je ne parle pas de sa fille, qui est un idéal de beauté, de bonté et d'intelligence, ni de sa femme, qui est une partie de lui-même. Je vois là Manin et Montanelli, grandes âmes italiennes, fils du soleil emprisonnés dans nos brouillards, natures d'ailleurs si différentes : l'un l'action, le mouvement, l'impétuosité; l'autre la rêverie, la poésie, le sentiment; Henri Martin, esprit ardent et généreux; Ferdinand de Lasteyrie, Bethmont, Lafayette, Renan, jeune écrivain des *Débats*, qui, à lui seul, a plus de talens que le journal tout entier, et beaucoup d'autres dont les noms ne me reviennent pas. C'est là mon coin du ciel.

Il y eut toutefois d'autres étoiles qui se levèrent alors dans le ciel de Lanfrey. En même temps qu'Ary Scheffer l'admettait ami-

calement dans son atelier, la comtesse d'Agoult lui faisait, avec une charmante courtoisie, les honneurs de son salon. La bonne grâce de la noble maîtresse de maison paraît avoir tout de suite produit sur lui une telle impression qu'aux premiers complimens adressés à l'auteur de *Nelida* succédèrent bientôt les témoignages d'amitié passionnée et de tendresse admirative que Lanfrey ne s'est jamais interdit de prodiguer à ses aimables correspondantes. Chez la comtesse d'Agoult, Lanfrey fait connaissance avec la plupart des littérateurs du temps et beaucoup d'hommes politiques du monde républicain. Dans le salon d'une autre dame, une étrangère je crois, il se rencontre habituellement pendant de longues heures avec MM. Villemain, Dupin aîné, Odilon Barrot, qui lui font tous trois de grandes caresses et qu'il fait beaucoup causer « pour les étudier à fond, *intus et in cute.* » M. Dupin est, pour lui, le vrai représentant du règne de Louis-Philippe bien plus que M. Thiers ou M. Guizot, » ayant, dit-il, au suprême degré toutes les qualités et tous les défauts de la race bourgeoise. M. Villemain, » qui a infiniment d'esprit et de charme dans la causerie, bien que ses gestes soient d'un gamin et sa voix d'une portière, lui a donné beaucoup de conseils et quelques-uns très singuliers... » (M. Villemain lui avait recommandé de se méfier beaucoup comme écrivain du succès et des femmes.) Quant à M. Barrot, il lui avait paru plus grave, « ayant dans toute sa personne quelque chose d'humilié et de contraint (1). »

Qu'allait faire cependant M. Lanfrey? Tant de caresses et tant de conseils ne suffisaient pas à avancer beaucoup ses affaires, d'autant que les avis différaient beaucoup entre eux.

Les uns me conseillent ceci, — les autres me conseillent cela : Faites un drame, faites du journalisme, faites de la critique, faites de la philosophie, faites un roman, un poème épique. Je suis le plus malheureux des hommes et je finirai par mourir d'inanition, comme l'âne de Buridan, entre toutes ces pâtures appétissantes. Béranger, qui m'a pris en amitié et qui m'appelle son cher enfant, me défend absolument le journalisme et même la continuation du genre que j'ai adopté. Il veut que je me montre sous une face nouvelle. Ce bon et grand homme m'a témoigné un intérêt, une bienveillance toute paternelle, et ses conseils me jettent dans une grande perplexité.

Lanfrey finit par se décider pour un drame; il en écrivit et recopia de sa main les cinq actes; puis, dégoûté de son œuvre, quand elle fut terminée, il la jeta au feu. Ses embarras restaient les mêmes qu'avant l'apparition de son livre. Ils s'étaient plutôt accrus, car la notoriété acquise lui nuisait au lieu de le servir. Les jour-

(1) Lettre à un ami, mai 1855.

naux de l'opposition redoutaient plus que jamais de se compromettre s'ils inséraient quelques lignes signées de son nom :

Le Siècle prend à tâche de me faire périr d'exaspération. Mon article sur Quinet est fait depuis trois mois et demi; il a été adouci, expurgé cinq fois de suite et je ne suis pas encore venu à bout, à ce qu'il paraît, de calmer les alarmes de ce cher et inepte M*** (1). »

Après quelques hésitations sur le choix du sujet, Lanfrey se détermina à composer un second volume d'histoire. L'histoire, telle était bien sa vocation. Porter un jugement sur le plus grand événement de nos temps modernes, n'était-ce pas d'ailleurs arriver par un détour à entretenir le public français de ces mêmes questions qui ne pouvaient plus être traitées dans les journaux? A les bien comprendre, l'*Essai sur la révolution française*, comme l'*Étude sur l'église et les philosophes du* XVIII*e siècle*, ont été les protestations véhémentes d'un jeune et vigoureux esprit. Gêné par la législation du temps, qui ne lui permettait pas d'épancher ses colères dans les productions de la presse quotidienne, l'auteur a voulu se donner carrière dans une œuvre de plus longue haleine, afin de parler selon son cœur en toute franchise et en toute liberté. M. Caro, dans la *Revue contemporaine*, M. Rigaut, dans les *Débats*, ne s'étaient pas beaucoup trompés lorsqu'ils avaient surtout considéré la première de ces publications comme une œuvre de polémique. La seconde devait avoir à peu près le même caractère.

Lanfrey savait d'avance qu'il soulèverait des tempêtes avec son nouvel ouvrage, car il écrivait à sa mère : « Il mettra beaucoup de gens en fureur, et je m'attends à un charivari des plus distingués. Il est impossible de dire son mot en ce monde sans se faire vouer aux dieux infernaux. Il faut en prendre son parti. » Ce qu'il n'avait pas soupçonné, c'était l'irritation qu'il allait exciter chez quelques-uns de ses amis; sa surprise fut plus grande encore, je devrais plutôt dire, son indignation et son dégoût, quand il entendit dénoncer la tiédeur de sa foi républicaine par des écrivains qui ne se servaient alors de leur plume que pour louer la politique de Napoléon III à l'étranger.

Quels étaient donc les torts de Lanfrey? Il s'était permis de critiquer les doctrines du *Contrat social* et de trouver « que la démocratie absolue, telle que la conçoit Rousseau, se confond avec le despotisme le plus illimité. Il n'avait pas craint d'exprimer sa répugnance pour l'oppression, qu'elle vînt d'un seul ou de cent mille. Il avait été jusqu'à soutenir que la tyrannie des multitudes était

(1) Lettre à un ami, 1855.

encore plus écrasante et plus insupportable que celle des individus parce qu'on rencontre partout ses yeux et son bras (1). Enfin, ce qui était une vraie trahison envers le peuple, n'avait-il pas osé flétrir Robespierre et dire de Mirabeau (un noble!) qu'il était un de ces hommes qui suffisent à la gloire d'une nation et d'une époque? Comment parlait-il de Lafayette, cet autre noble? Ne lisait-on pas dans son nouveau livre « que le jeune et brillant héros des guerres d'Amérique représentait la chevalerie enrôlée au service de la révolution, et qu'avec lui les vertus des vieux âges, l'honneur, la loyauté, le désintéressement, l'amour de la gloire avaient passé dans le camp des idées nouvelles? » N'avait-il pas été jusqu'à citer avec éloge les noms de MM. de Montmorency, de La Rochefoucauld, d'Aiguillon, de Noailles « la fleur de la noblesse française, accourue d'elle-même au-devant des sacrifices, » et trouvé « qu'on avait trop oublié ces gentilshommes si généreusement dévoués à une cause qui loin d'être la leur, les dépouillait avant de les immoler (2)? » Pareilles assertions étaient, aux yeux des démagogues, autant de crimes impardonnables, et dans la réalité, ils ne les lui ont jamais pardonnés.

La publication de son second ouvrage ajouta sans doute à la réputation de Lanfrey, mais elle n'apporta dans son existence aucun changement avantageux. Il se sentait plus considéré, mais en même temps plus isolé qu'il ne l'avait encore été. 1858 et 1859 furent pour lui des années pleines de tristesse et marquées par de très rudes épreuves. Au printemps de 1858, il avait eu la douleur de perdre son ami, M. Ary Scheffer, revenu d'Angleterre dans un état désespéré, et qu'il pleura, écrit-il à un ami, comme jamais homme n'a été pleuré après sa mort. C'était chez M. Scheffer qu'il avait connu Manin. L'illustre patriote italien l'avait nommé son exécuteur testamentaire, et ce fut comme membre du comité français de souscriptions pour le monument à élever à la mémoire de Manin, que Lanfrey se rendit à Turin avec M. Ferdinand de Lasteyrie vers le milieu de cette même année, afin de se concerter avec le comité piémontais. En revenant d'Italie, il s'arrêta quelque temps dans une petite maison de campagne louée aux environs de Chambéry. Il y avait trop longtemps qu'il souffrait d'être privé de la vue de ses chères montagnes et des jouissances du foyer natal. « Je me sens pris, écrivait-il à sa mère, d'un immense besoin de vous voir et de marcher à quatre pattes sur l'herbe. »

Lorsqu'il reprit sa vie de Paris, Lanfrey eut bientôt occasion de s'apercevoir à ses dépens combien il était dangereux alors pour un

(1) *Essai sur la révolution française*, page 55.
(2) *Ibid.*, page 93.

homme de lettres de s'être mis tout à la fois aux prises avec les hommes du pouvoir et avec les dictateurs de son parti.

Tous mes efforts pour écrire dans deux ou trois journaux où je puis le faire sans me déshonorer ont échoué les uns après les autres. C'est dans ces momens-là que l'on s'aperçoit qu'on a des ennemis. Un seul journal (le *Courrier du Dimanche*) m'est ouvert, mais je n'y puis mettre d'article que très rarement... Il est toutefois question d'en fonder un autre sur des bases beaucoup plus considérables, où l'on me ferait une place honnête et où je n'aurais plus affaire avec un intrigant... Voici deux mois que je passe dans les plus mortels embarras et dans tous les tourmens d'une inquiétude qui ne me laisse pas une minute de repos... On est venu me faire des propositions pour le journal que je vous ai dit devoir se fonder en décembre. Il ne manque plus que l'autorisation du gouvernement, qui nous fait traîner en longueur pour nous décourager de l'entreprise... Vous devinez dans quelle anxiété je vis, attendant sans cesse un lendemain qui ne vient pas, perdant mon temps en allées et venues et dévoré de mille inquiétudes... Je viens de perdre trois mois à attendre le succès de la combinaison d'Haussonville, dont vous avez dû entendre parler... Elle était très sérieuse, mais elle vient d'échouer devant un refus formel du conseil des ministres... Le malheur me poursuit avec un acharnement incroyable, et M. Jules Simon vient de m'écrire que c'était une affaire ratée.

Ce dernier coup porté à l'espérance entretenue par Lanfrey de pouvoir enfin dire son mot sur les événemens du jour dans une feuille qui ne l'obligeait pas à déguiser ou trop atténuer l'expression de ses libres opinions, semble l'avoir jeté dans un profond accès de désespoir. Il se désole, il s'excuse presque auprès de sa mère de s'être lancé dans une carrière « qu'on ne devrait jamais aborder que lorsqu'on a une position indépendante ; mais je puis dire pour ma défense qu'elle m'a choisi, tellement j'étais fait pour elle. » Ce désespoir devient si fort que, dans le courant de l'année 1859, il songe sérieusement à s'engager pour faire campagne en Italie. « La guerre est décidée pour le printemps, et vous savez, écrit-il à sa mère, que j'ai toujours eu un faible pour les batailles. C'est de famille. Avec cela j'ai passionnément désiré de voir l'Italie. Le général Ulloa, qui a défendu Venise en 1848, m'aime beaucoup et sera charmé de veiller à mon avancement qui, dans un corps de volontaires, ne sera ni long ni difficile. J'ai toujours aspiré au double laurier. »

Avec un ami qui recevait habituellement ses confidences, son langage redouble d'impatience et de violente humeur. Il lui parle,

comme de sa dernière ressource, d'un livre qu'il achève de composer dans le paroxysme de ses colères et qui n'était, en effet, qu'un long cri de douleur et d'indignation. Nul éditeur n'osait l'accepter; il était trop dangereux à publier.

Je paie cher tous les jours, écrit-il à cet ami, la malheureuse vocation qui m'a poussé à prendre la plume dans un temps comme celui-ci et en dépit de la triste évidence depuis si longtemps manifeste pour moi. Si à ces déboires inévitables pour quiconque veut rester fidèle à ses convictions et n'est pas né avec une grande fortune, on ajoute celui de ne pouvoir pas exprimer sa pensée, on arrive à une combinaison d'amertume, de colère et d'humiliation qui forme un des supplices les plus complets qui aient jamais été imaginés... Le livre où je me suis donné un mal infini pour faire entendre ce que personne n'ose dire ne peut pas paraître à cause de la guerre, et, cette raison écartée, il ne le pourra probablement pas à cause de son sujet même, et tous les journaux où j'aurais pu écrire me sont fermés à l'unanimité. A vrai dire, je le regrette peu. Quelles idées aurais-je eu le droit d'y exprimer? Beau et glorieux résultat! Pas même la consolation de pouvoir se faire exiler, ou, comme à d'autres époques, de se faire envoyer à la guillotine en dénonçant la tyrannie au mépris et à l'indignation des siècles! Qui oserait imprimer un mot de blâme à l'heure qu'il est (juin 1859)? Tu me parles de censure. Que m'importe celle des tribunaux et de tous les supports de cet infâme régime? Il n'y en a qu'une que je redoute, c'est celle de l'imprimeur.

A peu près à la même époque, Lanfrey écrivait à sa mère: « Cette dernière tentative est d'une immense importance pour moi, parce que je m'adresse cette fois au gros du public qui ne me connaît encore que de nom. C'est ma campagne d'Italie. Si je ne réussis pas, ce qui est à craindre, à cause des circonstances actuelles, il ne me reste plus qu'à briser ma plume. Adieu, chère mère, ne m'abandonnez pas encore; soutenez-moi jusqu'au bout. La guerre aura au moins un bon résultat pour nous, celui de nous faire Français. »

Cependant un éditeur plus hardi que les autres s'était enfin rencontré, et Lanfrey allait pouvoir tenter « sa campagne d'Italie. » Par un caprice bizarre de la fortune, ce furent, comme nous le raconterons prochainement, les *Lettres d'Éverard* écrites au quart d'heure de la plus sombre misanthropie qui attirèrent sur le jeune écrivain, alors si complètement abattu, la vogue et la faveur qui, jusqu'à ce jour, lui avaient plutôt fait défaut.

Cte D'HAUSSONVILLE.

MISÉ FÉRÉOL

DERNIÈRE PARTIE

XII.

Il est des coups qu'on s'étonne soi-même d'avoir pu supporter. Pierre se demandait comment il avait eu la force de ne pas se trahir, comment il avait fait pour se taire, pour sourire à cette nouvelle qui le foudroyait, comment il s'était levé, calme en apparence, prenant congé de tous, prenant congé d'elle. Il lui semblait vivre dans quelque mauvais songe que le réveil allait dissiper. Albine, se marier!.. C'était fou! impossible!.. Il essaya d'envisager avec sang-froid cet événement extraordinaire, et il en arriva presque à lui trouver une explication toute naturelle. Quoi de plus simple, en effet, que, élevés ensemble, le cousin et la cousine fussent destinés l'un à l'autre? Mais de l'idée au fait, il y avait loin. Il fallait d'abord le consentement d'Albine. Et pourtant c'était plus qu'un souhait qu'on venait d'exprimer devant lui, on le priait d'être un des témoins du mariage. Cette demande même lui avait été adressée en sa présence... Et elle n'avait rien dit. — Pourquoi ce silence?.. Presque aussitôt un retour d'espoir calma ses craintes. Cette union était résolue depuis longtemps sans doute. Albine n'avait osé briser brutalement ce rêve de son père; peut-être avait-elle compté sur un sursis qui lui permettrait de se dégager tout en ménageant des affections si chères; enfin le retour d'Honorat était venu la surprendre...

Il était six heures. A l'horizon, le soleil s'enfonçait dans des nuages pourpres, le jour baissait, le silence s'était fait au mas. Les gens prenaient leur repas dans la vaste cuisine de la *tante*. Pierre, accoudé à la fenêtre, continuait à songer. Non, il ne pouvait renoncer à cet amour qui le possédait tout entier. Pourquoi Albine l'eût-elle abusé? Elle l'aimait! Ne l'avait-elle pas bien prouvé quand elle était accourue au Valcarès?.. Et malgré tout, une tristesse profonde l'étreignait. Il se perdait dans ce mystère, il avait peur. Les yeux sur le village, il se disait que peut-être, avant dîner, les fiancés se promenaient sur la grève. Ils s'asseyaient, Honorat auprès d'elle, à cette place où lui, Pierre, s'était tant de fois assis. — Dans cette méditation poignante, il crut entendre un bruit léger. La porte s'ouvrit : c'était Albine.

— Vous! s'écria-t-il stupéfié de cette apparition.

Elle s'avança au milieu de la chambre, et laissant tomber le fichu qui lui couvrait la tête :

— Je sais que vous avez besoin de moi, dit-elle, et me voici.

Il resta un instant immobile à la contempler, comme en extase. Sa venue ne dissipait-elle pas tous les doutes?

Grave et calme, elle semblait attendre qu'il l'interrogeât. Ils se regardaient muets, interdits. Tout à coup, comme si un seul mot résumait leur pensée :

— Dites vite que ce n'est pas vrai, s'écria-t-il, vous ne vous mariez pas?

— Si, Pierre, je me marie, répondit-elle d'une voix sûre qui dénotait un parti irrévocable.

Il y eut un silence morne, profond. Debout, l'un devant l'autre, Albine fixait ses yeux en face d'elle, par la fenêtre ouverte. Pierre, la tête basse, le visage affreusement pâle, s'était appuyé contre une table. Quelques minutes s'écoulèrent. Enfin, d'un accent bref et dur :

— Alors, que venez-vous faire ici? reprit-il. Pourquoi êtes-vous venue l'autre jour quand je commençais à vous oublier? N'avez-vous donc pas compris que cette démarche allait me rendre une espérance?

A ces paroles, elle tressaillit; mais se remettant aussitôt :

— Je vous en prie, répliqua-t-elle, ne m'accusez pas... L'autre jour, je suis allée vous dire simplement que je vous avais méconnu, mal jugé, et que je m'en repentais. Voulez-vous me reprocher un bon mouvement? Est-ce ma faute si vous vous êtes mépris? Je vous le répète, je ne sais pas vos usages. J'agis avec mon cœur, et si je suis ici en cet instant, c'est que j'ai deviné que vous souffrez, et j'ai voulu vous apporter un peu de courage.

— Gardez votre pitié, répliqua Pierre durement; je ne prends de consolations que de moi-même.

— Vous êtes injuste, dit-elle.

Puis, avec une hésitation dans la voix :

— Je n'ai pu rester sur cette pensée que vous garderiez un mauvais souvenir de moi.

— Et quel souvenir voulez-vous donc que je garde, interrompit-il brusquement, quand, sous prétexte que vous ignorez la portée de certaines façons d'agir, vous avez cru pouvoir me briser sans souci de ce que j'allais devenir? Vous voulez bien prévoir, aujourd'hui, que je dois souffrir et vous vous inquiétez de l'opinion que vous me laisserez de vous. Cette prévoyance est un peu tardive. Si votre ingénuité est telle que vous ne m'ayez pas deviné, vous m'avez entendu au moins. Pourquoi alors n'avez-vous pas parlé quand il suffisait d'un mot pour m'éclairer? Pourquoi me taire la vérité?

Il marchait par la chambre, à grands pas, comme s'il n'eût pu contenir son agitation.

— Prenez garde, dit-elle, je ne mérite pas que vous me traitiez ainsi.

— Enfin, il était si simple de me dire que vous alliez épouser votre cousin!

— Non, parce que, jusqu'à son retour, il n'avait jamais été question de mariage entre nous.

— Jamais?

— Jamais, je vous le jure.

— Mais alors?.. s'écria-t-il avec une lueur d'espoir, vous pouvez encore...

— Non, non, répondit-elle, c'est impossible.

— Ce qui est impossible, reprit-il en s'arrêtant devant elle, c'est que je vive sans vous... avec cette pensée qu'un autre vous possède... Albine! s'écria-t-il avec véhémence, vous comprenez bien que cet amour que vous m'avez mis au cœur est plus qu'un amour ordinaire. Vous avez fait de moi un homme, et je vous défendrai contre vous-même. Comment! vous ne sentez pas que je suis désespéré, que je ne veux pas vous perdre et que je le tuerai, s'il le faut, pour vous faire libre? Mais, libre, vous l'êtes. Votre père est trop juste pour vous contraindre à un mariage contre votre gré; Honorat est trop loyal pour vous obtenir malgré vous.

Quand il eut achevé : elle releva la tête et, le regardant bien en face :

— Écoutez-moi, dit-elle : je ne sais si vous avez raison de me faire de tels reproches. Ce qui est certain, c'est que, si j'ai eu des

torts, encore une fois, il ne faut en accuser que mon ignorance. Dans les commencemens, j'ai attribué vos visites à un besoin de distraction que vous trouviez auprès de mon père. Plus tard, dès que j'ai eu un soupçon, je vous ai signifié de ne plus revenir. Mais je vous avais quitté si mal, j'avais été si dure, que, en apprenant combien je m'étais trompée sur vous, j'ai voulu aller vous demander pardon. Voilà tout mon crime...

Elle avait parlé de ce ton calme qui dénote l'entière possession de soi. Pas une émotion ne démentait ses assurances. Pierre sentit s'écrouler l'échafaudage de ses rêves.

— Et moi, dit-il, avec une tristesse infinie, moi, je me croyais aimé!..

— Aimé! s'écria-t-elle avec une vivacité qui ressemblait presque à de l'effroi. Mon Dieu! quelle folie!.. mais il suffisait de raisonner un peu. Comment aurais-je pu vous aimer, moi, quand je comprenais que cet amour n'avait pas de but, pas d'avenir?.. Quand vous pensiez à moi, vous ne vous disiez donc pas que tout nous séparait?.. Voyons! vous me connaissiez pourtant, vous estimiez mon père... Que pouviez-vous donc être pour moi?..

— Votre mari! répliqua-t-il.

A ce mot, elle tressaillit, et d'un ton ferme, presque sévère :

— Mon mari! reprit-elle. Osez donc dire que vous songiez à m'épouser!

Un instant, il hésita à répondre. Mais, tout à coup, lui saisissant les mains :

— Eh bien! oui, c'est vrai; alors, je ne songeais à rien, je ne savais pas, je ne vivais pas. Mais vous m'avez transformé, Albine. Avec la dignité de moi-même, avec le courage, la volonté, vous m'avez appris ce que pouvait être le bonheur. Je vous aime, mais je vous aime saintement, pour toujours. Et, tantôt, en retournant aux Saintes, j'allais vous demander d'être ma femme.

Albine avait étrangement pâli. Un instant même, ses yeux se fermèrent comme si elle eût été prête à défaillir. Enfin, elle retira vivement ses mains.

— Adieu, dit-elle d'une voix tremblante, en ramassant son fichu qui avait glissé à ses pieds.

— Albine, s'écria-t-il, je ne vous laisserai pas partir sans avoir tout tenté pour nous sauver tous deux. Écoutez-moi. Maintenant, je comprends tout : ce mariage, c'est une dette que vous acquittez; demain, j'irai trouver le capitaine, je lui dirai...

— Non, non, vous ne ferez pas cela, interrompit-elle épouvantée, mon père ne doit rien savoir, entendez-vous?

— Mais, malheureuse, vous vous dévouez!

— Non, je ne me dévoue pas; c'est moi qui veux épouser mon cousin.

Elle avait atteint la porte.

— Albine, un dernier mot, reprit Pierre éperdu, à votre tour, osez donc dire que vous l'aimez?

— Oui, je l'aime.

Et elle sortit.

Il ne songea même pas à la retenir. D'un bond, il courut à la fenêtre. Il la vit traverser le jardin. Elle ne retourna pas la tête. Pendant quelques minutes, il l'aperçut encore sur la route. Enfin elle disparut derrière un bouquet d'arbres. Il tomba sur un fauteuil, anéanti, ne gardant qu'une perception vague comme celle d'un écroulement qui le laissait seul au milieu de ruines.

XIII.

Durant les jours qui suivirent, Pierre eut besoin d'une incroyable énergie pour secouer cette torpeur où nous plonge toute douleur foudroyante. Acharné au travail, en épuisant le corps, il comptait dompter l'esprit. Malgré tout, cependant, la pensée d'Albine le poursuivait sans relâche. Il se demandait s'il fallait la croire. N'y avait-il pas là quelque héroïque folie? N'obéissait-elle pas au vœu de son père? Ne s'imaginait-elle pas qu'engagée par un lien d'enfance, elle n'avait pas le droit de rejeter cette affection d'instinct du cousin que l'âge avait transformée en un autre sentiment? Enfin, ne se dévouait-elle pas à tous deux? Pourquoi, d'ailleurs, eût-elle repoussé ce projet d'avenir? Pouvait-elle espérer un mariage avec Pierre quand il n'y songeait pas lui-même? Maintenant, elle n'osait revenir sur la parole donnée. Et d'affreux regrets d'avoir parlé trop tard le torturaient. Car la pitié ne suffisait pas à justifier cette visite au mas... Mais ne l'avait-elle pas laissé désespéré? N'avait-elle pas résisté à toutes ses prières? N'avait-elle pas affirmé hautement qu'elle aimait? — Torturé par ces réflexions, il n'arrivait ni à se calmer, ni à se convaincre. Le temps, la volonté, cette recherche tenace qui se remémore les moindres détails, rien ne parvenait à l'éclairer. Les mêmes contradictions renaissaient plus âpres, plus lancinantes. Vingt fois il fut sur le point de courir aux Saintes et de tout révéler au capitaine; mais de quoi était-il sûr? Comment affirmer ce qu'elle démentait elle-même? Au moins, eût-il voulu se persuader qu'elle était sincère? Il lui semblait presque que l'oubli eût été facile s'il eût été certain de n'être pas aimé, et c'était ce doute qui, dans le plus profond de son cœur, l'épouvantait.

Un matin, Pierre était au Grand-Palun, où des ouvriers, sous la direction de Massol, posaient déjà les premiers jalons, quand il aperçut Honorat qui venait à lui. Ne pouvant esquiver la rencontre, Pierre essaya de composer son visage.

— Vous m'excuserez, dit le jeune capitaine de son air franc et alerte, si je vous poursuis jusqu'ici. Nous ne nous sommes guère étonnés de ne pas vous avoir revu, vos travaux vous absorbent entièrement, nous le comprenons. Mais, ma foi, je n'ai su résister au désir de vous serrer la main.

Pierre balbutia quelques remercîmens.

— Eh bien! où en est-on ici? reprit Honorat. Je voudrais déjà voir piocher dans tout ça. Encore une fois, je ne me lasse pas de le répéter, c'est magnifique, savez-vous, ce que vous allez faire... Quel beau souvenir vous nous laisserez à tous!

— Je n'attends de reconnaissance de personne, répliqua Pierre sèchement.

Un peu interdit, Honorat le regarda, et comme étonné de l'avoir blessé :

— Pardonnez-moi, répliqua-t-il, je dis tout bonnement ce que je pense, sans prendre de mitaines. Je suis encore un matelot. L'écorce est rude, mais le dedans vaut mieux que l'enveloppe.

— Vous m'avez mal compris, balbutia Pierre, honteux de son peu d'empire sur lui-même; je me défends simplement d'une gratitude qui ne m'est point due pour une affaire dont, après tout, je bénéficie.

— Bénéfice ou non, votre œuvre n'en est pas moins superbe... A propos, vous n'oubliez pas votre promesse?

— Ma promesse?

— Mais oui. Ne devez-vous pas être mon témoin? Je me marie dans quinze jours.

Tout à son bonheur, le jeune capitaine poursuivit :

— C'est Mlle Claire qui sera la fille d'honneur d'Albine. Naturellement, c'est vous qui l'escorterez. Toutes les chances nous tombent à la fois. M. Rémondi m'a forcé à accepter d'avance une demi-année d'appointemens. Aussi je vais de ce pas louer la Bastide, une petite maison en bon air, au bord du Rhône, presque en face de la Tour. Vous comprenez, maintenant que me voilà riche, avant tout, je veux mettre ma femme à l'abri de la peste.

Pierre n'écoutait plus. Une idée lui avait surgi tout à coup.

— Il y a longtemps, demanda-t-il, que vous aviez le projet d'épouser votre cousine?

— Ma foi, je ne saurais vraiment pas vous répondre. Je l'aimais tout gamin, et je la considérais déjà comme ma femme. Je n'ai jamais eu d'autre but que de vivre pour elle. Je mourrais si je la

perdais. Quant au mariage, il n'en avait jamais été question jusqu'à présent. L'avenir était bien incertain. En ménage, il faut penser aux enfans, et l'augmentation de la famille, c'est de la dépense de plus. Nous avions déjà assez de peine à arriver. Mais mon grade de capitaine, mon commandement de *la Claire*, des appointemens superbes... J'ai demandé Albine, le père a dit oui. Ça ne change pas grand'chose à mes sentimens pour elle.

— Mais... elle? demanda Pierre.

— Elle!

— C'est une réflexion que je hasarde... indiscrètement peut-être?..

— Indiscrètement! Comment donc! Je vous supplie de ne pas croire que vous puissiez jamais être indiscret avec moi. Une fois pour toutes, c'est entendu, n'est-ce pas, nous sommes deux amis?..

— Mon Dieu, on s'abuse parfois sur les affections d'enfance, reprit Pierre; votre cousine a été élevée avec vous, et il pourrait se faire qu'elle n'eût pour vous que des sentimens fraternels...

Honorat devint soudain sérieux.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites là?

— Je hasarde une simple question.

— Mais c'est que vous avez raison, parbleu! Je n'aurais jamais songé à cela.

Et après une courte pause :

— Au fait, c'est très juste. Je n'en sais rien du tout, moi, si elle m'aime... autrement que comme son frère, mais je vais le lui demander... Mon Dieu! si je m'étais trompé!..

Avec la franchise tonte spontanée de sa nature, et sans songer à dissimuler ses inquiétudes, il témoigna à Pierre sa reconnaissance pour cette marque d'intérêt et de raison. Avant de le quitter :

— Merci encore de votre bon conseil! dit-il en lui serrant fortement la main, il vient d'un véritable ami. Mais, soyez tranquille, je lui aurai parlé dès ce soir, et demain, je reviendrai vous dire ce qu'il en est.

Le cœur se reprend vite à l'espoir. Pierre se crut sauvé. Cette explication allait nécessairement amener entre Albine et Honorat une confession sincère. Habitués à ne se rien cacher l'un à l'autre, se connaissant assez pour se deviner au besoin sous les hésitations et les réticences, la vérité jaillirait aisément de cet entretien. Pour lui, c'était la vérité seule qu'il demandait, cette vérité dont il attendait le bonheur, ou du moins quelque raison d'oubli.

Avec quelle impatience, le lendemain, il attendit l'heure où Honorat devait venir! Il s'était assis sur un tertre, regardant la route. De ce qu'il allait apprendre dépendait toute sa vie. Enfin, il aperçut

le jeune capitaine. A son air enjoué, Pierre comprit que tout était bien perdu.

— Eh bien! c'est fait, s'écria le marin, sa belle physionomie radieuse, c'est fait! Nous nous sommes expliqués. Ah! mon cher ami, elle m'aime!.. comme je l'aime... Comme son fiancé, comme son mari! — Ouf, continua-t-il en s'asseyant auprès de Pierre, j'ai un fameux poids de moins sur la poitrine. Vous pouvez vous vanter de m'avoir donné une belle peur. Mais c'est égal, il valait mieux savoir à quoi s'en tenir.

Un flot de sang avait monté aux joues de Pierre, ses tempes battaient à l'étourdir.

— Mon Dieu, est-ce que vous souffrez? demanda Honorat en se levant vivement.

— Un peu de fatigue, balbutia Pierre.

— Prenez garde, il faut vous soigner; dans ce pays, les premières chaleurs sont souvent dangereuses, surtout quand on n'est pas acclimaté. Voulez-vous que je coure à Arles vous chercher un médecin?

— Non, non, merci, ce n'est rien.

— Mais il faut rentrer, je vais vous reconduire.

— C'est inutile, répliqua Pierre avec impatience.

— Alors, je vous laisse, dit Honorat, se sentant presque importun, mais n'oubliez pas le grand jour.

Pierre n'eut pas la force de répondre.

Deux semaines plus tard, l'inexorable fait s'accomplit.

XIV.

Albine était mariée, et une affreuse douleur couvait toujours dans l'âme de Pierre. Au fond de lui, il gardait la pensée qu'elle s'était dévouée, sacrifiée. Cependant, tout désastre sans retour amène forcément la résignation, l'apaisement. On ne lutte pas contre l'impossible. Il comprenait qu'il ne lui restait qu'à oublier. Il y travaillait en se plongeant tout entier dans son œuvre. Sous la direction de Massol, devenu bien vite son ami, il commençait à s'initier aux théories les plus ardues, s'étonnant lui-même de son goût si vif pour une science sèche et aride. A cheval, dès l'aube, sur la lande, des pensées hautes, généreuses remplissaient son cœur. C'était un champ de bataille qu'il s'agissait de conquérir morceau par morceau, jour à jour.

La vie nous plie à des obligations amères. Une semaine environ après le mariage d'Albine, il dut aller voir le capitaine, seul maintenant dans sa maison des Saintes. A diverses reprises, ayant rencontré sur la route Honorat et sa femme, il s'était détourné à temps

pour les éviter. Mais il ne pouvait esquiver leur visite à Romaz. Il les reçut avec quelque contrainte. Le jeune marin était fait à ces façons singulières et ne sembla nullement s'en étonner. Albine, d'ailleurs, abrégea l'entrevue.

La guérison ne marche guère sans quelque rechute. Un matin, Pierre ayant appris que Rémondi avait emmené le nouveau capitaine à Marseille pour commencer l'armement de *la Claire*, le soir venu, saisi d'un désir étrange et cruel, il prit la route de la Bastide. Cette pensée qu'elle était là, sans son mari, lui causait un allégement. Il contourna le petit jardin et se tapit dans un massif d'arbres, au bord du Rhône. La maison apparaissait, blondie par la lune; les lucioles voletaient, piquant de flammes les buissons; mille bruits étouffés agitaient les hautes herbes et les feuillées; le fleuve roulait ses flots marbrés par les nappes de verdure qui traînaient échevelées sur sa rive. Tout à coup, à une fenêtre, il vit une robe blanche qui s'éclipsa presque aussitôt. Mais, au bout d'un instant, Albine reparut sur le perron, descendit au jardin, et vint vers une tonnelle, à quelques pas de lui. Une émotion indicible le saisit. Si près d'elle, séparé seulement par la haie, il entendait presque son souffle. Comment résister à l'envie de se montrer, de lui parler?.. Mais au moment où il allait céder à la tentation, elle se leva et rentra.

A quelques jours de là, Rémondi vint lui-même convier Pierre et Massol à dîner.

— Les Féréol sont de la fête, ajouta-t-il comme annonçant un attrait de plus.

Pierre n'avait aucune raison pour refuser, et son amour-propre eût quelque peu souffert d'éveiller les soupçons du grivois savonnier. Il songea, après tout, que, tôt ou tard, une rencontre à la Tour était inévitable. Ne valait-il pas mieux l'accepter bravement? — Agité à la pensée de se retrouver devant elle, il essayait de se préparer d'avance à dominer son trouble. Quand il arriva au château, Mme Rémondi était sur la terrasse au milieu d'un groupe de femmes. Il ne put retenir un mouvement en apercevant Albine.

— Ah! voici M. de Romaz, s'écria la châtelaine. Venez vous asseoir ici. Ces messieurs nous ont quittées pour visiter les fermes, mais j'espère que vous n'avez nulle envie d'aller les rejoindre.

Pierre prit la place qu'on lui offrait et se jeta avec entrain dans la causerie, s'efforçant d'échapper à l'émoi qui l'étreignait.

Vêtue d'une simple robe de mousseline, légèrement entr'ouverte sur la poitrine, un nœud ponceau dans ses lourdes tresses brunes, Albine avait surtout ce charme d'originalité qui la distinguait entre toutes. Ignorante du monde, un instinct merveilleux lui en faisait deviner les plus insaisissables nuances. Sa tenue un peu grave, son ton posé, son sourire légèrement voilé, sa grâce sévère, enfin, lui

donnaient une distinction rare. Elle témoignait à Claire une sorte de bonté affectueuse, cette indulgence qu'on a pour une enfant aimable et charmante, et parlait à la mère avec une déférence polie qui pouvait sembler comme une courtoisie suprême, et non la soumission servile d'une inférieure. Tout à coup, à une question de Mme Rémondi sur les travaux du Grand-Palun :

— Albine doit être bien renseignée, s'écria Claire.

— Comment cela? demanda la mère.

— Voilà trois fois qu'en allant chez elle, et ne la rencontrant pas, j'ai attendu, et l'ai vue revenir par les marais.

Pierre regarda Albine.

— C'est vrai, répondit-elle simplement. Tu as parfaitement vu, ma chère; je soigne de la fièvre un de nos pêcheurs à la *bordigue* du lévadon.

A cet instant, M. Rémondi étant survenu avec ses invités, Pierre fut accaparé par Honorat et le capitaine Féréol.

Le dîner se passa sans incident. Les hôtes étaient nombreux. M. de Romaz se trouvait placé assez loin d'Albine. Les Provençaux s'attardent volontiers à table. Quand on quitta la salle à manger, Pierre un peu étourdi par la chaleur, et peut-être aussi par cette émotion qui persistait en dépit de ses efforts, alla s'asseoir sur la terrasse déserte.

Envahi par un découragement amer, il s'en voulait de sa faiblesse. Pourquoi ne pas se rendre à un fait irrévocable? Quelle chimère pouvait-il encore caresser? Obligé de se trouver avec elle dans ce pays, où ils vivaient presque porte à porte, forcés à tout instant de se rencontrer, de se parler, de se sourire, à quoi bon ces révoltes? Ne fût-ce que par orgueil, l'heure n'était-elle pas enfin venue de se résigner et d'oublier? — Un bruit de pas le surprit dans cette méditation. A travers les arbustes, il entrevit une femme qui marchait vers lui. Il reconnut bientôt la robe blanche d'Albine. Elle s'arrêta, et appuyant ses coudes sur la balustrade, elle resta toute songeuse, regardant devant elle. Quelques minutes s'écoulèrent. Il la dévorait des yeux, retenant son haleine. D'autres minutes se passèrent encore. Elle ne bougeait pas. N'y pouvant tenir, il se leva et se glissa près d'elle.

— Albine! murmura-t-il.

— Vous? s'écria-t-elle en se retournant brusquement.

Et comme si elle eût regretté l'effarement de cette exclamation:

— Ah! c'est vous! reprit-elle d'un ton presque naturel.

Il y eut un silence. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient seuls depuis le soir de cette scène à Romaz, si déchirante pour lui. Et comme s'il n'eût pu être question entre eux que d'un seul souvenir:

— Au moins, êtes-vous heureuse? demanda-t-il.

— Oui.

Pour fuir sans doute d'autres interrogations, elle allait rentrer, quand Claire apparut à la porte du salon.

— Tiens, vous êtes là tous deux? cria-t-elle en accourant. Albine, je te cherche.

Et prenant le bras de son amie, elle l'entraîna pour gagner le jardin.

L'heure du départ arrivée, le même canot devait ramener Pierre et les Féréol, la Bastide étant sur le chemin de Romaz. Sous le vestibule, il fallut attendre qu'Honorat eût enveloppé sa femme. Avec mille soins le marin croisait le châle sur ces belles épaules qu'il touchait avec cette tendresse familière de la possession. — Claire et Rémondi les accompagnèrent jusqu'à l'embarcadère. Albine s'assit auprès de son mari, Pierre en face d'eux. On eut bientôt gagné le large.

— Encore une bonne soirée, dit Honorat, je n'en ai plus pour longtemps, hélas!

— Vous partez bientôt? demanda Pierre.

— Dans cinq jours. Nous venons à peu près de décider ça avec M. Rémondi.

Sous l'impression d'un regret tendre, il se serra contre sa femme. Pierre comprit qu'il avait passé un bras autour de sa taille. A un moment même, pendant que le canot filait sous une rangée de saules, leurs têtes se rapprochèrent comme dans un baiser. On aborda à Romaz. Honorat tendit ses deux mains à Pierre.

— J'irai vous voir avant mon départ, dit-il.

Descendu sur la berge, Pierre resta là, au bord de l'eau, suivant des yeux la barque qui fuyait. Il croyait encore voir Honorat la tenir enlacée. Enfin, il se secoua, et, redressant la tête comme s'il se fût défié lui-même, il éclata de rire.

— Imbécile! se dit-il; elle l'adore!

XV.

Certes, la passion de Pierre avait été sincère et profonde. Avivée par l'obstacle sans doute, quoi qu'il en fût, elle avait fait de lui un homme, elle l'avait transformé, comme créé à nouveau. Et pourtant, nul sentiment n'est éternel. Dieu a mesuré la peine à nos forces en nous donnant l'oubli. C'est parfois affaire de volonté, presque toujours affaire de temps. — Jusqu'à l'heure où il avait pu se croire aimé, alors qu'il avait imaginé quelque sacrifice effroyable sous cette résignation d'épouse, son âme était restée rivée à cet impossible

amour, en dépit des lois sociales, de ces droits d'un autre qui la lui enlevait à jamais. Mais que subsistait-il maintenant du passé? Une illusion, un leurre! Le détachement se fit brusquement. Il se trouva si fou, si stupide qu'il renia d'un coup toutes ses chimères.

Le jour de son départ arrivé, quand Honorat vint pour lui dire adieu, il lui serra la main sans rancune. Cette absence le laissait indifférent. Il était enfin guéri.

Dans la vie, le roman n'est que l'exception. Et parfois, pourtant, on s'envole vers ce pays du rêve; tôt ou tard, il faut redescendre de ces hauteurs de l'idéal. On se rebâtit un nid, près de terre, et, chose mélancolique et décevante, mais absolument vraie, on peut encore être heureux. — Albine perdue pour lui, il revint inconsciemment à l'esprit de Pierre cette pensée que le bonheur était à ses côtés peut-être. Jolie, riche, charmante de cette grâce de jeunesse et de bonté si attractive, Claire ne semblait-elle pas, après tout, comme un espoir qui saurait ressusciter son pauvre cœur blessé, dorer l'avenir d'un rayon chaud et lumineux? Sans rien s'avouer, sans y prendre garde, il se montra plus assidu à la Tour. Malgré ses travers d'enrichi, le savonnier était un brave homme que les difficultés n'effrayaient guère. Il leur opposait sa grosse gaîté encourageante. Pierre trouvait auprès de lui d'excellens conseils et une amitié toujours prête à le seconder. Mme Rémondi et Claire prenaient le plus vif intérêt à l'entreprise. On en faisait le sujet principal des entretiens. N'était-ce pas là le plus habile moyen de conquête?

Pierre n'avait pas revu Albine depuis le départ d'Honorat. Il savait qu'elle avait fait au château deux ou trois visites, évitant sans doute les heures où elle eût pu le rencontrer. Les Rémondi accusaient leur voisine de sauvagerie. Claire l'excusait en la disant fort attristée de l'absence de son mari.

— Je la surprends souvent tout en larmes, ils s'aiment tant!

Un dimanche, dans l'après-midi, comme Pierre causait avec la fillette :

— Quoi! vous ne connaissez pas la Bastide? s'écria-t-elle.

— Non, répondit-il, rougissant malgré lui.

— Eh bien! nous vous y emmenons.

Mme Rémondi jouait au bézigue avec Massol.

— Appelle ton père, dit-elle, il est au jardin. Tu me ramèneras Albine à dîner.

Pierre n'eut même point l'idée de reculer. N'était-il pas guéri d'ailleurs?

Rémondi étant accouru à la voix de sa fille, quelques minutes plus tard tous trois montaient gaîment en barque. Poussé par deux paires de rames, le canot filait vite. Claire s'amusait à laisser tremper dans l'eau le bout de ses doigts.

— Si ta mère te voyait! dit en riant le savonnier.

On fut bientôt arrivé. — Rémondi fit accoster la barque. Les deux jeunes gens sautèrent sur la berge.

— Je vais jusqu'à la ferme, dit le Marseillais, et je reviens vous reprendre ici.

Quoique petit, le jardin avait cette luxuriance des parterres méridionaux, les buissons de roses entremêlés aux massifs de magnolias et d'orangers. Tout en marchant auprès de Claire, Pierre ne pouvait se défendre de certains rappels. Là, derrière cette haie, un soir, sachant Albine seule, il l'avait épiée. Que tout cela était loin! — Ils gravirent un perron de quelques marches abrité sous un auvent tapissé de vignes. Claire s'élança dans le vestibule, une jeune servante apparut.

— Ta maîtresse est là?

— Oui, dans sa chambre, mademoiselle.

— Bon, entrez au salon, monsieur de Romaz; nous vous rejoignons tout de suite.

Plongé dans cette demi-obscurité qu'on entretient en Camargue pour se garder de la chaleur et des mouches, le salon de la Bastide était un modeste parloir, frais, reposé, discret, rehaussé de ce soin extrême qui semble presque de l'élégance. Une natte de jonc recouvrait le plancher. La perse des rideaux d'un ton vif éveillait une note de gaîté dans cette simplicité. — Pierre s'assit sur le divan.

En tout logis, la femme se reflète dans les moindres détails. Albine avait marqué son empreinte dans cette pièce à la fois modeste et pimpante; il y avait là de sa grâce sérieuse, comme le délicat parfum d'une distinction innée. Devant la cheminée, un écran de fleurs habilement nuancées; entre les deux fenêtres, une petite bibliothèque d'acajou; Pierre y reconnut quelques volumes offerts par lui; sur la table, une corbeille à ouvrage brodée en grosse laine, dans les angles, des caisses d'arbustes. C'était bien l'image d'un bonheur; un nid d'amans que l'on se plaît à parer. — Si bronzé qu'il se crût, malgré lui, il sentit un âpre regret, mais il n'eut pas longtemps à songer.

— Très bien, monsieur de Romaz, dit Albine en entrant d'un air délibéré. Il paraît qu'il s'agit d'un complot. Vous vous êtes entendus tous deux pour venir m'enlever. — Oh! soyez tranquille, poursuivit-elle à un geste d'embarras de Pierre, la cause est déjà gagnée. Cette tyrannique petite fille m'a prise par mon faible, en comblant mes pauvres. Après ça, que puis-je lui refuser?

— Rien; pas même un verre de lait, riposta Claire en riant. Ma chère, je meurs de soif. Fais-nous servir dehors.

Un instant après, tous trois étaient assis sous la tonnelle, devant

une table où la servante avait déposé un bol de crème et une assiette de fruits.

— Croiriez-vous, monsieur de Romaz, reprit la fillette, en mordant dans une poire, que cette sauvage allègue un tas d'occupations pour s'enfouir ici? Elle est très gentille sa Bastide, mais enfin, quand on la connaît, eh bien! on n'a plus qu'à se croiser les bras et à tenir ses pieds en place. Eh! mon Dieu! que la journée doit être longue!

— La journée n'est jamais longue quand on la remplit, répliqua Albine.

— La remplir... Avec quoi?

— Ce serait puéril à raconter, mais je t'assure que c'est le temps qui me manque, et non pas moi qui m'ennuie du temps.

— C'est étonnant. A la bonne heure! quand on a en tête l'œuvre de M. de Romaz. N'est-ce pas, Albine, que c'est bien beau? Dis-le donc devant lui, toi qui le vantes si bien quand il n'est pas là.

Pierre et Albine se regardèrent avec un léger trouble.

De retour au château, Mme Rémondi gronda très gracieusement la femme d'Honorat sur son parti-pris de retraite, qui privait d'elle ses amis. Albine répondit d'un ton charmant de réserve et de gratitude, où Pierre devinait mille choses qu'elle taisait. Tout en subissant une séparation nécessaire, elle se complaisait dans sa solitude, où, du moins, elle pouvait penser à l'absent, le pleurer, comme avait dit Claire.

Le plan si traîtreusement ourdi de maître Chavagnas tendait pourtant à se réaliser. Une gentille camaraderie s'était enfin établie entre Pierre et le joli *million;* le père et la mère, ravis, envisageaient comme très prochain le dénoûment de cette gracieuse idylle.

Un soir, Rémondi et son hôte fumaient sur la terrasse. Tout à coup, le savonnier posa brusquement sa pipe et croisant résolûment ses bras :

— Eh bien! mon gaillard, demanda-t-il, à la fin des fins, qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Moi? rien, mon cher monsieur Rémondi, sinon que votre terrasse est le paradis de la Provence, attendu qu'il y fait une délicieuse fraîcheur.

— Délicieuse fraîcheur, je vous l'accorde. Bon. Et puis après?

— Après? Je vous assure qu'on l'apprécie après une journée au Grand-Palun.

— Je le conçois. Allons, continuez.

— Que je continue?..

— Abordez plutôt.

— Où donc?

— Parbleu! je n'ai pas besoin de faire venir un télescope de Marseille pour y voir, entendez-vous?

— J'entends, mais je ne comprends pas.

— Très bien, alors, je m'explique : Ah! çà, coquin, vous subornez ma fille, vous?

Pierre fit un bond et laissa tomber son cigare.

— En voilà un autre, dit le Marseillais en tirant de sa poche un étui de cuir vernis qu'il lui tendit. Allumez-vous. Et maintenant, qu'est-ce que vous avez à répondre?

Pierre balbutia quelques mots.

— Ne niez pas, c'est inutile, ça crève les yeux.

Et changeant brusquement de ton :

— Ah! vous aimez ma fille. Eh bien! mon cher voisin, je vous la donne.

— Mais, en vérité,.. murmura Pierre interdit.

— Bon!.. bon!.. vous me remercierez après la noce.

— Cependant!..

— Allons donc! vous ne m'apprendrez rien. Votre situation, je la connais. Vous avez croqué. Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? Des peccadilles de jeunesse, je ne m'effarouche pas pour si peu, sans doute. Les garçons les plus fous font les meilleurs maris.

— Pourtant, dans une affaire aussi grave...

— Oui, oui, dans une affaire aussi grave, il faut savoir à quoi s'en tenir, d'un côté comme de l'autre. Je donne, en dot, à ma fille, le million tout rond, et Romaz en cadeau de noces.

Pierre essaya de nouveau d'interrompre.

— Oh! les questions d'argent, poursuivit Rémondi, je sais bien qu'un amoureux n'y regarde guère, mais, plus tard, le père de famille s'en préoccupe un peu. Je répète donc : un million, et Romaz. Et puis, je ne suis pas un pingre... je n'ai qu'un enfant, son bonheur est le mien, et si je fabrique des savons, c'est pour qu'elle ait le plaisir d'être une grande dame. — Entendu : on vous marie dans trois mois,.. à ses dix-huit ans. Sur ce, allons saluer ces dames.

Et prenant Pierre par le bras, il entra avec lui au salon.

— M. Rémondi et son gendre! annonça-t-il de sa voix retentissante.

Une minute de stupéfaction suivit ces mots. Mme Rémondi se souleva dans son fauteuil en essayant de feindre une surprise émue :

— Ah!..

Et avec une affectation de trouble maternel qui dissimulait mal le triomphe de son orgueil, elle tendit à Pierre sa main chargée de

bagues, tandis que Claire cachait son front rougissant sur l'épaule de sa mère.

Les fiançailles menées de ce train par le savonnier, il eût été difficile à Pierre de Romaz de reculer. Toute hésitation même fût devenue froissante...

Le lendemain, Chavagnas étant survenu par hasard, tout fut décidé.

XVI.

Devant cet avenir tout tracé où il n'avait plus qu'à s'avancer d'un pied sûr, Pierre goûta enfin ce calme, ce repos de l'esprit joint à cette volonté du cœur qui veut se rattacher et se reprendre. Ce fut pour lui l'aube d'une vie nouvelle, tranquille, sévère, un peu mélancolique peut-être, mais apaisée et sereine. Claire, à vrai dire, était charmante. Ravie de son rôle de fiancée qui lui donnait une importance de grande fille tant de fois enviée dans les conversations du couvent, elle affectait avec lui des petites mines tendres, prenait son bras d'elle-même, semblant user d'un droit, lui tenait de gentils discours, agitant les graves questions d'avenir. Se faisant sérieuse au besoin, elle écoutait les longues dissertations d'affaires, et, ne comprenant pas toujours, approuvait ce que décidait le prétendu. Dès qu'il arrivait, elle courait à sa rencontre.

— Où en sommes-nous?

Elle furetait les paperasses que Massol traînait partout et les étalait sur la table du salon. Elle disait : « Notre tracé » en suivant de son joli doigt les lignes qui s'entre-croisaient sous ses yeux. Elle se tenait au courant des changemens, des progrès; il fallait qu'on lui apprît tout, jusqu'aux noms des chemins futurs.

Quelquefois, le matin, montée sur Friquet, elle accompagnait son père au Grand-Palun. Elle saluait Pierre, de loin, du bout de sa cravache. Quand elle l'avait rejoint, elle sautait à terre, et, sa longue jupe relevée, elle commençait sa tournée. A cette époque de chaleurs ardentes, le matin est une heure de trêve pour ce pauvre coin brûlé par un soleil torride. Le Valcarès, presque tari, s'irisait comme une mer de cristal; à l'horizon, quelque fantastique mirage. Les bruits des pioches, des tombereaux, des voix, se mêlaient au refrain strident des cigales. — Elle se reposait sous la tente. Tout l'émerveillait : l'attirail de l'ingénieur, le pittoresque campement, les outils, les hommes. Avant de repartir, elle cueillait de ces anémones jaunes, au feuillage pâle, qui croissent au bord de l'étang. Elle en parait les oreilles de son cheval, en décorait son amazone. Pierre la regardait dans toute la grâce de ses gestes

jeunes et d'une coquetterie si naïve. Enfin, il la mettait en selle; elle lui tendait sa petite main, et de sa voix fraîche :

— A ce soir!.. et ne m'oubliez pas jusque-là.

Bien qu'on eût décidé de garder encore quelque temps le mystère, à la confidence des projets de mariage Albine avait marqué une joie très vive. Pierre comprit qu'elle en ressentait comme un allégement. Toujours si réservée et si froide, elle trouva pour le féliciter une sorte d'expansion chaleureuse qui le surprit. Se relâchant enfin du parti arrêté de retraite qui lui faisait refuser toute invitation au château, elle accepta d'y dîner, quelquefois, dans l'intimité.

Sur ces entrefaites, l'époque des fièvres était venue. Un instant, on put croire qu'il faudrait suspendre les travaux, plusieurs parmi les ouvriers du Grand-Palun ayant été atteints. Rémondi tremblait pour son gendre, mais, sans vouloir rien entendre, Pierre redoubla de zèle. Qui donc, sinon lui, donnerait l'exemple du courage? On eût presque dit qu'il prenait un âpre plaisir à défier le péril. Il voulut organiser lui-même les secours nécessaires, et ce fut Albine qui l'y aida. Chaque année, au moment de la peste, pendant des semaines, elle se faisait à la fois garde-malade et docteur. Cette affection endémique, d'ailleurs, n'a qu'un seul caractère et présente toujours les mêmes symptômes; il suffit donc des mêmes remèdes pour la combattre. On ne trouverait pas dans toute la Camargue le plus infime officier de santé; à peine quelques drogues avariées chez l'épicier des Saintes. Albine établit chez elle une sorte de pharmacie, suffisante aux besoins les plus pressans, et se chargea d'aller visiter les malades. Indifférente au danger, compatissante sans faiblesse, elle gardait jusqu'au chevet d'un mourant sa tranquillité placide. Il semblait que son âme plus haute planait au-dessus de ces misères et voyait au-delà.

Rapprochés tout à coup par ce lien de charité, quand ils se retrouvaient à la Tour, ils ne songeaient plus ni à s'éviter ni à se contraindre. Elle lui donnait des nouvelles de ses gens; il la tenait au courant des accidens qui survenaient.

— C'est à vous, lui dit-il un jour, que je dois de garder mes pauvres journaliers. Ils savent que vous êtes là pour les soigner. Sans vous, ils auraient déserté déjà.

— Oh! non! partageons au moins, répliqua-t-elle. C'est vous surtout qui les rendez braves.

Peu à peu, Mme Rémondi en arriva à se décharger sur Albine du soin de chaperonner les amoureux. L'apathique châtelaine ne pouvait les suivre dans leurs fugues, et il eût été cruel de défendre ces escapades charmantes. Avec une complaisance dont les parens lui surent un gré extrême, la femme d'Honorat accepta d'être de toutes les parties, de toutes les promenades. Claire l'adorait, d'ailleurs, et

lui laissait peu de répit. Souvent, le matin, toutes deux, montant des *égues* de Camargue, chevauchaient par les chemins déserts. La fillette causait du fiancé. Quelquefois même, on allait le surprendre au Grand-Palun. Après une heure de flânerie, il s'offrait à les reconduire. On s'arrêtait à la Bastide pour déjeuner. Albine semblait une autre femme. Elle avait des gaîtés, un entrain de jeunesse, une vivacité d'allures, qui frappaient Claire elle-même.

— Mais comme tu es changée? lui dit un jour la fillette; tu sais donc rire maintenant?

— Oui, je jouis de ton bonheur, répondit-elle.

Les après-midi de dimanche, le fiancé, libre pour tout le jour, emmenait les deux amies. Que de plaisans goûters sur l'herbe dans la cour de quelque ferme! Claire aimait à babiller avec les *raffys* (paysans), à jouer avec les enfans du *baille*. Pierre et Albine restaient seuls; ils causaient. Elle lui témoignait une familiarité confiante, le traitait en camarade. Sous ces allures de sœur aînée, indulgente et protectrice, perçait une estime sérieuse, profonde. Toute gêne étant bannie, ils avaient maintenant de longs entretiens. Elle savait si bien pénétrer sa pensée, la saisir! Cette vive intelligence voyait de haut. Où les autres n'appréciaient que le détail vulgaire, le mobile plat et intéressé, elle devinait la grandeur et le détachement. Avec elle, il s'abandonnait, il se livrait tout entier. Sans qu'ils sussent comment, leurs esprits prenaient leur vol. Ils se rencontraient dans les mêmes régions; les mêmes mots montaient à leurs lèvres; ils ne songeaient pas à s'en étonner.

Pendant un voyage de Rémondi à Marseille, Pierre se chargea, les soirs, de reconduire Albine. Le Marseillais de retour, l'habitude prise se continua. Assis côte à côte dans la barque, malgré la présence des rameurs, ils se sentaient plus seuls que dans leurs tête-à-tête de la Tour. Une sorte de trouble les envahissait. Ils évitaient de parler d'eux. Comme une sauvegarde, peut-être, Albine ramenait obstinément le nom de Claire : « la chère créature était un ange de beauté et de cœur. » Il la laissait dire, écoutant cette voix qui le pénétrait au plus profond de lui. — Insensiblement, un certain laisser-aller s'était glissé dans leurs façons. Cette amitié, que Pierre se plaisait à proclamer si haut, l'autorisait à rendre ces mille petits soins dont elle n'eût pu songer à s'effaroucher. Avant le départ, il l'aidait à s'envelopper, nouant les bouts de son châle; il lui donnait son bras pour gagner l'embarcadère. En route, il écartait les branches qui frôlaient le canot, effleurant parfois son épaule de sa joue, ou sa main touchant la sienne.

Un soir, descendus sur la berge, ils firent machinalement quelques pas, tout en continuant la causerie. La journée avait été accablante; la nuit avait cet éclat lumineux, cette tiédeur parfumée,

et jusqu'à ces harmonies secrètes qui se mêlent aux pâles rayons; la lune brillait dans un ciel constellé, le fleuve murmurait faiblement. — Comme ils passaient près d'un banc, Albine s'y laissa tomber.

— Quelle belle nuit! dit-elle.

Pierre s'assit auprès d'elle.

Une sorte de langueur étrange les tenait silencieux. Albine, légèrement renversée, le regard dans le vide, semblait rêver.

— Savez-vous, dit Pierre, que je ne pourrais plus vivre loin d'ici? Ce désert me manquerait.

— Oui, je le conçois, répliqua-t-elle. Dans ce pauvre coin de Provence, Dieu nous avait oubliés. C'est plus qu'un bienfaiteur, c'est un créateur que vous êtes.

— Mais c'est vous qui avez fait tout cela!

— Moi!

— Vous l'avez bien deviné, n'est-ce pas? C'est votre influence, ce sont vos conseils. c'est votre volonté que j'ai suivie, vous avez donc votre part...

— Pierre!..

— Eh bien! oserez-vous me refuser cette seule récompense de me sentir compris de vous? Pourquoi vous tairai-je tout ce que je vous dois, cette conversion à la vérité, cette initiation à tant de pensées inconnues, cet éveil de mon orgueil enfin, de mon cœur, de mon esprit, de mon courage? Peut-être un certain jour, ai-je souffert, oui, bien souffert. Mais qu'importe? Je n'échangerais pas toutes ces douleurs pour le néant où j'étais plongé... Albine, je suis ce que vous m'avez fait...

Sous les flots de pâle lumière qui les inondaient, elle leva sur lui ses grands yeux et, avec un beau sourire :

— Mon ami! dit-elle en mettant dans sa voix quelque chose à la fois de doux et de solennel.

Pourquoi eussent-ils tremblé? Que pouvaient-ils redouter maintenant? Pierre n'était-il pas le fiancé de Claire? Cette amitié tendre, ce leurre de son cœur qui croyait étouffer l'amant sous l'ami, ce compromis singulier qui le laissait tout entier à Albine suffisait à les protéger, à apaiser tous scrupules, à bannir toute vigilance.

Il est dans la vie de ces saisons intermédiaires, haltes indécises où l'on semble s'assoupir et oublier, insoucieux de l'avenir, captivé par l'heure présente. Pierre était heureux. Son intimité avec Albine n'était plus traversée d'alarmes. Il la voyait, presque rassuré près d'elle, il avait pénétré dans cette âme si longtemps fermée pour lui, elle l'estimait, elle le lui disait... et ce nouveau lien allait chaque jour se fortifiant, se resserrant.

Ce fut dans ce courant d'existence douce, à la fois remplie par

toutes les ambitions du travail et par toutes les joies de l'âme, qu'une lettre de son frère André, pressante de questions, vint le surprendre. Jusqu'alors, par une sorte de pudeur du bien, il n'avait parlé que vaguement de son œuvre entreprise, de son mariage, de cette existence si pleine, si sérieuse, si complètement transformée. Son cœur enfin déborda.

« Romaz, le....

« Tu veux mon secret, André, mais pour que tu le puisses comprendre, il faudrait que, comme moi, tu eusses passé par ces longues heures de réflexions où l'on descend au fond de soi-même, et où l'on apprend à se connaître pour la première fois. Pour nous autres, c'est une étrange découverte, je te l'assure; mais c'est aussi un pénible éveil. — J'en suis là. Tant que le tourbillon nous entraîne, on se laisse emporter, insoucians, étourdis, mais qu'un instant la pensée se pose, je ne sais quel sens plus haut nous avertit et nous inquiète... et un sentiment de dégoût amer, un découragement profond s'empare de nous. J'ai éprouvé le découragement et le dégoût, quand seul, ici, au milieu des souvenirs de famille, j'ai comparé l'existence de notre aïeul et cette dissipation bête où s'est écoulée notre jeunesse. Après tout, c'était le simple fils d'un pêcheur; il a travaillé, il a lutté, il a conquis... C'est à nous faire rougir de honte, nous, qui n'avons même pas su avoir la santé de notre âge; nous qui, après quelques années de collège, paresseuses et ennuyées, nous sommes lancés dans ce que nous appelons la grande vie. — Voyons, de sang-froid, est-ce assez absurde? Et lequel de nous oserait affirmer qu'il a seulement connu quelques jours de plaisir?.. Cette routine niaise, indolence, raillerie, affectation, vulgarité, tout cela ne serait qu'un ridicule, mais il est des considérations plus graves, une dignité sociale méconnue. J'ai subi la contagion de l'exemple. Vautrés sur le divan d'un *club* tandis que l'humanité marche, sommes-nous quittes envers nous-mêmes, parce que nous pouvons payer le travail d'autrui? L'argent nous donne le droit de vivre en brutes, en insensés, de nous ruiner avant vingt-cinq ans, d'offrir le bras aux filles, de former dans leurs salons nos manières et notre langage, d'être goutteux à trente ans, et d'être gris les soirs d'orgie, parce que nous n'avons même pas la force de supporter le vin. Je t'entends te récrier! Que veux-tu? l'heure est venue où j'ai regardé au fond de ce désert, j'ai vu des hommes, et je me suis pris à rougir de me sentir si faible, si incapable, si inutile. Tu ris, mon frère, mais j'ai pleuré de vraies larmes quand je me suis aperçu que mon bras n'avait pas la force de soulever une pioche. J'enviais l'ouvrier qui, chaque jour, accomplit sa

tâche; j'enviais ses mains calleuses et je maudissais mes mains blanches, mes mains d'oisif. Enfin, Dieu merci, j'ai dompté la bête. Aujourd'hui, par les chaleurs les plus ardentes, je traverse la plaine. La fièvre sévit autour de moi. Eh bien! je suis fier de la braver. Il semble que j'aie besoin de me dédommager de tant d'années d'inaction et de sottise. Je vis, je respire, je travaille. J'ai un but, une ambition, une volonté. Je me sens fort, résolu. C'est une conversion, oui. Je ne m'en défends pas. Tu te dis qu'il y a une femme? Oui... N'y a-t-il pas toujours une femme dans tout ce que nous faisons de bon et de mauvais? Mais de celle-là je ne te parlerai pas.

« A propos, mon mariage est décidé... ai-je tort? ai-je raison? En tous cas, tu viens à la noce. »

XVII.

Quelques jours plus tard, André de Romaz tombait chez son frère par une après-midi caniculaire.

— Comment! c'est toi?

— Ouf! j'arrive enfin!.. Mon Dieu! quel pays! Je suis mort, s'écria le voyageur en se jetant au cou de Pierre.

— Que c'est gentil à toi d'être venu me rejoindre!..

— Parbleu! en recevant ta lettre, j'ai cru que tu allais te faire ermite, chartreux, santon... que sais-je, moi? J'ai voulu voir s'il était encore temps de te tirer de ce guêpier. — Ah! çà, qu'est-ce qui se passe? — Qu'est-ce que c'est que ce mariage?

A ce moment, Planette entra, apportant au voyageur de quoi se rafraîchir.

— Tiens, tiens, s'écria André, mais on est jolie fille par ici! ça réconcilie un peu avec le pays.

— Tu as déjeuné? demanda Pierre.

— Oui, fort mal, à un village qu'on appelle Albaron, je crois. On m'y a déniché une vieille poule, et ses deux œufs qu'on aura fait cuire au soleil.

Plus jeune que Pierre de deux années, André n'était jamais venu au mas. La bonne *tante* ne s'empressait pas moins à lui faire fête. Aidée de Planette, elle se mit à installer une chambre à la hâte. Durant ces préparatifs, les deux frères causaient.

— Mon Dieu! Pierre, comme tu as bruni! s'écria tout à coup André. Ah! bah! les mains noires... Tu y es, tu sais, elles sont calleuses.

— Tu trouves?

— C'est extraordinaire comme tu es changé!

— Je l'espère bien.

— Comment! tu l'espères bien? Au fait, ce hâle-là ne te va pas mal. Tu es comme grandi; on dirait qu'il t'a poussé une espèce de vigueur. — Eh bien! à propos, les pioches, les ouvriers, le désert? Dis donc, qu'est-ce que c'est encore que toute cette histoire?

— Une bien courte histoire, mon cher André, je travaille!

André ouvrit de grands yeux.

— Enfin, ça dépend des goûts. On a comme ça des accès. Ça ne fait rien, c'est drôle tout de même.

André ne tarissait pas ses questions. Pierre raconta comment il avait eu l'idée de reprendre ce projet de leur grand-père, se gardant bien d'avouer quelle cause l'avait poussé à cette résolution. L'affaire marchait: tout faisait espérer un résultat heureux et assez proche.

— Mais enfin, te voilà amoureux, reprit André, et je gage que la petite savonnière pourrait bien avoir fait éclore ce prétexte de séjour auprès d'elle. D'ailleurs, tout était arrangé d'avance avec ce coquin de Chavagnas, c'est évident. Il ne t'a fait venir en Camargue que pour ça. Tu as mordu à l'hameçon.

Planette ayant annoncé que la chambre était prête :

— Va t'habiller, dit Pierre. Je t'emmène dîner à la Tour. Tu verras ta belle-sœur.

André apportait à sa toilette tout le soin, toute la minutie, toute la coquetterie d'une petite-maîtresse. Au bout d'une heure, pomponné, tiré à quatre épingles, il reparut.

— Allons! dit Pierre, en ton honneur, j'ai fait atteler la carriole pour nous conduire jusqu'au Rhône.

Averti par un mot, Rémondi attendait devant l'embarcadère. L'accueil fut des plus chaleureux.

— Vous savez, dit-il, nous vous gardons jusqu'à la noce.

Mme Rémondi avait arboré une de ses toilettes éblouissantes et trônait dans le salon d'or; à ses côtés, Claire, habillée de rose, gentille à croquer. Après quelques complimens à la mère qui la ravirent, André, d'un mouvement spontané, tendit ses deux mains à la fillette.

— Ah! ma jolie petite sœur! dit-il.

Elle rougit un peu.

— Comment trouvez-vous la Camargue? demanda-t-elle.

— Il faut vous voir pour comprendre que Pierre ait pu y rester.

Vingt-six ans, d'une irréprochable élégance où dominait le choix des modes anglaises portées avec une désinvolture toute cavalière, alerte et élancé, des yeux de velours marron avec cette expression de hardiesse malicieuse due à la grande vie parisienne, la barbe, fine comme un duvet, recouvrant à demi une lèvre légèrement impertinente, André était vraiment un étourdi charmant. Sa verve, essentiellement parisienne, rehaussait d'une pointe d'humour sa causerie légère et futile; son entrain répandait autour de lui

une animation extraordinaire. Il lui suffit de se montrer pour conquérir tout le monde. Le traitant en hôte d'importance, Rémondi avait confectionné lui-même une de ses fameuses bouillabaisses. Le jeune frère y fit grand honneur. Il causa théâtre et modes, rapporta les cancans mondains, sur lesquels il brodait volontiers, appelant lui-même ces légères additions : « mes grains de sel. »

Albine ne parut pas ce soir-là.

— Notre amie a passé la journée aux Saintes, dit Claire, le capitaine Féréol est pris par sa goutte. Peut-être a-t-il tenu à garder sa fille avec lui.

De retour à Romaz, André félicita chaudement son frère. Le *million* était ravissant; ces bons savonniers, de complexion si originale, rendraient à leur gendre la vie facile et amusante.

Le lendemain, vers huit heures, Pierre réveillait André.

— Eh quoi! encore couché, paresseux! Si tu veux venir voir mon désert, je te conseille de te presser. Dans l'après-midi, le soleil est chaud ici, tu en sais quelque chose.

— Sapristi! je le crois bien.

— Eh bien! dépêche-toi; je vais faire seller les chevaux.

André eut bientôt endossé un *complet* de coutil blanc. Les deux frères partirent.

Il entrait parfaitement dans l'esprit d'André qu'un mariage avantageux, et fort séduisant après tout, pût retenir Pierre au berceau des Romaz; mais il n'admettait pas que la transformation d'un désert fût pour quelque chose dans cet exil.

— Vilain pays, décidément! disait-il.

Arrivés sur la lande, ils descendirent et, pendant un instant, s'arrêtèrent à contempler le tableau pittoresque et animé qu'offraient les groupes des travailleurs.

— Ah! çà, quel diable de plaisir trouves-tu donc à voir piocher tous ces gens-là? dit André, il n'y a rien de plus laid que ce Sahara, et je ne m'imagine pas quel charme ces tas de terre remuée peuvent avoir pour toi.

— Grand enfant! répliqua Pierre. Mais ces travaux nous refont une fortune.

— Une fortune!

— Cette lande sauvage deviendra une plaine des plus fertiles.

— Ah! bah!

— Quand j'aurai desséché les mares, dessalé les *sansouires* au moyen de certaines plantations, je tracerai d'immenses *roubines* qui amèneront les eaux du Rhône à l'intérieur de mes terres. Je conserverai quelques *salines* ainsi que les *bordigues*.

— Quel diable de charabia me parles-tu là? interrompit André. *Bordigues*, *roubines*, *sansouires*, c'est de l'iroquois le plus pur.

— Absolument.

— Comment veux-tu que je m'y retrouve?

— Qu'il te suffise de savoir, reprit Pierre en riant, que, dans quelques années, nous posséderons le plus beau domaine de Camargue. Le Grand-Palun, en pleine voie de prospérité, sera d'un rapport considérable; nous aurons payé les frais de construction, liquidé les emprunts; il ne nous restera plus qu'à toucher nos revenus.

André avait écouté ébahi. Cette conclusion lui ouvrit une perspective des plus réjouissantes.

— Mais, mon frère, tu es un grand homme! s'écria-t-il.

Puis, après une courte pause :

— Tu dis : nous, comme si j'étais pour quelque chose là-dedans, moi !

— Mais, certainement, riposta Pierre avec un bon sourire, tu y entres pour la moitié.

André fit une pirouette pour cacher son émotion. Revenant à son frère :

— Eh bien! alors... Qu'est-ce que j'ai à faire? demanda-t-il en croisant résolûment ses bras.

— Rien, répondit Pierre : continue à être content de toi et des autres.

André n'était venu que pour quelques jours; une semaine s'était écoulée qu'il ne songeait pas encore au départ.

— Prends garde, lui disait Pierre en se moquant, toi aussi, tu vas prendre pied en Camargue.

Le mas s'était singulièrement animé. Le *cassiou* au pillage, des oiseaux gisans dans tous les coins, le galop des chevaux par les allées, les rires des filles, tout, pour André, était occasion de mouvement et de plaisir. Les gens l'adoraient. Massol lui-même excusait ses folies, et lui pardonnait ses plaisanteries contre l'attirail des cartes et des compas. Presque chaque jour, les deux frères dînaient à la Tour. Tout en rendant justice à la beauté d'Albine, André lui préférait de beaucoup la gentille Claire.

— Je n'aime pas les brunes, moi, disait-il. Ça me fait toujours un peu peur. Il y a du tragique dans cette Camargoise-là.

Cependant, la prédiction de Pierre tendait à s'accomplir. André semblait s'accoutumer en Camargue. Laissant son frère à ses travaux, il passait à la Tour la plus grande partie de son temps. Pour les Marseillais, il était un oracle. Au château comme au mas, il bouleversait tout, les tentures et les meubles, les serres et les écuries, jusqu'au boudoir de la savonnière, dont il avait entrepris le rajeunissement. Rémondi le consultait sur le parfum de ses savons. La toilette de Claire subissait sa loi : quoique la fillette se rebellât d'abord, de parti-pris, il la voyait apparaître le lendemain avec la

nuance indiquée. Friquet, lui-même, n'avait pu résister à un si redoutable maître. Dans les promenades avec le *petit frère*, il lui avait fallu renoncer à ses entêtemens; il obéissait à la voix.

Sous son air d'étourderie, André observait de près. Plusieurs fois, Pierre l'avait aperçu regardant Albine avec attention. Un soir, comme ils venaient de la ramener à la Bastide :

— La femme!.. c'est elle,.. n'est-ce pas? dit André.

Pierre ne répondit rien.

XVIII.

Bien que l'époque du mariage ne fût point encore fixée, une seconde visite de Chavagnas avait déjà posé les préliminaires du contrat. Cependant, Pierre avait cru remarquer quelques changemens dans les allures d'Albine. A peine sensibles d'abord, ces changemens s'accentuèrent peu à peu. A une sorte de timidité, d'embarras, qui pouvait avoir pour cause la présence inopinée d'André au milieu du petit cercle intime, succédèrent certaines bizarreries d'humeur. Elle avait des impatiences, des rougeurs, des tressaillemens, des violences sourdes. Tantôt elle s'animait jusqu'au point de paraître brusque et emportée; puis, tout à coup, elle s'oubliait dans de longs silences dont rien ne pouvait la tirer. Que se passait-il? Plusieurs fois, il eut l'idée de l'interroger; une hésitation, une crainte le retenait. Sans doute, il s'agissait d'Honorat, elle souffrait loin de lui.

Un jour, au jardin, Claire ayant entraîné le fiancé à l'écart :

— Vous qui êtes le grand ami d'Albine, dit-elle, ne pourriez-vous savoir ce qu'elle a contre moi?

— Contre vous? répliqua Pierre étonné.

— Oui, elle m'en veut, j'en suis certain,.. et comme je sais qu'elle a confiance en vous, peut-être vous a-t-elle laissé deviner quelque chose.

— Quelle folie! Albine vous aime beaucoup et n'a aucune raison pour vous en vouloir.

— Si, je vous répète qu'il y a quelque chose. C'est vrai, elle m'aimait beaucoup; mais depuis quelque temps, je sens en elle comme un refroidissement : elle me repousse quand je l'embrasse. Autrefois, nous parlions souvent de vous; maintenant, sitôt que je prononce votre nom, elle m'interrompt brusquement. C'est comme une irritation contre tout ce que je fais, tout ce que je dis. J'en suis très triste au fond, je vous assure... En vérité, je ne sais que m'imaginer. Peut-être, dans mon étourderie, ai-je pu la blesser bien involontairement. Vous seriez gentil de l'interroger.

Cette confidence jeta Pierre dans d'étranges idées. L'esprit en éveil, il fut bientôt convaincu que Claire n'avait rien exagéré. Depuis

plusieurs jours, en effet, Albine trahissait une hostilité, de l'aigreur même. Froide, sèche, acrimonieuse, presque méchante, elle allait jusqu'à tourner en ridicule ces mêmes ingénuités enfantines qu'autrefois elle appelait des grâces. Si la fillette arrivait pour l'embrasser, elle la repoussait presque durement. Il la vit une fois pâlir sous un baiser qu'elle n'avait pu esquiver. — Et pourtant, plus assidue que jamais à la Tour, elle y survenait à toute heure, s'y installant des jours entiers. Elle continuait à se mettre en tiers entre les fiancés. Toutes ses ironies, d'ailleurs, portaient sur eux. Elle se moquait quand elle les surprenait en tête-à-tête, mais d'un accent si amer que Pierre en restait confondu. Pourquoi cette haine subite? Une supposition folle, extravagante, s'offrit à sa pensée : Albine était-elle jalouse?

Il s'était engagé à l'interroger. Supplié de nouveau par la fillette, et poussé lui-même par une âpre curiosité, un soir, après dîner, il aborda Albine, comme elle était seule sur la terrasse. En l'apercevant, elle fit un mouvement pour se lever.

— Oh! non! ne vous sauvez pas, dit-il, en s'efforçant de rire pour cacher son trouble. Je vous suis envoyé en ambassadeur, il faut que vous m'écoutiez.

— Mon Dieu! de quoi s'agit-il donc? demanda-t-elle avec une sorte d'effroi.

— Je viens vous parler de Claire, répondit-il, s'asseyant auprès d'elle.

— De Claire? reprit-elle brutalement. Mais à quel propos? Qu'ai-je affaire, moi, avec cette enfant?

— Vous connaissez son bon petit cœur. Eh bien! depuis quelques jours, elle est toute tourmentée... elle s'est adressée à moi et m'a supplié de vous interroger.

— M'interroger, moi? s'écria-t-elle, encore une fois, que peuvent me faire ses caprices d'enfant, auxquels il vous plaît d'attribuer tant d'importance? Si elle a un chagrin, en quoi puis-je y être pour quelque chose?

— Que voulez-vous? elle s'imagine que vous n'êtes plus la même pour elle; elle a cru remarquer en vous de la froideur, du mécontentement, et elle s'accuse de quelque faute involontaire qu'elle aura commise à votre égard.

— Mais, décidément, c'est un parti-pris. Pourquoi ne serais-je plus la même? Pourquoi aurais-je changé? Enfin, qu'est-ce que je pourrais donc avoir?

— C'est aussi ce que je me suis demandé, reprit Pierre, car, moi aussi, je vous observe, et j'ai fait les mêmes remarques que Claire.

— Hein? que voulez-vous dire? demanda-t-elle d'un ton agressif.

— Je veux dire, poursuivit-il un peu ému, que ce mariage que vous avez approuvé...

— Certes, je l'ai approuvé, ce mariage, interrompit-elle brusquement, eh bien ! je l'approuve toujours. Elle est charmante, cette petite, vous serez heureux, vous l'adorerez. — Est-ce que, par hasard, vous me croiriez jalouse?.. ajouta-t-elle avec un petit rire nerveux.

Il y eut un silence. Pierre, les yeux à terre, sentait s'échapper sa pensée. Sans rien ajouter, elle se leva, et rentra au salon; il la suivit.

Devant une table, Claire feuilletait un album avec André. Albine se jeta sur elle, et l'embrassa avec une telle violence que la fillette poussa un cri.

— Tu me fais mal!

Albine dénoua ses bras.

— Je t'aime bien, va, chère petite ! dit-elle en se penchant sur son épaule.

Claire remercia Pierre d'un regard.

Albine parla de se retirer. André et Pierre se disposèrent à l'accompagner. Pour traverser le jardin, elle prit d'elle-même le bras d'André. Ils gagnèrent la Bastide en silence. Là, elle descendit, sans répondre au bonsoir des deux frères.

Le lendemain matin, Rémondi, appelé à Marseille pour affaire, vint offrir à André de l'accompagner. Le jeune homme accepta. Pierre se trouva tout heureux de cette absence de son frère. Il avait besoin d'être seul pour songer à l'aise. Depuis la veille, affreusement perplexe, il se sentait étreint dans une situation qu'il n'envisageait plus qu'en tremblant. Albine était jalouse, c'était vrai. Cet amour, qu'il avait si vainement espéré, lui arrivait-il donc enfin au moment où il n'en pouvait plus jouir, à l'heure où il avait donné sa vie, où il allait en épouser une autre? Et que faire? Comment échapper à cet engagement qui le liait à jamais? Mais elle, d'ailleurs, n'était-elle pas mariée?.. D'une conscience si haute et si droite, oserait-elle même s'avouer cette passion née peu à peu, qui s'était développée à son insu, passion criminelle qu'elle ne pouvait envisager qu'avec horreur? Non, l'illusion seule, cette illusion de toute femme vertueuse qui ne veut pas croire à sa faiblesse ni reconnaître un péril, la leurrait. Du jour où elle verrait clair en elle, il savait bien qu'elle le fuirait. — Quoi qu'il en fût, une âpre volupté se mêlait à son désespoir. Quel amant n'a pas pour un instant oublié toutes ses tortures en apprenant qu'il était aimé !

A l'idée de la revoir, il éprouvait une émotion indicible. Il devait dîner à la Tour. Y viendrait-elle? — Dévoré à la fois de crainte et d'impatience, il devança l'heure. Quand il arriva, elle était déjà là. Il la trouva pâle, un peu nerveuse, mais douce, tendre

avec Claire. Il n'était plus dupe, maintenant, de ces efforts qui, peut-être, la trompaient elle-même. Son sourire était une contrainte. On y sentait des larmes. — Comme pour accroître encore la difficulté de cette situation, Mme Rémondi, indisposée, se retira dans son appartement, laissant les fiancés à la garde d'Albine. — Le soir, selon la coutume, il la reconduisit. Après leur explication étrange, il était impossible qu'une gêne presque pénible ne les saisît pas en face l'un de l'autre. N'ayant plus guère la force de dissimuler, elle se retranchait dans un mutisme sombre qu'il n'osait troubler. Sans un mot, il la ramena chez elle.

Cette malencontreuse migraine de la châtelaine dura trois jours, trois jours pendant lesquels Pierre et Albine purent se croire seuls, la présence de la naïve fiancée semblant à peine rompre un tête-à-tête vraiment cruel. Albine passait des heures entières à lire sur la terrasse. Ces rencontres forcées étaient devenues un supplice pour tous deux. Il comprenait qu'elle en était arrivée à se lasser de ses luttes. Il sentait qu'elle n'attendait que le rétablissement de Mme Rémondi ou le retour du père pour céder la place. Et, de son côté, l'âme défaillante, il se disait qu'elle avait raison : il était temps de mettre fin à tant de troubles.

Le quatrième soir, Albine arriva si émue, si bouleversée, que Claire l'interrogea avec inquiétude.

— Une bonne surprise, répondit-elle avec effort; j'ai reçu ce matin une lettre d'Honorat qui m'annonce son retour très prochain.

Plus sombre encore que les jours précédens, on eût dit que cette nouvelle l'accablait et la sauvait tout à la fois. Elle oubliait même de répondre quand Claire lui parlait. Il semblait que son esprit, son âme, fussent ailleurs. — Après dîner, ils étaient tous trois au salon, quand l'idée prit à Claire de monter embrasser sa mère. Pierre et Albine restèrent seuls. Pendant un moment, elle fit mine de parcourir un journal. Puis, elle se leva et alla s'accouder à la croisée ouverte. Elle était là depuis quelques minutes, quand Pierre crut entendre le bruit d'un sanglot. Étonné, il se retourna. Accoudée tristement, elle cachait son visage dans ses mains. Il sentit son cœur se briser.

Claire entrant presque aussitôt, Albine lui dit bonsoir en s'excusant de partir si vite. Elle était fatiguée, souffrante! Pierre vit qu'elle avait les yeux rouges. Elle frissonnait. Il n'osa l'aider à s'envelopper de son châle. Elle se laissa machinalement embrasser par Claire, qui les accompagna sur le perron.

— Eh bien! Pierre, offrez donc votre bras, cria la fillette en riant.

Avec quelque embarras, il obéit.

Albine tremblait. Ils allèrent ainsi jusqu'à l'embarcadère. Là, elle

tendit sa main à un des rameurs pour monter dans la barque. Une fois assise, elle s'enfonça dans les coussins et, comme brisée, ferma les yeux. Pierre, immobile à côté d'elle, songeait à ce sanglot qui lui avait déchiré le cœur. Le choc du canot, accostant à la Bastide, les réveilla tous deux de leur engourdissement. Il sauta le premier sur la berge; elle parut faire un effort pour descendre. Puis, aussitôt à terre, elle n'eut que le temps de s'accrocher à son bras.

— Est-ce que vous souffrez? demanda-t-il.

Elle ne répondit rien. Il l'entraîna doucement vers la maison. Elle marchait avec peine, appuyée sur lui. Tout à coup, comme ils passaient devant le banc, où ils s'étaient oubliés un soir dans un si étrange et si délicieux entretien, elle s'y laissa tomber accablée.

— Je ne puis plus,.. murmura-t-elle.

Il s'assit auprès d'elle.

Quelques minutes se passèrent. Pierre entendait la respiration oppressée d'Albine; les plis de sa robe débordant sur son genou lui causaient une indéfinissable sensation de langueur, comme un commencement d'ivresse. Peu à peu, le charme le gagna tout entier, un irrésistible transport le surprit, tout disparut, et, frémissant, éperdu, il se glissa à ses pieds.

— Albine, dit-il d'une voix haletante, voulez-vous que nous partions tous deux?

— Oui, oui,.. cria-t-elle.

Et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, elle éclata en sanglots.

Est-il donc une heure où l'âme, prenant son vol, brise tout à coup les liens de la raison, de la conscience, du devoir? Pierre la tenait embrassée, regardant couler ses larmes qui lui révélaient enfin cet amour si longtemps contenu. Ébloui sous ce rêve, il semblait qu'il eût peur de le faire évanouir par une parole.

— Oh! oui! partons, répéta-t-elle agitée de frissons convulsifs; partons! Allons loin, bien loin... Il y a trop longtemps que je souffre, j'en meurs...

Il fallait combiner leur fuite. Ils convinrent que le lendemain, à six heures, Albine se rendrait à Arles avec la carriole. Déjà, plusieurs fois, le *baille* l'avait ainsi conduite. Elle descendrait sur la place du Forum, le lieu où elle s'arrêtait d'ordinaire, et gagnerait à pied un petit hôtel isolé près de la gare; Pierre l'y aurait devancée. Avant que personne eût un soupçon, ils auraient atteint Marseille; de là, ils gagneraient l'Italie.

Tout ayant été ainsi réglé, il fallut se séparer. Pierre l'étreignit une dernière fois.

— Dans quelques heures, ma bien-aimée, dit-il, et pour toujours!

Ils se quittèrent. En rentrant au mas, Pierre avertit le *baille*

que le lendemain de grand matin, Mme Honorat prendrait la voiture pour faire une course à Arles.

XIX.

Albine avait gagné sa chambre. Il était tard. La servante avait laissé la lampe allumée. Elle ouvrit une armoire et en tira une robe sombre. Elle mit dans un sac quelques objets de toilette... C'était tout ce qu'elle emporterait. Elle agissait précipitamment, sous l'obsession d'une seule pensée : la fuite. Elle dégrafa sa robe, arrachant presque les boutons, et, en un instant, elle eut revêtu son costume de voyage. Puis, elle se coiffa d'un chapeau qu'elle couvrit d'un voile; elle était prête. — Alors seulement, elle songea qu'il fallait attendre le jour. Elle s'assit dans un fauteuil au pied du lit.

Partir! lui appartenir! Elle se repaissait de ce rêve. Tout! elle avait tout oublié,.. son père, son mari, sa maison, ce pays où tant de liens l'attachaient. Est-ce que le passé existait? est-ce que, dans son âme, il y avait place pour autre chose que pour cette passion folle, délirante? — Il l'avait devancée... Elle le voyait, sur la route, aspirant à ce moment où elle viendrait tomber dans ses bras, où ils se retrouveraient pour toujours!.. Toujours! elle se répétait ce mot si cher aux amans et qui leur représente une éternité d'ivresse. Elle vivait déjà de cette existence toute de délices.

Dans cette rêverie si pleine de volupté, le temps passait sans qu'elle s'en aperçût. Tout à coup, il lui parut qu'une blanche lueur filtrait à travers les rideaux. Elle courut à la croisée. Les étoiles pâlissaient; une sorte de voile bleuâtre s'étendait sur la plaine; l'horizon se teintait légèrement de rose et, se confondant à demi avec le ciel, une vague silhouette semblait sortir d'une nuée de pourpre: c'était l'église des Saintes. Elle n'eut pas un souvenir, pas un remords, pas un regret. Peu à peu, les vapeurs flottantes se dissipèrent; toute la campagne parut émerger d'une gaze qui se repliait lentement, trouée par des rayons d'or. Six heures sonnèrent. Un soupir de bonheur s'échappa de sa poitrine, presque un cri de délivrance. Partir, pour le rejoindre! Mais, comme elle allait ouvrir la porte, un bruit de pas résonna au rez-de-chaussée. La servante était levée. Certes, elle n'avait à craindre aucun soupçon, mais ces questions qu'elle prévoyait, l'étonnement de cette fille qui n'était pas avertie, peut-être, quelque chose d'étrange dans ses allures, elle hésita un instant. Dans quelques minutes, les persiennes ouvertes, la servante s'en irait, sans doute, au jardin. Elle avait alors chance de sortir sans être aperçue. En effet, le bruit cessa. Alors, doucement, elle entr'ouvrit la porte. Rien. On n'entendait rien. Elle prit vive-

ment son sac. Déjà, elle avait un pied sur l'escalier, quand un homme se précipita dans le vestibule. Elle n'eut que le temps de rentrer dans sa chambre, Honorat était devant elle.

— C'est moi ! dit-il les bras tendus.

Mais, tout aussitôt, il s'arrêta. Ses deux bras retombèrent inertes de chaque côté de lui. Albine, debout, appuyée à la cheminée, pâle comme une morte, lui fit peur.

— Albine ! murmura-t-il.

Elle ne répondit pas. Immobile, stupéfiée, les yeux agrandis d'épouvante, elle ne respirait plus; son cœur avait cessé de battre. Cette apparition, à cet instant, tenait du prodige. En une seconde, elle envisagea l'énormité de son crime, la vérité nue, horrible, dépouillée de ce prestige créé par une imagination en délire. Elle abandonnait son père, son mari, pour suivre un amant.

Honorat regardait le lit qui n'avait pas été défait, l'armoire ouverte, le sac tombé sur le plancher, tout ce désordre qui accusait les agitations d'une nuit de veille. Enfin il s'approcha d'elle et prit ses deux mains, qu'il secoua comme pour la réveiller.

— Albine ! répéta-t-il; voyons, Albine, où donc allais-tu?

Elle eut un regard d'insensée.

— Dis, réponds, reprit-il, serrant plus fort ses mains glacées. Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il? Il est arrivé un malheur?

Elle se dégagea brusquement.

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde, il est arrivé un malheur, un grand malheur.

— Mon Dieu ! est-ce que ton père ?..

Un long frisson la secoua tout entière. Elle éclata d'un rire étrange.

— Il n'est pas mort, mais j'allais le tuer.

Cette fois il la crut folle. Il voulut reprendre ses mains, elle les lui arracha avec violence.

— Mais je t'en conjure, ma pauvre femme ! murmura-t-il.

— Ta femme ! reprit-elle, le visage effrayant de résolution désespérée, elle allait partir pour toujours, vous laissant, vous abandonnant, entends-tu? comprends-tu ? Partir, pour toujours, avec un autre !

Il ne comprenait pas. Terrifié, il lui semblait assister à quelque épouvantable délire.

— Mais crois-moi donc, reprit-elle d'une voix entrecoupée, haletante, je ne mérite pas ces hésitations et ces doutes. Je ne suis pas folle, hélas ! Je ne suis qu'une misérable ! Si Dieu ne t'avait pas fait arriver à cette heure, je serais déjà loin, ne vous laissant de moi qu'un souvenir de honte.

Honorat avait croisé ses bras sur sa poitrine. A mesure qu'elle

parlait, son visage s'était transformé peu à peu. L'expression en devint terrible.

— C'est vrai, ce que tu dis là? demanda-t-il.

— Oui, c'est vrai.

Il eut un mouvement de fureur tel qu'elle crut qu'il allait la tuer. Soudain, il baissa la tête; deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Mon Dieu! que t'avais-je donc fait? demanda-t-il d'un accent de désespoir où vibrait encore toute sa tendresse.

— Tu m'as aimée depuis que je suis au monde, tu as travaillé pour moi, pour mon père. Je te dois tout enfin. Je sais que tu mourrais pour nous épargner une peine, ou pour nous donner une joie. Je sais que je suis ta vie, que tu ne respires, que tu n'existes que par moi... et que je ne m'acquitterais pas envers toi par toute une éternité de dévoûment.

— Alors?

— Alors, j'aime!..

A ce mot, il bondit sur elle.

— Oui, tue-moi, dit-elle, c'est encore une grâce que tu me feras.

Mais soudain il chancela, et comme un homme ivre, il s'affaissa sur une chaise. Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence de mort. Droite, au milieu de la chambre, Albine regardait le pauvre Honorat. Elle venait de briser sa vie. La tête dans ses mains, il pleurait. Les plus grands courages plient sous ces douleurs de l'âme contre lesquelles il n'est ni lutte ni remède.

Il releva la tête. En moins d'un instant, il avait vieilli de dix ans. De ses yeux hagards, il la contemplait comme s'il la voyait pour la première fois.

— Que vas-tu faire? demanda-t-il.

— Ce que tu décideras.

— Son nom?

— Jamais!

Il y eut encore quelques secondes pendant lesquelles elle put suivre sur la physionomie d'Honorat le combat qui se livrait en lui. Enfin, d'une voix brisée:

— Pauvre malheureuse! murmura-t-il.

Elle tomba à genoux, écrasée sous cette pitié.

— Relève-toi, lui dit-il en se détournant, comme pour résister peut-être à la tentation de la serrer contre lui, et cours embrasser ton père.

XX.

Pierre attendait à Arles. Avant de quitter le mas, il avait réglé ses affaires. Une lettre à son frère André où il disait tout, une autre à Chavagnas, qu'il chargeait de rompre ses engagemens

avec les Rémondi, quelques instructions à Massol pour continuer l'œuvre du Grand-Palun, c'étaient là ses comptes avec le passé. Plongé dans cette sorte d'ivresse que cause une joie inespérée à laquelle on ne semble atteindre que par miracle, il s'y abandonnait. Dans l'étourdissement de cette résolution subite, il voyait, comme à travers un nuage, l'acte irrévocable qui engageait non-seulement sa vie, mais celle de la pauvre égarée qui lui livrait tout d'elle. Affolé de passion d'ailleurs, il ne raisonnait plus. Son mariage, la parole donnée, le scandale d'une telle fuite, qu'importait? Ils s'aimaient! Tout l'avenir tenait dans ce mot. Il songeait à aller se fixer en Sicile. Une villa isolée au bord de quelque grève plantée d'orangers, un nid d'amoureux, recueilli et charmant, leur existence s'écoulerait mystérieuse, ignorée, dans l'oubli du monde, dans la pleine possession d'eux-mêmes.

Accoudé à la fenêtre, il embrassait du regard toute la longueur de la rue, croyant la reconnaître dans chaque femme qui apparaissait. Quel doute eût pu l'assaillir? Leur départ avait été si bien résolu, avec un tel élan, une telle communion de désirs! Une heure s'écoula ainsi. Il ressentit un commencement d'inquiétude. Aucune méprise pourtant n'était possible. Avec les retards, ses craintes grandissaient. Il songea tout à coup à un accident. Onze heures sonnèrent. Il n'y tint plus. En allant au-devant d'elle, il la rencontrerait en chemin. Dévoré d'impatience, il aida lui-même à seller son cheval et partit. Il traversa la ville croyant, la voir à chaque pas. Maintenant il était sûr d'un danger. Une fois dans la campagne, il pressa machinalement son allure. Il atteignit Albaron. Tous connaissaient le *baille*. La carriole n'était point passée. Il repartit, activant encore le galop désordonné de sa bête. Rien sur la route. Enfin il arriva à Romaz, haletant. La première chose qu'il aperçut dans la cour fut la voiture dételée. Il se précipita chez la mère Izoarde. Albine n'avait pas quitté la Bastide. Chancelant sous le coup, n'osant interroger, il gagna son appartement, où il s'enferma.

Il n'en pouvait douter. Étourdie, enivrée, délirante entre ses bras, elle avait pu consentir et promettre. Loin de lui, rendue à elle-même, elle avait réfléchi. D'autres souvenirs l'avaient rattachée, d'autres tendresses... Au milieu de ces pensées, il entendit qu'on frappait à la porte, et sans même lui donner le temps de répondre, on entra. Une exclamation de surprise terrifiante sortit de sa poitrine en apercevant Honorat; il comprit tout. Le visage décomposé du marin, la fièvre de son regard, ses robustes épaules qui semblaient fléchir sous quelque coup terrible, révélaient le drame poignant qui venait de se passer.

— Vous! c'est vous! balbutia Pierre, sans oser lui tendre la main.

Comme épuisé, Honorat se laissa tomber dans un fauteuil. Après un silence :

— Je viens me confier à vous, dit-il, dans l'épouvantable catastrophe qui me frappe.

— Une catastrophe? balbutia Pierre.

— Oui, je sais quel ami sûr vous êtes, et à quel autre que vous pourrais-je m'adresser?

Il est des circonstances où la dissimulation est un devoir d'honnêteté et de cœur. Pierre se raidit contre son émotion, et d'une voix qu'il essaya de rendre calme :

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il.

— En arrivant ce matin, j'ai trouvé Albine prête à partir. Elle me quittait, elle m'abandonnait pour fuir avec un autre. Comprenez-vous? Si j'étais venu un instant plus tard, je ne la retrouvais pas. C'est affreux, n'est-ce pas? poursuivit-il, c'est à en devenir fou!

— Mais vous exagérez sans doute là des soupçons,.. murmura Pierre.

— C'est elle qui m'a tout dit.

Et d'un ton de douleur navrant, où il y avait tout à la fois de la pitié et de la tendresse :

— Pauvre malheureuse! Je la connais mieux qu'elle ne se connaît elle-même... Est-ce que je ne l'ai pas élevée? Est-ce qu'elle n'était pas ma sœur, avant d'être ma femme? Est-ce que je ne sais pas bien qu'elle n'est pas faite pour le mal? Si elle était partie, elle serait morte de honte et de chagrin.

— Eh bien! dit Pierre, maintenant que vous voilà, tout danger est écarté.

— Ah! mon Dieu! qu'on est lâche quand on aime! reprit Honorat en accueillant presque ces paroles comme un espoir. Ce que vous me dites là, je me le suis déjà dit. Croyez-vous que je tâche de me persuader qu'elle a eu un moment de folie, mais que, moi de retour... pour son père... elle va revenir à elle? Partir! comme si la distance brisait notre mariage! Mais *lui!* vous comprenez, il faut que je le tue, et c'est pour cela que je suis venu vous trouver. Vous rappelez-vous ce jour où vous m'avez presque averti?.. Ah! si je vous avais écouté alors!.. Voyons! dites, vous saviez quelque chose?

— Non, non, répondit vivement Pierre; ce... conseil que je vous ai donné était une simple réflexion. Je vous mettais en garde contre une illusion à laquelle on se méprend parfois. Mais je ne savais rien..., rien, ajouta-t-il d'une voix basse et éteinte.

— Cherchez, cherchons ensemble, je vous en supplie, reprit le marin avec véhémence. Il n'est pas un garçon des Saintes que je n'aie soupçonné. Allons! traitez-moi en homme. Je vous jure d'être

calme, d'attendre une conviction avant d'agir; mais pour Dieu! renseignez-moi, ne fût-ce que pour empêcher un malheur...

— Encore une fois, je ne sais rien, répéta Pierre à bout de forces.

— Eh bien! je saurai, moi! s'écria Honorat en donnant à la table un coup de poing formidable. Et celui-là me paiera cher tout ce que je souffre...

Honorat parti, Pierre resta atterré. Il s'était tu, il avait eu la force de se contenir. Ce mari qui venait se confier à lui, se plaindre à lui, pleurer devant lui, en le suppliant de l'aider à le venger, n'était-ce pas là une épouvantable épreuve? Irrité, humilié à la fois dans sa conscience, son orgueil, sa dignité, hors de lui, il se demandait quelle serait l'issue de cette horrible feinte? Pour Albine, cependant, il voulut étouffer ses scrupules. Avant tout il se devait à cette pauvre femme qui s'était perdue pour lui. Il tremblait de la savoir exposée aux violences d'Honorat. Que pouvait-il advenir d'un mouvement de désespoir, d'un élan de fureur? Que s'était-il passé déjà pour qu'elle eût tout compromis par ses aveux? Et par quel moyen la secourir, la sauver? Toute démarche n'était-elle pas un danger?

Un mot d'elle, apporté par Planette, le suppliait de ne rien trahir.

XXI.

Il est de ces situations implacables dans lesquelles une fois engagé, il faut avancer quand même. En dépit de ses révoltes, de ses défaillances, de ses tortures, Pierre ne pouvait se soustraire aux visites fréquentes, aux confidences d'Honorat. Dans le désastre qui l'accablait, le marin avait doublement besoin d'un ami. Presque chaque jour, il arrivait de la Bastide, sombre, farouche, l'œil plein de fièvre. Il peignait son atroce martyre. Albine vivait dans sa chambre, le fuyant... Une sorte d'égarement, de folie le saisissait à ces rappels de la scène affreuse qui s'était passée au matin de son retour, et il se complaisait à les évoquer, se repaissant de ses tortures. Il éclatait en reproches, en imprécations contre elle, contre la destinée, contre Dieu. — Ces violences épouvantaient Pierre. L'amour ardent et tenace qu'il sentait sourdre sous cette fureur lui semblait encore aggraver le danger. Dans un de ces momens de rage désespérée, dans un de ces emportemens d'une nature passionnée et brutale, une catastrophe était à craindre. Albine était à la merci d'une minute de délire. Il ne songeait qu'à la préserver. Malgré ses horribles contraintes, il trouvait des mots pour arrêter ces transports fougueux. Parfois la crise s'achevait dans un sanglot déchirant. Ce colosse, ce brave, cet intrépide marin que nul danger n'eût fait

reculer, pleurait, vaincu par la plus horrible des douleurs. Parfois, passant de la colère à une faiblesse douce, presque tendre, il s'abandonnait à d'autres souvenirs, racontant ces choses du passé, ces premiers jours de leur union, les jolies lettres qu'elle lui écrivait quand il était en mer. Il disait ces grâces de cœur qu'on eût si difficilement soupçonnées sous l'attitude froide et hautaine de sa femme, vantant ce caractère si loyal, cette âme si haute.

— Elle ne mentait pas alors, s'écriait-il, elle m'aimait. Elle était heureuse, elle ne souffrait pas... car elle souffre maintenant. Durant des heures, elle reste à la fenêtre de sa chambre, la tête cachée dans ses mains. Je l'aperçois du jardin... elle n'a plus le courage de s'occuper de sa maison. Elle ne sort même plus pour aller voir son père...

Et sans s'apercevoir de l'émotion terrible de Pierre, sans remarquer les pâleurs qui soudain passaient sur son visage, ne soupçonnant rien de ses angoisses, Honorat s'appesantissait sur les tortures d'Albine. Malgré lui, pris de compassion, la plaignant presque, c'était l'autre, l'infâme, comme il l'appelait, qu'il accablait de ses malédictions.

— Quel est-il? où? comment l'a-t-elle rencontré?.. C'est depuis notre mariage, car elle ne m'aurait pas trompé en m'épousant. Vous savez bien d'ailleurs, je l'ai interrogée... Si elle en eût aimé un autre alors, elle me l'eût dit. Mais rien je ne peux rien deviner. Je n'ai pu lui tirer son nom. Un moment, j'ai pensé à quelque godelureau de la Tour. Je sais la vie qu'on a menée au château durant mon absence; à cause du mariage de Mlle Rémondi, les réceptions se sont bornées aux intimes des environs; je les connais, il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Et puis, paraît-il, Albine ne vous quittait pas. Elle s'était faite le chaperon de Mlle Claire. Et pourtant elle a avoué. Elle allait partir avec un autre! C'est elle qui me l'a dit, enfin!

Toutes ces paroles entraient dans le cœur de l'amant comme autant de lames aiguës. Forcé d'entendre, forcé de se taire, par instans il se sentait prêt à se trahir, à crier à ce mari qui lui confiait ses haines: Cet autre, c'est moi! Mais la pensée d'Albine le retenait. Avant tout, il devait la protéger. Comme par une épouvantable dérision du sort, il lui fallait éteindre ces colères d'Honorat. Lui seul pouvait parler, être écouté. Le marin se laissait presque persuader, et quand il quittait le mas, il emportait une dose de patience et de courage qui rassurait Pierre au moins pour quelques heures.

D'autres préoccupations s'ajoutaient encore aux tortures de cette comédie odieuse. Tant qu'il avait pu se leurrer lui-même, s'abuser sur les périls de cette passion qui couvait si violente et si em-

portée, s'imaginer qu'il guérirait, Pierre s'était résigné à une union avec Claire, résolu du moins à remplir son devoir de mari en honnête homme. Mais l'illusion était détruite. Allait-il tromper cette enfant, lui voler son existence, son bonheur, son avenir, unir enfin sa détresse, son désespoir, à tant de jeunesse et d'espérance? Non; sa loyauté, sa conscience se révoltaient. Ce mariage était impossible, il ne se ferait pas. Déjà, d'ailleurs, il avait cru remarquer quelque refroidissement de la part des Rémondi, comme s'ils eussent deviné, pressenti quelque chose de ses relations avec Albine. A cette heure, mille ressouvenirs se dressaient, de ces détails, de ces nuances qui frappent davantage à la réflexion. Le Marseillais, moins en train, moins expansif, évitait toute allusion à l'événement qu'il avait tant désiré. Les projets d'établissement où il se complaisait naguère n'étaient plus en cause; par momens même, un peu guindé auprès de celui qu'il avait nommé « son gendre » avec tant d'orgueil, on eût dit qu'il cherchait à revenir sur la parole donnée, à l'enterrer dans l'oubli. Claire enfin avait perdu ses gaîtés, ses effusions. Elle paraissait presque fuir les tête-à-tête. Avaient-ils donc eu quelque soupçon? Mais pourquoi chercher si loin la cause de ce changement! Que de fois il s'était aperçu que son chagrin perçait malgré lui! Chaque soir, il se sentait devenir plus silencieux, plus absorbé, plus morose. En fallait-il davantage pour justifier un changement, pour faire naître des doutes, des appréhensions, des effrois? Cette rupture, les Rémondi la désiraient peut-être à cette heure sans oser la provoquer. Quoi qu'il en fût, il se promit de parler aussitôt le retour du savonnier, toujours à Marseille, et, libéré, il quitterait la Camargue.

L'attente ne fut pas longue. Trois jours plus tard, Rémondi ramenait André au mas.

— Tiens! s'écria le jeune homme en sortant de sa chambre, une lettre à la main, qu'est-ce que c'est que ça?

Pierre se ressouvint de la lettre qu'il avait écrite la nuit de sa fuite et qu'il avait déposée lui-même sur la table d'André. Dans tout ce désarroi, il avait oublié de la reprendre.

— Lis, répondit-il. Au fait, il faut bien que tu saches tout.

André dévora les quatre pages d'explications où son frère dévoilait son projet de fuite. Deux ou trois fois, il laissa échapper un des jurons de son argot de cercle. Enfin, quand il eut achevé :

— Alors, tu pars?

— Non, il y a quatre jours que je t'écrivais cela. Des événemens sont venus qui ont arrêté ce projet.

— Eh bien! s'écria-t-il, mon pauvre Pierre, tu l'as échappé belle! Il n'y a que les sages pour faire des folies. Coquin de sort! comme dirait Rémondi, avais-tu assez perdu la tête! Ah! tu crois comme

ça qu'on file toute sa vie le parfait amour?.. Enfin, il ne faut pas trop gronder, car au dernier moment tu as réfléchi.

Pierre eut un triste sourire.

— Le mari est revenu, répliqua-t-il; j'étais parti, elle n'a pu me rejoindre.

— Une fière chance! Pour une fois, en voilà un qui a su arriver à point. Crois-moi, Pierre, dans ces machines-là, vois-tu, le coup est toujours rude à recevoir. On s'est fait une belle chimère, et c'est le diable quand tout craque... Ce sont des rêves, ça, mon pauvre ami, il faut joliment en rabattre... Va, tu guériras, et je ne te donne pas quinze jours avant que tu sois enchanté de ce que tu prends aujourd'hui pour un désastre éternel.

Le soir, les Romaz dînaient à la Tour. Comme ils arrivaient sur la terrasse, ils trouvèrent Honorat qui causait avec Rémondi. A la vue d'André, le jeune capitaine s'arrêta court, son visage prit une expression de stupeur. Puis, s'étant rapproché de Pierre :

— Est-ce que votre frère est ici depuis longtemps? demanda-t-il.

— Depuis trois semaines environ.

A cette réponse, le marin eut un tressaillement; ses yeux se fixèrent sur Pierre. Un soupçon naissait. En effet, le brillant André, apparaissant ainsi brusquement, ne devait-il pas éveiller une inquiétude? Il n'était point jusqu'à son absence, coïncidant avec cette résolution de fuite, qui ne parût encore confirmer cette méprise. Enfin, Pierre n'ayant pas songé à parler de son frère, ne semblait-il pas par son silence s'être fait complice d'une trahison? Le regard d'Honorat exprimait toutes ces pensées. Ne sachant dominer son trouble, il prit soudain congé.

— Mais vous nous resterez à dîner? dit le Marseillais.

— Non, pas aujourd'hui, dispensez-moi, je vous prie; ma femme m'attend.

— Bon! alors je n'insiste pas.

Après tout, loin de trouver là motif à appréhender, Pierre au contraire estima comme une chance heureuse ce dérivatif qui allait occuper l'imagination d'Honorat et probablement l'affranchir, lui, des visites du marin pendant les quelques jours indispensables à la liquidation de ses affaires en Camargue. Pris d'ailleurs par la hâte d'en finir avec les Rémondi, ses pensées étaient surtout tendues vers ce but. Mais une démarche qui de loin paraît facile apparaît souvent, au moment de la tenter, hérissée d'obstacles et de difficultés. Ces gens avaient trop bien agi, ils lui avaient marqué trop de confiance pour qu'il n'apportât pas dans ses procédés toute la délicatesse, toute la déférence qu'ils méritaient. — Tout en cherchant, il observait. Chose étrange! Claire, si contrainte, si réservée auprès de lui, retrouvait avec André sa jolie expression

d'enfant ravie et heureuse. A un moment, comme ils causaient tous deux, Pierre les ayant interrompus, la fillette s'arrêta troublée. Il essaya de lui adresser quelques mots. Elle répondit froidement, du bout des lèvres. Il s'éloigna, et tout aussitôt l'animation, le sourire reparut.

A coup sûr, il y avait là une sympathie, une préférence, un indice. Jeunes, charmans tous deux, pleins de foi dans la vie, à leur insu peut-être, André et Claire avaient été attirés l'un vers l'autre par cette loi d'affinité qui assortit les êtres. Les parens, sans doute, s'étaient aperçus de ce choix inconscient de leur fille, séduits eux-mêmes par la bonne gaîté franche et entraînante du jeune frère. Pierre crut avoir trouvé le mot de l'énigme. Il attendit quelques jours; de nouvelles observations le confirmèrent dans sa croyance. Un soir, presque mélancolique, André lui confia son intention de partir avant le mariage... De son côté, Claire était devenue toute triste.

Un après-midi, Pierre avait conduit la fillette sur la terrasse. Assis auprès d'elle, il la regardait d'un air doux.

— J'ai un gros tourment à vous confier, lui dit-il, un chagrin qui me pèse... Vous êtes si bonne, si charmante, si bien faite pour être heureuse, qu'un scrupule m'est venu. J'ai peur. Je suis bien plus vieux que mon âge... mon humeur est sombre, et quelque contrainte que je m'impose, je ne sais rire qu'à moitié.

Avec des façons de grand frère, à la fois engageantes et persuasives, il la confessa peu à peu. Elle finit par lui avouer qu'elle aussi appréhendait le mariage.

— Mais à ma place, reprit-il en souriant, il en est un autre qui vous conviendrait si bien...

— Un autre?

— Et qui n'est peut-être pas très loin...

— André! s'écria-t-elle, se trahissant par ce seul mot.

— Vous l'avez dit, reprit-il, en lui prenant les mains; André, que je soupçonne de me cacher aussi un gros secret...

— Vous croyez? demanda-t-elle toute confuse.

— J'en suis sûr. Voulez-vous me laisser l'interroger? Tenez, le voilà là-bas qui relève une ligne... Il regarde de ce côté, mais ce n'est pas moi qu'il observe...

Un instant plus tard, Pierre avait rejoint André.

— Chut! le poisson mord.

— Il s'agit bien de ta friture; j'ai fait une découverte...

— Une découverte?

— Ne nie pas. Tu es amoureux!

— Moi! s'écria André rougissant jusqu'aux oreilles; tu plaisantes?

— Absolument pas, je parle très sérieusement au contraire.

Et Pierre rapporta les remarques qu'il avait faites depuis quelques jours; cette certitude qu'il avait acquise, fondée sur des observations répétées et approfondies; enfin, cette scène qu'il venait d'avoir avec Claire.

— Tu comprends, ajouta-t-il, l'innocente s'est trahie : fais comme elle.

André restait abasourdi. Il essaya pourtant de se défendre. Quelle sottise! Il trouvait Claire charmante, mais n'était-elle pas la fiancée de son frère?

— Entêté! puisque je te dis que je vais vous marier.

— Et toi?

— Ne sais-tu pas quel sacrifice j'accomplissais? Mais après ce qui s'est passé, un tel acte serait une lâcheté, une infamie. J'étais décidé à me dégager, et ce serait fait aujourd'hui si l'idée ne m'était venue que Claire et toi, vous vous aimiez.

Pierre oublia ses tourmens pour partager la joie des deux jeunes gens. La chose s'était passée entre eux trois, comme un mystère, ce qui en avivait encore l'attrait. Sous l'égide du frère aîné, André avait tendu sa main, Claire avait donné la sienne. L'entente ainsi établie, il ne s'agissait plus que d'avertir les parens. Chavagnas se chargerait de cette démarche, dont le résultat n'était pas douteux. On lui écrirait le lendemain.

Le retour à Romaz fut presque gai.

— Ton bonheur me console un peu, dit Pierre à André; au moins ce triste voyage aura servi à quelque chose.

— Sapristi! oui. Laisse-moi le dire, le crier; c'est si bon! Je l'aime! je l'adore!.. Mon Dieu! que je suis heureux!

André délirait. Avec une volubilité d'amoureux, il raconta qu'il adorait Claire de l'instant où il l'avait vue, et elle aussi l'aimait sans qu'elle s'en doutât. Il rappela les contraintes de la fillette auprès de son fiancé, sa gaîté avec le *petit frère*, cette habitude qu'elle s'était faite de le voir chaque jour, ses mouvemens d'emportement, ses gentilles gronderies, enfin son beau sourire quand il arrivait et le long regard de regret qu'elle lui jetait au départ.

— Ah! mon cher! concluait-il dans son enthousiasme, c'est comme cela qu'aiment les jeunes filles. C'est beau! c'est bon! c'est neuf! c'est adorable!

La réponse de Chavagnas arriva deux jours plus tard. Il allait passer la fin de la semaine à Mont-Major, où il mariait un client ami. La noce terminée, il se rendrait à Romaz. Cette démarche d'ailleurs n'était qu'une simple formalité. N'était-il point évident que cette substitution comblerait les vœux des parens? En attendant, les beaux projets allaient leur train.

Depuis sa rencontre avec André, Honorat n'avait pas reparu au

11.624

mas. Par Planette, on avait quelques nouvelles de la Bastide. Peu à peu, l'existence d'Albine avait repris son cours régulier : elle allait souvent aux Saintes. Pierre comptait sur le temps, ce grand maître, qui apaise et efface tout. Il avait réglé ses affaires pour être prêt à partir aussitôt la mission de Chavagnas accomplie. Dans quelques jours, tout serait enfin terminé de ce drame de sa vie dont il emporterait le secret avec son inaltérable douleur.

XXII.

Mais les plans les mieux conçus, les prévisions les mieux ourdies sont à la merci d'un hasard. Pierre n'était pas quitte encore de ces déchiremens dont il croyait avoir atteint le terme. Un incident des plus imprévus vint tout à coup compliquer une situation qui semblait enfin dénouée et le jeter dans des transes plus terribles peut-être que toutes celles qu'il avait subies. Un soir, à la Tour, les deux frères se trouvèrent avec les Féréol. Ainsi ramenés tout à coup en face l'un de l'autre, Pierre et Albine eurent un moment de stupeur qui faillit presque les trahir. André couvrit leur embarras en s'installant auprès de la jeune femme. Il lui offrit son bras pour aller à table et s'assit à ses côtés. Pierre laissait faire, sentant bien qu'il avait besoin de ce secours. Quelle que fût sa résolution, en face d'elle, les ressouvenirs l'assaillaient en foule. A la dérobée, il la contemplait. Comme elle avait changé! comme tout en elle disait sa souffrance : ses joues creuses, ses lèvres décolorées, quelque chose de morne, d'éteint dans tout son être.

Durant toute la soirée, André poursuivit son rôle de sauveur; il ne quitta pas Albine. Comme si elle eût été dans la confidence, de son côté, la fillette s'était emparée du *grand frère,* et, à l'aise maintenant avec lui, elle l'entretenait de leur secret. D'abord rassuré par ce double jeu, Pierre ne tarda pas à s'en effrayer. Honorat ne perdait pas de vue sa femme et André. Par moment, des éclairs traversaient les yeux du marin ; il pâlissait affreusement, puis il se détournait, comme pour ne pas céder à quelque horrible tentation.

Albine, du reste, se retira de bonne heure. Pendant qu'elle mettait son manteau dans le vestibule, son mari accepta pour elle une invitation au déjeuner qui devait avoir lieu le lendemain pour l'ouverture des chasses.

Les Romaz montèrent en barque avec les Féréol. Pour épargner à son frère l'horrible contrainte de ce trajet jusqu'à la Bastide, André donna l'ordre aux rameurs de gagner aussitôt l'autre bord.

— Il fait très beau, dit-il, et je me sens envie de marcher.

— Vous avez raison, riposta sèchement Honorat, cela vaut mieux pour tous.

Il y avait une intention si blessante dans ces paroles, quelque chose de si provocant, de si haineux, que Pierre serra vivement le bras d'André, comme pour le supplier de ne pas répondre. On se sépara sans se dire bonsoir.

Les deux jeunes gens s'acheminèrent en silence. De retour au mas, André, un peu excité peut-être, alluma une cigarette et se mit à fredonner en tambourinant sur la table. Au bout d'un instant :

— Bon Dieu ! Pierre, quelle mine de déterré ! s'écria-t-il en riant.

— André, Honorat est jaloux de toi.

— Parbleu ! tu n'es pas le seul à t'en apercevoir. Pendant toute la soirée, j'ai fait la même remarque.

— Et cette jalousie, il y a longtemps que je l'ai devinée. Mais, fou que j'étais, je m'en étais presque réjoui. Ne voyant de ton côté aucun danger possible, j'avais compté sur une diversion qui cacherait mieux la vérité. Comment imaginer que nous nous trouverions à la Tour, avec Honorat et sa femme, lui qui nous fuyait depuis le jour où il t'avait rencontré?..

— Eh bien ! il est évident que cette méprise est une chance. Il faut qu'un jaloux s'en prenne à quelqu'un. S'il n'avait pas eu de soupçons sur moi, je t'assure que ton air de ce soir lui aurait crevé les yeux.

— Mais tu ne comprends donc pas, reprit Pierre, que cette colère peut éclater d'un moment à l'autre? Et vous vous retrouvez demain...

— Après?

— S'il te provoquait?

— S'il me provoquait, je lui répondrais ! Ne veux-tu pas que je tremble à présent? Sois tranquille, ce requin ne me fera pas reculer.

— Mais, mon pauvre André, c'est justement ce qui m'épouvante. Écoute, je ne veux pas que tu le rencontres.

— Comme c'est facile dans un pays où il n'y a qu'une route !

— Ne ris pas, André, j'ai peur. Entends-tu, il faut absolument l'éviter.

— Bon ! quand je me donnerais une entorse pour te faire plaisir, ne saurait-il pas où me trouver?

— Alors, il ne me reste plus qu'à avouer !

— Encore une fois, un joli grabuge que tu ferais là ! A ton tour, écoute-moi, et tu vas savoir si je raisonne juste quand je m'y mets. Pour commencer, tu ne peux pas parler, car ce ne serait pas toi seulement que tu compromettrais, mais Albine.

Que faire? que dire? André avait raison. Dans cette alternative affreuse, il n'y avait qu'à attendre.

Le lendemain, dès l'aube, les deux frères étaient debout. Pierre

n'avait pas dormi. Il entra dans la chambre d'André et le trouva revêtant un costume fort élégant qu'il avait fait venir de Paris pour la circonstance.

— Tu vois, dit-il, tout en ornant sa boutonnière d'une petite rose blanche fanée : un talisman. As-tu remarqué comme Claire était jolie hier avec cette fleur dans ses cheveux blonds?

Une heure plus tard, ils arrivaient au rendez-vous. Honorat n'était pas encore venu.

A midi, tous les chasseurs se retrouvaient à un carrefour du bois, où un superbe couvert était dressé. Les femmes attendaient déjà. Les invités étaient nombreux. Pierre se dit que, perdus dans la foule, André et Honorat pourraient aisément s'éviter. Il aperçut Albine auprès de son mari, qu'elle paraissait garder. Elle aussi, peut-être, partageait ses craintes. Rémondi lui offrit son bras pour la conduire à table. Par un malencontreux hasard, elle se trouva assise auprès d'André.

La matinée était superbe, les toilettes pimpantes, les visages animés et joyeux. André étincelait de verve. Un convive l'ayant complimenté sur sa belle voisine, oubliant toutes ses promesses, et ne pouvant résister au plaisir de faire un joli mot, il répondit par une galanterie charmante qui lui valut une salve d'applaudissemens.

Honorat était devenu blême. Quand on se leva de table, il rejoignit le jeune étourdi, qu'il entraîna à l'écart. Pierre, qui ne les quittait pas des yeux, eut la tentation de s'élancer pour les séparer; mais l'entretien dura à peine quelques minutes. Il eut bientôt rejoint André.

— Que vient-il de se passer?

— Chut! voilà Rémondi; je te conterai ça plus tard.

De retour au mas, Pierre interrogea anxieusement son frère.

— Eh bien! tout est arrangé, voilà, répliqua André presque gaîment.

— Arrangé? Que veux-tu dire?

— Nous nous battons après-demain.

— André, ce que tu dis là est impossible, tu le sais bien.

— Non, pas impossible, puisque c'était à peu près prévu.

— Ce duel, je ne le permettrai pas.

— D'abord, toi, tu n'es plus en cause. C'est moi personnellement qui suis insulté.

— Mais, malheureux! c'est à cause de moi.

— Ça ne me regarde pas. J'avais promis d'avoir de la patience, mais il y a limite à tout. Écoute donc, je ne suis pas un ange.

Pierre resta un instant atterré.

— Après tout, reprit André, cela est pour le mieux, je t'assure.

Nous nous sommes merveilleusement entendus. Il va écrire à un officier de ses amis pour nous procurer des témoins. Demain, grand dîner à la Tour; nous y assisterons pour détourner les soupçons. Après-demain, chacun de son côté gagnera Marseille, où tout sera prêt pour nous recevoir. Tu vois comme c'est prudemment conçu.

XXIII.

Pierre était résolu d'empêcher ce duel entre André et Honorat. Il passa toute la nuit debout, à songer. Son frère l'avait dit; le lendemain, pour détourner les soupçons, le marin dînerait à la Tour; à un moment de la soirée, il serait facile de l'entraîner à l'écart. Il lui confierait le secret du changement survenu. La nouvelle des fiançailles d'André et de Claire ne suffirait-elle pas à le faire revenir des soupçons insensés qui l'égaraient?

La journée s'écoula lente et fiévreuse. L'heure vint enfin de partir pour le château. André, gai comme à l'ordinaire, évitait toute allusion à l'événement prochain. Quand ils arrivèrent, les Féréol étaient assis sur la terrasse. Pierre tressaillit sous l'étrange regard qu'Albine lui jeta. On eût dit à la fois une interrogation et une prière. André et Honorat se continrent en face l'un de l'autre. Il semblait que, touchant enfin à l'heure de la vengeance, le marin se fût soudain calmé. Une implacable résolution se lisait dans ses yeux, mais son maintien était presque tranquille : c'était l'attitude d'un homme qui tuerait ou se ferait tuer.

Quelques chasseurs de la veille étaient restés. Comme toujours, André fut le boute-en-train. Pierre était si pâle que le Marseillais remarqua tout haut sa mauvaise mine.

Le café pris, on se répandit dans les jardins. C'était le moment d'emmener Honorat au fond du parc. Mais le marin se promenait justement avec Rémondi. Pour attendre la fin de cet entretien, Pierre se rapprochait du groupe de la châtelaine, installé au bas du perron, quand Albine se glissa à ses côtés.

— Il faut que je vous parle, dit-elle; rejoignez-moi vite au kiosque.

Sans doute elle pressentait quelque chose. En quelques instans, il eut gagné le pavillon.

Les rayons de lune, pénétrant à flots par la large fenêtre béante sur le fleuve, éclairaient le kiosque d'un demi-jour. Elle était assise sur un divan. Il resta un instant dans l'ombre, à la contempler. Enfin il s'approcha. En l'apercevant, elle se précipita vers lui.

— Pierre! cria-t-elle éperdue.

Et, défaillante, elle tomba presque dans ses bras.

— Pierre, répéta-t-elle, avec un accent de désespoir, je sais tout!

Devant cet égarement, il resta muet, déconcerté.

— Mon Dieu! vous m'effrayez! reprit-il.

— Oh! n'essayez pas de me tromper, poursuivait-elle brusquement, c'est inutile. J'ai ouvert une lettre d'Honorat à un ami de Marseille; il le charge de trouver des témoins. Vous vous battez demain!

— Non, répliqua-t-il, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est d'André.

— André?

— Oui, c'est lui qu'Honorat soupçonne. Mais vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je ne laisserai pas mon frère se battre à ma place?

— Un duel! Entre Honorat et vous? s'écria-t-elle presque en délire. Pierre, c'est impossible!

— Mais me taire et le fuir serait d'un lâche!

— Non, non, c'est au contraire me donner la preuve que je suis restée digne d'exiger de vous ce sacrifice. Honorat n'a rien à venger. Je lui confesserai tout, mon égarement, mes luttes... Ce n'est pas lui, du moins, qui me soupçonnera jamais d'avoir trahi ce que je dois à son nom, à mon père, à moi-même. Il pourra m'accuser d'avoir été folle, ingrate,.. mais ne comprenez-vous pas que je mourrais à la seule pensée que, pour me défendre, il exposerait encore sa vie?..

— Non, Albine! Ah! ne craignez rien pour lui, reprit-il amèrement. Sa vie m'est sacrée... Et que m'importe la mienne à présent?.. Il peut me frapper, je ne répondrai pas à ses coups. Je vous aime, et je saurai mourir pour vous épargner une peine.

La réponse d'Albine expira dans sa gorge.

Honorat, les bras croisés sur sa poitrine, était debout devant eux.

— C'était vous! dit-il.

Affolée, elle se dressa, et se jetant entre les deux hommes :

— Pierre, s'écria-t-elle, pour moi, je vous en conjure, je vous l'ordonne, partez!

Il est des désastres sous lesquels les plus fermes courages restent écrasés. Pierre parti, Albine à bout de forces, s'était presque évanouie. Muet, atterré devant elle, Honorat la regardait gisante, livide, sans souffle. Pris d'épouvante, il croyait l'avoir tuée. Pendant un instant, il n'eut pas d'autre pensée. Il n'osait la toucher, ne sachant pourtant détourner ses yeux, comme accablé sous ce malheur terrible. Il avait tout entendu de ce débat suprême, lui révélant l'horrible vérité. Restée pure et digne de lui, elle aimait, résignée, rivée à sa chaîne, et subissant son implacable destinée... Tout à coup, une lumière se fit en son esprit. Il se rappela ces quelques jours qui avaient précédé

son mariage... Puis, plus tard, cette réserve froide d'Albine, sa résolution de se tenir éloignée de la Tour, essayant de se soustraire à toute rencontre avec Pierre. Et il n'avait rien compris. Il avait insisté pour qu'elle rompît avec ce qu'il nommait sa sauvagerie. Il l'avait forcée, contrainte à des visites. De son côté, Pierre n'avait-il pas tenté de la fuir, de se dérober à une intimité que lui, Honorat, s'acharnait à nouer entre eux? Avec l'étrange lucidité du désespoir, il pénétrait chaque phase de cet amour ardent, involontaire, inexorable. Et, peu à peu, une sorte de revirement se faisait en lui. La colère cédait presque devant la pitié.

Enfin Albine poussa un soupir. Elle ouvrit les yeux. Pendant quelques secondes, étonnée comme au sortir d'un rêve, tout à coup, le souvenir lui revint. Elle se dressa vivement. Honorat s'approcha pour la soutenir. Ils rejoignirent la barque qui les attendait.

XXIV.

En quittant la tour, les Féréol avaient gagné leur maison. Sans un mot, ils montèrent l'escalier. Albine entra dans sa chambre; Honorat l'y suivit. Elle tomba dans un fauteuil, accablée d'une prostration morne.

Debout devant elle, il semblait presque calme. Une immense douleur altérait son visage, mais son attitude, qu'il essayait d'affermir, dénonçait une volonté énergique de lutter contre toute émotion, de dompter toute faiblesse. Pendant un instant, il la regarda. Enfin, d'un ton assuré :

— Tu l'aimais avant notre mariage, n'est-ce pas? dit-il.

Albine baissa la tête.

— Alors, pourquoi as-tu accepté de devenir ma femme? Pourquoi m'as-tu trompé, quand, sur son conseil à lui, je t'ai interrogée sur ton amour, et que tu m'as assuré que tu partageais celui que j'avais pour toi?

— Oh! ne me reproche pas cela, s'écria-t-elle d'une voix éteinte, ne m'avais-tu pas dit, avant même de parler à mon père, que, si je n'étais pas ta femme, tu mourrais?

Il s'arrêta comme frappé par ce souvenir.

— Oui, c'est vrai, répliqua-t-il en devenant blême, je n'avais rien vu, rien deviné... C'est vrai, je t'ai fait peur, tu as eu pitié. Je n'ai pas le droit de me plaindre... C'est moi, au contraire, qu'il faut accuser...

— Honorat! interrompit-elle, accablée sous cet aveu sublime. Hélas! pauvre grand cœur! c'est encore moi que tu plains.

Il fut un instant sans répondre.

— Comme tu as dû souffrir et me détester! — Écoute, reprit-il, il est des fatalités, des destinées implacables auxquelles nous ne pouvons rien. J'ai voulu te faire heureuse, moi; cette pensée-là a été toute ma vie, et je t'ai sacrifiée, ma pauvre enfant, je t'ai torturée!.. Comprends-tu quel abominable réveil!

D'un mouvement convulsif, il avait saisi ses mains.

— Et je t'accusais, et je te croyais capable d'une infamie, toi!.. qui t'es dévouée!..

— Assez! assez! murmura-t-elle, je t'en supplie...

Suffoquée, à demi défaillante, elle laissa tomber sa tête sur son épaule. Lui, regardait couler ses larmes.

— Va, reprit-il, j'aurais eu plus de courage que tu ne m'en supposes, je t'aimais assez pour me contenter de n'être que ton frère... Mais, voyons! dis-moi maintenant, que puis-je faire? comment puis-je te sauver?

Écrasée sous tant de générosité, Albine ne trouvait rien à répondre. Elle s'était redressée; de ses yeux noyés de pleurs, elle le contemplait, oubliant toute colère et toute jalousie pour s'apitoyer sur le sacrifice qu'elle lui avait fait. Prise de reconnaissance, de pitié, elle eût voulu l'abuser encore. Et ses lèvres restaient muettes. Son cœur était trop plein de son amour pour Pierre. Elle sentait que, malgré elle, il percerait jusque dans son mensonge.

— Honorat, dit-elle d'une voix grave et triste, j'ai brisé ta vie. J'aurais dû être sincère, je t'aurais fait moins de mal. Que veux-tu! Je m'étais crue plus forte, plus loyale, plus dévouée. Je m'étais crue digne de toi, enfin. Mais, ce que je puis t'assurer, c'est que je suis résolue à te consacrer le reste de ma vie. J'ai été folle, j'ai été cruelle. J'ai beaucoup à racheter, j'y parviendrai. Rompons avec ce passé maudit, sauve-moi de moi-même. Emmène-moi, partons. Laisse-moi te suivre à ton bord pour quelque temps. Je te le jure, jamais tu ne surprendras un regret. Je te ferai si heureux qu'il faudra bien que tu me pardonnes.

Un sourire triste éclaira la physionomie du marin.

— Bien vrai, tu partirais? demanda-t-il.

— Oui, dès demain, si tu veux.

Il la serra contre lui dans une étreinte passionnée, presque délirante. Puis, saisissant sa tête entre ses mains, il plongea son regard dans le regard adoré de sa femme.

Mais, tout aussitôt, ses yeux se voilèrent, et détachant ses bras de la taille d'Albine :

— Fou! fou que je suis!.. s'écria-t-il éclatant en sanglots.

Longtemps il pleura, affaissé à ses pieds. Elle ne songeait pas à le consoler. Devant cet avenir si sombre qu'il leur restait à parcourir, un même découragement les envahissait tous deux, une

même terreur. En dépit de leur résignation, de leur courage, quelle serait leur vie dans cette contrainte perpétuelle de leurs cœurs, avec ce souvenir d'un *autre* dressé entre eux?.. Honorat se remit enfin. Honteux de sa faiblesse, il se leva brusquement.

— Allons, dit-il; je te laisse, ma pauvre enfant; tu dois être brisée de fatigue.

Le lendemain, Albine descendit. La pauvre femme s'était armée d'une résolution héroïque. Ramenée au sentiment du devoir, reconquise par le dévoûment, la générosité de son mari, elle s'était juré d'immoler tout du passé, d'enterrer si bien tout souvenir de son amour coupable qu'il l'en croirait guérie. Allant jusqu'au bout du sacrifice, elle se berçait de cette idée qu'elle ressusciterait pour lui le bonheur perdu.

Honorat était déjà sorti. Un affreux émoi l'étreignit en songeant qu'il était peut-être à Romaz. Dans une anxiété mortelle, il lui fallut attendre son retour jusqu'à l'heure du déjeuner. Dès qu'elle l'aperçut, elle courut à lui.

— D'où viens-tu? demanda-t-elle.

— J'arrive de la Tour.

— Tu n'es allé que là?

— Oh! rassure-toi, répondit-il. Je ne l'ai pas vu.

Elle le regarda dans les yeux.

— Tu as peur? reprit-il avec un sourire navré. Hélas! puis-je même me battre? Il ne se défendrait pas.

Accablée, elle détourna son visage.

Il fit un effort.

— Allons! écris-lui de partir.

Elle se précipita sur ses mains, qu'elle baisa avec transport.

— D'ailleurs, reprit-il, moi-même je suis obligé de te quitter. M. Rémondi a reçu un avis pressant de sa maison de Naples. On attend le chargement de *la Claire* d'ici huit jours. Il faut que je sois à Marseille ce soir.

A cette nouvelle, Albine tressaillit et devint toute pâle. Ce départ si brusquement arrêté... Mais, devant l'air décidé d'Honorat, elle n'osa hasarder un mot.

— J'irai dire adieu à ton père tout à l'heure, reprit-il. Pendant ce temps, tu apprêteras mon bagage.

Après le repas, ils restèrent un moment dans le petit salon. Albine avait peine à retenir ses larmes. Honorat vint s'asseoir auprès d'elle.

— J'ai fait de mon mieux, ma pauvre femme, lui dit-il, crois-moi. Tout cela s'arrangera. Tu es une bonne et digne créature, tu mérites d'être heureuse, et tu me pardonneras un jour peut-être de ne t'avoir pas comprise. Mais j'ai besoin, vois-tu, de me calmer

un peu, de retrouver mon aplomb. J'ai tant souffert ici, si tu savais! Pour le moment, il vaut mieux que je m'éloigne, il vaut mieux que je sois seul.

Deux heures plus tard, Honorat quittait la Bastide. Il avait obtenu du capitaine Féréol qu'il vînt s'installer chez sa fille.

XXV.

Un mois s'était écoulé. Pierre était parti. Les grands sacrifices portent avec eux leur récompense. Ferme dans son immolation, reprise à ses occupations passées, Albine vivait, presque calme, défendant son cœur de tout souvenir, maîtrisant son âme et goûtant presque un âpre bonheur dans cette victoire cruelle. Le capitaine Féréol, qu'elle soupçonnait avoir été mis dans la confidence par Honorat, la soutenait sans qu'il y parût. Il y avait des instans où elle se sentait devinée. Un soir, elle osa pleurer devant lui.

— Va, mon enfant, dit-il, tout passe, tout se rachète...

Les nouvelles d'Honorat se suivaient et apportaient quelque diversion dans l'existence mélancolique du père et de la fille. Tout à la fièvre du métier, le marin paraissait s'être consolé peu à peu. Il remerciait Albine de ses bonnes lettres. Par elle il se laissait gagner à l'espoir. Un jour même, il lui fit entendre qu'il croyait à ses assurances d'oubli, et parla des joies partagées d'un retour très prochain. L'horizon s'éclaircissait enfin.

Un après-midi, le capitaine et Albine étaient installés sous la tonnelle, quand la porte du jardin s'ouvrit. Exupère apparut.

— Honorat nous arrive! dit Albine en faisant au matelot un signe joyeux.

Mais, quand Exupère les eut rejoints, elle resta saisie devant l'air étrange, bouleversé du marin. Pendant une seconde, elle hésita à l'interroger. Enfin, d'une voix anxieuse :

— Et Honorat? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, Exupère baissa la tête. Albine poussa un cri et tomba.

Quand elle revint à elle, on lui apprit que, dans une tempête, Honorat, en faisant son quart, avait été enlevé par un coup de mer.

Claire et André sont mariés. Albine a lutté longtemps contre son cœur. Longtemps elle a résisté aux prières de ses amis. Elle a cédé enfin. Tandis qu'elle achève pieusement son deuil à la Bastide, Pierre attend à Paris ce moment tant désiré où il la nommera sa femme, où il réalisera ce rêve si beau : l'amour dans le mariage.

JACQUES VINCENT.

LE

NOUVEAU PLAN D'ÉTUDES

Le conseil supérieur de l'instruction publique, institué par la loi du 27 février 1880, a fini ses deux premières sessions. Avant de naître, il avait fait beaucoup parler de lui et soulevé de violens débats dans les journaux et dans les chambres; il est probable qu'à propos des décisions qu'il a prises et du plan d'études qu'il vient d'établir, les discussions vont recommencer. Comme il a essayé d'être modéré et de tenir le milieu entre les opinions extrêmes, il est à craindre qu'il ne contente tout à fait personne. On l'accusera en même temps d'avoir été téméraire et timide; tandis que d'un côté on prétendra qu'il a trop conservé, on lui reprochera de l'autre d'avoir tout détruit. Il importe donc de savoir ce qu'il a fait réellement et d'apprécier l'étendue et l'esprit véritable de ses réformes.

I.

Avant tout, nous devons reconnaître que, quoi qu'on puisse dire de ce qu'il a fait, il était impossible qu'il ne fît pas quelque chose. Voilà plusieurs années que le système de nos études est très vivement attaqué. Il l'a été d'abord dans des ouvrages spéciaux qui n'étaient guère lus que des gens du métier; mais, en 1872, la circulaire de M. Jules Simon porta le débat devant le public. Depuis ce moment, le public n'a pas cessé de s'en occuper, souvent avec peu de compétence, toujours avec beaucoup de passion, en sorte qu'il s'est formé un de ces mouvemens d'opinion dont il faut

tenir compte. Que veut-on, que souhaite-t-on en réalité, et par quelles concessions peut-on espérer de satisfaire le vœu général? C'est ce qu'il n'est jamais aisé de savoir d'une manière certaine, les manifestations de l'opinion publique étant d'ordinaire un peu confuses. Celle-ci l'est plus que les autres, parce que les gens qui réclament le plus impérieusement des réformes ne s'entendent pas très bien entre eux. M. Bréal, dans l'excellent discours qu'il a prononcé devant le conseil supérieur, à l'ouverture du débat, a fait très justement remarquer que ce mouvement avait deux origines diverses, qu'il partait de deux directions opposées, qu'il faut distinguer, dans ceux qui s'accordent pour attaquer le système actuel, deux partis et par conséquent deux programmes contraires.

Les uns sont les ennemis mêmes des langues et des littératures anciennes, qui veulent les chasser tout à fait de notre enseignement et les remplacer par des études scientifiques; ils sont aujourd'hui plus nombreux et plus exigeans que jamais. Ils parlent haut; ils veulent régner dans l'école comme ils règnent dans le monde et paraissent sûrs que l'avenir leur appartient. Le temps est loin où Fontenelle s'excusait de réclamer contre les préjugés qui éloignaient des sciences une société éprise de littérature et demandait d'une façon si timide quelque place et quelque honneur pour elles. On trouvait alors que c'étaient de pures spéculations sans utilité pour la vie, « que les lignes et les nombres ne conduisent absolument à rien, » et que ceux qui s'en occupent « ne travaillent pas pour le bien public. » Ce qui est curieux, c'est que Fontenelle accepte en partie ce reproche; il se contente de dire qu'on leur trouvera peut-être des applications pratiques qu'on ne soupçonne pas; que, dans tous les cas, « il est toujours utile de penser juste, même sur des sujets inutiles; que ces connaissances serviront au moins à donner plus sûrement à notre raison la première habitude et le premier pli du vrai, et qu'enfin ce n'est pas risquer beaucoup d'amasser toujours des vérités de mathématique et de physique, au hasard de ce qui en arrivera. » Les défenseurs des sciences parlent aujourd'hui d'un autre ton, et il est sûr que les grandes découvertes qu'elles ont faites autorisent leur fierté. Les rôles sont bien changés : ce sont eux qui accusent les lettres d'être inutiles, l'étude des langues anciennes leur paraît surtout sans aucun profit, et comme ils se piquent d'être des gens pratiques, ils ne veulent pas que la jeunesse perde son temps à les étudier.

Les autres ennemis du système actuel vont beaucoup moins loin. Ils ne parlent pas de supprimer le grec et le latin, ils veulent seulement qu'on les enseigne d'une autre façon. Les reproches qu'ils adressent à nos méthodes ne sont pas aussi nouveaux qu'on le croit:

il y a longtemps chez nous qu'on pense et qu'on dit que l'Université a tort de trop retenir les élèves sur certaines études, qu'elle attache trop d'importance à des exercices qui ne sont pas fort utiles, et qu'elle en néglige d'autres dont on pourrait tirer plus de profit. Déjà Rollin et Fleury trouvaient beaucoup à reprendre dans la manière dont on enseignait les langues anciennes, et les réformes qu'ils demandaient sont précisément celles qu'on réclame surtout aujourd'hui. Ces réclamations ont pris plus de force depuis que les savans français, au lieu de vivre complaisamment renfermés chez eux et dans l'admiration de leurs méthodes et de leurs écoles, se sont avisés de jeter les yeux hors de leur pays. Ils ont trouvé chez les étrangers des façons d'enseigner qui leur donnent beaucoup à réfléchir, et il leur a semblé que la France, qui s'endormait dans l'opinion qu'elle était partout imitée et enviée, avait au contraire des leçons à recevoir des autres peuples. Les premiers qui eurent le courage de le dire ne furent pas très bien accueillis, et on leur reprocha durement de manquer de patriotisme; mais, comme leurs idées étaient justes et que les événemens se chargèrent, beaucoup plus qu'ils n'auraient voulu, d'en prouver la vérité, elles firent leur chemin et sont aujourd'hui partagées par beaucoup de bons esprits. Il y a, dans l'Université, tout un parti jeune, ardent, décidé, qui demande qu'on s'écarte des anciennes routines et qu'on inaugure résolument des méthodes nouvelles.

Voilà les deux courans dont s'est formée cette opinion commune à laquelle on a voulu donner quelque satisfaction. Mais c'était précisément la difficulté. Ceux qui ne réclament que des réformes dans les méthodes, qui veulent par exemple qu'on explique davantage et qu'on fasse moins de devoirs écrits, sont en somme assez aisés à contenter. Ils ne demandent pas de modifications radicales et conservent ce qui a fait jusqu'ici le fond de l'enseignement classique. Les autres, au contraire, veulent tout changer. La lutte entre eux et les partisans des langues anciennes dure depuis longtemps, et elle a toujours tourné à leur avantage. A chaque programme nouveau, ils obtiennent qu'on augmente la part faite aux sciences, et qu'on diminue à leur profit celle du grec et du latin. On leur a toujours cédé sans parvenir à leur fermer la bouche. Les concessions qu'on leur fait, loin de les désarmer, les excitent à demander davantage, et il est clair qu'ils ne cesseront de réclamer que quand ils seront les maîtres absolus de l'enseignement. Aussi quelques bons esprits pensent-ils que, pour se mettre enfin à l'abri de ces exigences, il faudrait prendre une mesure définitive. Le seul moyen de tout accorder leur paraît être d'établir des écoles distinctes, les unes où domineraient les lettres, les autres réservées surtout aux

sciences et principalement aux sciences appliquées. Qui empêcherait, dans les villes de quelque importance, d'avoir l'école scientifique à côté du lycée littéraire, comme, en Allemagne, la *realschule* est partout placée près du gymnase? Le public serait ainsi bien prévenu de ce qu'on fait dans chaque établissement et les pères de famille choisiraient en toute connaissance celui qui convient le mieux à l'aptitude de leurs enfans ou qui les prépare directement à leur carrière. Le lycée littéraire serait sans doute moins peuplé qu'aujourd'hui; mais ne vaut-il pas mieux qu'il ne contienne que les jeunes gens qui se destinent aux professions libérales et qui y sont propres? On saurait que c'est un établissement aristocratique, qui ne convient qu'à l'élite de la société, qu'on y enseigne largement les langues mortes et les littératures antiques, et ceux qui ont le goût et le loisir de se donner cette culture supérieure de l'esprit viendraient l'y chercher. Il ne serait pas nécessaire que ces lycées spéciaux, destinés à l'étude des lettres, fussent tous semblables. Ne pourrait-il pas y en avoir, dans le nombre, où cette étude serait poussée plus loin que dans les autres, où l'on donnerait plus de soin et plus de temps au grec, où les vers latins, ces pauvres vers partout proscrits, recevraient un asile (1)? De cette façon et avec cette variété, tout le monde trouverait à se satisfaire. On ne verrait plus s'entasser dans les mêmes établissemens cette nuée d'élèves de force et de goût divers, qui se nuisent par leur voisinage même. Chacun irait chercher le collège qui lui convient, y vivrait dans son milieu, parmi des jeunes gens qui auraient les mêmes idées que lui et se destineraient aux mêmes carrières. Les études étant librement choisies, on pourrait exiger qu'elles fussent suivies avec plus de soin, et, comme tous les élèves se décideraient d'après leurs vocations et leurs aptitudes, il y aurait, dans nos classes, moins d'indifférens et moins d'incapables. Enfin on ferait cesser l'éternel débat entre les partisans des lettres et ceux des sciences : du moment que tous pourraient suivre à leur gré le genre d'études qu'ils préfèrent, personne n'aurait plus le droit de se plaindre.

Cette solution est si naturelle qu'elle a dû se présenter à la pensée de tous ceux qui s'occupent chez nous de l'instruction publique. Par malheur, elle a le désavantage de blesser cet amour jaloux de l'égalité qui est la plus violente passion de notre pays. Aujourd'hui surtout, sous un régime démocratique, on aurait peut-être quelque

(1) C'est ce qui en réalité existe aujourd'hui à Paris. Malgré l'apparente régularité des programmes, l'enseignement n'est pas tout à fait le même dans les divers lycées : il y en a où l'on fait plus de latin et de grec que dans les autres, et, par exemple, les candidats à l'École normale savent bien où ils doivent aller pour se préparer aux examens qu'ils veulent subir.

peine à supporter ces catégories diverses de collèges destinées à des classes différentes de la société. D'ailleurs notre esprit est ainsi fait que, dans les institutions politiques comme dans les œuvres littéraires, il aime avant tout ce qui lui paraît simple, régulier, uniforme. Un seul genre de collège, comme il n'y a qu'une administration et qu'une magistrature, une éducation commune pour tout le monde, voilà son idéal, et il aurait peu de goût pour cette séparation des élèves entre des maisons différentes qui ont chacune un système particulier d'enseignement. Je crois pourtant que notre public commence à s'y faire et que les anciens préjugés sont en train de s'effacer. L'enseignement spécial, fondé par M. Duruy, et qui fut accueilli d'abord avec si peu de faveur, entre tous les jours dans nos habitudes. D'après les dernières statistiques, nous voyons que, dans les collèges communaux, il partage à peu près les élèves avec l'enseignement classique (1). Ses progrès sont beaucoup plus lents dans les lycées, où il n'a que 8,696 élèves contre un peu plus de 32,000. Ce n'est pas beaucoup encore, et il faudrait peut-être renverser ces proportions pour être dans la vérité. Dix mille élèves suffiraient, je crois, à pourvoir les professions libérales, si misérablement encombrées, si pauvres d'avenir, tandis que ce ne serait pas trop de trente mille jeunes gens pour préparer à toutes les carrières du commerce et de l'industrie. Mais enfin l'élan est donné, l'institution existe; elle commence à produire quelques fruits. Il faut la perfectionner, la doter de ressources suffisantes et de professeurs capables, la relever dans l'opinion publique. Nous sommes tous intéressés à ses succès, et les lettres en profiteront autant que les sciences, car l'enseignement spécial, en débarrassant les classes de nos lycées de tous ceux qui ne sont pas faits pour les suivre, sauvera l'enseignement littéraire.

C'est ce qui certainement arrivera dans l'avenir; mais, en attendant, l'administration de l'instruction publique, qui craignait sans doute de se heurter à des préjugés tenaces, n'a pas voulu en venir à ces mesures radicales et instituer des établissemens distincts pour les vocations différentes. Elle est restée fidèle au type unique de l'ancien collège universitaire où les lettres et les sciences sont enseignées ensemble à tout le monde, et à peu près dans les mêmes proportions. Il ne lui restait donc, pour contenter ceux qui se plaignent toujours qu'on accorde trop au grec et au latin, qu'à recourir au moyen qu'on a si souvent employé et sans beaucoup de succès, à faire des concessions nouvelles, à ouvrir plus largement nos lycées à l'étude des langues vivantes, de l'histoire, des

(1) Enseignement classique, 14,992 élèves. — Enseignement spécial, 14,012.

sciences; et pour y arriver, on était bien forcé de rendre encore un peu plus étroite la place qu'on laisse aux langues anciennes.

Tel était le fond du plan d'études que le ministre de l'instruction publique a proposé au conseil supérieur. Ce plan, très habilement conçu, séduisait l'esprit au premier abord par ses dispositions simples et symétriques. Le cours entier des études scolaires était partagé en trois périodes distinctes, de trois ans chacune, séparées l'une de l'autre par des examens sérieux de passage, et couronnées par la philosophie. La première était la période élémentaire, où l'enfant devait étudier les langues vivantes, la grammaire française, recevoir quelques notions de géographie, d'histoire de France, de calcul, d'histoire naturelle, etc. La seconde période, qui commençait avec la sixième, était surtout caractérisée par l'étude du latin. On devait la pousser assez en trois ans pour rendre l'élève capable de comprendre César, Virgile et Ovide. Le grec entrait à son tour dans l'enseignement au commencement de la dernière période, c'est-à-dire en troisième, et partageait le temps des élèves avec le français et le latin, qu'ils achevaient d'apprendre. C'étaient des divisions nettes, tranchées, une sorte de système à compartimens réguliers, comme il en faut pour plaire à des gens qui aiment l'ordre et la symétrie. Il avait de plus des avantages réels, qu'on ne pouvait pas méconnaître. Ces trois cycles distincts établissaient dans la longue durée des classes comme des coupures et des points d'arrêt qui permettaient à ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas aller plus loin de quitter le lycée avec un ensemble complet de connaissances. Quand on entame tout à la fois, comme on fait aujourd'hui, le lycée devient une sorte d'engrenage qu'il faut suivre jusqu'à la fin pour en tirer quelque profit. Dans le nouveau système, chaque partie se suffit à elle-même, et ceux qui s'arrêtent en route n'ont pas perdu leur temps à aborder des études qu'ils n'achèvent pas et qui ne peuvent laisser rien d'entier dans leur souvenir.

Mais, à côté de cet avantage, le plan d'études proposé par le ministre présentait un grave inconvénient. Il paraissait sacrifier les élèves qui vont jusqu'à la fin de leurs classes, c'est-à-dire les plus intéressans et les meilleurs, à ceux qui s'arrêtent en chemin. La préoccupation d'établir ces relais commodes, qui dispensent d'aller jusqu'au bout, avait amené à beaucoup trop reculer l'étude des langues anciennes. On pouvait penser que c'est déjà bien tard de ne commencer le latin qu'en sixième; le conseil pourtant s'y est résigné, mais il a été conduit à le faire plutôt par des considérations sociales que par des raisons pédagogiques. On a pensé qu'il y avait un intérêt public à ne pas fermer aux élèves distingués de l'école primaire l'accès du lycée et que jusqu'à un certain âge le

passage de l'un de ces établissemens à l'autre devait être facile. Il faut que l'enfant de onze à douze ans, auquel on a reconnu des qualités d'esprit remarquables et qui veut faire ses classes, ne se trouve pas dépaysé, en entrant en sixième, et hors d'état de suivre ses camarades. C'est ce qui a engagé, malgré des objections graves, à maintenir la première période de nos études dans les limites d'un bon enseignement primaire. Mais la même raison n'existait plus pour les classes élevées; aussi était-il difficile de comprendre pourquoi l'administration avait tenu à ne commencer l'étude du grec qu'en troisième. Les argumens qu'on peut alléguer contre cette mesure funeste ont été résumés avec beaucoup de force dans une note que l'association pour l'encouragement des études grecques a présentée au conseil supérieur. « La mémoire complaisante d'un enfant de onze à douze ans, disait-elle, retient à merveille les formes compliquées des déclinaisons et des conjugaisons grecques, et sa jeune intelligence prend plaisir à chacune des petites conquêtes qu'elle fait dans ce domaine. Trois ans plus tard, l'esprit de l'élève est devenu plus dédaigneux et plus exigeant : il s'intéresse davantage aux sentimens et aux idées, et d'autre part il n'est pas assez mûr encore pour découvrir dans l'étude des faits grammaticaux l'intérêt philologique qu'un esprit plus avancé pourrait y trouver. Il se rebute donc et se décourage. L'expérience d'un enseignement commencé trop tard a été fait il y a quelques années pour les langues vivantes; elle a été décisive. Ce n'était pas seulement la prononciation qui laissait à désirer, c'était la connaissance même de la grammaire et du vocabulaire. La difficulté serait bien plus grande encore avec une grammaire et un vocabulaire aussi riches que ceux du grec ancien. Quels que fussent les méthodes employées et le zèle des professeurs, on ne saurait arriver d'emblée à lire Homère, Démosthène, ou même Xénophon. Les débuts seront toujours longs, et ils sembleront à l'élève d'autant plus fastidieux, que son goût littéraire, déjà éveillé par les autres enseignemens de la classe, trouvera moins de satisfaction dans les exercices arides auxquels il sera d'abord assujetti. On demande avec raison que l'enseignement secondaire fasse connaître aux élèves plus de textes anciens qu'il ne l'a fait jusqu'ici. Comment espérer qu'ils lisent désormais plus de textes grecs s'ils apprennent l'alphabet à quatorze ans et sortent du lycée à dix-sept? » L'association concluait en demandant que le grec fût commencé au début, tout au moins au milieu de la classe de cinquième; le plan d'études le reculait jusqu'en troisième. Après une très vive et très longue discussion, le conseil, à une forte majorité, a pris un terme moyen; il a décidé qu'on entamerait le grec avec la quatrième, et pour que l'étude en fût

tout d'abord poussée avec vigueur, il a demandé que la première année, on y consacrât sept heures par semaine.

II.

Ainsi, dans le nouveau plan d'études, le latin et le grec reculent de deux classes (1). C'est une innovation grave, dont il est naturel qu'on se soit beaucoup ému. On répond, il est vrai, à ceux qui s'en plaignent que, si désormais on apprend moins longtemps les langues et les littératures anciennes, on les étudiera mieux, qu'on donnera moins de temps à des exercices inutiles et qu'il en restera davantage pour les travaux sérieux, enfin qu'en marchant plus vite on rattrapera bientôt les années perdues. Ainsi les réformes qu'on va inaugurer sont présentées comme une sorte de compensation et d'équivalent qui feront regagner d'un côté ce qu'on aura sacrifié de l'autre. Nous voilà donc amenés à chercher de quelle nature sont ces réformes, en quoi elles consistent, et à voir si l'on en peut raisonnablement attendre tout ce qu'on se promet.

Ici encore il faut d'abord reconnaître que ce n'est pas tout à fait de gaîté de cœur, et pour le plaisir de changer ce qui existe, qu'on s'est jeté dans les innovations, ou, comme prétendent quelques personnes, dans les aventures. On disait depuis longtemps qu'il y avait quelque chose à faire et l'on trouvait que le profit qu'on tire de nos études n'était pas en rapport avec le temps qu'on y consacre. C'était l'opinion même de gens fort attachés aux anciens usages et qu'on ne peut pas accuser d'aimer beaucoup les révolutions. En 1831, M. Guizot écrivait à l'un de ses amis, à propos de son fils aîné, qui achevait ses classes : « François va faire sa philosophie et des mathématiques : c'est un nouveau monde ; il est dégoûté de l'ancien. Il a fallu toute sa douceur et sa confiance en moi pour que cette dernière année de grec et de latin ne lui fût pas nauséabonde. Évidemment il y a là quelque chose qui ne répond plus à l'état actuel, à la pente naturelle de la société et des esprits. Je ne sais pas bien quoi, je le cherche. » Et un peu plus loin : « L'enseignement est trop maigre et trop lent. Il y a trop loin de l'atmosphère intellectuelle du monde réel à celle du collège. Pour dire vrai, le collège et presque tout notre système d'instruction publique sont encore faits à l'image de notre ancienne société. Les rêveries du XVIIIe siècle, les sottises de la révolution en ce genre, nous ont dégoûtés, et justement, des essais nouveaux qui ont si mal réussi,

(1) D'après le plan d'études de 1874, l'étude du latin commençait en huitième et celle du grec en sixième.

et, en rentrant dans l'ancienne voie, nous sommes retombés dans l'ancienne ornière. Il faudra en sortir, mais avec grand'peine et grande précaution (1). »

C'est précisément ce qu'on a voulu faire dans le nouveau plan d'études. Il a semblé à beaucoup de bons esprits, comme à M. Guizot, que cette fatigue, cette langueur des élèves vers la fin des études venait de ce que « l'enseignement était trop maigre et trop lent. » Si nous les trouvons alors si tièdes et si froids devant ces chefs-d'œuvre qui devraient les transporter, n'est-ce pas parce que nous leur versons l'antiquité à trop petite dose, et que nous les retenons trop longtemps sur les mêmes morceaux? Ils sont admirables sans doute; ils méritent d'être vus de près et commentés en détail; nos pères prenaient un plaisir singulier à les savourer lentement, ils s'en faisaient l'application à eux-mêmes, ils étaient heureux d'en tirer des réflexions générales qui les ravissaient sur le caractère des hommes et la connaissance du monde. Par malheur, ce plaisir est devenu moins vif aujourd'hui. C'est le goût de l'histoire qui l'a remplacé; il règne en maître dans toute la littérature, il est devenu la première passion de tous les esprits. Ces Grecs et ces Romains, dont on nous fait admirer les ouvrages, nous voulons les voir vivans et vivre avec eux. Pour connaître l'antiquité et la voir vivre, il ne suffit pas de relire sans cesse quelques fragmens détachés des grandes œuvres qui en contiennent l'esprit, il faut avoir lu des ouvrages entiers, ou du moins des parties entières d'ouvrages. C'est la méthode qui a si bien réussi à l'Allemagne et qui a conservé chez elle le goût des bonnes études; c'est celle aussi qu'on a suivie chez nous jusque vers le milieu du XVIIe siècle, et qui a trempé les esprits vigoureux de la Renaissance. Nous devons y revenir; c'est un point sur lequel tout le monde à peu près s'accorde. Mais pour que les élèves puissent lire davantage, il faut qu'ils arrivent à comprendre plus vite, et cette habitude ne s'acquiert pas sans quelque préparation. Il est nécessaire qu'on les accoutume à n'être plus dépaysés en présence d'un texte qu'ils ne connaissent pas, à se tirer aisément d'affaire tout seuls, et à se passer du dictionnaire, qui commence par être un secours et devient bientôt une servitude. On y arrive en rendant plus fréquent dans les classes l'exercice du thème oral et du thème instantané, pratique excellente que notre université n'a pas assez franchement accueillie et qui produit ailleurs d'excellens fruits. Elle force l'élève à marcher plus vite, elle le familiarise avec les mots et les tournures, elle donne à sa mémoire plus de ressources, plus de vivacité

(1) Cette citation est tirée du livre que vient de publier Mme de Witt sur son père, et qui est intitulé : *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis.*

à son intelligence, elle l'accoutume à ne compter que sur lui. De là il arrive avec moins de peine à expliquer plus rapidement. A la vérité, ces exercices, s'ils étaient seuls, pourraient l'habituer à l'improvisation et à l'à-peu-près; mais en les combinant dans de justes mesures avec les versions écrites et les thèmes médités à loisir, on évitera le danger. Quand les élèves auront moins de peine à comprendre leurs auteurs, ils éprouveront plus de plaisir à les lire. On peut espérer qu'il arrivera alors ce que l'Université a toujours demandé, ce qu'elle a très rarement obtenu. Les jeunes gens compléteront eux-mêmes l'enseignement de leurs professeurs, ils liront dans les études ce qui n'a pu être lu en classe. On les y exhortera de toutes les manières, on leur mettra dans les mains les grands ouvrages dont on souhaite qu'ils prennent quelque connaissance, et, comme ils courent le risque d'être plusieurs fois arrêtés dans ces lectures solitaires, on les laissera user de quelque bonne traduction qui leur donnera le sens des phrases quand ils seront embarrassés à le saisir. Ce travail personnel de l'élève est de la plus grande importance. Il faut que, même quand il est sous un maître, il s'habitue à n'en avoir pas toujours besoin. Le rôle du maître consiste à le rendre capable de se passer de lui; suivant le mot charmant de Fontenelle au cardinal Dubois, il travaille à se rendre inutile.

Mais pour lire, pour réfléchir à ses lectures, il faut du temps, et le temps est ce qui manque le plus aux bons élèves. On a entassé tant de matières, tant d'études diverses dans nos lycées, qu'il n'y reste plus une heure de libre. Pour remédier à cet encombrement, il n'a pas paru suffisant de diminuer les compositions écrites, qui avaient fini par devenir trop nombreuses et trop importantes, il a fallu se résoudre à quelques sacrifices plus graves. Parmi les exercices qu'on a définitivement retranchés se trouvent les vers latins. Ils avaient été déjà condamnés, il y a huit ans, par M. Jules Simon, dans sa fameuse circulaire, et l'on se souvient des récriminations violentes que cet arrêt prononcé à l'improviste avait soulevées parmi les professeurs et au dehors des lycées. Depuis cette époque, on s'est habitué peu à peu à ce sacrifice, et je crois que la suppression des vers latins trouvera nos professeurs satisfaits ou résignés. Est-ce à dire qu'ils reconnaissent que c'est un exercice tout à fait inutile? Non, sans doute. Nous l'avons vu souvent cultivé avec passion dans les classes; il avait charmé des esprits curieux et distingués : et, pour n'en citer qu'un, j'ai entendu Sainte-Beuve s'irriter contre ceux qui attaquaient les vers latins et prétendre que rien n'avait plus servi à exercer son goût et à former son intelligence. Il est sûr pourtant qu'ils n'ont plus que de rares fidèles, que

dans la plupart des collèges de province, ils ont en réalité cessé d'exister, que les services qu'ils pouvaient rendre n'étaient pas en rapport avec le temps qu'ils demandaient, et que, dans tous les cas, on peut les remplacer par d'autres travaux dont les élèves tireront à peu près les mêmes profits. On leur enseignera, comme on fait partout, la quantité des mots, en même temps que la grammaire; ils apprendront la métrique par l'étude approfondie des odes d'Horace. Quant aux beautés poétiques de Lucrèce et de Virgile, le professeur les leur fera comprendre par ses analyses et ses réflexions : il n'est pas plus indispensable de faire des vers latins pour en avoir le sentiment que de faire des vers grecs ou des vers français pour apprécier Sophocle ou Racine.

On voulait aller plus loin. Il a été question de sacrifier aussi la composition latine, et ce n'est qu'après une très vive discussion qu'elle a été conservée. Les raisons qu'on donnait pour la supprimer semblaient d'abord spécieuses. On affirmait que l'habitude d'écrire en latin se perdait dans les collèges, et qu'en réalité ce qu'on achevait de détruire était déjà plus qu'à moitié mort (1); on faisait remarquer que cet exercice est celui qui prend le plus de temps et produit le moins de fruits. N'est-ce pas une misère que les écoliers, après sept ans passés à traduire du français en latin et du latin en français, à noter les bonnes expressions des auteurs qu'ils expliquent, à faire toute sorte d'études préliminaires et préparatoires, n'arrivent à composer que ces discours étranges qu'un Romain n'aurait pas compris, et qui ne sont ni français ni latins? Il fallait donc reconnaître qu'ici encore l'effort n'était pas proportionné au résultat et qu'il est plus simple de ne plus se donner tant de peine pour un si maigre profit. Une raison plus grave encore, et qui semble d'abord sans réplique, c'est que le maintien de la composition latine paraissait contraire à l'esprit même des réformes qu'on voulait instituer. Que cherchait-on surtout à faire et où était la nouveauté de l'œuvre qu'on préparait? M. Jules Simon l'avait exprimé, dans sa circulaire, en termes frappans, qui étaient devenus le manifeste de tous les jeunes réformateurs : « Le latin, disait-il, n'est complètement une langue morte que depuis notre âge. Il a été d'abord la langue d'un peuple, ensuite celle de toute une classe d'hommes savans et lettrés qui l'employaient pour leurs écrits, pour leur correspondance et pour l'enseignement. Ce fut une témérité à Descartes d'écrire en français le *Discours sur la méthode*. Il fut traduit en latin sur-le-champ, et plusieurs des ouvrages qui, au XVIIe et même au

(1) Ces affirmations sont un peu exagérées. Cette année, au concours général, le discours latin des élèves de Paris s'est trouvé beaucoup plus remarquable qu'à l'ordinaire. Quant aux élèves de province, leurs copies n'étaient ni meilleures ni plus mauvaises que celles des années précédentes.

XVIIIe siècle, ont exercé une influence prépondérante sur les progrès de l'esprit humain, ont été écrits en latin. Mais le latin est maintenant une langue morte dans toute l'étendue du terme, et les progrès de l'enseignement des langues vivantes achèvent, complètent cette transformation. On étudiera désormais le latin pour le comprendre et non pas pour le parler. » S'il était vrai de prétendre « qu'on apprend les langues vivantes pour les parler et les langues mortes pour les lire, » ce qui est le principe même du nouveau plan d'études, on était en droit de penser que les compositions latines n'y peuvent plus avoir la même importance qu'autrefois; et comme il paraissait sûr que si on les conserve, même réduites et abaissées, par la force de l'habitude elles tendront à reprendre leur ancienne place, on en concluait qu'il fallait se résoudre à les supprimer entièrement.

Ces raisons n'ont pas autant de force qu'on pense, et il est assez aisé d'y répondre. Je reconnais qu'on prend beaucoup de peine et qu'on dépense beaucoup de temps pour enseigner aux élèves à écrire un assez médiocre latin; mais il y a ici autre chose à considérer que le résultat. L'unique profit et le plus grand n'est pas dans ces quelques phrases suspectes qu'ils parviennent à aligner après six ou sept ans de travail; il est dans les connaissances de toute sorte qu'ils acquièrent sur la route. Quand on songe à tout ce qu'ils apprennent de logique grammaticale dans ces efforts pour construire leurs phrases, et que c'est en vérité tout le mécanisme, ou plutôt toute la philosophie du langage qu'on leur enseigne sans qu'ils s'en doutent, on ne trouve pas qu'ils aient perdu leur temps. Il y a des études, et celle-ci est du nombre, où le chemin parcouru a plus d'importance que le but où l'on arrive. Dans ce cas, il n'est pas très raisonnable de se plaindre que le chemin soit trop long. L'autre argument n'est pas non plus sans réplique. On nous répète comme un axiome « qu'on apprend les langues vivantes pour les parler et les langues mortes pour les lire. » A merveille! mais ne convient-il pas d'ajouter que pour les lire il faut d'abord les savoir? Or, on s'accorde à reconnaître que le moyen le plus sûr de savoir à fond une langue, c'est de la parler. Celui qui se contente de traduire n'a pas toujours besoin, pour comprendre son auteur, de connaître le sens précis des mots. Très souvent la place qu'ils occupent dans la phrase les lui fait deviner. Au contraire, quand il soutient un entretien, il est bien forcé d'employer le mot propre, s'il veut se faire entendre, et l'effort qu'il fait pour le trouver le grave dans son esprit. Par malheur, nous n'avons pas cette ressource avec le latin, qui est une langue morte; mais s'il n'est pas possible de le parler, nous pouvons au moins l'écrire, et les avantages sont à peu près semblables. Ainsi, le thème d'abord, puis,

quand le thème commence à lasser, la composition latine, sont des exercices qui rendent à peu près les mêmes services que les conversations dans les langues vivantes. Ils forcent les élèves à se familiariser avec les mots et les tournures, à en savoir la signification précise, de façon à les reconnaître et à les comprendre quand ils les retrouvent dans les auteurs qu'ils expliquent; en sorte qu'on peut dire que, s'ils écrivent le latin, c'est pour arriver plus facilement à le lire. De cette manière, le maintien de la composition latine ne contrarie en rien les nouvelles réformes et rentre tout à fait dans le programme de M. Jules Simon.

Elle a encore une autre utilité dont il faut dire un mot : elle apprend mieux que tout le reste aux élèves à mettre en ordre leurs idées, à les exprimer avec clarté, à les développer avec suite, en un mot à composer. C'est le grand art français; il faut se garder de le compromettre. On dira peut-être que, pour en apprendre les secrets, les élèves n'ont pas besoin d'avoir recours aux exercices latins et qu'il leur suffira de faire des compositions françaises. Ils le pourraient sans doute; je crois pourtant que le latin vaut mieux. Quand on écrit dans sa propre langue, le travail qu'on fait est si naturel qu'on n'en saisit pas l'artifice. Au contraire, la peine qu'on prend et la gêne qu'on éprouve pour exprimer ses idées dans une langue étrangère fait mieux apercevoir les procédés qu'on emploie. De plus, on y trouve cet avantage d'être forcé d'écrire avec moins de rapidité. D'ordinaire, les enfans auxquels on donne des lettres ou des narrations à faire ne savent pas se borner; ils mettent tout ce qui peut se dire et ne se donnent pas le temps de choisir. On débute presque toujours par l'intempérance, et il n'est pas toujours aisé de s'en corriger, quand on a le malheur d'en avoir pris l'habitude dès les premières années. Il n'y a pas moyen d'aller si vite, quand on veut exprimer sa pensée en latin. Ce n'est pas du premier coup qu'on trouve le mot ou la tournure qui conviennent, et pendant qu'on les cherche, la réflexion a le temps de s'éveiller. Apprendre à réfléchir, c'est la première science et la plus difficile pour les enfans. Une fois qu'ils la possèdent, ils l'appliquent au français comme au latin et se trouvent écrire bien leur langue sans l'avoir presque apprise. C'est ce qui est arrivé à Descartes, à Bossuet, à La Bruyère et à tout le XVIIe siècle. Pour ces raisons, on a cru devoir conserver les compositions latines, en les rendant toutefois moins fréquentes et plus variées.

Les heures que laissent libres la suppression du vers latin et la réduction des compositions écrites sont disputées avec acharnement par les sciences et les langues vivantes. On en a réservé une bonne partie pour l'étude du français, et personne, je crois, ne

sera tenté de s'en plaindre. Désormais, on accordera plus de temps, dans nos lycées, à la langue et à la littérature nationales, et on les étudiera d'une façon un peu nouvelle. Assurément, c'est la lecture et l'analyse des chefs-d'œuvre du XVIIe et du XVIIIe siècle qui doivent être le fond d'un enseignement classique; aussi est-ce sur les auteurs de cette époque qu'on retiendra le plus l'attention des élèves. Il ne faut pas pourtant qu'ils croient que l'esprit français s'est révélé tout d'un coup, vers la fin du règne de Louis XIII, et qu'ils ignorent tout à fait par quelles lentes préparations il s'est formé. Ils doivent nécessairement connaître quelque chose de ce XVIe siècle, si original, si varié, si vivant, et il n'est pas possible qu'ils quittent le lycée sans avoir rien lu de Montaigne, de Rabelais, de Calvin, de Ronsard. Il est même bon qu'ils remontent plus haut, jusqu'aux origines mêmes de notre langue. On leur dira sommairement comment elle est née et par quelles transformations elle a passé avant de devenir ce qu'elle est. Ce sera une récréation très vive pour leur jeune curiosité que de suivre l'histoire d'un mot à travers les âges et de recevoir en chemin quelques élémens d'étymologie française et de grammaire historique. Il ne s'agit pas sans doute d'en faire des érudits, mais on ne doit pas non plus leur laisser tout à fait ignorer le passé. Songeons que la France du moyen âge a dominé le monde par sa littérature, que ses épopées et ses fabliaux ont été partout traduits ou imités, que, dans les pays les plus éloignés et les plus barbares, on avait les yeux sur elle et l'on vivait déjà de son esprit, comme du temps de Louis XIV et de Voltaire. C'est de tous ces souvenirs glorieux que se compose l'amour de la patrie : il n'en faut rien perdre, si nous ne voulons pas qu'il s'affaiblisse. Pour aimer la France comme il convient, il faut la connaître à tous les momens de son histoire et dans toutes les manifestations de son esprit.

III.

Les réformes dans les études des collèges devaient nécessairement amener des changemens dans le programme du baccalauréat. Il était du reste assez difficile de le laisser comme il est. Dans ces derniers temps, on l'a beaucoup attaqué, et il ne paraît pas facile de le défendre. De toutes les institutions universitaires, il n'en est pas qui ait été plus souvent modifiée que le baccalauréat. Depuis qu'en 1840, M. Cousin porta la main sur les décrets de 1808 pour rendre les examens plus sérieux et les programmes plus uniformes, il n'y a presque pas de ministre qui n'y ait changé quelque chose.

Les mesures qu'on a prises étaient réclamées par l'opinion; elles ont paru toutes bonnes au début, mais à l'usage aucune n'a réussi; c'est toujours à recommencer. Il faut que le mal soit très profond pour avoir résisté à tant de remèdes.

Mais, s'il est difficile de le guérir, il est aisé d'en découvrir la cause. Tout le monde reconnaît que le baccalauréat a perdu son ancien et son véritable caractère. Il n'était au début, il n'aurait jamais dû être qu'une sorte de vérification de la force des élèves, une manière de constater qu'ils avaient suivi leurs classes jusqu'au bout et qu'ils en avaient tiré quelque fruit. Il est devenu un examen indépendant et tyrannique qui exerce une influence souveraine sur tout notre système d'éducation. Les rôles se sont trouvés tout à fait changés; au lieu d'être fait pour les études, de se modeler sur elles, il a forcé les études à se régler sur lui. Dès la troisième, il est le phare qu'on ne quitte plus des yeux. On ne fait plus ses classes pour elles-mêmes, on n'apprend plus pour apprendre, on abandonne l'étude désintéressée, la seule qui profite à l'esprit; on ne pense qu'à être bachelier. Comment voulez-vous qu'on songe encore à se laisser émouvoir par les œuvres des grands écrivains, qu'on les lise avec passion, qu'on leur livre son âme? Toutes ces émotions sont inutiles à l'examen; c'est du temps perdu, et l'on n'a pas de temps à perdre quand il s'agit de préparer d'aussi formidables programmes. Il arrive donc que les bons élèves, qui se sentent prêts pour l'examen, se hâtent de le subir. Ils franchissent des classes, ils demandent des dispenses pour avoir plus tôt fini, et il faut avouer que, s'il ne s'agit plus que d'être bachelier, ils n'ont pas tort de le devenir aussitôt qu'ils le peuvent. Quant aux médiocres et aux mauvais, qui voient flamboyer à l'horizon de leurs études la sinistre épreuve, ils y songent avec terreur, et, au lieu de faire tranquillement leurs classes et d'écouter leurs professeurs, ils se nourrissent de résumés, ils apprennent des réponses toutes faites et ne cultivent que la littérature de manuel, la pire de toutes. Encore quelques années de ce régime, et notre instruction classique sera perdue.

Que faire pour échapper à ce danger? Supprimer le baccalauréat? C'est un remède héroïque auquel on se résignerait assez volontiers si l'on ne craignait qu'il n'en sortît un mal encore plus grand. N'oublions pas que nous sommes régis par la loi de 1850, et que chez nous l'enseignement est libre. J'ajoute qu'il n'est pas à souhaiter qu'il cesse de l'être : la liberté a de grands avantages auxquels on ne doit jamais volontairement renoncer; mais elle a aussi des inconvéniens dont il faut se préserver le plus qu'on peut. S'il n'y a plus d'examen à la fin des classes, quelle garantie reste-

t-il aux pères de famille et à l'état pour connaître la force des études dans les établissemens libres? Je me souviens qu'il y a longtemps j'ai entendu un des hommes les plus distingués de l'Angleterre, M. Matthew Arnold, grand critique et grand poète à la fois, et qui de plus a beaucoup réfléchi sur l'éducation, nous dire à quel degré d'abaissement l'instruction secondaire était tombée dans cette grande cité de Londres, où tout le monde, sans contrôle, sans diplôme, était libre d'ouvrir un collège. Il montrait les pères de famille dupés par les plus audacieux charlatans; il racontait que des spéculateurs véreux, après avoir tenté sans succès les entreprises les plus singulières, n'hésitaient pas à ouvrir des écoles et y appelaient le public par ces annonces pompeuses dont les peuples anglo-saxons possèdent le secret. Comme ils se faisaient entre eux une concurrence de bon marché et que, pour faire moins payer les élèves, ils ne payaient pas les professeurs, ils étaient forcés de prendre au rabais, dans les derniers bouges, des maîtres munis de titres imaginaires, qui ne pouvaient pas enseigner aux autres ce qu'ils n'avaient jamais su : en sorte que, pour échapper à ces misères, M. Matthew Arnold souhaitait que l'Angleterre fût dotée d'une sorte de baccalauréat. Quand on voit d'autres nations désirer de l'établir chez elles, il n'est peut-être pas très prudent de le détruire chez nous. Il est vrai qu'on a proposé de le remplacer par des examens particuliers qui seraient subis au début des différentes carrières; mais ces examens, en supposant qu'on les établisse, ne parviendraient jamais à tenir la place du baccalauréat et à rendre les mêmes services. Ils pourront prouver qu'on est propre à occuper la place qu'on demande, ils ne certifieront pas qu'on a tiré du profit de l'enseignement du collège. Ils n'embrasseront jamais l'ensemble des études, mais seulement ce qu'il est nécessaire de connaître pour exercer une certaine profession. Les élèves, qui le sauront, ne s'occuperont, dans leurs classes, qu'à préparer les examens de la profession à laquelle ils se destinent. On se spécialisera donc de très bonne heure, et il faudra renoncer à cet enseignement général, qui fait l'homme, pour se vouer, dès le début de la vie, à l'apprentissage d'un métier. A ce prix, la suppression du baccalauréat coûterait trop cher.

Plus je réfléchis à cette question délicate, plus je pense qu'il n'y a qu'une manière de la résoudre (1). Il faut ramener à tout prix le baccalauréat à ce qu'il devrait être; il faut en faire une simple vérification des études du collège. Il ne doit être qu'un examen de

(1) Cette solution a été développée par M. Beaussire dans les séances de la société pour l'étude des questions de l'enseignement supérieur.

passage, comme celui qui, dans les nouveaux programmes, conduit d'une division à l'autre; seulement celui-là, étant le dernier de tous et le plus important, doit être aussi le plus sérieux. Le jury pourrait être composé des professeurs mêmes de l'établissement, présidés par un délégué de l'état; une loi déterminerait la forme et les matières de l'examen. C'est ainsi que les choses se passent en Allemagne, et personne ne s'en plaint. Le premier avantage que j'y trouve, c'est que les professeurs de nos facultés seraient délivrés d'une besogne fastidieuse qui leur fait perdre, sans profit pour personne, un temps qu'ils doivent à la science. D'un autre côté, l'élève, qui comparaît devant des professeurs qu'il connaît et qui le connaissent, est moins exposé à se troubler et montre tout ce qu'il sait. Enfin le délégué de l'état, s'il est bien choisi, s'il remplit sérieusement son devoir, peut empêcher toute complaisance fâcheuse. Voilà le système qui me paraît, en principe, le plus simple, le plus juste et le plus vrai.

Je sais bien qu'on peut élever contre ce système une objection grave. Des examens ainsi faits se comprennent dans les lycées de l'état; mais nous ne vivons plus sous le régime du monopole, l'enseignement est libre, et beaucoup de jeunes gens sont élevés en dehors de l'Université. Convient-il de les condamner sans pitié au baccalauréat, et s'il est vrai que ce système soit si mauvais et produise d'aussi tristes résultats, est-il juste qu'une grande partie, presque la moitié de notre jeunesse, soit forcée de le subir? Mais, alors, que faut-il faire? Pour moi, j'avoue que je ne verrais pas de grands inconvéniens à donner à quelques établissemens libres, sous certaines conditions et avec certaines réserves, le droit dont jouiraient ceux de l'état. On l'accorderait, par un décret spécial, à ceux où l'on saurait que les études sont bien faites et qui posséderaient, par exemple, un nombre déterminé de professeurs pourvus de leurs grades universitaires. Il ne serait pas à craindre que, dans un collège important, bien dirigé, où les principales classes sont faites par des licenciés, le niveau des études fût trop abaissé, et, en choisissant bien le délégué de l'état devant qui on subirait les épreuves, on pourrait croire que les examens seraient sérieux et mériteraient toute confiance. Quant aux jeunes gens élevés dans leurs familles ou dans les établissemens qui n'auraient pas le droit de décerner des diplômes, il resterait pour eux la ressource de l'ancien baccalauréat : comme il ne fonctionnerait plus que pour quelques candidats et à de plus rares intervalles, il ne pourrait plus avoir sur nos études l'influence déplorable que nous avons signalée.

Mais ces changemens radicaux ne sont pas de ceux qu'on peut décréter en un jour. Ils demandent à être pesés, mûris, et il est

besoin d'y habituer d'avance l'opinion publique. En attendant qu'on puisse transformer le baccalauréat en un simple examen de fin d'études, il faut bien le prendre comme il est et se contenter de l'améliorer, puisqu'on ne peut pas le détruire. Mais ici encore les plus grandes difficultés se rencontrent. Quand on porte la main sur le baccaulauréat pour le modifier, on se trouve forcé de choisir entre deux fâcheuses alternatives : si l'on veut diminuer le programme, on fait assurément une œuvre méritoire à laquelle tout le monde applaudira; mais il se trouve que les matières dont on délivre l'examen sont aussitôt abandonnées dans les classes, et que ce qui est ici un grand bien devient un mal ailleurs. Si au contraire on songe à l'intérêt des classes, et si l'on veut que tout qui s'y enseigne soit représenté dans l'examen, on en fait une véritable encyclopédie, qui exige qu'un enfant porte dans sa tête un cours de science universelle : en sorte que cette institution a le triple inconvénient qu'on ne peut ni la garder, ni la détruire, ni même la réformer sans danger.

Le conseil pourtant a tenté quelques réformes, mais il s'en est tenu aux plus nécessaires. Il a conservé la division du baccalauréat en deux épreuves, qui a paru donner de bons résultats. La dernière épreuve s'est allégée des langues vivantes, qu'on a renvoyées au premier examen, où elles semblent être mieux placées; mais en revanche on y a ajouté une composition scientifique que réclamaient depuis longtemps les professeurs de mathématiques et de physique, avec cette réserve « que le sujet, pris dans le programme de la classe de philosophie, aurait un caractère général, et qu'en outre le coefficient de cette composition serait inférieur de moitié à celui de la dissertation philosophique. » Cette innovation ne me semble pas heureuse : elle surcharge l'examen sans beaucoup de profit, les sciences ayant déjà une grande place dans les épreuves orales. De leur côté, les langues anciennes ont timidement réclamé une compensation aux pertes qu'elles ont à subir dans la nouvelle organisation des études, et l'on a décidé que les auteurs grecs et latins, portés sur le programme de philosophie, seraient expliqués dans leur texte. De cette manière, les langues classiques ne seront pas tout à fait exclues de la classe qui est le couronnement de toutes les autres et accompagneront les élèves jusqu'à leur sortie du lycée.

Le premier examen, quoiqu'on y ait ajouté les langues vivantes, se trouvera en réalité assez diminué. D'abord la composition latine, sur la demande de presque tous les professeurs, est supprimée. L'histoire de cette composition est vraiment curieuse à connaître. Tout le monde battit des mains lorsqu'un ministre bien intentionné

pour les lettres anciennes eut l'idée de l'introduire dans les épreuves du baccalauréat. Il semblait que les études latines allaient renaître; mais on avait compté sans l'industrie des jeunes gens et l'adresse des préparateurs. Les élèves, à ce qu'il semble, n'avaient rien de mieux à faire, pour se préparer à cette terrible composition, que de suivre régulièrement leurs classes et de faire les devoirs que leur donnent leurs professeurs. C'est ce que font les meilleurs, et ils s'en trouvent bien. Mais les autres, à qui la route semblait ainsi trop longue et trop détournée, ont cherché une préparation plus directe. Ils se sont mis de bonne heure à apprendre par cœur des bribes de phrases, des généralités qui veulent tout dire et peuvent se placer partout, à peu près comme les réponses ambiguës des diseurs de bonne aventure. Toute l'habileté consiste à les coudre ensemble et à les rapporter avec plus ou moins de violence au sujet proposé. Pourvu que ce tissu d'idées vagues soit exprimé dans une langue à peu près correcte, l'examinateur, faute de mieux, est bien forcé de s'en contenter. C'est un véritable tour de force, qui n'apprend aux élèves ni à penser, ni à écrire. Il n'y a donc pas à beaucoup regretter la composition latine. Mais la composition française, par laquelle on la remplace, n'aura-t-elle pas d'autres désavantages, et peut-être de plus grands? C'est ce qu'apprendra l'avenir (1).

Une autre innovation qui sera, je crois, approuvée par tout le monde, consiste à supprimer le programme détaillé des auteurs latins, grecs et français sur lesquels les élèves doivent être interrogés. Il est dit simplement « qu'ils sont tenus d'expliquer les textes prescrits pour les classes de troisième, de seconde et de rhétorique. » Mais comme c'était un champ trop vaste, et qu'en exigeant trop on s'exposait à ne rien obtenir, il a été décidé « que, conformément à une pratique usitée dans d'autres examens, le candidat pourrait désigner, pour chaque classe et pour chaque langue, le prosateur et le poète sur lequel il désirait être interrogé. » On a pensé que les élèves désigneraient toujours les auteurs qu'ils ont expliqués dans leurs classes, et qu'ainsi le baccalauréat se trouverait, au moins par cette épreuve, ramené à ce qu'il devrait être, qu'il deviendrait la vérification des études faites et une sorte de sanction du travail du lycée.

(1) Il ne faut pas oublier une innovation assez importante par les conséquences qu'elle peut avoir. On a décidé que, pour faire la version latine, l'élève n'aurait d'autre secours qu'un court lexique approuvé par l'administration. Cette mesure amènera un jour ou l'autre la suppression des dictionnaires. Ils sont déjà proscrits dans les épreuves pour l'admission à l'École des chartes.

IV.

Voilà quelles sont les principales réformes que le nouveau plan d'études introduit dans nos écoles. Il nous reste à chercher, en finissant, si l'on peut en prévoir les conséquences, et ce qu'il y a de fondé dans les plaintes des gens qui affectent de les déplorer et dans les éloges de ceux qui les portent aux nues.

Nous pouvons affirmer d'abord, avant tout examen, que ces éloges comme ces plaintes doivent être fort exagérés. On met aujourd'hui une passion singulière à discuter toutes les questions qui touchent à l'enseignement. Elles ont le privilège d'exciter même les gens sages, de faire sortir les meilleurs esprits de leur rectitude ordinaire, et comme nous sommes naturellement intolérans et que nous aimons à prononcer des anathèmes, nous nous excommunions les uns les autres à propos des vers latins et des langues vivantes. C'est beaucoup de bruit pour peu de chose. En réalité, les méthodes ne font jamais tout le bien ou tout le mal qu'on en attend. Pour prévoir ou expliquer leur succès, il faut tenir grand compte des circonstances au milieu desquelles elles naissent et des dispositions de ceux qui sont chargés de les pratiquer. Il en est d'elles comme des remèdes, qui n'ont qu'un temps pour guérir : lorsqu'elles sont nouvelles et acceptées par l'opinion, il y a une sorte d'accord général et de bonne volonté commune qui les font réussir. On peut dire qu'il n'y en a point qui soient absolument bonnes, car les meilleures et les plus raisonnables ne conviennent pas à toutes les époques et n'ont pas de prise sur tous les esprits. Il n'y en a pas non plus d'absolument mauvaises, et celles dont on ne tire pas un profit direct servent toujours à quelques-uns par l'effort même qu'elles demandent. Il faut donc être très convaincu, quand on s'occupe de l'éducation de la jeunesse, qu'elle peut se faire de beaucoup de façons et qu'on arrive au but par des routes très diverses.

Il est certain pourtant que quelques-uns de ces chemins sont plus directs et plus courts que les autres, et qu'il est sage de les préférer. Si l'on peut à la rigueur réussir avec toutes les méthodes, il faut se décider pour celles où le succès est le plus rapide et le plus sûr, et en supposant qu'il n'y en ait point qui s'accommodent à tous les esprits, la raison nous conseille de choisir celles qui sont appropriées à l'intelligence du plus grand nombre. Il y a dans l'éducation quelques principes généraux établis sur l'expérience de tous les siècles et dont il serait dangereux de s'écarter. On peut, par exemple, affirmer que l'enseignement qui convient le mieux à

la jeunesse est celui des langues, des littératures, de l'histoire, c'est-à-dire l'enseignement littéraire. Il a ce double avantage que l'enseignement scientifique ne possède pas au même degré d'être accessible à tout le monde et de former à la fois l'esprit et le cœur, c'est-à-dire l'homme entier. Aussi est-il partout le fondement de l'éducation. Mais doit-il être donné au moyen des langues et des littératures antiques? C'est une autre question que je ne veux pas aborder ici. Contentons-nous seulement de constater que jusqu'à présent l'étude du grec et du latin a tenu dans nos lycées la place la plus importante et joui des premiers honneurs. Que va-t-il rester de cette antique suprématie? Il suffit d'un simple calcul pour le savoir. Additionnons, pour une semaine, dans toutes les classes du lycée, le nombre d'heures qui sont attribuées à tous les enseignemens, et nous serons sûrs de connaître, d'une manière aussi précise que possible, l'importance qui est désormais accordée à chacun d'eux par le plan d'études. Voici ce tableau (1) :

Français,	51 heures.
Latin,	39 »
Grec,	20 »
Allemand ou anglais,	33 »
Sciences,	38 »
Histoire et géographie,	36 »

Ainsi le français prend hardiment la tête dans notre éducation nationale. Il n'y a pas tout à fait deux siècles que Rollin demandait pour lui une petite place et qu'il avait quelque peine à l'obtenir. Depuis cette époque, il s'est insensiblement poussé, et, de progrès en progrès, le voilà maître et souverain : ne nous en plaignons pas. Le latin vient immédiatement après lui; mais il faut remarquer qu'il ne vient qu'à un long intervalle et que les sciences et l'histoire le suivent de fort près. Ce qui est plus grave, c'est que l'anglais et l'allemand arrivent presque à occuper autant de temps que le latin. L'importance de plus en plus grande qu'on accorde aux langues vivantes est le trait dominant des nouveaux

(1) En Allemagne, d'après Wiese (*Höheres Schulwesen*), on donne 86 heures au latin, 42 au grec, 20 à l'allemand, 17 aux langues vivantes, 25 à l'histoire et à la géographie, 38 aux sciences. Il faut remarquer de plus que ce sont les classes les plus élevées qui, en Allemagne, reçoivent le plus largement l'instruction classique. Tandis que chez nous, en rhétorique, il n'y a que 4 heures de latin et 4 heures de grec, et que l'enseignement des langues anciennes disparaît à peu près de la philosophie, dans les gymnases allemands les deux dernières classes ont 8 heures de latin et 6 heures de grec. — Je dois la communication de ces chiffres à l'obligeance de M. Bréal, l'homme de France qui connaît le mieux ces questions.

programmes. Le grec paie pour tout le monde ; c'est sur lui qu'ont été prises les heures dont on a doté tout le reste. Il n'est plus qu'un accessoire dans nos études, à peu près ce qu'étaient l'allemand et l'anglais il y a vingt ans. En somme, le latin et le grec réunis n'occupent pas le quart du temps du lycée. Il n'est donc plus possible de prétendre, comme on l'a fait si souvent, qu'on n'apprend chez nous que les langues mortes et les littératures antiques, et l'on peut dire qu'en un demi-siècle le caractère de notre enseignement a été tout à fait changé. Je sais beaucoup de gens qui sont disposés à s'en réjouir et qui se féliciteront sans doute qu'on ait eu le courage de rompre avec d'anciennes traditions. Peut-être, en effet, n'était-il pas possible de faire autrement. Nous avons entendu M. Guizot, qui n'est pas suspect, nous dire « qu'on avait trop fait nos études à l'image de l'ancienne société, que nous étions tombés dans l'ornière et qu'il en fallait sortir. » C'est pourtant une chose grave que de se séparer d'un passé glorieux, de prendre congé d'un enseignement qui a fait la France ce qu'elle est, et je ne comprendrais pas qu'au moment de tenter cette expérience, le partisan le plus décidé des réformes nouvelles ne se sentît pas le cœur troublé de quelque inquiétude.

A côté de ces changemens qu'on est en droit de redouter, le nouveau plan d'études contient des innovations heureuses, dont l'enseignement peut tirer un grand profit. C'est, je crois, un malheur qu'on ait été forcé de diminuer le temps accordé aux langues anciennes, mais ce malheur peut se réparer si, grâce à des méthodes meilleures, on parvient à marcher plus vite. Tout dépend ici des professeurs, et ils peuvent faire, par leur intelligence et par leur zèle, qu'on ne s'aperçoive pas, en arrivant au but, qu'on s'est mis plus tard en chemin. Il ne faut pas oublier qu'aucune réforme ne réussit dans les études que s'ils le veulent et que le succès définitif est toujours dans leurs mains. Nous l'avons bien vu à l'époque de la bifurcation. Ce système qui, par certains côtés, méritait d'être mis à l'épreuve, eut le tort d'être imposé d'une façon brutale. On crut qu'il suffisait de menacer et d'effrayer les professeurs pour les forcer à exécuter ou même à glorifier les vues d'un ministre tout-puissant; mais les menaces n'y firent rien. La bifurcation ne fut appliquée qu'en apparence; malgré les mesures habiles de vérification et d'espionnage qu'on avait imaginées, chacun fit échec autant qu'il put au nouveau règlement, et il disparut, après quelques années, devant le mauvais vouloir général. Les circonstances, cette fois, ne sont plus les mêmes. Les professeurs ont été consultés et leurs délégués siègent au conseil supérieur. Ils sont donc tous intéressés au succès d'une œuvre à laquelle ils ont pris part, et l'on est

en droit d'attendre qu'ils feront un vigoureux effort pour qu'elle puisse réussir. L'effort est nécessaire, car le plan d'études exige beaucoup d'eux. Il ne faut pas se faire d'illusion : c'est un travail difficile que de rendre les longues explications attrayantes aux élèves. Le maître peut réussir à les passionner, mais en se donnant beaucoup de mal. Il ne suffit pas qu'il sache le sens précis des mots dans les passages qu'il leur explique, il faut qu'il connaisse à fond les personnages, qu'il se soit rendu d'abord les scènes vivantes à lui-même pour les animer devant eux. Le système nouveau ne laisse guère de place aux routines et aux cahiers, qui épargnent tant de fatigue, mais qui assoupissent doucement l'esprit. C'est dans la communication directe avec l'auteur, c'est dans la lecture de commentaires et d'ouvrages savans que le professeur ira chercher l'étincelle qu'il doit communiquer à ceux qui l'écoutent. Tout cela lui prendra du temps et lui coûtera de la peine. Cependant je ne le plains pas d'y être condamné. En travaillant pour les autres, il travaillera aussi pour lui. Il devra à ses efforts continus de garder jusqu'à la fin l'ardeur pour s'instruire, la curiosité des connaissances nouvelles, le goût de savoir, qui sont les premières vertus de son métier ; il se tiendra l'esprit en haleine et ne cessera pas de se renouveler. C'est à ce prix seulement que le nouveau plan d'études peut réussir.

Pour tout résumer en quelques mots, je dirai qu'il n'est pas vrai de prétendre, comme font à l'envi les ennemis systématiques et les admirateurs maladroits du plan d'études, que c'est une œuvre révolutionnaire qui renouvelle ou bouleverse tout. C'est au contraire une transaction, un compromis entre deux opinions opposées. D'un côté, les langues anciennes perdent quelques heures par semaine dans les études des lycées; de l'autre, au moyen de certaines réformes, on essaie de leur donner plus d'intérêt et plus de vie. Le malheur est que les heures, quoi qu'il arrive, seront toujours perdues; quant aux réformes, leur succès dépend du talent et de la bonne volonté des professeurs : en sorte que la perte, dans tous les cas, est sûre, et que le gain est incertain.

GASTON BOISSIER.

LE

DRAME MACÉDONIEN

I.

LES PHALANGES PAUVRES.

I.

Qu'elles transportent des troupes ou livrent des combats de mer, les flottes de l'antiquité ne sont jamais que des flottilles. On serait tenté de croire, à voir nos monstrueux léviathans concentrer dans les flancs d'un navire toute la force d'une ancienne armée navale, que le temps des flottilles est à jamais passé; ce serait, je crois, une erreur. Il n'est pas impossible que le jour vienne où les bateaux-torpilles seront assez puissans pour interdire aux navires cuirassés l'approche des côtes ou pour la leur rendre du moins excessivement périlleuse. Ces bateaux n'agiront qu'en masse; ils suppléeront par leur nombre à la fragilité de leur coque; il faudra qu'ils se jettent sur le monstre comme une nuée de mouches. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une ressource inattendue pour les nations pauvres qui seront en même temps des nations hardies. Laissons donc là pour un instant les projets de descentes et reprenons le fil interrompu de la marine des anciens. Cette marine, dont nous n'avons encore étudié que la première période, si animée, si

brillante, avec les Athéniens, nous la rattacherons sans effort à la marine du moyen âge, à la marine du XVIe et du XVIIe siècle, j'ajouterai même, pour les procédés de tactique, à la marine de l'avenir : non pas que nous ne soyons, en fait de tactique, tout à fait de l'avis du vieux Cambyse et que nous ne tenions avec lui la science des évolutions pour « la moindre partie de la stratégie. » Néanmoins il n'est pas sans quelque intérêt de s'enquérir comment, aux temps passés, des réunions de 300, de 400 navires ont pu manœuvrer.

On a fait une observation bien juste, et cette observation, si je ne me trompe, appartient à M. Thiers : La première chose que l'on voit disparaître dans un état qui se désorganise, c'est la marine. La république athénienne nous en offre un frappant exemple. A l'heure où le sage Platon, désabusé, en était réduit, sur ses derniers jours, à demander aux dieux « un bon tyran, » Athènes ne trouvait plus déjà de rameurs pour ses flottes. « On lui a volé ses avirons. » Oui! la mollesse, l'indifférence croissantes ont fait à la ville de Minerve cet irréparable tort. Les citoyens d'Athènes peuvent bien se résoudre encore à équiper des trières, ils ne savent plus se résigner à les monter. A la première alerte, Athènes nomme des triérarques. — Il est toujours facile d'imposer les riches; — mais où trouvera-t-on des équipages? Le peuple décrète l'embarquement des métèques et des affranchis. Aussi quels rameurs pitoyables on rencontre sur les vaisseaux de la république! *La Paralienne* elle-même, ce yacht naguère si agile, cette galère sacrée qu'on appelait « la massue du peuple » ne marche pas mieux que la première trière venue. La piraterie a revu ses beaux jours; elle infeste les mers. Les vaisseaux marchands sont impunément assaillis jusque sur les côtes du Péloponèse; le blé de l'Hellespont n'arrive plus au Pirée. Quand le peuple commence à sentir la famine, il est mieux disposé à entendre les bons conseils. Les démarques reçoivent l'ordre de dresser et de publier dans chaque tribu la liste des citoyens tenus de faire campagne. Il faut que la flotte parte sans délai et aille rétablir la sécurité des mers, sinon le pauvre Démos va être obligé « de se nourrir des herbes les plus viles. » Fiez-vous donc pour le recrutement des rameurs à ces magistrats municipaux! Voyez quels sont les hommes qu'ils osent présenter aux triérarques! Il n'y a que les capitaines peu soucieux de leur honneur qui se contenteront de pareilles recrues. Ceux qui ont quelques fonds et quelque vergogne aimeront mieux engager leurs biens, s'endetter même que de prendre la mer dans des conditions qui les compromettent. Une haute paie, une bonne prime d'engagement, tel est le seul moyen de se procurer des équipages passables. Voilà nos volontaires embarqués : c'est fort bien, mais en vertu de quel

droit pourra-t-on les retenir à bord, les y ramener, s'ils désertent? La loi n'a pas de peines contre la violation de ces contrats privés. Et, de tous côtés, de Thasos, de Maronée, des riches cités de l'Asie, on sollicite les marins ainsi rassemblés à la désertion. « Votre chef, leur dit-on, est ruiné, votre patrie ne pense même pas à vous, et vos alliés manquent du nécessaire. » Plus les rameurs sont robustes et bien exercés, plus ils excitent la convoitise des ports où ils relâchent. Les triérarques sont tentés de regretter leur zèle. S'ils avaient accepté les matelots que leur offraient les démarques, personne ne les leur aurait enviés. Ce sont là des regrets stériles; la trière se trouve à peu près désarmée, il est indispensable d'envoyer chercher à Lampsaque des matelots. Lampsaque, c'est l'île de Saint-Thomas de l'antiquité, un bureau de placement pour tous les bandits de la côte. « Cours donc à Lampsaque, mon brave Euctémon; voici de l'argent, voici des lettres, amène-moi les meilleurs marins que tu pourras enrôler. » Un champ d'oliviers, une vigne y ont encore passé; le triérarque du moins a le droit de compter sur son équipage. « Je ne connais ici d'autre commandant qu'Apollodore, répondra Posidippe au délégué qui invoque d'un ton impérieux les ordres de l'amiral. Apollodore nous paie, c'est Apollodore seul que j'écoute. »

Il fallait vraiment qu'un procès célèbre vînt nous l'affirmer pour que semblable anarchie ne nous laissât pas incrédules. Aussi la suprématie maritime, qui était autrefois le domaine exclusif d'Athènes, semble-t-elle aujourd'hui à la portée de tous; il n'est petit tyran, république née d'hier, qui n'y prétende. Un tage de Thessalie armera ses flottes avec des *pénestes*, sorte d'ilotes qu'on n'a pas besoin de ménager, et la Grèce comptera une puissance maritime de plus. Les Thébains eux-mêmes, qui n'ont jamais figuré qu'à titre d'auxiliaires dans les batailles navales, iront chasser les Athéniens des eaux de l'île de Rhodes et des côtes de la Cilicie. Il n'y a plus de marine! ou du moins le temps des grandes marines est passé. En un mois, en deux mois, tout état peut en avoir une.

La marine thébaine ne fut, comme la puissance de Thèbes, qu'un éclair. Une flotte macédonienne eût possédé de plus solides fondemens, car c'était de la Macédoine que la Grèce tirait depuis longtemps ses bois de construction; les flottes de Philippe firent cependant très peu parler d'elles; l'histoire nous les montre impuissantes à donner au fils d'Amyntas la possession de Byzance. Ne se jugeant pas de force à faire avec ses vaisseaux la grande guerre, Philippe se rejeta sur la guerre de course. Il se servit de ses trières pour arrêter au passage les convois de blé des Athéniens. Alexandre, son fils, eut d'abord le secours de toutes les ma-

rines grecques, et plus tard, après ses premiers triomphes, celui de la marine phénicienne. Quand il voulut faire passer ses troupes en Asie, il rassembla 160 vaisseaux à l'embouchure du Strymon et côtoya le rivage jusqu'à Sestos, pendant que sa flotte longeait la terre; il put ainsi traverser l'Hellespont dans sa partie la plus resserrée. Aucun vaisseau ennemi ne se montra pour contrarier ses desseins. Lorsque, devant Milet, Nicanor lui amena l'escadre macédonienne, il refusa obstinément de la commettre avec la flotte des Perses. Parménion lui conseillait de livrer une bataille navale, s'offrant à prendre en personne le commandement. Alexandre lui démontra sans peine à quel point ce projet était imprudent. « Sur mer, lui dit-il, le courage ne suffit pas pour assurer la victoire; l'habileté des pilotes, la bonne construction des navires, la qualité des rameurs sont des élémens tout aussi importans au moins de succès. Je ne veux pas livrer le sort de la campagne à une bouffée de vent, au caprice incertain des flots. Le moindre échec nous causerait un grand préjudice. Si nous étions battus, toute l'Asie reprendrait à l'instant courage. » Ce jeune capitaine avait raison contre le vétéran; ses argumens auraient mérité d'attirer l'attention du souverain qui fit sortir en 1805 ses vaisseaux de Cadix, bien plus encore que celle du grand roi qui envoya les siens se faire détruire à la Hougue.

Du moment qu'Alexandre reconnaissait l'infériorité de ses équipages, sa flotte n'était plus pour lui qu'une occasion de dépenses et un embarras. Il n'hésita pas à la dissoudre et ne garda près de lui qu'un petit nombre de navires destinés à porter ses machines de guerre. Le drame macédonien, pour nous servir d'une expression de Plutarque, n'est donc pas un drame que nous puissions nous permettre, quelle qu'en soit notre envie, de transporter exclusivement sur la scène maritime. Le drame macédonien, c'est, avant tout, le triomphe de la cavalerie. Il n'en rentre pas moins dans notre sujet, puisqu'il doit nous conduire au siège de Tyr et au voyage de Néarque.

Ce drame, qui devait renouveler la face du monde, s'ouvre brusquement. Les prédécesseurs de Philippe auraient à peine été jugés dignes de tenir l'étrier à Périclès, — je veux dire de l'aider à monter à la perse, car les anciens n'avaient pas d'étriers. — Ce ne fut que par grâce et par une sorte de condescendance bienveillante que l'on admit les premiers rois de la Macédoine aux jeux Olympiques. Comment Philippe, cet otage presque adolescent, évadé de la maison d'Épaminondas, parvint-il, en si peu d'années, à devenir l'arbitre de la Grèce? Il y parvint en se montrant sans doute soldat vaillant et actif, mais surtout en s'armant, au milieu

du trouble croissant des esprits, de toutes les ressources de la politique. Les mines d'or de la Thrace, tombées entre ses mains, furent pour lui ce que seront un jour pour Charles-Quint les mines de Zacatecas. Il en tira chaque année près de 6 millions de francs, somme considérable dans un temps où le revenu imposable de la république athénienne ne dépassait pas 34 millions. On ne sait que trop l'usage que le roi de Macédoine fit de ses richesses : Athènes s'était longtemps débattue entre le parti démocratique et le parti oligarchique; elle avait appartenu un instant à la faction d'Alcibiade; tout à coup elle se trouva livrée, sans même en avoir le soupçon, au parti de Philippe. Ce n'était rien encore, car du penchant d'Athènes ne dépendaient plus les inclinations de la Grèce; Philippe eut, en outre, la suprême habileté d'assumer contre l'armée sacrilège de Phocide le rôle que joua contre les Albigeois Simon de Montfort. L'hégémonie macédonienne s'affirma par les saintes prouesses de ce Machabée.

La métamorphose soudaine de la tactique militaire eut aussi sa part dans le succès de Philippe. Le fils d'Amyntas n'inventa pas la phalange dont les rangs épais existaient avant lui; tout au plus plia-t-il ses troupes mal disciplinées jusqu'alors à cette formation dont on a beaucoup exagéré l'influence; ce qu'il fit et ce qui déconcerta bien mieux les plans de Charès et de Lysiclès, ce fut de se servir avec une rare vigueur de sa cavalerie. Depuis qu'Épaminondas leur avait appris le secret de leur force, les cavaliers ne craignaient plus d'assaillir les lourdes masses tout hérissées de fer des piquiers, masses formidables à coup sûr et dont les racines ne s'arrachaient que difficilement du sol. A Leuctres, ce furent les assauts de la cavalerie et non pas les chimériques combinaisons de l'ordre oblique qui donnèrent la victoire aux Thébains. Sous son épaisse cuirasse le cavalier pouvait défier la plupart des traits; l'hoplite voyait souvent la flèche traverser son bouclier. Quant au peltaste, il ne se fiait guère qu'à son agilité; d'ordinaire, il se tenait avec les bagages au centre de la phalange formée en carré. Lorsqu'il fallait poursuivre un ennemi en déroute, aller occuper quelque hauteur, le flanc du bataillon s'ouvrait et laissait passer ces troupes légères. Iphicrate fit un grand usage des peltastes; Philippe employa surtout ses cavaliers. L'alliance des Thessaliens lui avait donné la première cavalerie du monde; pour que rien ne manquât à sa fortune, le ciel lui envoya dans son propre fils, Alexandre, un incomparable « entraîneur d'escadrons. » Murat seul et Ibrahim-Pacha ont, dans le jeu toujours si chanceux des batailles, pesé d'un aussi grand poids par leur valeur personnelle.

II.

Je n'ai pas l'habitude de m'inscrire en faux contre les jugemens de Napoléon; je ne puis cependant partager son avis au sujet d'Alexandre. Il pourrait me venir à l'idée de comparer Alexandre à Richard Cœur-de-Lion, à François Ier, à Gustave-Adolphe, à Charles XII. « Libres de vivre en paix, sans honte et sans dommage, » tous ces grands hommes ont aimé la guerre pour la guerre; ils en ont recherché les émotions avec l'avidité que d'autres auraient apportée à la poursuite du plaisir. Je ne défends pas Alexandre d'avoir obéi à cette frénésie guerrière; je ne saurais admettre, malgré tout mon respect pour l'opinion de l'illustre prisonnier de Sainte-Hélène, que ce héros charmant « ait débuté avec l'âme de Trajan pour finir avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale. » Alexandre, pour moi, n'est que le successeur et l'émule d'Achille. Le fils de Philippe sera certainement, à ses heures, législateur, conquérant, fondateur de villes; il ne mettra en réalité son orgueil qu'à devenir l'égal des héros d'Homère. La gloire n'a jamais revêtu à ses yeux d'autres traits. L'Achille de l'épopée, c'est l'Alexandre de l'histoire. Ce vainqueur qui vient de coucher le génie grec dans sa tombe l'en relève soudain pour le personnifier dans toute sa grâce et dans toute sa splendeur.

Achille a combattu le Scamandre; Alexandre mettra au rang de ses victoires l'honneur d'avoir pu lutter contre l'Indus, et pourtant Alexandre, pas plus que le fils de Thétis, ne sait nager. Achille avait Patrocle, Alexandre aura Éphestion. Achille apprit du centaure Chiron à cueillir les simples pour cicatriser les blessures; Alexandre apprendra d'Aristote le secret de rendre la santé aux malades. Il distribuera de sa propre main des remèdes à ses amis. Mettre le médecin Glaucus en croix pour le punir d'avoir laissé manger à Éphestion tremblant de la fièvre une volaille rôtie arrosée d'une grande coupe de vin frais est, je ne le contesterai pas, un acte cruel; l'indignation a cependant ici son excuse, quand on songe quelle chose rare fut de tout temps un véritable ami, surtout pour l'homme qui a ceint le diadème. Achille n'eût pas mieux traité Machaon si Machaon, par son ignorance, lui eût ravi Patrocle. Il est bien facile d'être doux et vertueux quand on a, comme saint Louis, sucé le lait de l'Évangile; Alexandre n'a connu d'autre règle morale que l'*Iliade*. Ce que l'*Iliade* célèbre, le fils d'Olympias, autant qu'il est en lui, l'accomplit.

Tout s'est réuni pour disposer l'héritier de Philippe à la violence : une mère impérieuse et imprudemment humiliée; un père qui,

après l'avoir comblé de tendresse, semble vouloir le repousser de son sein et l'écarter de son héritage; une nouvelle famille empressée à occuper les avenues du trône. Après s'être vu confier, à l'âge de seize ans, le sceau royal, après avoir chargé, à dix-huit ans, le bataillon sacré des Thébains et avoir décidé le gain de la bataille de Chéronée, il lui faut inopinément subir le spectacle des tardives amours de Philippe, l'insolence des intrus qui ont condamné la fille des rois de l'Épire à l'exil. Du sein de ces orages, une catastrophe sanglante l'appelle à succéder au plus grand politique du siècle : il n'a pas vingt ans. La Thrace à comprimer, la Grèce à reconquérir, des compétitions jalouses à faire avorter dans leur germe : telle est la triple tâche assignée par le sort à ce règne qui débute. En moins de deux années, tout est rentré dans l'ordre; Alexandre a reçu, comme Hercule, le don d'étouffer les monstres en se jouant.

Homère a chanté la colère d'Achille : que les Macédoniens se gardent du courroux d'Alexandre! Agathocle était un gai compagnon : « Sifflez-moi, mes frères, disait-il, comme Voltaire, je vous le rendrai. » Alexandre savait mal endurer la raillerie ; les méchans bruits lui faisaient aisément perdre tout sang-froid. Il avait souvent à la bouche cette admirable maxime : « C'est une vertu royale d'entendre avec patience dire du mal de soi lorsqu'on fait le bien. » Ce ne fut jamais chez lui qu'une maxime. Il pardonnait sans peine la trahison, car la trahison ne menaçait que sa vie; il était pour la calomnie sans pitié; la calomnie portait atteinte à sa gloire. « Quand je me suis mis à parcourir les libelles les plus infâmes, disait Napoléon à Sainte-Hélène, ces libelles ne me faisaient rien, mais rien du tout! Quand on m'apprenait que j'avais étranglé, empoisonné, violé, que j'avais fait massacrer mes malades, que ma voiture avait roulé sur mes blessés, j'en riais de pitié (1)... sitôt qu'on approchait un peu de la vérité, il n'en était plus de même; je sentais le besoin de me défendre, j'accumulais les raisons pour me justifier et encore n'était-ce jamais sans qu'il restât quelques traces d'une peine secrète. Voilà l'homme! » Voilà surtout, nous permettrons-nous d'ajouter, Napoléon le Grand et Alexandre! Toutes les veines n'ouvrent pas un aussi facile accès au poison, et ce n'est pas mériter le nom de grand politique que de mettre aux fers Callisthène ou de rompre la paix d'Amiens pour un pamphlet.

L'empereur Napoléon ne s'est jamais proposé Alexandre pour modèle; il semble qu'il ait réservé toute son admiration pour César, et cependant ce n'est pas un César que je reconnaîtrais en lui

(1) Il ne se contentait pas de rire, il se signait par une vieille habitude d'enfance tout italienne, en s'écriant à diverses reprises : « Jésus! Jésus! Jésus! »

si j'essayais de lui découvrir dans l'histoire un ancêtre. Ce serait bien plutôt un Alexandre : je parle évidemment de l'homme et non du capitaine. Le trait distinctif d'Alexandre, c'est la grâce; c'est aussi par sa grâce plus encore que par son génie que Bonaparte a séduit le peuple français. Il eut « Minerve pour guide et Apollon pour protecteur. » Le grand Frédéric n'était point de l'avis d'Alcibiade; la flûte ne lui a jamais semblé « un instrument méprisable. » Eût-il réprouvé davantage les luttes du pugilat et du pancrace? J'ignore complètement quelles étaient les idées d'Alexandre et de Napoléon en fait de musique; je soupçonne le premier d'avoir cultivé la lyre et le second d'avoir étudié la guitare; je crois pouvoir affirmer que tous les deux ont eu et ont témoigné la même répugnance pour les athlètes. Ni les grands déploiemens de force brutale, ni les voluptés grossières ne pouvaient avoir de charme pour ces natures ardentes, mais si fines en même temps et si délicates. L'amitié fut leur rêve; les déceptions amères ne devinrent que trop souvent leur lot. Philotas complote la mort de son bienfaiteur, Clitus le noir, pris de vin, l'outrage, Harpalus s'enfuit avec ses trésors, Callisthène, sous le masque de l'austérité philosophique, excite les Macédoniens à la révolte; les dissensions d'Éphestion, de Cratère, d'Eumène font retentir le palais du cliquetis des épées, et ce souverain, dont les ornemens royaux recevront, après sa mort, des sacrifices, dont le diadème, le sceptre et la couronne, dieux fétiches de généraux impuissans à s'entendre, seront censés distribuer des ordres et présider à l'administration de l'empire, ce souverain, méconnu par ceux qu'il a le plus aimés, se verra forcé, sur la fin de son règne, de mettre sa personne sous la garde des vaincus, comme Orkhan mit la sienne sous la protection des janissaires. Les Perses lui fourniront une phalange dévouée de 30,000 guerriers; il se rencontrera chez les Macédoniens assez de mécontens pour qu'on en puisse former tout un corps à part, sous le nom de « bataillon des indisciplinés. »

« Calomniez, a dit Beaumarchais, il en reste toujours quelque chose. » L'homme qui n'avait connu, avant son mariage avec Statira, et plus tard avec Roxane, d'autre femme que Barsine, la veuve de Memnon, l'homme qui, à trente ans, pouvait passer devant tant de captives, « le tourment des yeux, » comme devant « des statues inanimées, » ce même homme qui se glorifiait d'avoir, dès son enfance, fait choix de deux excellens cuisiniers, — pour le dîner, une promenade au lever de l'aurore; pour le souper, un dîner frugal, — nous est représenté par la majorité des chroniqueurs comme vivant au milieu des orgies. C'est du sein d'une orgie, nous dit-on, c'est sur la provocation d'une courtisane, qu'il se lève pour donner

l'ordre de brûler Persépolis. Le croyez-vous vraiment? « Alexandre, remarque avec raison Voltaire, a fondé beaucoup plus de villes que les autres conquérans n'en ont détruit; » et, chose assez étrange, les débris de Persépolis ne confirment aujourd'hui par aucun indice, les récits d'Arrien, de Diodore de Sicile et de Quinte-Curce. Rien n'indique que la flamme ait léché ces colonnes et ces parois couvertes de sculptures. Nous n'avons pas besoin cependant de sortir de chez nous pour savoir que les monumens ravagés par l'incendie ont coutume d'en garder la trace jusque dans leurs ruines. Mais passons! Si Persépolis n'a pas été brûlée, Persépolis du moins a été saccagée, peut-être même en partie détruite. Je l'admets et, jusqu'à un certain point, je l'excuse. Persépolis, avec sa citadelle entourée d'une triple enceinte, se trouvait séparée de Suse par un pays d'un accès difficile; pour y arriver, l'armée grecque avait dû franchir plus d'un fleuve, le Pasitigre, l'Oroatis, l'Araxe, — il s'agit ici du Petit-Araxe et non du grand fleuve impétueux qui se jette dans la mer Caspienne; — elle avait dû forcer plus d'un défilé, gravir des montagnes semées de fondrières et couvertes de neige; partout l'hostilité la plus vive l'avait assaillie; partout, durant ce long et périlleux trajet, dans le pays des Uxiens, comme aux roches Susiades, le sentiment de l'indépendance nationale s'était manifesté avec un redoublement d'énergie. A la tête de 25,000 hommes d'infanterie et de 300 cavaliers, Ariobarzane venait de faire subir aux vainqueurs leur premier échec et, pour porter au comble l'irritation de l'armée, à peine les soldats d'Alexandre avaient-ils passé l'Araxe que 800 Grecs, réduits à l'esclavage par le prédécesseur de Darius, venaient implorer la pitié de leurs compatriotes et leur demander vengeance. Tous ces malheureux étaient mutilés; aux uns on avait coupé les mains, les autres avaient perdu les oreilles ou le nez. Les Macédoniens, presque aussi sauvages que les habitans des hautes terres de l'Écosse, non moins féroces que les Albanais de nos jours, étaient insatiables de butin. Alexandre, jusque-là, ne les avait pas laissés piller. Persépolis passait pour la ville la plus riche qui fût alors sous le soleil; quand il l'eût voulu, Alexandre eût-il eu la puissance de la soustraire à l'avidité de ses soldats? On peut blâmer la destruction de Persépolis, les scènes de désordre, les massacres qui l'accompagnèrent; il n'est pas nécessaire d'attribuer cette exécution terrible à l'ivresse. La dévastation du Palatinat, les dégâts infligés à nos propres provinces ont été ordonnés de sang-froid; ce fut une application barbare des lois de la guerre, ce ne fut pas le transport d'esprits en démence.

Ce grief écarté, serons-nous plus fondés à croire que les excès

de table aient abrégé les jours du vainqueur d'Issus et d'Arbèles? Aimable et fécond causeur, Alexandre paraît, en effet, s'être plu à rester longtemps attablé. Faut-il en induire qu'il ait jamais perdu les habitudes de sobriété si naturelles aux hommes que de grandes pensées préoccupent? C'est à table que s'échangent avec le plus d'aisance et d'abandon les idées; l'élève d'Aristote avait, comme Frédéric II, conçu le beau rêve de vivre familièrement avec les philosophes; il n'est pas étonnant que ces doctes entretiens se soient souvent prolongés très avant dans la nuit. « Il n'est science ni art qui puisse allonger la vie plus que ne permet le cours de la nature; » en revanche, les voies sont nombreuses par lesquelles on arrive à en hâter le terme. Les fatigues de la guerre entre autres n'ont que trop souvent miné avant l'heure les corps les plus robustes. Alexandre est mort très probablement de ses incroyables labeurs, d'une fièvre paludéenne revêtant tout à coup le caractère d'une affection typhoïde, à moins qu'il ne soit mort, comme le crut toute l'armée, des effets plus sûrs encore du poison. L'empoisonnement est une arme asiatique, et la Grèce s'imprégnait, depuis près d'un siècle, des habitudes et des vices de l'Asie. Moins qu'à l'Asie d'ailleurs la personne des rois lui était sacrée. Philippe avait succombé sous le fer d'un assassin, Olympias devait être égorgée un jour sur l'ordre de Cassandre. Ce que Philotas méditait, Antipater, moins scrupuleux, était assurément homme à l'accomplir. On sait ses démêlés violens avec Olympias, on connaît aussi la réponse demeurée célèbre d'Alexandre : Si les larmes d'une mère pouvaient « effacer dix mille lettres, » les dénonciations d'une reine n'avaient besoin que d'en faire signer une; l'épée qui frappa Parménion n'était pas si bien rentrée dans le fourreau que quelque emportement soudain ne pût l'en faire sortir. Antipater le craignit peut-être, et plus d'un historien, se mettant sur ce point d'accord avec le cri unanime de l'armée, l'accuse d'avoir pris les devans.

Moissonné par le sort ou par la trahison, Alexandre n'en doit pas moins à cette fin prématurée la majeure partie de son prestige. Il resta, comme l'avait été Bacchus avant lui, le prince de la jeunesse. Un Alexandre parvenu à l'âge de Nestor ne se concevrait guère. S'il eût, comme Louis XIV, régné soixante-douze ans, Alexandre aurait peut-être encore eu des autels; les peuples auraient versé peu de larmes sur sa tombe. Qu'il me soit permis de confesser ici ma faiblesse : je souffre difficilement qu'on touche aux grands hommes. En les ravalant à notre niveau, il me semble que c'est l'humanité tout entière qu'on rabaisse. Si jamais les prêtres de l'Égypte ont mérité que l'univers ajoutât quelque foi à leurs impostures, c'est assurément le jour où ils reconnurent dans le vainqueur

de Tyr et de Gaza le frère généreux d'Alcide, le fils chéri de Jupiter Ammon. Quel mortel en effet fut plus digne de gravir les degrés de l'Olympe et d'y aller réclamer, au nom de ses exploits, sa part d'ambroisie?

Voyez-le dans les champs d'Arbèles, quand Parménion est parvenu à l'éveiller. Il se couvre de son casque de fer poli, brillant comme de l'argent. Autour du cou s'adapte le gorgerin orné de pierreries; un buffle de Sicile, serré à la ceinture, l'enveloppe jusqu'à la hauteur des genoux; un justaucorps de lin rembourré de coton, à la façon des cuirasses de Montezuma, justaucorps ramassé sur le champ de bataille d'Issus, une cotte de mailles, don de la ville de Rhodes, merveilleux travail qu'on dirait sorti des forges de Vulcain, ont complété cette armure défensive. A son côté, le héros radieux suspend alors le glaive que lui envoya de Chypre le roi des Cittiens; de la main gauche, il saisit un faisceau de javelines. Qu'on amène Bucéphale! Le noble coursier ploie déjà sous le faix des ans; il n'a rien perdu de sa martiale ardeur. Alexandre a cessé de le monter dans les marches; il ne se fie qu'à lui lorsqu'il faut aller à l'ennemi. Le héros saute en selle. Quand il a formé la phalange en bon ordre et parcouru les rangs, il se place en avant du front de l'armée, s'y arrête un instant, puis tout à coup élève sa main droite vers le ciel. Les cavaliers partent à fond de train, la phalange se déroule derrière eux comme une mer houleuse. Que fait Alexandre pendant qu'à son signal la mêlée sur tous les points s'engage? Va-t-il se placer sur quelque éminence pour embrasser de ce poste élevé l'ensemble de la bataille? se préoccupe-t-il de rester en communication avec Parménion, avec cette aile gauche qui, séparée de lui, n'étant plus animée du feu de ses regards, menace de fléchir? Garde-t-il sous la main des escadrons de réserve, des hoplites, des peltastes pour les faire donner en temps opportun? Non! Alexandre s'est jeté de sa personne au plus épais; c'est sur son bras qu'il compte plus encore que sur ses soldats pour arracher au destin jaloux la victoire. Il n'y a que les vieilles chansons de gestes, que les romans de l'Arioste ou du Tasse qui nous montreront la guerre sous cet aspect. Le grand capitaine, s'il existe, a disparu; il ne reste plus que le paladin courant tout enivré au-devant de la mort ou de la gloire.

Ce jeune héros « aux yeux vifs et mobiles, au nez aquilin, à la peau blanche veinée d'un réseau de pourpre, dont la chevelure blonde s'échappe en boucles frisées de dessous le casque qui la recouvre » se croit donc invulnérable? Laissons cette illusion au fils de Thétis! Le fils de Thétis lui-même l'a-t-il après tout jamais eue? Homère s'est bien gardé de nous gâter ainsi l'héroïsme d'A-

chille. Comme le héros qui combattit Hector et qui prit en pitié le vieux Priam, Alexandre se sait exposé à tous les dangers que peut craindre un mortel; en sa qualité de demi-dieu, il les brave; s'il succombe, il est bien sûr de renaître « au bûcher d'Œta. » Au passage du Granique, il a eu le bras droit traversé d'un javelot; à Gaza, il est blessé à l'épaule; dans la Drangiane, une flèche lui brise un des os de la jambe; un peu plus loin, une pierre le frappe au cou; chez les Oxydraques ou chez les Malliens, — on s'y perd, — peu s'en faut que les Macédoniens n'aient à le rapporter, comme revint Charles XII du siège de Fredericksburg — sur un brancard. Les machines de guerre allaient trop lentement; Alexandre enfonce une porte et se précipite dans la ville. Il tue un grand nombre d'ennemis, met les autres en fuite et les oblige à se réfugier dans la citadelle. Les Indiens ne garderont pas longtemps cet asile. De sa propre main le fils d'Olympias saisit une échelle, l'applique contre le mur et, tenant sa rondache au-dessus de sa tête, atteint le haut des créneaux. L'échelle se rompt sous le poids des hétaires qui se sont précipités pour le suivre. Debout sur le rempart, Alexandre sert de cible aux traits de l'ennemi. Stérile péril indigne de son courage! Se ramassant sur lui-même, le plus agile des Grecs s'élance d'un bond au milieu des barbares. Tout fuit et se disperse; on dirait que la foudre est tombée sur ce vil troupeau. Mais bientôt les barbares reviennent de leur effroi; ils osent jeter un regard derrière eux et n'aperçoivent qu'un homme, un seul homme, au pied des murailles. Ils le chargent avec de grands cris, à coups d'épées et à coups de piques. Le casque et le bouclier du roi résonnent comme l'enclume sous le marteau du forgeron; le tranchant des armes vient heureusement s'y émousser. Un Indien bande alors son arc : que les dieux protègent le talon d'Achille! Le flanc du héros ne s'est qu'un instant découvert : le trait vole, perce la cuirasse et s'enfonce près de la mamelle. Sous la douleur aiguë Alexandre s'affaisse. L'Indien bondit le cimeterre en main; il se prépare à frapper le dernier coup : Alexandre lui plonge son épée dans l'aine et l'étend raide mort. Une branche pendait des murs, le roi la saisit, se relève et provoque les barbares au combat. Heureux les princes qui trouvent, en pareille occasion, des compagnons fidèles! Deux hypaspistes, Peucestas et Limnée, apparaissent à temps : ils courent au roi et se jettent devant lui. Limnée le premier roule, atteint d'une blessure mortelle; Peucestas est blessé aussi, il lui reste la force de combattre encore. Alexandre lui-même reçoit un violent coup de massue sur la nuque. Ses yeux se couvrent d'un nuage; il s'appuie contre la muraille, la face tournée vers l'ennemi. C'en était fait du fils de Jupiter Ammon si,

dans cet instant critique, les Macédoniens n'étaient survenus en masse. Ils enlèvent Alexandre et l'emportent évanoui. Le dard avait pénétré entre les côtes : on réussit à scier le bois de la flèche et l'on put alors enlever au blessé sa cuirasse. Pour arracher le fer, large de trois doigts, long de quatre, il fallut pratiquer dans les chairs une profonde incision. L'opération fut longue et douloureuse, accompagnée de nombreuses défaillances : le dard enfin abandonne la plaie ; Alexandre revient à la vie. La convalescence exigeait de grands soins, un absolu repos ; au bout de quelques jours, les Macédoniens s'alarment ; ils craignent qu'on ne leur cèle la mort du roi, qu'on ne leur dissimule tout au moins la gravité de son état. Attroupés autour de la tente royale, ils demandent à voir leur souverain. Le tumulte prend peu à peu l'accent et l'aspect de la révolte. Alexandre, étendu sur sa couche, entend ces clameurs : il s'habille, et, d'un pas que son âme héroïque trouve encore le moyen d'affermir, il va sacrifier aux dieux. Macédoniens ! élevez des autels au roi qui vous est rendu ; ce n'est pas moi qui vous en blâmerai.

III.

L'Asie-Mineure a connu d'autres conquérans qu'Alexandre. Elle a vu passer tour à tour dans ses plaines Cyrus le Jeune, Trajan, Julien, Héraclius, Godefroi de Bouillon, Tamerlan et de nos jours même, le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha. Les uns ont dû forcer une double ceinture de montagnes, le Taurus, boulevard de la Cilicie, l'Amanus, rempart non moins escarpé de la Syrie ; les autres n'ont eu qu'à suivre la vallée de l'Euphrate. Ce sont tous de grands capitaines ; le plus grand, s'il était permis de lui attribuer exclusivement le mérite de ses foudroyantes campagnes et de n'en rien laisser à ce colonel français qu'une heureuse fortune lui avait donné pour lieutenant, serait, à coup sûr, Ibrahim. On ne saurait, en effet, oublier que ce chef d'une armée qui, hier encore, combattait à la turque, a eu le singulier honneur de sortir victorieux d'une rencontre où les plus vaillantes troupes de l'empire ottoman l'attendaient dans des positions choisies de longue date, fortifiées à l'avance et couvertes de tout le prestige de la science allemande. De quels précieux conseils, en effet, son adversaire ne se présentait-il pas entouré ! Un seul nom dira tout : M. de Moltke était au nombre de ces officiers prussiens sur lesquels reposait le principal espoir d'une Europe hostile, et dont la tutelle devait suppléer à l'insuffisance d'Hafiz-Pacha. Dieu nous garde d'infliger à ce nom illustre l'apparence même de la plus légère responsabilité dans la défaite !

On sait que les avertissemens donnés, loin d'être écoutés, furent à peine compris; il ne doit pas moins rejaillir quelque gloire sur l'héroïque capitaine qui vainquit à Nézib, de la présence dans le camp ennemi d'un pareil conseiller.

Si la politique française a jamais été excusable dans ses méprises, ce fut assurément le jour où elle crut avoir trouvé dans le réformateur de l'Égypte le régénérateur de cet empire caduc dont elle était la seule à ne pas convoiter les dépouilles. Tout tendait, en effet, à égarer son jugement: dans Alexandrie, le spectacle d'une activité sans égale, sur les champs de bataille, une succession si rapide de triomphes que le monde n'avait rien vu de pareil depuis le temps des conquêtes d'Alexandre. Au mois d'octobre 1831, l'armée d'Ibrahim, rassemblée sur les confins de l'Égypte, se met en mouvement; le 27 novembre, elle est sous les murs de Saint-Jean d'Acre; le 27 mai 1832, Acre est emportée. Les portes de Damas s'ouvrent le 16 juin; le 17 juillet, Alep devient le prix de la victoire de Homs. La vallée de l'Oronte est désormais une vallée égyptienne; la Syrie tout entière appartient au pacha du Caire. Où les Turcs vont-ils se poster pour opposer une digue au torrent qui a renversé jusqu'ici tous les obstacles? Leurs troupes se réunissent dans la plaine d'Issus, entre Adana, Payas et Alexandrette. A l'exemple d'Alexandre revenant de Myriandre, Ibrahim franchit les Pyles amaniques. Du col de Beylan enlevé avec une suprême vigueur, il descend dans la plaine et n'y rencontre plus que des fuyards. Le 11 août, il se remet en marche sur Adana. Les Pyles ciliciennes ne l'arrêteront pas mieux que les Pyles amaniques; dès les premiers jours d'octobre, Ibrahim a pris pied sur le plateau de l'Asie-Mineure. C'est de Koniah que Cyrus le Jeune s'est porté dans les plaines de la Cilicie; c'est à Koniah que le fils de Méhémet-Ali, le 18 novembre, établit son camp.

Pendant la guerre de l'indépendance hellénique, un seul nom a grandi à côté de celui d'Ibrahim; Reschid-Méhémet se montra dans l'Attique l'émule du farouche conquérant de la Morée. Le divan rappelle en toute hâte Reschid occupé à soumettre les Albanais; il lui donne une armée nouvelle, la grande armée d'Anatolie. Le 3 novembre, Reschid traverse le Bosphore; dès le 18 décembre, les coureurs des deux armées préludent au choc décisif qui s'annonce par ces escarmouches. Les Turcs peuvent mettre en ligne 53,000 hommes et 93 pièces d'artillerie; les Égyptiens ne leur opposeront que 15,000 hommes et 36 pièces. Quelle rude campagne que cette campagne d'hiver, sur un sol nu et dévasté, où règne un froid de 14 degrés centigrades! Croirait-on bien que ces soldats qui bivouaquent sans tentes, sans manteaux, par une telle

saison, à près de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, sont venus du delta brûlant du Nil ? On a souvent cité l'indifférence des Grecs pour les climats à travers lesquels les traîna, durant douze années, Alexandre; les Fellahs, ce me semble, ne le cèdent en rien, sous ce rapport, aux guerriers de la Macédoine. La bataille de Koniah durait depuis près de deux heures, quand le grand vizir, égaré dans le brouillard, fut fait prisonnier. Cinq heures et demie encore, les Turcs résistèrent : résistance héroïque qui ne put que retarder la déroute; le 20 janvier 1833, l'armée égyptienne marchait sur Constantinople. Elle y eût fait sans aucun doute une entrée triomphale si l'Europe entière ne se fût jetée en travers. La paix fut signée le 8 avril.

Le sultan mit six ans à préparer sa revanche : instructive leçon pour les étourdis qui s'imaginent que l'ascendant militaire se déplace aisément entre deux campagnes ! Le théâtre seul de la défaite fut changé. On combattit cette fois entre le Taurus et l'Euphrate, non plus par 14 degrés de froid, mais par 45 degrés de chaleur. Le 21 juin 1839, Ibrahim reconnaît les positions de l'armée turque; ces positions sont trop fortes pour qu'il se hasarde à les aborder de front. Est-il beaucoup plus prudent d'essayer de les tourner? Cette marche de flanc à travers une longue gorge qui déroule ses sinuosités presque à portée du canon ennemi ne sera-t-elle pas une des opérations les plus aventureuses que jamais général ait tentées? Combien les conseillers prussiens d'Hafiz-Pacha, M. de Muhlbach, le baron de Moltke, M. Laoué, durent maudire, en ce jour, l'inertie fataliste qui retint l'armée ottomane dans ses lignes ! Ibrahim-Pacha eut l'immense mérite de pressentir que cette inertie ne ferait pas défaut à son audace. Le grand homme de guerre est celui qui connaît le mieux le tempérament de son ennemi et qui sait tirer parti de toutes les faiblesses que la fortune met sur son chemin. De chaque côté 40,000 hommes environ et 150 bouches à feu s'apprêtaient au combat. Tourné par Ibrahim, Hafiz-Pacha s'était vu contraint de sortir de ses retranchemens et d'exécuter un complet changement de front; il livra bataille ses positions à dos. Le sort des armes lui fut aussi contraire qu'il l'avait été à Méhémet-Reschid. L'Europe coalisée s'entendit de nouveau pour ravir l'empire à demi conquis au vainqueur. L'Europe gardait pour elle l'opulent héritage; veuille le ciel qu'elle n'ait point à se repentir d'avoir laissé aux générations futures semblable proie à se disputer !

L'empereur Napoléon exagérait à coup sûr la portée de son échec quand il se plaignait que Sidney Smith, sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, « lui eût fait manquer sa fortune. » — Sidney Smith ne l'a pas empêché d'acquérir une gloire devant laquelle toutes les

autres pâlissent, mais il a évidemment fait rebrousser chemin à la pensée grandiose d'un héros sorti du même moule que Mahomet. Prendre l'Europe à revers en soulevant sous ses pas une race déchue plutôt que dégénérée fut un instant, dit-on, le rêve de Bonaparte. De toutes les familles humaines, la plus naturellement belliqueuse n'est-elle pas, en effet, la descendance d'Ismaël? Il ne faudrait qu'un nouveau prophète pour la mettre en mouvement. Dans l'armée d'Ibrahim, il m'a semblé retrouver un instant l'armée d'Alexandre : les voilà bien ces soldats de fer, exempts de bagages, « qui trouvent partout un endroit pour camper et des vivres pour se nourrir. » Au temps même de Soliman le Grand, l'armée turque est au contraire devenue déjà presque aussi pesante que l'armée de Darius.

Si nous en devons croire Jenkinson, pour envahir la Perse avec 300,000 hommes, il ne fallut pas au fils de Sélim moins de 200,000 chameaux (1). — Un chameau peut porter la charge de trois bœufs ou celle de deux mulets. — Et quel faste inutile, quel pompeux déploiement d'un luxe sans objet! Comme on sent bien que la mollesse asiatique ne tardera pas à se glisser dans ces rangs, dont l'aspect imposant éblouit encore le marchand anglais! Le 4 novembre 1553, Jenkinson a vu 90,000 hommes venir dresser leurs tentes dans la plaine d'Alep; les autres troupes avaient pris la route de l'Arménie. Devant le Grand-Seigneur, autrement appelé le Grand-Turc, marchaient 6,000 cavaliers, tous vêtus d'écarlate; puis s'avançaient 10,000 tributaires en habits de velours jaune, coiffés à la tartare de chapeaux, jaunes aussi, de deux pieds de haut. A la base du bonnet s'enroulait par des plis nombreux une longue bande d'étoffe de la même couleur. Ces soldats portaient tous leur arc à la main, ainsi que font les Turcs. Quatre capitaines, dont la haute mine est encore rehaussée par un splendide costume de velours cramoisi, conduisent chacun 12,000 hommes bien armés, le morion en tête, l'épée courte au côté. Tout cela, ce n'est que de l'infanterie légère; voici le corps redouté qui tant de fois a fait trembler l'Europe! voici les 16,000 janissaires qui passent! Un casque de velours blanc leur couvre le front, laissant pendre en arrière une longue traîne, une sorte de couvre-nuque, assez semblable à un chaperon français; sur le devant de ce casque, juste au milieu du front, est fixé un demi-cylindre d'argent massif, haut de plus d'un pied et tout garni de pierres précieuses. Au sommet de l'étrange coiffure se dresse un grand plumet qui se balance

(1) Ce chiffre paraîtra sans doute invraisemblable : qu'on n'oublie pas cependant qu'une seule campagne dans l'Afghanistan a coûté 60,000 chameaux au Pendjab, qui en possédait à cette époque 180,000.

quand le soldat marche. Les janissaires ont un uniforme de soie violette, leur arme est une arquebuse jetée sur l'épaule gauche. Derrière les janissaires, remarquez ce millier de soldats si richement couverts de draps d'or : ce sont les icoglans. La moitié a été munie d'arquebuses, l'autre moitié garde l'arc et le carquois. Trois hommes d'armes les suivent. Sur l'armure de ces cavaliers flotte, à la façon turque, une peau de léopard. La lance en arrêt, on dirait qu'ils portent à je ne sais quel ennemi invisible un défi. Vous avez sous les yeux les champions du Grand-Turc.

Oh ! les magnifiques chevaux blancs ! nous n'avions pas encore vu leurs pareils. Leur housse étincelle du feu des diamans, des émeraudes et des rubis dont on l'a semée ; ils servent de monture aux sept pages d'honneur vêtus de draps d'argent. Six autres pages, l'arc en main, le sabre courbe pendant de la ceinture, serrés dans leur longue robe de drap d'or, forment un second groupe dont l'éclat ne le cède en rien à celui du premier. La foule les regarde passer ébahie. Prosternez-vous ! le Grand-Turc en personne va paraître.

Quelle merveilleuse majesté dans son attitude et que toute cette pompe orientale lui sied bien ! Son front est entouré d'un turban de soie et de lin tissés ensemble qu'on prendrait pour une mousseline de Calicut, si le souple tissu n'était cent fois plus beau et plus riche. Quinze yards d'étoffe sont entrés dans les plis entrelacés du turban. Le sultan monte un cheval d'une blancheur sans tache, dont la housse traînante est faite de drap d'or et brodée de pierreries. De chaque côté de sa hautesse marche un page en livrée de drap d'or, et à sa suite chevauchent sur des haquenées blanches six belles jeunes femmes dont l'habit de drap d'argent disparaît sous une broderie de perles constellée des pierres les plus fines. Vaillantes amazones, elles ont l'arc en main, comme la chasseresse antique. Un cône de métal, merveilleux travail d'orfèvrerie, est posé sur leur tête, et de ce cône s'échappent de longues tresses de cheveux teints en rouge. Les ongles ont pris également la couleur du sang. Deux eunuques accompagnent chacune de ces odalisques. Après le sultan et son riche cortège, qui pourrait encore attirer l'attention ? Le grand pacha ! le commandant en chef de l'armée ! Ce pacha n'est plus le célèbre Éphestion du nouvel Alexandre. Ibrahim a été étranglé le 5 mars 1536, mais les vaillans vizirs ne manquent pas à la Porte. Roustem-Pacha, — si c'est bien Roustem qui commandait en ce jour, — porte une ample tunique de velours cramoisi et par-dessus sa tunique un dolman. Autour de lui se groupent 50 janissaires à pied. Trois autres pachas dirigent l'arrière-garde, composée de 4,000 cavaliers et de 3,000 fantassins.

Si une armée moderne a pu affronter les hasards de la guerre

dans cet appareil dont la magnificence ne faisait qu'entraver sa marche et n'ajoutait rien à sa force, pourquoi resterions-nous incrédules aux descriptions que nous ont transmises Hérodote et les historiens d'Alexandre? L'armée anglaise de l'Inde est-elle moins encombrée de bagages et de valets? N'a-t-on pas vu arriver en 1839 sous les murs de Caboul 80,000 rationnaires, parmi lesquels, au moment de l'action, on aurait eu peine à trouver plus de 7,000 hommes capables de figurer en ligne? Et, en 1842, quand l'insurrection chassa les Anglais de cette ville si imprudemment occupée, combien comptait-on de soldats dans la colonne qui alla s'engouffrer au fond de défilés d'où elle ne devait pas sortir? 3.140 en tout sur un effectif de 17,000 hommes. Le nombre de domestiques, hommes de peine, détaillans, que le devoir ou l'appât du gain attache à une armée en campagne dans les Indes est dix fois plus considérable, nous apprend M. de Valbezen, que celui des combattans. Le gouvernement anglais s'est appliqué de tout son pouvoir à réduire, depuis quelques années, cette proportion aussi dangereuse qu'incommode. Pourrait-on affirmer que ses efforts aient été couronnés de succès? Ce sera toujours avec de petites armées et de gros convois qu'on fera la guerre en Asie. Comme l'a très justement fait observer Victor Jacquemont, « dans un pays traversé de déserts, le moindre corps de troupes, pour ne pas mourir de faim et souvent même de soif, doit traîner à sa suite un nombre immense d'animaux de bât et de charrettes. » Raison de plus pour n'y pas joindre les embarras d'une cour et d'un harem.

IV.

Je ne sais trop à quel titre on a pris l'habitude de récuser constamment l'autorité de Quinte-Curce pour ne s'en fier qu'au témoignage d'Arrien. Quelques erreurs géographiques et un trop grand penchant à la déclamation ne suffisaient pas, suivant moi, pour infirmer aussi complètement un récit plein de vie, où nous retrouvons maints détails négligés bien à tort par le gouverneur de la Cappadoce. Diodore de Sicile, Justin, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce, ont puisé aux mêmes sources. Tous ont mis à contribution les éphémérides, les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, la chronique de Clitarque. Si l'Orient, dans sa pompe stérile, si l'invasion, dans sa pauvreté martiale, nous sont fidèlement rendus, ce n'est pas dans l'*Anabase* d'Arrien, ce serait plutôt dans le *de Rebus gestis* de Quinte-Curce. Je reconnais l'armée de Xerxès, telle que nous l'a décrite Hérodote, dans la masse incohérente que Darius, après l'avoir parquée par groupes de 10,000 hommes, épancha en

un jour sous les murs de Babylone. Contemplez pour la dernière fois l'incroyable splendeur qui fit si longtemps l'orgueil et la faiblesse de l'empire! Le défilé commence : en tête, porté sur des autels d'argent, le feu qu'on ne laisse jamais éteindre, puis le cortège des mages chantant les saints cantiques; derrière les mages, 365 serviteurs du temple, vêtus de robes de pourpre et destinés à figurer les 365 jours de l'année. A la suite de ce bataillon s'avance le char consacré au maître des dieux, avec son attelage aussi blanc que l'hermine. Le dieu du jour est représenté par un coursier que l'on conduit en main et qui doit cet honneur à sa taille gigantesque. Dix autres dieux, divinités secondaires, ont aussi leurs chars dont les panneaux sont à demi couverts d'incrustations d'or et d'argent. Des piqueurs, avec leurs baguettes d'or et leurs blancs vêtemens, marchent d'un pas grave de chaque côté des chevaux, qui obéissent à leur voix. A travers la poussière qu'elle soulève voyez maintenant passer la cavalerie des douze nations : que de variété dans les armures de ces soldats accourus de toutes les contrées de l'Asie! Les 10,000 immortels suivent les cavaliers. Toujours de l'or! Des colliers d'or massif au cou, des broderies d'or aux manches flottantes des tuniques, des perles et des pierres précieuses mêlées aux broderies. Dans aucun autre corps l'opulence des barbares ne s'est étalée avec plus de profusion. Les 15,000 guerriers désignés sous l'appellation orgueilleuse de *cousins du roi*, resplendissent à peine d'un égal éclat : parure de femme plutôt que luxe de gens de guerre! Quelle est cette troupe à laquelle nous entendons donner le nom de *doryphores?* C'est la grande domesticité du palais; nous avons sous les yeux les officiers de la garde-robe royale. Les doryphores précèdent immédiatement le char du roi. Qui tentera de décrire le merveilleux aspect de ce trône de combat? Les deux panneaux sont décorés des plus riches simulacres; l'avant-train même est semé de pierreries. Entre les images de Ninus et de Bélus, statuettes d'or hautes d'une coudée, une aigle d'or s'apprête à prendre son vol. De ses ailes éployées, l'oiseau de Jupiter couvre toute la partie antérieure du char. C'est du haut de ce char que Darius, debout et dominant majestueusement la foule, apparaît aux regards de ses sujets. La beauté est le privilège des monarques perses. Par sa haute stature, par l'illustre origine empreinte dans tous ses traits, Darius montre bien qu'il est de la race auguste où l'Asie est habituée à chercher ses rois. Sa tunique de pourpre est traversée par une longue broderie blanche; sur ses épaules s'attache un manteau de drap d'or, qu'ornent deux éperviers qui fondent l'un sur l'autre; de sa ceinture dorée pend un sabre courbe dont le fourreau semble fait d'une seule pierre précieuse. La tiare

droite, — le *cidaris*, — est la coiffure des souverains. Darius a posé sur son front le cidaris et le riche diadème, dans lequel l'azur et le blanc s'entrelacent. Pour gardes à ses côtés il a placé sa meilleure noblesse, ceux qui lui tiennent de plus près par le sang. Ces gardes sont au nombre de 200 environ. Derrière le char royal sont rangés les 10,000 hastaires. Le bois des piques est garni d'argent, le fer de lance est remplacé par une pointe d'or. 30,000 hommes de pied, masse profonde et compacte, ferment la marche. Un intervalle de 200 mètres environ sépare l'armée des combattans de l'armée préposée à la garde des bagages. Dans cette seconde armée vous trouverez le char qui porte Sisygambis, la mère de Darius, et un autre char destiné à transporter Statira, son épouse. Les femmes qui accompagnent les deux princesses sont à cheval. Quinze arabas contiennent les enfans du roi, leurs précepteurs et la troupe des eunuques; 360 concubines, — à l'éclat qui les environne, on les prendrait pour autant de reines, — remplissent aussi de nombreux chariots; 600 mules et 300 chameaux, avec leur escorte d'archers, ont reçu pour fardeau le trésor royal. Est-ce tout? Non! il faut encore des chars pour les harems des seigneurs de la cour, des chars pour les valets, des chars pour les porteurs d'eau et pour les esclaves qui fendent le bois. Une armée asiatique, nous l'avons déjà dit, ne saurait se déplacer à moindres frais. La compagnie des Indes, à l'époque où Victor Jacquemont visitait le Bengale, se trouvait en mesure de mettre 300,000 hommes en campagne, mais c'était à la condition de les faire accompagner par 3,000 éléphans et par 40,000 chameaux. Le bagage seul de lord Bentinck employait 103 éléphans, 1,300 chameaux et 800 chars à bœufs. Qu'on juge par l'étendue de ces immenses cortèges, dont il est difficile de rien retrancher, de ce que dut être le convoi de Darius. Les détachemens l'un après l'autre se succèdent; le dernier soldat enfin a passé; il a passé quand la nuit est déjà venue et, suivant la coutume invariable des Perses, l'armée s'était mise en marche au lever du soleil.

J'ai fait l'épreuve moi-même des incroyables charges qu'impose à une armée l'impossibilité de vivre sur le pays qu'elle traverse. 3,000 animaux de bât pour une colonne expéditionnaire de 7,000 hommes, c'est déjà quelque chose; il en fallut 18,000 à l'armée de Crimée pour nourrir l'unique division qui, après la prise de la tour Malakof, alla occuper la vallée de Baïdar. En revanche, je suis revenu d'Orizaba au port de Vera-Cruz avec une escorte improvisée qui n'avait besoin ni d'un chariot, ni d'une mule. Quand cette escorte trouvait les puits taris, elle se résignait et ne proférait pas un murmure. On a vu les soldats de la république marcher

sans souliers et bivouaquer sans eau-de-vie; il n'y a que des Indiens ou des Arabes qui, sans eau et sans pain, sachent au besoin doubler les étapes. Si, aux jours de Napoléon, il y eût eu déjà une Afrique française, la race arabe, conduite par un tel chef, aurait recommencé la conquête du monde. A défaut d'Arabes ou d'Indiens, quelle nation dans notre grasse Europe, osera se présenter pour marcher sur les pas d'Alexandre? Les Macédoniens ont tracé la voie. Il faut leur ressembler si l'on prétend les suivre. L'armée partie des bords du Strymon ne comptait dans ses rangs que 35,000 soldats, 30,000 fantassins et 5,000 cavaliers. — La multitude amenée par Darius dans la plaine d'Issus, si l'on en défalque tout ce qui se trouvait inhabile à prendre les armes, offrit-elle jamais beaucoup plus de combattans? L'escorte des bagages et les bouches inutiles faisaient presque à elles seules, tout le fait présumer, la différence des deux effectifs.

L'empereur Napoléon s'est montré sévère envers Alexandre, — sévère envers l'homme, — car pour le conquérant il n'a jamais méconnu son incomparable grandeur. Les campagnes du fils de Philippe « ne sont pas, nous dit-il, comme celles de Gengis-Khan et de Tamerlan, une simple irruption, une façon de déluge; tout fut calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse.» La profondeur, l'audace et la sagesse se montrent surtout après la bataille d'Arbèles. Cette bataille fut livrée en l'année 331 avant l'ère chrétienne; la mort d'Alexandre eut lieu en 323. Les huit années qui séparent ces deux événemens sont remplies par les campagnes, que je me permettrai d'appeler les campagnes laborieuses, par opposition à celles qui donnèrent aux Grecs la possession de la Syrie et de l'Asie-Mineure, entreprise, — nous essaierons de le démontrer, — relativement facile. S'il n'avait, en effet, d'autres titres de gloire que d'avoir dissipé les armées de Darius, ces armées dont nous avons tenu à montrer la vaine magnificence, Alexandre ne mériterait peut-être pas d'occuper dans l'histoire un rang beaucoup plus élevé que celui qui reste assigné par la conquête du Mexique à Fernand Cortez. Le héros espagnol, sans s'être ménagé de retraite, alla droit au cœur d'un vaste empire; il plongea d'un seul bond dans l'inconnu; le vainqueur du Granique et d'Issus n'eut qu'à suivre une voie toute tracée.

Xénophon avait dit aux Grecs : « Vous n'êtes pauvres que parce que vous le voulez bien, car il vous suffit de passer en Asie pour devenir riches. La Perse appartient d'avance à qui aura le courage de l'attaquer. » Cléarque et Xénophon ont été les fourriers d'Alexandre. Jamais journal de marche ne fut mieux tenu que l'*Anabase*, plus exact, plus minutieux, plus précis, plus attentif à

indiquer les ressources et à signaler les obstacles. 183 jours après avoir quitté Sardes, Cléarque, guidé par Cyrus, avait franchi en 87 étapes un peu plus de 2,000 kilomètres. Il était ainsi arrivé, sans fatigues excessives, presque aux portes de l'antique cité de Sémiramis. « Je rougirai, j'en suis sûr, disait souvent Cyrus à ses auxiliaires, quand vous verrez quels hommes produit mon pays. » L'armée des Perses ne démentit pas ces paroles amères. Elle se montra, dès la première rencontre, aussi incapable de tenir tête aux hoplites du Péloponèse que les soldats de Montezuma de faire face aux arquebusiers espagnols. Le bruit seul des piques frappées sur les boucliers la mit en fuite. C'était, il est vrai, quelque chose d'imposant et de terrifiant à la fois que l'ébranlement d'une phalange d'hoplites. Les casques d'airain, les boucliers luisans, les tuniques de pourpre serrées à la ceinture s'alignaient dans la plaine, massés sur quatre rangs, sur huit rangs, sur seize rangs parfois de profondeur. Au signal de la trompette, les piques tombent en arrêt, la colonne se met en marche. Peu à peu le pas s'accélère, le fer des lances bat la charge sur l'écu et une immense clameur fait frissonner la plaine; on vient d'entonner le péan. Les soldats se crient les uns aux autres de ne pas courir en désordre, de garder les rangs, de régler le pas sur le centre. Les escadrons qui voient venir à eux ce rempart vivant dont pas une pierre encore ne chancelle, se troublent et s'épouvantent. Ils tournent bride avant que les Grecs soient arrivés à portée de trait. Une foule nombreuse, de grands cris, voilà ce que la phalange a eu à combattre. Cyrus n'avait dit que trop vrai. A la bataille de Cunaxa, pas un seul soldat de Cléarque ne fut blessé; Ménon, à l'aile gauche, eut un homme atteint, et cet homme fut frappé de loin par une flèche.

Lorsque, soixante-sept ans plus tard, Alexandre viendra cueillir les lauriers ravis, en l'année 395 avant l'ère chrétienne, au roi Agésilas par la jalousie de Thèbes et d'Athènes, il trouvera les états du grand roi plus affaiblis encore, car de sourdes divisions les agitent : « Le taureau est couronné, les apprêts sont finis, celui qui doit immoler attend. » Alexandre, à la bataille du Granique, ne perdra que 115 hommes, dont 30 fantassins; la victoire d'Issus ne lui coûtera que 300 soldats d'infanterie et 150 cavaliers; le triomphe définitif d'Arbèles s'achètera au prix de 500 morts. A la même époque, Agis, le roi de Sparte, et Antipater, sont aux prises : l'un perd 5,300 hommes, l'autre 3,500. C'est là ce qu'Alexandre, jaloux de toute gloire qui peut amoindrir la sienne, ne craint pas d'appeler « une bataille de rats. » Bataille de rats, en effet, de rats enfermés dans un tonneau. L'empereur Napoléon appelait

bien les combats qui amenèrent l'affranchissement des États-Unis « des rencontres de patrouilles. »

La facilité avec laquelle les innombrables armées de Darius furent défaites par une poignée d'hommes nous montre assez le danger de placer sa confiance dans les levées en masse. Tout un peuple debout n'est redoutable qu'à la condition d'avoir gardé le goût et l'habitude des armes. S'il en était autrement, nous ne serions jamais allés à Péking et les Chinois pourraient se mettre demain en marche pour Moscou. Méfions-nous des lévriers maigres! ce sont surtout ceux-là qu'il faut craindre. Puisse le ciel ne nous opposer jamais que des soldats habitués à plus de bien-être que les nôtres! Les Perses d'Artaxerxe Mnémon eux-mêmes n'étaient déjà plus les Perses de Mardonius. Soixante-dix-huit années de paix les avaient singulièrement amollis. Fut-ce bien d'ailleurs aux Perses que les Dix mille eurent affaire? « L'empire du grand roi est puissant par l'étendue du pays et par le chiffre de la population; la longueur des distances et la dispersion des forces le rendent faible contre quiconque lui fait la guerre avec promptitude. » Aussi n'est-ce pas la marche en bas, c'est la marche en haut, l'*anabase*, qu'il faut admirer. Voilà ce qui remplira le meilleur lieutenant de César, Antoine, de stupéfaction, quand il traversera les contrées sauvages, les montagnes gardées par des peuplades belliqueuses, que les compagnons de Chirisophe et de Xénophon ont eu à franchir pour retrouver le chemin de la patrie. « Oh! les Dix mille! » s'écriait-il en supputant ses pertes et en songeant aux difficultés qui lui restaient encore à surmonter. Il est incontestable, pour moi du moins, qui étudie sans parti-pris les résultats, que l'hoplite grec a été, de tous les hommes de guerre, celui qui a le mieux supporté les intempéries. La discipline romaine l'a vaincu, parce que la discipline finira toujours par garder l'avantage, mais les Romains ont bien fait de ne pas vouloir recommencer les campagnes d'Alexandre; ils n'étaient pas de taille à les entreprendre. Ce fut assez pour eux d'aller jusqu'aux bords du Tigre.

E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

LES ORIGINES

DE LA

CRISE IRLANDAISE

I.

WILLIAM PITT ET L'ACTE D'UNION.

I. Lord Stanhope. *The Life of William Pitt.* — II. Charles Ross. *Correspondence of Charles, first marquis of Cornwallis.* — III. *The Life and Times of Henry Grattan.* — IV. *Memoirs of Thomas Moore.* — V. *The Life and Death of lord Edward Fitzgerald,* by Thomas Moore. — VI. *Memoirs and Correspondence of viscount Castlereagh.* — VII. *Personal Sketches of his own times,* by sir Jonah Barrington, etc.

Pour la cinquième fois depuis un siècle, la situation critique de l'Irlande est l'objet des préoccupations les plus sérieuses du gouvernement et du public anglais. Le moment paraît donc opportun pour tracer rapidement le tableau des événemens qui ont précédé et préparé la crise actuelle.

Trois grandes questions, pendant les cent dernières années, ont tour à tour ou simultanément agité l'Irlande : la question de l'autonomie législative, celle de la liberté religieuse et enfin la question agraire.

La première de ces trois questions ne pourra jamais être tranchée dans un sens conforme aux réclamations des Irlandais. L'Angleterre compromettrait d'une manière trop grave son unité politique, constituée au prix de tant d'efforts.

La deuxième question, celle de la liberté religieuse, est aujourd'hui résolue dans les conditions les plus larges par l'émancipation des catholiques et par le *disestablishment* de l'église anglicane d'Irlande.

La troisième question est toujours pendante. Les efforts faits pour la résoudre, notamment par M. Gladstone, n'ont pas réussi, jusqu'à présent, à calmer les passions opposées ou à satisfaire les intérêts rivaux.

Ce sont ces trois questions dont nous allons étudier la naissance et le développement dans les pages qui suivent.

I.

Au moment où éclata la révolution française, il y avait trente-neuf ans que George III régnait en Angleterre : il y en avait six que William Pitt était premier ministre. Cet homme extraordinaire, investi, dès l'âge de vingt-quatre ans, dans un pays libre, d'un pouvoir égal à celui dont avaient joui un Ximenès et un Richelieu dans des monarchies absolues, n'en avait usé jusqu'alors que pour pratiquer une sage politique et réaliser d'utiles réformes. Il avait défendu la prérogative royale sans sacrifier les privilèges du parlement et les droits du pays; il avait rétabli l'équilibre financier sans rendre trop lourd pour les contribuables le poids des impôts; il avait donné à l'empire anglo-indien une charte nouvelle qui conciliait dans une juste mesure l'autorité légitime de l'état et les intérêts respectables de l'antique compagnie des Indes. Supprimez la révolution française ou retardez-la de vingt ans : Pitt serait mort avec la réputation d'un ministre pacifique et réformateur, respectueux des libertés publiques, économe de l'or et du sang de ses concitoyens. Tant il est vrai que, si les hommes d'état dirigent souvent les événemens, parfois aussi les événemens les dominent et les emportent loin de leur but!

Parmi les réformes que Pitt semblait destiné à réaliser, il y en avait une qui faisait en quelque sorte partie du patrimoine politique de sa famille. Lord Chatham, à plusieurs reprises, avait appelé l'attention du parlement sur les vices du système électoral de l'Angleterre. La réforme que le père avait souhaitée et réclamée, le fils, à son entrée dans la vie politique, eut l'ambition de l'accomplir. Deux fois il présenta à la chambre des communes un bill pour améliorer la représentation du royaume. Répartition plus équitable des sièges parlementaires, diminution du nombre des bourgs-pourris, répression plus sévère de la fraude et de la corruption, telles étaient les bases de cette proposition. Elle fut repoussée par la chambre des communes dans deux sessions consécutives. Pitt la renouvela quand il fut arrivé au pouvoir : il échoua encore. La plupart de ses amis politiques votèrent contre lui dans cette circonstance. Cependant il avait un tel empire sur eux qu'il aurait

peut-être fini par triompher de leurs répugnances contre toute extension du droit de suffrage, si la révolution française n'était venue brusquement modifier le cours de ses propres idées en même temps que la marche de l'esprit public.

En voyant les excès auquels pouvait se laisser entraîner une démocratie sans contre-poids, les Anglais devinrent plus indulgens pour leur vieux système électoral, qui avait sans doute de grands défauts, mais qui leur assurait cependant une somme d'ordre, de liberté, de prospérité, bien supérieure à celle dont jouissaient alors les nations les plus favorisées du continent. La cause de la réforme électorale vit dès lors diminuer sa popularité en même temps qu'elle dut renoncer à obtenir l'appui des hommes d'état qui auraient pu la faire triompher. Pitt ne cessa pas seulement de la soutenir : il la combattit résolûment. Pendant près de quarante ans, elle n'eut plus pour défenseurs qu'un petit nombre de libéraux persévérans. Une autre réforme, d'un ordre différent, allait prendre la première place dans les préoccupations du public et du gouvernement.

Depuis longtemps les catholiques des trois royaumes, et particulièrement ceux de l'Irlande, étaient soumis à une législation aussi humiliante que vexatoire. Non-seulement ils étaient exclus du parlement, des tribunaux, de la plupart des emplois civils et militaires, non-seulement ils étaient frappés d'incapacité électorale, mais, ce qu'on aura peine à croire, quand ils voulaient donner à leurs enfans une éducation conforme à leur foi religieuse, ils étaient obligés de les envoyer à l'étranger, dans des couvens ou dans des collèges établis sur le continent. L'instruction publique, dans un pays où la très grande majorité de la population était catholique, avait un caractère exclusivement protestant, à ce point que nul ne pouvait ouvrir une école sans l'autorisation de l'évêque anglican.

Cette législation tyrannique avait pu paraître nécessaire aux hommes d'état de la Grande-Bretagne au lendemain de la lutte entre Jacques II et Guillaume III, après la bataille de la Boyne, lorsque les populations catholiques, encore frémissantes, n'attendaient qu'une occasion de se soulever contre celui qu'elles regardaient comme un usurpateur. Elle n'avait plus d'excuse à une époque où la dynastie protestante de Hanovre semblait à l'abri de tout danger et où les derniers descendans des Stuarts s'éteignaient obscurément dans l'exil. Un semblable régime était contraire aux principes de tolérance que le XVIIIe siècle avait proclamés. Il était en opposition avec les intérêts mêmes de l'Angleterre, puisqu'il perpétuait des passions qu'une sage politique devait chercher à éteindre. Enfin, n'y avait-il pas une étrange inconséquence à persécuter les catho-

liques irlandais au moment même où l'on accordait asile et protection aux membres du clergé français chassés de leur pays par la révolution?

Personnellement, Pitt n'avait aucun goût pour l'intolérance religieuse. Il avait été élevé dans la religion anglicane; il avait eu pour précepteur un ecclésiastique, et ses fonctions officielles l'appelaient à nommer des archevêques et des évêques. Néanmoins il apportait dans les questions religieuses un esprit tellement libre que ses ennemis l'accusaient de n'être pas seulement tolérant, mais indifférent. S'il n'avait eu à compter qu'avec ses propres idées, l'émancipation des catholiques n'aurait pas souffert de difficultés sérieuses. Malheureusement il était le premier ministre d'un roi qui poussait la dévotion protestante jusqu'à la bigoterie et qui considérait de bonne foi l'intolérance religieuse comme un devoir. Il était le chef d'un parti dont la plupart des membres étaient des défenseurs convaincus et passionnés des privilèges de l'église officielle. Il risquait donc de perdre tout à la fois son crédit auprès de George III et son autorité sur ses amis politiques s'il soulevait prématurément et sans d'infinis ménagemens cette grave question de l'émancipation des catholiques.

L'organisation même de l'Irlande n'était pas faite pour faciliter la réforme qu'il s'agissait d'accomplir. Par une singulière contradiction, ce pays, tenu dans une si étroite servitude religieuse, jouissait en même temps d'une assez large indépendance politique. Non-seulement le parlement de Dublin n'avait pas été supprimé, mais ses prérogatives avaient été étendues en 1782 au point de lui conférer une véritable autonomie législative. Pas une réforme, petite ou grande, ne pouvait s'accomplir sans l'assentiment des deux chambres irlandaises, qui représentaient la caste privilégiée et la religion officielle. Il est vrai de dire qu'un certain nombre de protestans libéraux commençaient à se montrer favorables aux réclamations des catholiques; mais ils ne formaient encore qu'une faible minorité. La grande masse de leurs coreligionnaires, dans les chambres comme dans le pays, était restée fidèle aux idées d'intolérance religieuse qui dominaient du temps de Cromwell et de Guillaume III. Or le malheur voulait que ces protestans à l'esprit étroit et tyrannique fussent précisément les plus fermes défenseurs du gouvernement dirigé par Pitt. Si donc on entrait dans la voie de la liberté religieuse, on risquait de perdre des amis éprouvés, sans être certain de les remplacer par de nouveaux alliés.

Tel était l'état des esprits, lorsque la révolution française vint soulever dans les trois royaumes des sentimens très divers. Accueillie en Angleterre et en Écosse, d'abord avec froideur, puis avec aver-

sion, elle provoqua l'enthousiasme en Irlande, du moins parmi les catholiques et leurs alliés. Non-seulement les principes de liberté politique et religieuse proclamés au début de la révolution étaient faits pour plaire à tous les mécontens d'Irlande, c'est-à-dire à la grande masse de la population; mais la guerre qui éclata bientôt entre la France et l'Angleterre était une circonstance singulièrement favorable pour eux, soit qu'ils voulussent seulement profiter des embarras du gouvernement anglais pour lui arracher les réformes qu'il leur refusait, soit qu'ils eussent la pensée plus hardie et plus dangereuse de détacher complètement leur pays de la couronne d'Angleterre.

Dès le premier jour ces deux tendances opposées se manifestèrent chez les chefs du mouvement. Tandis que les uns visaient simplement à obtenir pour les catholiques l'égalité politique et la liberté religieuse, les autres ne reculaient pas devant la pensée d'une insurrection ayant pour but la constitution de l'Irlande en république indépendante. Les premiers formèrent à Dublin un comité qui devait poursuivre des réformes législatives par les voies régulières et légales; les autres créèrent, sous le titre de société des Irlandais-Unis, une vaste association qui, sous l'influence de quelques-uns de ses membres, ne tarda pas à devenir le cadre d'une armée insurrectionnelle.

Le comité de Dublin reçut de nombreuses adhésions. La plus importante fut celle d'Edmond Burke. Ce personnage illustre était né à Dublin en 1730; il avait quitté sa ville natale à vingt-trois ans pour venir à Londres se jeter dans la vie littéraire et politique; mais il avait gardé une vive et sincère affection pour son pays; et sous les ministères libéraux dont il avait été le collaborateur ou le conseiller, il avait puissamment contribué aux mesures prises en faveur de l'Irlande. Son concours était précieux à plus d'un titre. Burke était l'un des trois premiers orateurs de l'Angleterre; il en était, sans comparaison, le premier écrivain politique. Personne ne possédait, au même degré que lui, le don d'intéresser le public à une question. Il se passionna pour les réclamations des catholiques irlandais, comme il s'était passionné pour les souffrances des populations de l'Inde anglaise, opprimées par les agens de la compagnie, comme il allait se passionner pour les malheurs de la famille royale et de la noblesse de France, décimées par l'échafaud révolutionnaire. Il écrivit, en 1792, à un membre du parlement irlandais, sir Hercule Langrishe, une lettre qui fut reproduite par tous les journaux et qui fit plus pour la cause des catholiques d'Irlande que de longs discours ou de volumineux ouvrages. Il envoya à Dublin, pour servir de secrétaire au comité,

son fils unique, Richard, sur lequel il fondait de grandes espérances, bientôt déçues par une mort prématurée. Burke s'étant déjà prononcé avec éclat contre les principes de la révolution, son nom était une réponse à ceux qui auraient été disposés à considérer la cause des catholiques irlandais comme solidaire de celle des révolutionnaires français.

Encouragé par une adhésion si importante, sir Hercule Langrishe présenta au parlement irlandais, dans le cours de cette même année 1792, un *bill* en faveur des catholiques. La réforme proposée était bien modeste. Elle n'accordait pas aux catholiques le droit électoral; elle le maintenait seulement aux protestans qui épousaient des catholiques, à la condition que le mariage fût célébré par un ministre anglican. Elle permettait d'ouvrir des écoles sans l'autorisation de l'évêque. Elle abolissait, en outre, quelques dispositions législatives véritablement exorbitantes. Si timide que fût cette proposition, elle rencontra des adversaires, et elle n'aurait peut-être pas passé sans l'appui que lui donna le gouvernement. Le lord-lieutenant ou vice-roi d'Irlande, lord Westmoreland, était complètement acquis aux vieilles maximes d'intolérance, ainsi que l'un de ses deux principaux collaborateurs, le chancelier John Fitzgibbon. Le secrétaire principal pour l'Irlande, M. Hobart, avait heureusement des idées plus larges. D'ailleurs les instructions de Pitt étaient formelles. M. Hobart, au nom du gouvernement, se prononça en faveur du *bill*.

L'année suivante, ce fut le gouvernement qui prit l'initiative d'une nouvelle réforme. M. Hobart présenta au parlement irlandais un *bill* beaucoup plus important que celui de sir Hercule Langrishe. La proposition Hobart établissait la liberté d'enseignement, si précieuse pour les catholiques; elle les faisait électeurs, mais non pas encore éligibles; enfin elle les admettait à un certain nombre d'emplois civils et militaires, les moins importans, il est vrai. Ce n'était pas tout ce qu'on réclamait; toutefois c'était déjà un sérieux progrès. Aussi la résistance du parti protestant fut-elle extrêmement vive. Fitzgibbon protesta énergiquement auprès du gouvernement central. On ne tint pas compte de ses réclamations, et il fut obligé, comme chancelier, d'apposer sur la nouvelle loi le sceau de la couronne d'Irlande.

Les catholiques venaient donc d'obtenir, coup sur coup, deux succès qui auraient dû les encourager à persévérer dans la voie légale. Malheureusement les nouvelles qui arrivaient de France, en surexcitant leurs espérances, leur enlevaient la sagesse qui leur aurait été si nécessaire. Déjà la direction du comité de Dublin échappait aux modérés pour passer aux mains des violens. Richard

Burke, découragé, donna sa démission des fonctions de secrétaire et revint en Angleterre.

L'impatience des catholiques était d'autant plus regrettable qu'à ce moment même il se produisait en Angleterre une circonstance heureuse pour eux. Burke n'était pas le seul homme considérable du parti whig sur lequel les excès de la révolution française eussent produit une profonde impression. Dans le courant de 1793, une fraction importante de ce parti, ayant à sa tête le duc de Portland, se sépara de Fox et se rallia franchement au gouvernement. Le duc de Portland descendait de Bentinck, ce page de Guillaume d'Orange qui suivit son maître en Angleterre, où il fut pendant de longues années son confident le plus discret et son ami le plus sûr. C'était un homme d'une médiocre intelligence, mais d'un caractère extrêmement honorable. Sa grande fortune et ses puissantes relations lui avaient fait dans son parti une situation assez considérable pour qu'on eût cru devoir lui donner la présidence nominale du ministère de coalition qui avait précédé celui de Pitt, et dans lequel figuraient des hommes aussi importans que Fox et lord North. Il n'en consentit pas moins à accepter, sous son jeune successeur, le poste de secrétaire d'état de l'intérieur. Plusieurs de ses amis entrèrent avec lui aux affaires.

Pitt pensa qu'un des membres de ce groupe politique serait bien placé pour représenter et faire triompher en Irlande une politique de conciliation. Il songea à lord Fitzwilliam, personnage de grande naissance, auquel ses amis prêtaient beaucoup de mérite. Il le nomma lord-lieutenant en remplacement de lord Westmoreland. Il pensait avec raison que ce choix serait agréable aux catholiques. Il espérait, en outre, qu'un vice-roi appartenant à l'une des grandes familles du parti whig pourrait mieux que tout autre rallier au gouvernement une partie des libéraux irlandais. Pour lui faciliter sa tâche, il entra lui-même en relations avec Henry Grattan, le chef le plus modéré et le plus honorable de l'opposition protestante en Irlande.

Grattan, qui a laissé parmi ses concitoyens un nom populaire et respecté, était à cette époque l'homme le plus considérable de l'Irlande. Né à Dublin en 1746, il avait été élevé au collège de cette ville, à côté de John Fitzgibbon, qu'il devait retrouver plus tard comme adversaire sur les bancs du parlement. Après avoir fait son droit à Londres, il revint exercer la profession d'avocat dans son pays natal. Ses succès au barreau le conduisirent à la vie politique. Il était protestant, par conséquent éligible. En 1775, il entrait au parlement irlandais, grâce à l'appui d'un grand seigneur libéral, le comte de Charlemont.

Peu de temps après, la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, à l'occasion de l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Ce fut une circonstance heureuse pour l'Irlande. La France, sous Louis XVI, avait une belle marine : elle pouvait tenter un débarquement avec certaines chances de succès. En Angleterre, on était fort inquiet. Grattan comprit que, pour tirer parti de cette situation, il fallait avant tout rassurer le gouvernement anglais sur la fidélité de l'Irlande. Il fut l'un des promoteurs d'une vaste organisation de volontaires irlandais destinée à lutter, s'il y avait lieu, contre une invasion française. Cette attitude, de la part de Grattan, n'était pas simplement le résultat d'une tactique. Il était sincèrement convaincu que l'Irlande n'avait aucun intérêt à se séparer de l'Angleterre. Il ne désirait pour son pays que la liberté politique et l'égalité religieuse. Ses efforts ne furent pas complètement stériles. Un *bill* voté sur sa proposition apporta un premier adoucissement au sort des catholiques. Il remporta un autre succès moins durable et peut-être moins utile. Il obtint, en 1782, sous le ministère libéral de lord Rockingham, l'indépendance législative du parlement irlandais.

En 1794, Grattan avait près de cinquante ans. Il occupait encore la première place dans le parlement de Dublin, aussi bien par l'éclat de son talent que par le souvenir de ses anciens services. Toutefois sa modération ne plaisait pas à la fraction la plus ardente du parti libéral, qui avait pris pour chef George Ponsonby. Elle déplaisait bien davantage encore aux meneurs de l'association des Irlandais-Unis, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour une insurrection générale.

Pitt, qui venait de rallier à sa politique une partie des whigs anglais, aurait voulu arriver en Irlande à un résultat analogue. Il attachait surtout une grande importance à l'appui de Grattan. Il se fit mettre en rapport avec le grand orateur irlandais. Le duc de Portland donna un dîner où le premier ministre et le chef de l'opposition irlandaise se rencontrèrent. Peu de jours après, Grattan reçut un billet fort courtois de Pitt, qui l'invitait à venir causer avec lui des affaires d'Irlande. Ces pourparlers n'aboutirent pas. Grattan ne trouvait pas suffisant le remplacement du lord-lieutenant : il demandait le rappel du chancelier Fitzgibbon. Il voulait en outre être assuré de l'appui du gouvernement pour les nouvelles mesures qu'il comptait proposer en faveur des catholiques. Pitt ne crut pas pouvoir aller aussi loin. Il craignait de s'aliéner quelques-uns de ses plus anciens amis; il craignait surtout de mécontenter le roi George III, dont il connaissait les idées étroites et intolérantes. Aussi ne montra-t-il pas dans cette affaire la décision qui lui était

habituelle. Il fallait choisir résolument entre la politique de concessions et la politique de résistance, entre les hommes qui voulaient l'apaisement et ceux qui ne comprenaient que la lutte. Puisqu'on rappelait lord Westmoreland en lui donnant une compensation, on pouvait agir de même envers Fitzgibbon sans être taxé d'ingratitude. Rien au contraire n'était plus dangereux que d'envoyer en Irlande un nouveau vice-roi, en laissant auprès de lui, comme principal collaborateur, un homme dont les vues étaient absolument opposées aux siennes.

Lord Fitzwilliam n'avait qu'un moyen de se tirer de la situation difficile qui lui était faite. Il fallait attendre que le chancelier et les autres fonctionnaires imbus des mêmes idées eussent commis des imprudences ou se fussent donné des torts envers lui. Alors il aurait pu obtenir leur rappel et imprimer à l'administration de l'Irlande l'unité de vues et de direction dont elle avait besoin. Malheureusement le nouveau vice-roi, arrivant au milieu d'une population extrêmement surexcitée, se laissa gagner par la fièvre générale, et ce fut lui qui commit des fautes, au lieu d'attendre celles de ses adversaires. Sans consulter le gouvernement central, il mit à la retraite deux fonctionnaires importans, MM. Beresford et Cooke, qui avaient beaucoup d'amis en Angleterre et qui soulevèrent contre lui un véritable orage. Sans consulter le gouvernement central, il consentit à recevoir les pétitions en faveur de l'émancipation des catholiques. Aussitôt elles se couvrirent de noms et arrivèrent de tous les points de l'Irlande. En quelques jours, cinq cent mille signatures furent recueillies. Le mouvement prenait des proportions telles que ni lord Fitzwilliam ni Grattan n'étaient plus en mesure de l'arrêter. Par la force des choses ou plutôt par la faute des hommes, la question catholique se posait avant l'heure où elle aurait pu être pacifiquement résolue.

Grattan ne pouvait pas avoir d'illusion sur le résultat de la lutte, mais son parti était pris. Il n'avait pas, comme lord Fitzwilliam, la responsabilité du pouvoir. Il pouvait donc se préoccuper de l'avenir plus que du présent. Le 12 février 1795, il présentait un *bill* pour l'émancipation complète des catholiques. C'est à peine si une proposition semblable aurait pu passer dans le parlement irlandais avec l'appui du gouvernement. Or cet appui, Grattan, on s'en souvient, n'avait pas pu l'obtenir, malgré ses instances auprès de Pitt. Le premier ministre avait craint, non sans raison, l'opposition du roi. En effet, dès que George III entendit parler du *bill* de Grattan, il consulta sur la question, non pas le premier ministre, mais le lord-chancelier et deux magistrats connus pour leur opposition aux réclamations des catholiques. Il réunit tous les argumens contre le *bill* et les résuma dans une note de sa main qu'il remit à Pitt.

Ce dernier commençait à éprouver de sérieuses inquiétudes en voyant la tournure que prenaient les affaires d'Irlande. Il avait manqué de prévoyance en ne se rendant pas compte que la nomination de lord Fitzwilliam à la vice-royauté d'Irlande allait donner une impulsion presque irrésistible au mouvement en faveur de l'émancipation des catholiques; mais, d'un autre côté, il estimait avec raison que le nouveau vice-roi avait singulièrement aggravé la situation par ses imprudences. Il le lui fit sentir dans une lettre assez sévère. Le malheureux lord Fitzwilliam était un politique médiocre, mais un fort galant homme, et il avait à un haut degré le souci de sa dignité. Il ne supporta pas le désaveu dont il était frappé. Il envoya sa démission le 25 février. Un mois plus tard, le 25 mars, il s'embarquait pour l'Angleterre. Le jour de son départ fut un jour de deuil pour la population de Dublin. Les boutiques furent fermées, les affaires suspendues. On essaya de s'opposer à son embarquement. Ce premier essai de gouvernement libéral et conciliant avait duré à peine trois mois.

L'arrivée du nouveau vice-roi, lord Camden, fut accueillie par des troubles. La rupture entre le gouvernement irlandais et la grande masse de la population était accomplie. Quelles que fussent les intentions personnelles de lord Camden, il ne pouvait plus être que l'instrument d'une politique de résistance. Il se mit absolument entre les mains de Fitzgibbon. Le chancelier d'Irlande était un esprit étroit et intolérant, mais un caractère énergique et résolu. Sous son impulsion, le gouvernement irlandais se prépara à la lutte. Que devenait, pendant ce temps, le malheureux *bill* de Grattan? Il avait subi sans discussion, le 12 février, l'épreuve de la première lecture, considérée comme insignifiante; mais le 4 mai arrivait la deuxième lecture. Les partisans et les adversaires de la proposition s'étaient donné rendez-vous pour cette épreuve décisive. Le vote ne fut pas un instant douteux : 84 voix seulement se prononcèrent en faveur de la réforme proposée par Grattan, 155 voix la repoussèrent.

Une seule mesure fut prise dans cette session en faveur des catholiques d'Irlande. Elle était d'ailleurs aussi indispensable qu'urgente. Jusqu'alors, les jeunes gens qui se disposaient à entrer dans le clergé catholique étaient obligés de faire leurs études sur le continent. En général, ils choisissaient les collèges ecclésiastiques de Douai et de Saint-Omer. La révolution française ayant fermé ces deux établissemens, le clergé catholique, depuis plus d'un an, demandait la création d'un séminaire en Irlande. La réclamation était plus que juste : nous devons dire qu'elle fut accueillie sans trop de difficulté. Pitt, cette fois, n'hésita pas à mettre le poids du gouvernement dans la balance. Un *bill* fut présenté au parlement

irlandais pour la fondation et l'entretien d'un séminaire à Maynooth. On refusait aux catholiques les droits politiques, on ne prétendait pas du moins leur refuser les moyens de recruter les ministres de leur culte.

Toutefois c'était une concession bien insuffisante pour calmer les passions surexcitées. La situation s'aggravait de jour en jour. Les partis se préparaient non plus seulement à la lutte légale, mais à la guerre civile, que tout le monde prévoyait et que tout le monde contribuait à rendre inévitable. Des deux côtés, on était organisé et armé. En face de l'association des Irlandais-Unis, dissoute par l'autorité en 1794, mais reconstituée secrètement et d'une manière plus dangereuse, les partisans du gouvernement anglais avaient créé l'association *orangiste*, dont le nom significatif rappelait l'époque où Guillaume d'Orange avait battu et réduit à l'impuissance les partisans de Jacques II. Dès 1795, une première collision avait eu lieu près d'Armagh. La moindre étincelle pouvait allumer un incendie général. Le gouvernement, regardant la lutte comme inévitable, prit les devans et jeta résolûment le gant à ses adversaires. Au commencement de 1796, le procureur-général d'Irlande, sir Arthur Wolfe, proposa au parlement une série de mesures exceptionnelles qui furent toutes votées à une forte majorité, malgré les efforts répétés de Grattan. Au mois d'octobre de la même année, on fit un nouveau pas dans cette voie : on demanda la suspension de l'*habeas corpus*. Grattan se leva une dernière fois pour protester contre cette atteinte portée à la liberté individuelle : « Je ne sais pas où vous nous conduisez, dit-il; je vois devant moi un abîme épouvantable. » Son énergique résistance fut inutile. Au vote, il ne fut soutenu que par sept membres de la chambre des communes. Attristé et découragé, sentant venir une crise dans laquelle la voix de la modération ne réussirait pas à se faire entendre, il prit la résolution de quitter la vie publique. Aux élections générales qui eurent lieu quelques mois après, il pria ses amis de ne plus porter leurs voix sur son nom. Il se démit également de son grade d'officier dans un corps de propriétaires ruraux formé pour maintenir l'ordre. Il resta donc complètement étranger aux douloureux événemens qu'il avait prévus et que nous avons maintenant à raconter.

II.

Nous avons déjà parlé de l'association des Irlandais-Unis. Nous avons dit que sous l'influence de quelques-uns de ses membres les plus importans, elle ne tarda pas à devenir le cadre d'une armée

insurrectionnelle. Pendant quelques années, elle s'était contentée de faire de l'agitation légale, comme les autres sociétés du même genre établies en Irlande. Ses réunions jusqu'alors étaient publiques; mais le gouvernement les ayant interdites en 1794, cette mesure eut un résultat tout opposé à celui qu'on en attendait. L'association, au lieu de se dissoudre, se changea en une société secrète et, sous cette forme, elle ne devint que plus dangereuse. Le principal auteur de cette transformation fut un avocat du barreau de Dublin, Wolfe Tone, homme énergique, actif et doué d'un remarquable esprit d'organisation. Les affiliés furent distribués en petits groupes de douze personnes, qui n'avaient point de relations directes les uns avec les autres, mais qui obéissaient à des comités locaux, tandis que ces derniers à leur tour recevaient le mot d'ordre d'un comité supérieur.

Cette organisation était établie depuis deux ans et commençait à étendre son réseau sur toute l'Irlande lorsque le rappel de lord Fitzwilliam vint détruire les espérances de conciliation que sa nomination avait fait naître. A dater de ce moment, l'idée de l'insurrection germa dans les esprits et fit de rapides progrès. L'exemple de l'Amérique, celui de la France, étaient faits pour tenter une population malheureuse et mécontente. La révolution française surtout, plus récente en même temps que plus bruyante et plus théâtrale, avait frappé les imaginations irlandaises, toujours faciles à séduire. Déjà, le 14 juillet 1792, dans la populeuse cité de Belfast, l'anniversaire de la prise de la Bastille avait été célébré en grande pompe. La Grande-Bretagne n'étant pas encore en guerre avec la France, la fête ne rencontra aucune opposition de la part de l'autorité; mais elle n'en eut pas moins le caractère d'une menace évidente contre la domination anglaise. Détail significatif : aux quatre angles de la salle du festin se trouvaient, à côté du drapeau de l'Irlande, ceux de la France, de la Pologne et des États-Unis d'Amérique. Seul, le drapeau anglais brillait par son absence.

Quand le gouvernement révolutionnaire de France se trouva en guerre avec la Grande-Bretagne, il chercha naturellement à exploiter à son profit l'état des esprits en Irlande. Dès 1793, il faisait partir pour ce pays un agent secret chargé de se mettre en rapport avec les patriotes les plus ardens. L'année suivante, envoi d'un nouvel agent. Si ces deux missions n'eurent pas un résultat immédiat, elles contribuèrent probablement à faire naître dans certains esprits l'idée d'un recours à l'insurrection avec l'appui éventuel de la France. Une entente avec un gouvernement étranger paraissait toute naturelle à des hommes qui ne se considéraient pas comme Anglais, mais comme purement Irlandais. Les colonies

américaines d'ailleurs n'avaient-elles pas accepté, sollicité le concours de la France sous Louis XVI? Et les émigrés français, à leur tour, n'avaient-ils pas accepté, sollicité le concours des puissances coalisées contre la république? Les idées du temps en cette matière, il faut bien le dire, étaient moins sévères que celle de notre époque. En 1794, les Irlandais Unis envoyèrent un agent secret à Paris pour s'entendre avec le gouvernement français. Ce personnage, nommé Jackson, avait été ministre anglican. A son retour du continent, il fut dénoncé par un de ses amis. On lui fit son procès. Il avala du poison avant de se rendre à l'audience, et il rendit le dernier soupir devant les juges et le public, au moment où l'on prononçait sa sentence de mort. Wolfe Tone, compromis dans cette affaire, parvint à s'échapper. Il passa en Amérique et de là en France, où il ourdit avec une infatigable activité de nouvelles trames contre le gouvernement anglais.

Jusqu'alors, les Irlandais-Unis avaient eu à leur tête des hommes de parole plutôt que des hommes d'action : des avocats, des journalistes, des orateurs. Dans la voie nouvelle où ils allaient entrer, il leur fallait des chefs militaires. Ils en trouvèrent un dans la personne de lord Édouard Fitzgerald, qui fut introduit à cette époque dans l'association.

Le nouvel affilié tenait à ce qu'il y avait de plus considérable en Angleterre et en Irlande. Par sa mère, fille du duc de Richmond, il descendait des Stuarts; par son père, le feu duc de Leinster, il appartenait à cette branche de la grande famille des Geraldine, qui, après avoir quitté Florence au moyen âge pour venir s'établir en Irlande, changea son nom en celui de Fitzgerald. Après la mort du duc de Leinster, la duchesse se remaria à un Écossais nommé M. Ogilvie, et alla passer plusieurs années en France. C'est là que ses enfans, et notamment Édouard, son cinquième fils, firent connaissance avec la langue et les mœurs françaises. Comme beaucoup de cadets de nobles maisons, Édouard fut destiné à l'état militaire. A l'âge de dix-sept ans, on le pourvut d'une lieutenance, et il alla faire ses premières armes en Amérique contre ces républicains dont il devait plus tard embrasser les principes. Blessé dans une affaire, il fut soigné avec un dévoûment touchant par un pauvre nègre qu'il attacha depuis cette époque à sa personne et qu'il traita toujours moins comme un serviteur que comme un membre de sa famille. Il est à remarquer que, dans le cours de sa vie agitée, lord Édouard Fitzgerald inspira toujours la sympathie, souvent le dévoûment. Après son rétablissement, il revint en Angleterre et fut reçu à bras ouverts par le monde aristocratique où sa naissance lui donnait droit de cité.

A cette époque de sa vie, lord Édouard était moins occupé d'affaires politiques que d'affaires de cœur. Il avait tout ce qu'il faut pour faire un héros de roman : l'extérieur le plus séduisant, le courage le plus chevaleresque, une âme tendre et passionnée avec un caractère énergique et aventureux. Rien d'étonnant que les femmes aient joué un grand rôle dans son existence. Il avait déjà eu plusieurs aventures romanesques lorsqu'il rencontra une personne célèbre alors pour sa beauté, par son talent musical et par le nom de son mari. Élisabeth Limley avait paru à seize ans sur le théâtre et avait éclipsé du premier coup toutes les cantatrices de son temps. Sa carrière dramatique ne fut pas longue : en pleine jeunesse et en plein succès, elle quitta la scène pour épouser un homme de lettres pauvre et peu connu encore, auquel elle sacrifia vingt soupirans plus riches et plus haut placés. Il est vrai que l'adorateur préféré s'appelait Sheridan et qu'il plaidait la cause de son amour avec cette éloquence entraînante dont la chambre des communes devait subir, quelques années plus tard, l'irrésistible impression.

Ce mariage d'amour fut longtemps un mariage heureux. Mais un jour lord Édouard Fitzgerald fit la connaissance de Sheridan, probablement par Fox, leur ami commun et un peu le parent du jeune lord. Il vit Mme Sheridan et l'aima. Elle partagea sa passion et mourut, dit-on, de remords et de honte d'y avoir succombé. Tel est du moins le récit que fait dans ses *Mémoires* Mme de Genlis, qui se trouvait en Angleterre à l'époque de ces événemens et qui voyait fréquemment Fox, Sheridan et les autres chefs du parti whig. La gouvernante des enfans du duc d'Orléans était arrivée à Londres en 1791, amenant avec elle une jeune fille de dix-sept ans, qu'elle avait affublée du nom bizarre de Paméla, mais qui s'appelait en réalité Nancy Syms. Thomas Moore, dans sa *Vie de lord Édouard Fitzgerald*, fait de Nancy Syms une fille naturelle de Mme de Genlis. D'après cette dernière, c'était tout simplement une petite Anglaise, choisie à l'âge de quatre ou cinq ans, à cause de sa gentillesse, pour parler l'anglais avec les enfans du duc d'Orléans. Quoi qu'il en soit, Mme de Genlis l'aimait comme une fille et nous verrons plus tard qu'elle la dota.

Paméla eut beaucoup de succès à Londres dans la société anglaise. Elle était jolie, elle avait un charmant caractère et, chose curieuse, elle ressemblait d'une manière étonnante à la pauvre Mme Sheridan, que regrettaient alors tous ses amis, et que pleuraient à la fois son mari et son amant. Sheridan, tout le premier, fut frappé de cette ressemblance et demanda la main de la jeune fille. Mme de Genlis eut le bon sens de la lui refuser; non-seulement la disproportion

d'âge était assez considérable, puisque Sheridan avait près de quarante ans, mais le mauvais état de ses affaires et ses incurables habitudes de dépense en faisaient un mari très peu souhaitable. Un autre prétendant d'ailleurs allait se mettre sur les rangs, s'il n'y était déjà. Mme de Genlis raconte, en effet, que lord Édouard Fitzgerald avait vu Paméla pendant ce voyage et qu'il s'en était épris tout de suite. D'après Thomas Moore, au contraire, il l'aurait aperçue pour la première fois, l'année suivante, dans un voyage qu'il fit à Paris. Le récit de Mme de Genlis est bien plus vraisemblable. Comment admettre, en effet, que Paméla et sa mère adoptive, fréquentant à Londres la même société que lord Édouard, ne se soient pas rencontrées avec lui? Il est plus que probable que, s'il se rendit à Paris, c'est parce qu'il l'aimait déjà et voulait se rapprocher d'elle. Ce voyage, comme on va le voir, eut une influence décisive, non-seulement sur sa vie privée, mais sur ses opinions.

Quoique membre de la chambre des communes d'Irlande par la protection de son frère aîné, lord Édouard, jusqu'à cette époque, s'était fort peu occupé de politique. Par tradition de famille, il était whig et votait avec les whigs; toutefois il n'allait pas au-delà du libéralisme sage et prudent de lord Charlemont et de Grattan. Son séjour à Paris change brusquement le cours de ses idées. Il se grise du vin capiteux de la révolution. Les grands mots de fraternité et d'égalité, tant prodigués par les hommes de l'époque, séduisent cette nature ardente et généreuse. Sa correspondance avec sa mère, au milieu des effusions d'un amour filial aussi sincère que touchant, porte à chaque ligne les traces de l'enthousiasme que lui inspirent les idées du jour : « Dans les cafés, écrit-il, dans les lieux publics, on se traite mutuellement de camarades, de frères, et quand un étranger arrive, on lui dit immédiatement : Oh! nous sommes tous frères; nos victoires sont pour vous, pour tout le monde. »

Cet enthousiasme, qui peut faire sourire aujourd'hui, était sincère chez Édouard Fitzgerald comme chez beaucoup d'hommes de sa génération. Le jeune lord s'était intimement lié avec Thomas Paine, le célèbre démocrate anglais, alors réfugié en France. Les deux amis logeaient et dînaient ensemble. Ils assistèrent tous deux à un banquet donné par un certain nombre d'Anglais résidant à Paris pour célébrer les victoires de la France républicaine et la retraite des armées coalisées. Là un grand nombre de toasts furent portés, dont un à l'abolition des distinctions héréditaires. Édouard Fitzgerald, prêchant d'exemple, déclara aussitôt renoncer à son titre de lord, qui n'était d'ailleurs qu'un titre de *courtoisie*, comme on dit en Angleterre. A partir de ce moment, il se fait adresser ses lettres avec la suscription suivante : *Le citoyen Édouard Fitzge-*

rald, hôtel de White, passage des Petit-Pères, près le Palais-Royal.

Au milieu de son exaltation politique, le jeune homme ne perdait pas de vue l'objet principal de son voyage. Logé à deux pas du Palais-Royal, il voyait constamment Mme de Genlis et sa fille adoptive, pour laquelle son amour ne faisait que grandir. Il obtint enfin la main de Paméla, à la condition que sa mère acquiescerait au mariage. L'excellente femme, qui adorait son fils, ne voulut pas mettre obstacle à son bonheur. Le mariage eut lieu quelque temps après, à Tournai. Mme de Genlis constitua en dot 6,000 francs de rente à sa fille adoptive. Le duc d'Orléans et son fils le duc de Chartres, plus tard roi des Français, signèrent à l'acte de mariage comme témoins. Paméla fut le modèle des femmes, et elle sut fixer le cœur jusque-là un peu inconstant de son mari, qui, dans ses lettres, parle sans cesse, en termes émus et délicats, de son bonheur conjugal et plus tard de son bonheur paternel. Au point de vue purement privé, il avait donc fait un excellent choix. Malheureusement, ce mariage acheva de le brouiller avec le gouvernement anglais. On avait déjà vu de fort mauvais œil son voyage en France : ce fut bien pis quand on apprit qu'il épousait une fille adoptive de Mme de Genlis, une protégée du duc d'Orléans. On le raya d'office des cadres de l'armée.

Il arriva à Londres avec sa jeune femme au commencement de 1793, quelques jours seulement avant la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la France. A partir de cette époque, il prit une part plus active aux débats du parlement irlandais. Il n'était pas orateur et ne le devint pas; il se signala seulement par quelques-unes de ces protestations énergiques pour lesquelles l'éloquence n'est pas nécessaire. Une fois entre autres, après un discours de Grattan qu'il trouvait trop modéré, il s'écria que les chefs du gouvernement irlandais étaient les pires ennemis du roi. Invité, là-dessus, à faire ses excuses à la chambre des communes, il se borna à quelques mots d'explication, dont on se contenta, parce que son caractère loyal et sa nature sympathique désarmaient ses adversaires politiques. A la même époque, il consentit à mettre en rapport avec les chefs des Irlandais-Unis un des agens secrets envoyés par le gouvernement français. Bref, il se compromit à tel point qu'on n'hésita pas à lui proposer d'entrer dans l'association et que même on le dispensa, comme son ami Arthur O'Connor, de prêter le serment d'usage. Et, pour le dire en passant, la formule seule de ce serment, qui venait d'être modifiée, suffisait pour indiquer les tendances nouvelles de l'association. Le serment primitif était ainsi conçu : « Je jure de consacrer tous mes efforts à obtenir,

dans le parlement, une équitable et complète représentation de tout le peuple irlandais. » Depuis quelque temps, les mots : *dans le parlement*, avaient été supprimés. Il était impossible de dire plus clairement qu'on ne se croyait pas tenu de se renfermer dans les limites de l'agitation légale et qu'on irait, s'il le fallait, jusqu'à l'insurrection.

A peine entré dans l'association, Édouard Fitzgerald y prend un rôle prépondérant. Les autres chefs, comme Olivier Bond, les deux Emmett, Mac-Nevin, quoique plus anciens, s'effacent devant lui. Cela se comprend : il était militaire et passait même pour un officier distingué, puisque le gouvernement anglais, à l'époque où il ne s'occupait pas encore de politique, lui avait offert le commandement d'une expédition contre Cadix. Si l'on tient compte, en outre, de sa grande naissance, de la popularité que lui donnait son attitude dans le parlement et de la séduction que sa personne exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, on comprendra que lui seul pouvait être le chef de l'insurrection qui se préparait. On trouva plus tard dans ses papiers un relevé des forces dont pouvait disposer l'association des Irlandais-Unis. D'après ce travail, le chiffre des affiliés s'élevait à deux cent soixante-dix-neuf mille. Les armes ne manquaient pas; il en existait des dépôts assez considérables, malgré les perquisitions actives de la police. Ce qui faisait défaut, c'était l'argent. Aussi essaya-t-on plusieurs fois de négocier un emprunt.

Au surplus, il était évident qu'une insurrection irlandaise, livrée à ses propres forces, finirait par être écrasée. Il fallait donc, quelque dure que fût cette extrémité, recourir à l'appui de la France. Les chefs des Irlandais-Unis s'y résignèrent. En 1796, Édouard Fitzgerald et Arthur O'Connor furent chargés de se rendre en France et d'entamer les négociations avec le directoire. Les deux amis, pour arriver à leur destination, durent faire un long détour. Ils s'embarquèrent d'abord pour Hambourg, où ils se mirent en rapport avec Reinhard, ministre-résident de la république française dans cette ville. De là ils se dirigèrent vers Bâle, où ils virent Barthélemy, le futur directeur, alors ministre plénipotentiaire près de la confédération suisse. Au moment où ils allaient pénétrer sur le sol français, un ordre du directoire en interdit l'accès à Fitzgerald, suspect aux républicains à cause de ses relations avec la famille d'Orléans. O'Connor continua seul le voyage. Il vit le général Hoche, qui l'écouta avec intérêt, mais qui ne lui donna que des espérances vagues. Le gouvernement français, cependant, était décidé, dès cette époque, à tenter quelque chose en Irlande. Il était déjà en relations avec Wolfe Tone, qui, compromis dans l'af-

faire de Jackson, en 1794, avait été obligé de passer en Amérique pour échapper aux recherches de la police anglaise. Ce personnage entreprenant et actif était arrivé récemment à Paris. Il s'était fait présenter à Carnot, alors membre du directoire, et à Clarke, ministre de la guerre. Ce dernier, qui était d'origine irlandaise, se prit de goût pour Wolfe Tone et se laissa gagner par lui à l'idée d'une expédition en Irlande. Les préparatifs de l'entreprise furent conduits avec secret et avec activité. Hoche fut placé à la tête du corps de débarquement, et le commandement de l'escadre fut confié à l'un des meilleurs marins de ce temps, le contre-amiral Bouvet.

Le 15 décembre 1796, l'expédition partait de Brest. Elle n'arriva même pas en vue des côtes d'Irlande : elle rencontra sur sa route une tempête qui la dispersa. Tandis que le gros de l'escadre rentrait à Brest, le bâtiment qui portait le général en chef fut forcé de se réfugier à la Rochelle. Cette mésaventure suffit pour décourager le gouvernement français. Notre marine étant trop faible pour lutter contre celle de l'Angleterre, l'expédition projetée n'aurait pu réussir qu'à la faveur d'une surprise, sur laquelle il n'y avait plus à compter. Le corps de débarquement fut dissous, les troupes qui le composaient expédiées sur différens points, et Hoche envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Dix-huit mois après, Bonaparte, qui venait de terminer la campagne d'Italie et de signer le traité de Campo-Formio, caressa un instant, à son tour, la pensée d'un débarquement en Irlande. Il décida le directoire à former une *armée d'Angleterre*, dont le commandement lui fut confié. Cependant, soit que ce projet n'eût jamais été bien sérieux, soit que Bonaparte en eût reconnu ultérieurement les difficultés, il ne tarda pas à l'abandonner. L'armée d'Angleterre devint l'armée d'Égypte.

L'expédition avortée du général Hoche n'avait fait qu'aggraver la situation de l'Irlande, en effrayant le gouvernement anglais, en surexcitant les espérances des Irlandais-Unis et en achevant de décourager les libéraux modérés tels que Grattan. Dans de pareilles conditions, le résultat des élections qui eurent lieu quelques mois après ne pouvait être douteux. Nommés au milieu de l'agitation des esprits par un corps électoral où dominait l'influence des propriétaires protestans, les députés envoyés en 1797 à la chambre des communes d'Irlande appartenaient en immense majorité au parti gouvernemental. Les bancs de l'opposition étaient presque vides. Ponsonby et son petit groupe d'amis n'avaient pas quitté la vie politique comme Grattan, mais ils paraissaient rarement aux séances du parlement et ne prenaient aucune part aux discussions. La majorité gouvernementale, sans contre-poids et sans contrôle, pouvait donc se livrer à ses tendances naturelles. Le chef réel du gouvernement

de l'Irlande, pendant cette période de compression à outrance, était le chancelier Fitzgibbon, récemment nommé comte de Clare, auquel le faible lord Camden ne savait pas résister. Le secrétaire du gouvernement, Pelham, avait des tendances plus modérées; malheureusement son crédit ne pouvait lutter avec celui de lord Clare; bientôt d'ailleurs il tomba malade, et ses fonctions furent remplies, d'abord à titre intérimaire et plus tard d'une manière définitive, par le jeune lord Castlereagh, qui devint un des collaborateurs les plus énergiques du chancelier. Ce dernier était persuadé qu'une lutte à main armée ne pouvait être évitée. Il s'y prépara; on peut même dire qu'il la provoqua ou du moins qu'il la précipita par ses mesures violentes. Il multiplia les poursuites judiciaires. Il fit envahir et saccager par la force armée l'imprimerie du journal *l'Étoile du matin*. Il fit placer sous le régime militaire toute la partie septentrionale de l'Irlande, où commandait le général Lake.

Les Irlandais-Unis, de leur côté, ne restaient pas inactifs. Ils avaient formé un directoire composé de cinq membres : Fitzgerald, O'Connor, Olivier Bond, Emmett et le docteur Mac-Nevin. Toute l'année 1797 fut employée à préparer une insurrection générale. On envoya successivement en France un nommé Lewines, puis Fitzgerald, puis Mac-Nevin, pour demander des armes et de l'argent. Mac-Nevin insista vivement auprès du gouvernement français. Il affirma que dans l'Ulster seulement cent cinquante mille hommes étaient prêts à se lever. On lui promit des armes; quant à de l'argent, c'était ce qui manquait le plus à la république française, réduite depuis longtemps au régime des assignats. On prépara une nouvelle expédition pour donner la main à l'insurrection future. Malheureusement la désorganisation de la marine française rendait bien chanceuse une tentative de débarquement. Les Irlandais-Unis n'en persistèrent pas moins dans leurs projets. Un état-major fut formé. Les affiliés furent secrètement divisés en régimens. Un plan général d'insurrection fut dressé. Toutes les instructions militaires furent écrites de la main de Fitzgerald. Le but du soulèvement était l'établissement d'une république irlandaise, gouvernée par un directoire, à l'imitation de la république française.

Le gouvernement était depuis longtemps tenu en éveil par les fréquens voyages de lord Édouard Fitzgerald et de ses amis sur le continent; il avait en outre reçu, dans le courant d'avril 1797, des dénonciations qui lui avaient révélé l'existence d'un vaste complot; toutefois il était loin de tenir tous les fils de la conspiration, lorsque le 25 février 1798, un nommé Thomas Reynolds, dont le nom est resté en horreur à tous les patriotes irlandais, vint s'offrir pour faire d'importantes révélations. Ce personnage, qui avait été dési-

gné pour commander un régiment d'Irlandais-Unis, avait assisté, le 19 février, à un conseil tenu par les principaux chefs de la future insurrection dans la maison d'Olivier Bond. Un nouveau conseil devait se tenir au même endroit, le 12 mars. Sur les indications du délateur, on fit cerner la maison par des agens de police, et l'on prit d'un seul coup de filet quatorze des principaux chefs, parmi lesquels Olivi r Bond lui-même. Quelques jours auparavant Arthur O'Connor a ait été arrêté à Margate, près de Londres, au moment où il allait s'embarquer pour le continent.

Cependant Fitzgerald, Emmett et Mac-Nevin avaient échappé aux recherches de la police. Les deux derniers furent pris peu de jours après. Seul des cinq membres du directoire, Fitzgerald, grâce à des amis dévoués, resta caché pendant près d'un mois dans une maison d s environs de Dublin. Il aurait pu s'enfuir sur le continent: on dit que le gouvernement était disposé à fermer les yeux sur son départ. Il resta par point d'honneur. Il se contenta de changer de retraite. Cette précaution lui fit fatale. Son nouvel asile fut dénoncé. Surpris dans son lit, il se défendit comme un lion, tua deux agens et fut lui-même grièvement blessé. La nouvelle de son arrestation produisit une émotion générale. Son courage, ses brillantes qualités, la triste situation de sa jeune femme, tout se réunissait pour appeler sur lui l'intérêt. Malheureusement l'issue de son procès ne pouvait être douteuse. Les preuves de sa participation au complot étaient manifestes et sa condamnation certaine. Il n'était pas destiné cependant à mourir sur le gibet. Il succomba en prison aux suites de sa blessure. Olivier Bond mourut aussi dans sa prison, après avoir eu, dit-on, la faiblesse de faire des révélations. Emmett et Mac-Nevin furent détenus deux ans au fort Saint-George et ensuite bannis. O'Connor comparut à Maidstone devant un jury anglais : plus heureux que ses amis, il fut acquitté.

La terreur régnait en Irlande. La police, sachant qu'il y avait un grand nombre de dépôts d'armes et de munitions, se livrait à des perquisitions rigoureuses. On recherchait partout des conspirateurs, jusque dans l'université de Dublin, dont les élèves furent interrogés par le chancelier en personne. Il est certain que la plupart de ces jeunes gens, séduits par le courage de Fitzgerald et par l'éloquence d'Emmett, étaient de cœur avec les Irlandais-Unis. Là s'était borné leur crime. L'un d'eux, Thomas Moore, célèbre plus tard comme poète et comme historien, a peint dans ses Mémoires en termes saisissans la situation de l'Irlande à cette époque. La délation était à l'ordre du jour. Un officier de la milice irlandaise, nommé Armstrong, se fit admettre parmi les Irlandais-Unis, afin de surprendre les secrets de l'association. Il découvrit que le projet

d'insurrection n'était pas abandonné et que de nouveaux chefs avaient été choisis pour remplacer ceux qui étaient tombés entre les mains de la police. Le complot devait être mis à exécution dans la nuit du 23 mai, à Dublin en même temps que dans les provinces. On espérait se saisir par surprise du château de Dublin, résidence du lord-lieutenant. Cette partie du plan avorta complètement, le gouvernement ayant pris des précautions et ayant fait arrêter, le 19 mai, les chefs qui lui avaient été dénoncés par Armstrong. Dans les provinces, au contraire, l'insurrection éclata au jour désigné et s'étendit comme une traînée de poudre. En un clin d'œil le Leinster, le Munster et l'Ulster furent en feu. Le Connaught seul resta calme. Le premier élan de l'insurrection fut irrésistible. Les Irlandais-Unis s'avancèrent jusqu'à 16 milles de Dublin. Là se fit sentir l'absence d'un chef militaire expérimenté. Les insurgés ne surent pas profiter de leurs premiers succès. Les troupes royales reprirent vigoureusement l'offensive. Battus à Naas, repoussés des hauteurs de Kilcalan, les Irlandais-Unis durent renoncer à toute nouvelle tentative contre Dublin. Ils échouèrent également contre Carlow. Ils n'avaient donc pas réussi à s'assurer, dans le Munster, la possession d'une seule ville importante. Dans l'Ulster et dans le Leinster ils furent plus heureux. Dans l'Ulster surtout, on put croire qu'ils arriveraient à établir un centre de résistance et une sorte de gouvernement. A la suite d'un succès remporté sur un régiment de milice, ils occupèrent la petite ville d'Enniscorthy et peu après celle de Wexford, capitale du comté du même nom. Bientôt maîtres du comté tout entier, rayonnant de là dans toutes les directions, ils commencèrent à causer de sérieuses inquiétudes au gouvernement central.

Devant la gravité de la situation, Pitt jugea nécessaire de concentrer dans une seule main l'autorité civile et l'autorité militaire. Lord Cornwallis fut envoyé en Irlande, avec pleins pouvoirs, pour remplacer tout à la fois le vice-roi, lord Camden, et le commandant en chef, sir Ralph Abercromby. C'était un militaire estimé, malgré ses malheurs dans la guerre d'Amérique. Aussi n'accepta-t-il qu'à regret une tâche dont il ne se dissimulait pas les côtés répugnans. Les événemens ne justifièrent que trop ses craintes. Il arriva en Irlande pour assister à des scènes d'horreur qu'il ne fut pas en son pouvoir d'empêcher. Le meurtre, le viol, l'incendie, marchaient à la suite, non pas seulement des bandes indisciplinées de l'insurrection, mais des troupes royales et des régimens de milice restés fidèles à la cause anglaise. A Enniscorthy, quatre-vingts prisonniers furent brûlés vifs par les Anglais; à Scullabogue, cet horrible supplice fut infligé par les Irlandais-Unis à quatre-vingts protestans.

Après avoir repris Wexford, le général Lake, sans attendre les instructions de l'autorité supérieure, fit pendre les quatre personnages les plus importans qui étaient tombés dans ses mains, entre autres le capitaine Keogh, qui avait été gouverneur de la ville pour le compte de l'insurrection. Il ordonna ensuite de couper leurs têtes, qui furent exposées pendant plusieurs jours, sur des pieux, devant la porte du palais de justice de Wexford.

Lord Cornwallis, que ces cruautés révoltaient, fit de louables efforts en faveur de l'humanité. Malheureusement il rencontrait une résistance très vive parmi les propriétaires protestans qui, effrayés du développement de l'insurrection et sachant la haine dont ils étaient l'objet de la part de leurs tenanciers catholiques, réclamaient une répression impitoyable. Il parvint cependant à faire triompher ses idées dans une certaine mesure. Lord Clare lui-même reconnut qu'il y avait quelque chose à faire pour apaiser les esprits. Castlereagh, devenu définitivement secrétaire du gouvernement irlandais par suite de la mort de Pelham, opina plus énergiquement dans le même sens. On promit la vie sauve aux insurgés qui se soumettraient dans le délai de quinze jours. On présenta ensuite aux chambres irlandaises un bill d'amnistie qui mettait à l'abri de poursuites ultérieures, non pas les chefs de l'insurrection, mais du moins ses soldats obscurs. La répression, au surplus, était déjà bien avancée. Le comté de Wexford avait été réoccupé tout entier par les troupes royales, non sans des luttes sanglantes. Ce malheureux pays n'offrait plus à la vue que champs dévastés, maisons saccagées, villes en ruines. Dans le Leinster, l'ordre se rétablissait peu à peu. Là aussi des cruautés injustifiables avaient été commises. Des hommes qui sympathisaient peut-être de cœur avec l'insurrection, mais qui ne s'y étaient point effectivement associés, avaient été exécutés sommairement.

Le gouvernement français, cependant, faisait des préparatifs pour venir au secours des insurgés. Il arriva trop tard et surtout il n'arriva qu'avec des forces insuffisantes. Le 22 août, trois frégates et quelques bâtimens de transport, portant un corps de débarquement de onze cents hommes seulement, vinrent atterrir à Killala, dans le comté de Mayo. Le général Lake se porta immédiatement vers la côte avec quelques bataillons de milice qu'il avait sous la main. Il rencontra à Castlebar le général Humbert, qui commandait les troupes françaises et qui le mit en déroute. Heureusement pour lui, lord Cornwallis, en personne, arrivait avec des troupes régulières. Cette fois Humbert fut accablé par des forces supérieures. Après avoir perdu deux ou trois cents hommes, il fut fait prisonnier à Ballynamuck avec le reste de sa petite troupe. Quel-

ques mois après, nouvelle expédition française, un peu plus importante, mais encore insuffisante. Un vaisseau de 74, *le Hoche*, partit de Brest avec huit frégates et trois mille hommes de débarquement, sous le commandement du général Hardy. Wolfe Tone était à bord. L'escadre arriva le 11 octobre dans la baie de Killala. Elle fut attaquée immédiatement par le commodore Warren. Ce fut un désastre pour la marine française. Deux frégates seulement parvinrent à s'échapper. Tout le reste fut pris. Wolfe Tone, reconnu, fut conduit en prison. Voulant éviter l'humiliation de mourir sur le gibet, il demanda instamment la faveur d'être passé par les armes. On la lui refusa. Il parvint à se procurer un petit canif, et avec une incroyable énergie il se coupa la gorge dans sa prison. Après ce dernier échec, la France renonça à toute idée d'expédition en Irlande. L'insurrection d'ailleurs était écrasée, ses chefs morts ou en fuite, ses soldats découragés et terrifiés.

III.

Le danger que la domination anglaise venait de courir en Irlande décida Pitt à s'occuper des affaires de ce pays d'une manière plus sérieuse et plus suivie qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Deux grandes mesures se présentèrent à son esprit comme faites pour prévenir de nouvelles tentatives d'insurrection ou du moins pour les rendre moins périlleuses. Tout d'abord il lui parut nécessaire, non-seulement d'enlever à l'Irlande l'autonomie législative que Grattan lui avait fait accorder en 1782, mais même de supprimer le parlement irlandais, ou plus exactement de le fondre dans le parlement anglais. En second lieu, il se proposait de reprendre et de mener à bonne fin la grosse question de l'émancipation des catholiques. Lord Cornwallis lui conseilla de résoudre en même temps les deux questions, de manière que l'émancipation des catholiques aurait été la compensation et en quelque sorte l'indemnité accordée à l'Irlande pour la suppression de son parlement local. Lord Clare, toujours peu favorable aux réformes libérales, combattit vivement cette idée. Pitt l'écarta, parce qu'il croyait plus facile de résoudre cette question dans le futur parlement-uni que dans le parlement irlandais, et peut être aussi parce qu'il craignait de se heurter aux résistances du roi.

Il fut donc décidé que l'on commencerait par s'occuper exclusivement de l'union législative entre l'Angleterre et l'Irlande. Cette seule question ne laissait pas de soulever d'assez grosses difficul-

tés. Aussi fallut-il près de deux ans pour la résoudre. La réforme projetée blessait l'amour-propre national des Irlandais; elle portait atteinte aux intérêts d'un certain nombre de grands propriétaires qui jouissaient d'une influence prépondérante dans le parlement de Dublin; elle rencontrait des résistances chez certains amis du gouvernement, chez certains fonctionnaires importans, comme par exemple sir John Parnell, chancelier de l'échiquier, c'est-à-dire ministre des finances en Irlande; enfin elle avait contre elle tout le parti libéral. Il fallait se préparer à surmonter toutes ces difficultés. On se mit à l'œuvre dès le lendemain de la défaite définitive de l'insurrection. En novembre 1798, lord Cornwallis fut mandé à Londres, et là, le duc de Portland, secrétaire d'état pour l'Irlande, lui fit connaître les bases du plan adopté par le cabinet pour l'union des deux pays et en discuta avec lui les détails et les moyens d'exécution.

A la première nouvelle du projet d'union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, il y eut dans ce dernier pays une explosion de fureur. Le *speaker* ou président de la chambre des communes de Dublin, John Foster, se prononça contre le projet. Le chancelier de l'échiquier se fit destituer plutôt que de prêter son appui au projet gouvernemental : il fut remplacé par Isaac Corry. La session du parlement irlandais s'ouvrit le 22 janvier au milieu d'une vive agitation. Le discours de la couronne annonçait la mesure projetée. Il fallait qu'elle fût votée par le parlement anglais tout aussi bien que par le parlement irlandais, c'est-à-dire par les deux chambres des lords et les deux chambres des communes. Rien ne montre mieux combien était compliqué le système qu'il s'agissait d'abolir. Heureusement pour Pitt, le vote du parlement anglais n'était pas douteux. La discussion cependant fut très vive. Dans la chambre des communes, le premier ministre, secondé par son vieil ami Dundas et par un de ses jeunes lieutenans, George Canning, eut à lutter contre les plus vigoureux orateurs de l'opposition, à l'exception de Fox, qui ne venait plus aux séances. La majorité en faveur de la mesure projetée fut énorme. Un amendement présenté par Sheridan ne réunit que quinze voix. A la chambre des lords pareil succès. Il ne fut même pas nécessaire de passer au vote. La majorité n'était pas douteuse. Dans le parlement irlandais, les choses ne marchèrent pas aussi bien. A la chambre des lords on eut une faible majorité. A la chambre des communes, après un orageux débat qui ne dura pas moins de vingt et une heures, depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'au lendemain une heure, le vote eut lieu au milieu d'une profonde anxiété. L'amendement proposé contre la mesure réunit 105 voix contre 106. La proclamation de

ce résultat fut accueillie par des applaudissemens sur les bancs de l'opposition. Il était impossible en effet au gouvernement de se contenter d'une majorité d'une voix pour une réforme de cette importance. Le bill fut retiré. Pitt cependant ne renonçait pas à son projet. Il se donnait seulement du temps pour l'étudier de nouveau, le modifier et surtout désarmer les hostilités qu'il rencontrait.

Dans cette circonstance, le secrétaire en chef pour l'Irlande, lord Castlereagh, sut se rendre fort utile. Ce fut lui qui servit d'intermédiaire entre lord Cornwallis et le gouvernement anglais, toutes les fois qu'une difficulté grave se présentant, il fallait aller traiter directement l'affaire à Londres. Ce fut encore lui qui fut chargé de la délicate mission de rallier aux idées du gouvernement un certain nombre de pairs ou de députés récalcitrans. Aussi cette question fut-elle le premier échelon de sa grande fortune politique. Castlereagh était le fils d'un riche Irlandais nommé Stewart, qui épousa en secondes noces une sœur de lord Camden et qui fut élevé à la pairie irlandaise sous les titres de comte Londonderry et de vicomte Castlereagh. Selon l'usage, le second de ces deux titres fut attribué *par courtoisie* à son fils aîné, Robert Stewart. Le jeune lord Castlereagh entra dans la vie politique d'abord comme député à la chambre des communes d'Irlande et ensuite comme secrétaire particulier de lord Camden. Plus tard il suppléa Pelham comme secrétaire en chef pour l'Irlande. Dans ce poste, qu'il conserva définitivement à la mort de Pelham, il montra vite ses qualités et ses défauts : point d'élévation dans le talent ni dans le caractère, mais une parole ferme et précise, un esprit avisé, une volonté énergique. Presque aussi dur que lord Clare et encore moins scrupuleux, il était plus habile. Il ne recourait à la violence que quand il n'avait pas pu réussir par la corruption.

Lorsque le projet d'union eut échoué dans le parlement irlandais, Castlereagh, qui commençait à jouir d'un grand crédit auprès de lord Cornwallis et même de Pitt, eut une idée merveilleuse. Il proposa de désintéresser à prix d'argent les personnages qui se trouvaient lésés par cette réforme. Tel lord irlandais était en possession, par lui-même ou par l'un des membres de sa famille, d'une grasse sinécure qui allait être abolie. Tel autre disposait des élections dans un ou plusieurs bourgs dont la représentation allait être supprimée. Au fond, il y avait quelque chose de juste dans l'idée de Castlereagh, à condition de l'appliquer honnêtement. Certaines sinécures, par exemple, destinées à récompenser d'anciens services, équivalaient à de véritables pensions, et il n'était pas équitable de les supprimer sans compensation aucune. Mal-

heureusement il entrait beaucoup d'arbitraire dans le choix des personnes à indemniser et dans la fixation du chiffre des indemnités. C'est ce que voulait Castlereagh, qui voyait là un moyen détourné d'acheter des voix, dans les deux chambres du parlement irlandais, en faveur de la mesure projetée. Un million de livres sterling y passa. Quelques-uns des personnages les plus considérables de l'Irlande mirent leur vote et leur influence aux enchères. Castlereagh se chargea de débattre les conditions de ces tristes marchés. Il le fit avec un imperturbable sang-froid. Lord Cornwallis, bien plus vieux que lui cependant, était moins blasé. « Ce honteux marchandage me soulève le cœur, » écrivait-il à un de ses amis.

Ce travail préparatoire était terminé lorsque s'ouvrit la session de 1800. Pitt tenait d'autant plus à son projet d'union que le coup d'état du 18 brumaire venait d'avoir lieu en France et que le premier consul pouvait reprendre, avec plus de chances de succès que le directoire, le projet d'une descente en Irlande. Il fallait donc à tout prix enchaîner étroitement ce malheureux pays à l'Angleterre. Dès le premier jour de la session, les partisans et les adversaires de l'union voulurent se compter, à propos de la discussion de l'adresse. Pour cette lutte suprême, Grattan était sorti de sa retraite et s'était fait élire député du bourg de Wicklow. C'était son œuvre qu'on allait détruire : il la défendit avec la dernière énergie. Le chancelier de l'échiquier, Isaac Corry, lui répondit. L'éloquence de l'orateur du gouvernement n'aurait peut-être pas suffi pour enlever le vote, mais les argumens plus persuasifs de Castlereagh avaient produit leur effet. Un amendement blâmant le projet d'union fut repoussé par 138 voix contre 96.

Sûr désormais de la majorité, le gouvernement ne perdit pas de temps pour convertir en loi son projet. Dès le 5 février, Castlereagh, le véritable triomphateur du jour, soumit à la chambre des communes d'Irlande une série de résolutions contenant les bases du futur acte d'union. Cent députés étaient attribués à l'Irlande dans le futur parlement du royaume-uni. Quant à la pairie irlandaise, elle devait être représentée dans la chambre des lords par quatre pairs ecclésiastiques et vingt-huit pairs laïques. Les pairs ecclésiastiques étaient désignés par un système de rotation calculé de telle manière qu'il y eût toujours dans la chambre des lords un archevêque et trois évêques irlandais. Quant aux pairs laïques, ils étaient élus à vie par leurs collègues. La couronne conservait le droit de créer de nouvelles pairies irlandaises, à raison d'une par trois extinctions. Le parlement irlandais étant supprimé, ces pairies ne constituaient plus que des distinctions purement honorifiques. Quelle serait donc la situation des pairs d'Irlande qui ne seraient

pas délégués par leurs collègues dans le parlement du royaume-uni? Seraient-ils exclus tout à la fois de la chambre des lords et de la chambre des communes? C'est la situation dans laquelle se trouvent les pairs écossais depuis l'acte d'union de 1707. Ceux qui ne sont pas choisis par leurs collègues pour les représenter dans la chambre des lords se trouvent bannis de la vie politique, à moins que la couronne ne crée en leur faveur une pairie anglaise, ce qui ne peut se faire que dans des cas tout à fait exceptionnels. La pratique ayant montré les inconvéniens et l'injustice de ce système, on établit que les pairs irlandais auraient le droit de se faire élire députés, mais en Angleterre seulement. C'est grâce à cette disposition que lord Palmerston, pair d'Irlande, a pu siéger dans la chambre des communes.

L'opposition irlandaise, malgré la certitude de sa défaite finale, disputa pied à pied le terrain au gouvernement. Grattan et Ponsonby, dans cette occasion, marchaient complètement d'accord. Jamais débat ne passionna davantage le parlement irlandais, à la veille de disparaître. A la suite d'une séance plus orageuse que les autres, Grattan et Corry allèrent sur le terrain et échangèrent deux balles. Enfin, après une lutte acharnée, qui ne dura pas moins de quinze jours, les résolutions proposées par le gouvernement furent votées. Il ne restait plus qu'à les faire accepter par le parlement anglais. Là on était encore plus sûr de la majorité. L'opposition, depuis plusieurs années, était presque réduite à néant. Fox, attristé et découragé, ne parut même pas à la chambre des communes pour protester contre la mesure. Sheridan, Tierney, Grey, prirent la parole. Au vote ils ne réunirent que trente adhérens. Dans la chambre des lords trois voix seulement se prononcèrent contre le gouvernement. La question était tranchée. Les résolutions votées par les deux parlemens furent transformées en un bill, auquel la couronne donna son assentiment le 2 juillet. L'acte d'union était devenu une loi de l'état. Le parlement anglais et le parlement irlandais avaient vécu. Le parlement du royaume-uni allait s'assembler pour la première fois au commencement de 1801.

Ainsi disparut le dernier vestige d'indépendance de la malheureuse Irlande. L'historien, l'homme politique, ne peuvent assurément blâmer la suppression du parlement de Dublin. Le système de l'union personnelle et de la séparation législative entre deux états présente de tels inconvéniens qu'il est à peine nécessaire de les faire ressortir. La réforme entreprise par Pitt était donc sage. Il faut seulement regretter qu'elle ait été accomplie par des moyens auxquels la morale ne saurait donner sa complète approbation. Ajoutons qu'il a rarement existé une assemblée politique moins respectable que le parlement irlandais. La corruption et la violence

présidaient aux élections. L'entrée de Castlereagh dans la chambre des communes coûta, dit-on, à son père, 30,000 livres sterling. Grattan lui-même, l'honnête et loyal Grattan, pour reparaître dans le parlement et combattre l'acte d'union, dut acheter à prix d'argent le bourg de Wicklow. Cette assemblée, ainsi élue, était travaillée par toute sorte de brigues et de corruptions. Le parlement anglais était depuis longtemps à peu près complètement à l'abri du trafic des votes lorsque la moitié des pairs et des députés de Dublin débattaient avec Castlereagh le tarif de leur conscience politique.

Les patriotes irlandais, est-il besoin de le dire? ne pouvaient envisager la question du même œil que nous. Pour eux, en dépit de ses vices, de sa servilité envers le pouvoir, de son intolérance à l'égard des catholiques, le parlement de Dublin restait le symbole de la patrie vaincue. Sa suppression fut considérée comme une suprême défaite et une suprême humiliation. Depuis cette époque, tout homme politique, tout agitateur qui s'est donné pour but le rétablissement de l'autonomie législative de l'Irlande, le rappel de l'acte d'union, a trouvé pour le suivre un parti plus ou moins nombreux, mais ardent et convaincu. Sous O'Connell, le mot d'ordre de ce parti était le *repeal;* aujourd'hui c'est le *home rule*. L'étiquette seule est changée; la cause est la même. Pourtant, sous l'empire de l'acte d'union, la condition matérielle et morale de l'Irlande s'est améliorée. Les catholiques ont été émancipés; les fermiers ont été protégés contre les abus de pouvoir de certains propriétaires. Des Irlandais illustres ont siégé dans les chambres anglaises, ont dirigé les conseils de la couronne. Il n'importe : le peuple irlandais conserve toujours le souvenir de son parlement national; il entend toujours l'écho des voix généreuses qui honorèrent, à certains jours, cette triste assemblée. Il semble qu'on lui ait volé ses orateurs en les faisant entrer dans le parlement du royaume-uni, comme il semble qu'on lui ait volé les cendres de Grattan en les ensevelissant à Westminster.

ÉDOUARD HERVÉ.

LA RÉORGANISATION

DU

MUSÉE DE BOULAQ

ET LES

ÉTUDES ÉGYPTOLOGIQUES EN ÉGYPTE

Le musée de Boulaq vient de subir une réorganisation ou plutôt une restauration qui en a profondément modifié le caractère et l'intérêt. Je n'ai pas la prétention de faire connaître le musée de Boulaq; il a été trop bien décrit par son fondateur, M. Mariette, par M. de Saulcy, par M. de Vogüé, par M. Charles Blanc, par M. Rhoné et par tant d'autres, pour que j'essaie à mon tour d'en donner une description qui serait pour le moins inutile; je voudrais seulement indiquer les transformations qu'il a subies et montrer quelle importance elles peuvent avoir pour le développement des études égyptologiques. L'histoire du musée de Boulaq serait pourtant curieuse à écrire; elle formerait un chapitre piquant de l'histoire générale de l'Égypte sous Ismaïl-Pacha. On y verrait apparaître de nouveau cet étrange mélange de conceptions élevées, d'aspirations civilisatrices, d'indifférence barbare, de maladresse et d'inconséquence pratique qui faisaient le fond du caractère de l'ancien vice-roi d'Égypte. Il faut lui rendre cette justice que les belles découvertes de M. Mariette n'auraient pas été possibles sans lui. Notre infatigable compatriote l'a trouvé toujours prêt à comprendre et à seconder ses entreprises. Seulement il les comprenait à sa manière,

et il avait aussi une manière particulière, parfois fort étrange, de les seconder. Peu éloigné de considérer les trente-quatre dynasties égyptiennes comme les aïeules de la sienne propre et de voir dans Ménès un ancêtre de Méhémet-Aly, il aimait à se dire que son règne serait rattaché par une série de beaux travaux scientifiques aux traditions des plus vieux âges. Mais quant à s'intéresser directement à ces travaux, quant à chercher à se faire initier à leurs résultats, jamais pareille idée ne lui serait venue. Il savait qu'il existait à Boulaq un musée connu du monde entier, renfermant des trésors inestimables, parcouru chaque année par de nombreux visiteurs : cela lui suffisait. Il n'y a pas personnellement mis une seule fois les pieds, n'éprouvant au fond aucun goût, aucun attrait pour des recherches qu'il favorisait par gloriole, qu'il payait avec libéralité, mais auxquelles il était tout à fait indifférent. Il est bon d'ajouter que les indigènes partageaient et partagent encore, hélas! ses sentimens. De tous les ministres égyptiens passés et présens, un ou deux à peine savent ce que c'est que le musée de Boulaq et se sont donné la peine de venir en examiner de leurs propres yeux les admirables collections. Cette insouciance générale, cette ignorance universelle n'est pas sans danger pour le musée de Boulaq. C'est à elles qu'il faut attribuer tous les risques qu'il a courus, tous les dangers auxquels il est exposé dans l'avenir; c'est contre elles par conséquent qu'il faut se prémunir si l'on veut qu'une œuvre aussi féconde, dont les origines sont françaises, ne succombe pas, dans un avenir peut-être assez rapproché, à l'inertie des Égyptiens combinée avec les convoitises des étrangers.

L'installation du musée de Boulaq est des plus défectueuses. La place qu'il occupe était jadis couverte par un pâté de masures délabrées appartenant à la compagnie du Transit et servant de magasins depuis l'expédition française. Ce sont ces masures qui ont été appropriées tant mal que bien à l'usage du musée. Dans la première ferveur de son enthousiasme égyptologique, Ismaïl-Pacha s'était proposé de donner aux collections de M. Mariette un logement princier. Plusieurs projets avaient été tour à tour mis en avant. Tantôt il s'agissait de construire un musée monumental à la pointe méridionale de l'île de Gezireh, tantôt de choisir entre les édifices déjà bâtis celui qui paraîtrait le plus digne de recevoir les statues et les stèles que des fouilles continuelles mettaient au jour. Le voyageur qui se rend aux Pyramides peut encore observer, à quelque distance de la route, de grands murs abandonnés offrant l'aspect de véritables débris antiques. Ce sont les fondemens d'un musée égyptologique qui n'a jamais existé, qui n'existera jamais à cette place. Ils ont coûté de 60,000 à 80,000 francs; mais à peine les avait-on jetés sur le sol mouvant de l'Égypte qu'on

s'est aperçu qu'ils n'avaient aucune solidité, et que les constructions qu'on essaierait de leur faire supporter crouleraient sans nul doute à la première inondation. *Pendent opera interrupta!* Que de ruines pareilles ont été fabriquées, à des prix énormes, sous le règne d'Ismaïl-Pacha!

Après avoir été sur le point d'obtenir un logement splendide, le musée de Boulaq est donc resté dans les modestes magasins où on l'avait provisoirement établi. Il y a subi l'année dernière une épreuve presque désastreuse. Le grand inconvénient pratique du local actuel est d'être situé sur le bord même du Nil, en sorte qu'à chaque inondation l'eau menace de l'envahir et de le détériorer. La crue de l'année dernière ayant été très considérable, il a été littéralement submergé. C'est pour mettre le musée à l'abri d'un danger toujours renaissant, que le ministre français des travaux publics dans le ministère européen dont l'existence a été si courte, M. de Blignières, avait songé à lui donner une partie des immenses bâtimens construits au Caire, en un autre jour de caprice d'Ismaïl-Pacha, pour une école des filles nobles, et restés également inachevés. Les travaux d'appropriation avaient été commencés; la dépense n'aurait pas été considérable; les collections égyptologiques placées enfin sinon dans un palais, au moins dans un établissement convenable, n'auraient plus eu à craindre les débordemens du Nil. Par malheur, il suffisait que l'idée de transporter le musée à l'école des filles nobles vînt d'un ministre européen pour qu'elle fût abandonnée à la chute de ce ministre. Pris d'un scrupule inusité d'économie, Ismaïl-Pacha déclara que le projet français était d'une exécution trop coûteuse et qu'il fallait se borner à restaurer les anciens magasins de Boulaq. C'est ce qui a été fait d'ailleurs avec beaucoup d'intelligence et d'habileté. Le sol des salles où se trouvent les collections a été élevé d'une manière sensible, en sorte que le danger de l'inondation est devenu moins grave. Après avoir élevé le sol, on a dû élever la toiture, ce qui donne beaucoup plus d'air et de jour. Les murs, en partie salpêtrés, ont été recouverts d'un enduit et de peintures décoratives du meilleur goût. Cette restauration élégante et simple serait parfaite si elle n'avait pas été presque aussi dispendieuse que l'aurait été le transport du musée à l'école des filles nobles. Comment se défendre d'un sentiment de tristesse lorqu'on songe à l'admirable installation qu'on aurait pu procurer au musée avec les sommes qui ont été dépensées à la première appropriation des magasins de Boulaq, à leur restauration, et à la construction inutile des fondemens qui gisent sur la route des Pyramides?

Mais en Égypte il faut savoir se défendre de ce genre d'impres-

sions. Après tout, qui sait si la modestie du local qu'il occupe n'est pas pour le musée de Boulaq une précieuse sauvegarde ? Placé dans un palais, il aurait tôt ou tard excité l'envie de quelque ministre à demi barbare qui l'en aurait expulsé sans remords pour installer à sa place une administration quelconque. Ses belles collections exilées auraient erré à l'aventure cherchant, peut-être en vain, un nouvel et moins changeant abri. S'il leur manque bien des choses à Boulaq, si elles ne peuvent pas se développer à l'aise dans des salles trop étroites, trop peu nombreuses, construites pour un usage nullement scientifique, si surtout l'humidité constante qui s'exhale du Nil atteint peu à peu les momies, les pierres friables, les objets fragiles, rien en revanche n'est plus beau et plus poétique que le site qui les environne. Boulaq, on le sait, est à une petite distance du Caire. La route pour y arriver est charmante; elle traverse des terrains vagues où l'on célèbre tous les ans la fête du *dosseh;* la vue y est bornée sans cesse par la silhouette gracieuse de Boulaq profitant ses minarets et ses coupoles sur le bleu du ciel. Les grandes vergues et les voiles blanches des bateaux se dressent également au-dessus du sombre massif des maisons et des palmiers. Il n'est pas nécessaire de traverser la ville pour atteindre le musée; on peut suivre tout simplement une route plate et poudreuse qui en longe de loin les premières constructions. Mais si l'on veut jouir du spectacle toujours varié de petites rues orientales inondées de soleil, à moitié couvertes par les moucharabiehs, laissant, à différens intervalles, apparaître le Nil à travers les fissures de maisons délabrées, il ne faut pas craindre d'allonger son chemin et de faire un peu l'école buissonnière. Dès qu'on arrive au musée, on est largement payé de sa peine. L'emplacement du musée est plus délicieux que tout le reste; il occupe une vaste esplanade d'où l'on domine directement le Nil et où sont disposés, près de massifs de verdures, de grands sphinx, des colosses puissans, de magnifiques sarcophages. Une des salles du musée, la salle des Hycsos, donne sur une petite terrasse qui surplombe le fleuve. La vue dont on jouit de là est de celles qu'on n'oublie jamais lorsqu'on les a contemplées une fois. Le Nil décrit une immense courbe à vos pieds, ses eaux lourdes s'écoulent lentement avec un bruit sourd, des canges y circulent avec leur grande voile déployée; la rive opposée est chargée de palmiers; à quelque distance, des centaines de barques de pêcheurs sont amarrées. Le soir, au coucher du soleil, les couleurs les plus ardentes embrasent ce paysage simple et solennel. Que de fois, après m'être promené au milieu de ces étranges collections égyptologiques qui éveillent dans l'âme les plus mystérieux problèmes de l'histoire et de la philosophie, ne me suis-je pas assis longuement sur cette terrasse, laissant

aller mes yeux aux sensations d'un spectacle dont rien ne saurait rendre l'imposante grandeur et mon esprit à l'impression de souvenirs qui semblent prendre en ce lieu je ne sais quoi de vivant et presque d'actuel ! Il y a une harmonie intime, profonde, entre le Nil et les civilisations disparues dont le musée de Boulaq nous transmet le témoignage. Dans l'obscurité, à peine traversée par quelques rayons de lumière indécise, où elles sont plongées pour nous, elles conservent un charme problématique qui s'impose à l'imagination et qui l'écrase. Il en est de même du Nil : ce fleuve aux lignes majestueuses, aux flots toujours sombres, provoque une admiration d'une nature particulière qui ne va point sans le vague malaise, sans la séduction mélancolique de l'inconnu. Sous ce rapport, le musée est si bien placé à côté du fleuve qu'il serait réellement fâcheux de l'en éloigner. On est plus apte à comprendre le musée lorsqu'on a contemplé le fleuve, et le meilleur moyen peut-être de profiter de ses leçons est de cesser quelquefois de l'étudier pour se livrer, sur la petite terrasse de la salle des Hycsos, à des rêveries sans fin, tandis que le soleil descend derrière la ligne des palmiers, rougissant de ses derniers rayons l'horizon enflammé.

I.

Pendant la durée des travaux qu'il a fallu exécuter à Boulaq pour mettre les bâtimens à l'abri de l'inondation, le musée avait été nécessairement fermé. Les collections en avaient été retirées et soigneusement conservées dans des magasins. Devait-on les replacer dans le même ordre qu'autrefois, refaire l'ancien musée tel quel, le rouvrir au public sans autre changement que les réparations purement matérielles apportées aux salles qui le contiennent? M. Mariette ne l'a pas pensé. L'ancien musée n'ayant été installé à Boulaq qu'à titre provisoire, à une époque où l'on comptait le transporter bientôt dans un local plus approprié à ses besoins, avait été disposé surtout de manière à frapper les yeux et à éveiller dans l'esprit des visiteurs le goût des études égyptologiques. M. Mariette n'avait pas hésité à emménager les vitrines et les armoires avec une certaine mise en scène, sacrifiant le point de vue rigoureusement scientifique au désir de plaire à la foule et de faire en quelque sorte un peu de réclame autour de ses belles collections. Le but de cette conduite était d'assurer l'avenir, encore si incertain, du musée, en le rendant populaire non-seulement auprès des voyageurs européens, mais encore auprès des indigènes, qu'il était essentiel de gagner à la cause des antiquités égyptiennes. « Je ne médis pas de la civilisation introduite sur les bords du Nil par la

dynastie de Mehemet-Aly, disait M. Mariette, en prétendant que l'Égypte est encore trop jeune à la vie nouvelle qu'elle vient de recevoir pour posséder un public facilement impressionnable aux choses de l'archéologie et de l'art. Il y a quelque temps, l'Égypte détruisait ses monumens; elle les respecte aujourd'hui; il faut que demain elle les aime. Mais, pour en arriver là, il est nécessaire, à mon avis, d'éviter l'aridité à laquelle nous condamnerait l'appropriation trop systématique des objets dans les meubles destinés à les recevoir. Je sais par expérience que le même monument devant lequel notre public égyptien passe toujours distrait et indifférent attire ses yeux et provoque des remarques dès que, par un artifice de mise en place, on a su le forcer à y fixer son attention (1). » M. Mariette n'avait donc rien épargné pour fixer l'attention du public égyptien en flattant à la fois ses yeux et son imagination. Il avait étalé avec le plus grand soin, et non sans une sorte de coquetterie, les innombrables bibelots égyptiens que les fouilles avaient mis à sa disposition. Les admirables bijoux de la reine Hah-Hotep, cette merveille de l'orfèvrerie égyptienne, avaient reçu une place d'honneur. Chaque vitrine avait été disposée autant pour le plaisir que pour l'étude. Ne fallait-il pas, en effet, commencer par le plaisir? Ne fallait-il pas, suivant la vieille expression du poète, enduire de miel une coupe qui contient un breuvage, nullement amer, il est vrai, mais beaucoup trop savoureux pour être immédiatement apprécié par des lèvres peu délicates?

La disposition des lieux avait également empêché M. Mariette de distribuer ses collections suivant la méthode adoptée au Louvre, en *salle historique*, *salle civile*, *salle funéraire* et *salle religieuse*; elle ne lui avait pas permis non plus de les ranger chronologiquement. Il arrive, en effet, quelquefois que la même époque n'est représentée que par un grand monument et par un scarabée minuscule: comment disposer l'un à côté de l'autre des objets aussi divers dans des salles qui ont été construites pour contenir des sacs de blé ou des ballots de coton tous de même dimension? M. Mariette n'a pas pu adopter pour ses nouveaux arrangemens une classification plus scientifique : n'ayant acquis ni plus d'emplacement ni un emplacement mieux adapté aux conditions d'existence d'un musée, il a bien fallu qu'il cédât encore aux nécessités matérielles. Il ne lui a pas été possible non plus d'abandonner ces étalages brillamment inutiles qui ne profitent à la science qu'en montrant qu'elle n'est point sans attraits. Il s'est contenté de les restreindre au strict nécessaire. La plus grande salle du musée de Boulaq est remplie

(1) *Notice sur les principaux monumens exposés dans les galeries provisoires du musée d'antiquités égyptiennes.* — Avant-propos.

de ces milliers de statuettes, de ces petits objets en bronze, en or et en argent, de ces vases élégans, de ces jolis débris, de ces précieux produits de l'art égyptien, qu'on rencontre en foule dans presque tous les musées d'Europe, mais qui ne sont nulle part aussi variés et aussi parfaits. On voit dans deux salles élégantes des momies, des scarabées, des amulettes, des bustes de pharaons, des vestiges de mobiliers, des armes, du blé, des graines et des œufs conservés dans les tombeaux, des toiles diverses, en un mot tout l'intéressant bric-à-brac d'une civilisation dont les moindres échantillons ont leur prix. Mais le véritable musée n'est pas là, et si Boulaq ne contenait que ces salles, il ressemblerait entièrement au Louvre ou à toute autre exhibition, plus ou moins curieuse, plus ou moins savante, d'objets égyptologiques. Ce qui lui donnerait déjà cependant une grande originalité, ce sont les bustes et les statues qu'il possède, et qui ont presque tous un intérêt historique de premier ordre; comme œuvres d'art, ils ne sont pas non plus indignes d'attention.

Nous n'avons malheureusement que des fragmens médiocres et pour ainsi dire le rebut de la statuaire égyptienne. Hérodote et Diodore de Sicile nous apprennent que les Égyptiens ne concevaient pas le plan de leurs statues d'après des vues d'ensemble et suivant une conception individuelle; ils divisaient le corps humain en vingt et une parties un quart, dont l'exécution était confiée à des ouvriers différens. Chacun emportait chez soi les parties qu'il devait traiter et mettait une telle précision à s'acquitter de sa besogne que tous ces fragmens séparés, s'ajustant avec une symétrie parfaite, formaient un tout qu'on eût dit sorti de la même main. Lorsqu'il s'agissait d'œuvres importantes, qui devaient orner les plus beaux temples et les plus beaux palais, ces parties n'étaient point formées toutes de la même matière. La tête, par exemple, était en or et en ivoire, tandis que le reste du corps était en bronze ou en albâtre. Il va sans dire que ces statues précieuses ont disparu, mutilées par la barbarie ou fondues par la cupidité. Celles qui sont parvenues jusqu'à nous ne sont par conséquent que des produits inférieurs, subalternes, tenant beaucoup plus du métier que de l'art. Quelques-unes, — celles qui représentent Toutmès III par exemple, — ont surtout le mérite de nous transmettre les traits et la physionomie de personnages dont le rôle historique a eu une influence capitale sur les destinées de l'Égypte et du monde. Le type de Toutmès III, que nous trouvons également reproduit dans un magnifique sphinx de porphyre, n'a rien d'égyptien; la forme du nez, les contours généraux du profil, l'expression de la bouche rappelleraient plutôt la race arménienne.

Qui sait d'où venaient la plupart de ces pharaons qui ont gou-

verné et exploité l'Égypte durant tant de siècles? qui sait combien d'entre eux étaient étrangers, combien au contraire appartenaient, par leur origine, au pays lui-même? Il semble que l'Égypte n'ait jamais été parfaitement autonome, qu'elle ait été sans cesse pénétrée par ses voisins, que sa vie nationale, dans le passé le plus lointain comme dans le présent immédiat, ait été continuellement troublée par des influences extérieures. Trop belle, trop riche, trop séduisante pour ne pas exciter l'envie de tous ceux qui l'entouraient, trop faible pour se défendre contre leurs attaques, elle n'a jamais été entièrement libre. Mais en subissant le joug venu du dehors, elle n'en conservait pas moins son caractère propre, son invincible persistance, tandis que ceux qui la dominaient, bientôt absorbés et déformés par elle, s'étiolaient à son contact, semblable à ces grandes séductrices qui cèdent à tout le monde, mais qui s'en vengent en amollissant et en abêtissant ceux auxquels elles ont cédé. Un beau buste du musée de Boulaq nous donne l'impression directe, sensible, d'une des nombreuses révolutions intérieures qui ont été produites en Égypte par une action venue du dehors : c'est celui de la reine Taïa, femme d'Aménophis III. Je me hâte de dire, par crainte des chicanes, qu'on n'est pas scientifiquement bien sûr que ce buste soit réellement celui de la reine Taïa et qu'on ne sait presque rien d'ailleurs de cette reine. Un curieux scarabée nous apprend que son père se nommait *Iouaa* et sa mère *Touaa*, noms qui ne sont point égyptiens et qui font supposer que Taïa n'était ni de sang royal ni de sang égyptien. Les frontières de l'Égypte, d'après le même scarabée, s'étendaient au nord, lors du mariage de Taïa, jusqu'en Mésopotamie. Pourquoi donc Taïa n'aurait-elle pas été une étrangère? *La Vallée des reines* à Thèbes nous montre une Taïa qui pourrait bien être la même et dont les mains sont peintes en rose, nouvel indice de son origine asiatique. « Les circonstances, dit M. Mariette, dans le *catalogue* du musée, nous feraient penser que Aménophis IV, qui proscrivit partout le nom d'Aménophis III et au contraire entoura d'honneurs inusités celui de sa mère, se souvint peut-être trop, en portant atteinte à l'antique religion égyptienne, du sang étranger qui coulait dans ses veines. Ce premier réveil de l'esprit sémitique, après l'expulsion des Hycsos, aurait peut-être eu pour cause l'arrivée au trône d'une femme choisie par Aménophis III parmi les tribus nombreuses d'origine asiatique qui, à cette époque, peuplaient les provinces orientales du Delta. » Est-ce là une pure induction, une hypothèse dénuée de toute preuve? Nous ne savons pas grand'chose de la révolution religieuse accomplie par Aménophis IV, nous savons seulement qu'elle a dû être effroyable, car tous les monumens en portent la trace par de nombreuses et brutales mutilations. Le nom d'*Amnon* fut effacé partout,

son culte fut proscrit sans merci. On ignore également si cette grande persécution religieuse souleva des révoltes parmi les Égyptiens. Aménophis IV avait d'abord montré quelque prudence; il avait dissimulé son hérésie sous une apparence de respect pour le vieux culte ; mais enfin, le fanatisme religieux l'emportant, la proscription s'étendit sur tout ce qui rappelait Amnon. On peut voir au musée de Boulaq des stèles brisées et des tables votives qui portent profondément l'empreinte de la main impie qui les a mutilées. Thèbes, remplie de monumens consacrés au dieu disgracié, perdit son rang de capitale ; on éleva à Tell-el-Amarna une capitale nouvelle où rien ne rappelait le souvenir de l'antique religion. Quelle part eut l'éducation maternelle d'Aménophis IV à cette explosion de passions religieuses? C'est encore là un problème pendant. Mais lorsqu'on regarde longtemps l'admirable tête de Taïa au musée de Boulaq, ses traits élégans qui n'ont rien de la raideur égyptienne, ses yeux allongés et animés par la vie la plus intense, sa bouche relevée aux deux extrémités comme les lèvres d'un sphinx, son expression de dédaigneuse coquetterie, sa beauté troublante et mystérieuse, pleine des plus étranges et des plus irrésistibles séductions rétrospectives, il est impossible de ne pas se forger à soi-même une histoire, peut-être un roman, dans lequel cette femme énigmatique aurait été l'inspiration, la cause première, l'auteur principal des tragédies religieuses qui ont agité son époque et dont la trace brûlante est parvenue jusqu'à nous.

Par une heureuse inspiration, M. Mariette a placé, à côté du buste de la reine Taïa, un buste non moins séduisant, plus délicat et plus fin peut-être, et qui rappelle aussi le souvenir d'un des drames religieux les plus importans, non-seulement de l'Égypte, mais cette fois de l'humanité. C'est une tête de roi recouverte d'une énorme coiffure qui la charge sans l'orner. Elle faisait évidemment partie d'une statue qui a été brisée. Le jeune roi était debout, il tenait de la main gauche un bâton d'enseigne terminé par une tête de bélier. Rien ne saurait donner idée de la grâce junévile, presque enfantine, du charme doux et légèrement mélancolique de cette délicieuse figure sur laquelle semble planer le pressentiment d'une destinée douloureuse. Comment a-t-on pu tailler dans une matière aussi dure que le granit des yeux si francs, un nez si fin, des lèvres si vivantes et si molles qu'on les croirait modelées dans de la cire? A coup sûr, nous sommes là en présence d'un des plus beaux spécimens de ce qui nous reste de la statuaire égyptienne. Aucun art n'a produit une œuvre plus exquise. Mais quel est donc le pharaon dont le visage, ainsi ressuscité, vient éclairer les vieilles stèles et les statues pleines de raideur qui l'entourent d'un rayon de grâce, de fraîcheur et de poésie? Malheu-

reusement la légende, interrompue par une cassure de la pierre, ne nous permet pas de le dire avec assurance. M. Mariette croit néanmoins que c'est Menephtah, le fils de Ramsès II, et le pharaon qui a péri dans la Mer-Rouge. Ici, comme pour la reine Taïa, qu'il soit permis à l'imagination de venir quelque peu en aide à l'histoire! Il y a dans la physionomie de ce roi inconnu un je ne sais quoi de doux et de triste qui convient, en effet, au Pharaon que Moïse sut attendrir, mais qui, trop faible et trop hésitant pour persévérer dans sa résolution généreuse, eut le tort de se repentir et en fut si cruellement puni. Tous les malheurs de son règne, les fameuses plaies de l'Égypte, le dénoûment terrible pour les Égyptiens de l'épisode de la fuite des Hébreux, semblent d'avance, comme une sorte de fatalité, marquer de leur empreinte le front pur et les lèvres doucement ironiques de Menephtah. Peut-être cependant cette expression d'inquiétude candide, tempérée par un demi-sourire, ne convient-elle pas très exactement à l'idée un peu farouche que la Bible nous donne du pharaon d'Égypte. Il fallait toute la dureté de cœur de la race juive, toute son âpreté de caractère, toute sa vigueur de haine pour applaudir par de sauvages cantiques, enflammés de la plus ardente vengeance, à la catastrophe d'un prince aussi charmant périssant sous les flots soulevés de la Mer-Rouge. En face du buste du musée de Boulaq, on est pour Menephtah contre les Hébreux, et l'on ne peut s'empêcher de trouver que Jehovah s'est montré bien brutal! Le buste de Ramsès II, qui fait pendant à celui Menephtah, n'est pas moins remarquable comme œuvre d'art; il est également en granit; les lignes en ont une finesse et une pureté très rares dans les œuvres égyptiennes. Toutmès III, Ramsès II, Menephtah et Taïa occupent le fond d'une même salle où ils forment une bien courte, mais bien brillante galerie de portraits historiques.

Il serait trop long de continuer à énumérer les pièces curieuses, quoique secondaires, du musée de Boulaq. La plupart d'ailleurs sont assez connues pour qu'il n'y ait pas d'intérêt à en parler de nouveau. C'est ainsi que les bijoux de la reine Hah-Hotep ont déjà fait l'objet des descriptions les plus nombreuses, les plus variées et les plus détaillées. Il n'y a rien à dire des scarabées, qui n'ont réellement de valeur que lorsqu'ils contiennent, comme celui qui concerne la reine Taïa, quelque information historique; ils se bornent en général à nous offrir d'innombrables emblèmes d'immortalité. Je suis trop incompétent pour essayer d'indiquer l'importance des papyrus du musée de Boulaq. Quelques-uns, d'une rare conservation, sont ornés de vignettes diversement coloriées, exécutées avec une perfection telle qu'on pense involontairement, en les regardant, à la décoration de nos missels du moyen âge. Le pan-

théon égyptien est représenté à Boulaq par une immense collection de dieux, de déesses, de triades divines et d'animaux sacrés, en bronze, en granit, en porphyre, en bois, en porcelaine, qui peuvent donner une idée complète non-seulement de la religion, mais de l'industrie des Égyptiens. Il est impossible de pousser plus loin la partie technique, ce qui dans l'art constitue proprement le métier. Telle petite statuette en bronze d'Amnon est dans son genre un vrai chef-d'œuvre; tel objet votif est émaillé avec une habileté qui a été égalée, mais qui n'a certainement pas été dépassée. Nous manquons de notions exactes sur les procédés qu'employaient les Égyptiens dans leurs travaux d'art; leurs outils ne sont point parvenus jusqu'à nous. Cependant le musée de Boulaq nous fournit un certain nombre de statues inachevées où l'on saisit la trace de la main de l'ouvrier; on y voit aussi des moules représentant des animaux et des motifs décoratifs; ils ont été confiés à la manufacture de Sèvres, qui en a tiré des produits d'une rare finesse. Les bustes de pharaons abondent, ils se ressemblent tous et représentent en quelque sorte le type de la royauté; on envoyait sans doute ces images emblématiques dans les provinces comme on envoie dans nos départemens celle de la république.

Je n'en finirais plus si je restais plus longtemps au milieu des bibelots qui forment la partie populaire, attractive du musée. Il me faudrait plusieurs pages pour décrire, par exemple, une délicieuse statuette en bois représentant une nageuse d'une chasteté étonnante, quoiqu'elle soit uniquement vêtue des lourdes tresses qui couvrent sa tête; elle fend l'eau avec une raideur qui n'est pas sans grâce, et puisque je suis en veine de suppositions, rien ne m'empêche d'imaginer qu'elle nous offre l'image d'une des suivantes de la fille de Pharaon allant délivrer Moïse de son berceau flottant. Je me garde bien d'ouvrir le catalogue de peur d'être détrompé, en apprenant que ce joli morceau de sculpture est antérieur ou postérieur à Moïse et à son berceau! Tout à côté, dans une autre vitrine, comment ne pas s'arrêter un instant à un petit monument décoratif qui ornait sans doute la sépulture d'un fonctionnaire de haut rang? Le monument se compose de deux parties : la première est une enveloppe en beau calcaire jaunâtre ayant la forme d'un sarcophage; sur le couvercle se lit une invocation à Osiris et à Anubis pour qu'ils accordent au défunt tous les biens célestes: à la tête de la cuve, Isis, les bras levés, est accroupie sur le signe de l'or, symbole religieux; Nephthys occupe les pieds; sur les flancs, Anubis et Aperou, assistés des quatre génies des morts, écoutent les prières qui leur sont adressées en faveur du personnage auquel le monument est dédié. La gravure de ce sarcophage en miniature est d'une élégance, d'une largeur et d'une netteté exquises. Par malheur, le

calcaire se salpêtre peu à peu; une sorte de mousse envahit ces beaux dessins et les couvrira bientôt tout à fait. Le sarcophage sert d'enveloppe à la seconde partie du monument, qui est en granit noir. Le mort, enveloppé de ses bandelettes, est couché sur le lit funèbre; près de lui, son âme, sous la forme d'un épervier à tête humaine, veille sur le cadavre, attendant le jour promis de sa résurrection. Ce groupe est d'une mélancolie et d'une tendresse charmantes. La figure du mort a une froideur, une rigidité, une impassibilité réellement cadavériques; celle de l'âme, au contraire, est empreinte d'une expression d'anxiété dont il est impossible de n'être pas vivement touché. On dirait un ami attendant le réveil d'un ami avec une résignation pleine de confiance et de sollicitude. L'âme a les yeux fixés sur ceux de la momie, elle étend ses deux petites mains sur son cœur d'un geste doux, quoique pressant. C'est, en effet, par le cœur que la vie doit rentrer dans ce corps inanimé; dès qu'il commencera à battre de nouveau, l'âme, qui en a été si longtemps exilée et qui brûle d'y rentrer, pourra s'y glisser encore pour y commencer une seconde et plus heureuse existence. Nous trouvons là une traduction ingénieuse de l'idée que les Égyptiens se faisaient de la mort. Ils étaient persuadés que les corps reviendraient à la vie et que les âmes qui les avaient animées seraient encore une fois unies à eux. Le cœur devait renaître le premier. C'est pour cela qu'ils enlevaient le cœur de leurs momies et le remplaçaient par un scarabée, emblème d'immortalité. La petite âme du musée de Boulaq ne doute pas un instant de la vérité des promesses de la religion égyptienne; il y a des siècles qu'elle est là, les yeux dans les yeux du corps qu'elle aime et qui n'est plus qu'une masse inerte, la main sur l'emplacement vide de son cœur, attentive au moindre bruit, au plus léger mouvement, épiant l'heure de la résurrection annoncée, témoin muet de cette invincible espérance qui, depuis que la mort fauche les générations humaines, anime invariablement ceux qui restent en présence des dépouilles de ceux qui s'en vont!

II.

Je m'attarde aux détails. Comme je l'ai dit cependant, toute la partie du musée dont je viens de parler n'offre que l'intérêt secondaire des collections du même genre qui existent en Europe. Mais le musée de Boulaq n'a pas été fait pour amuser, distraire et instruire les curieux. Son but est plus élevé. C'est un musée organisé pour servir pratiquement à l'égyptologie, un musée d'études destiné particulièrement aux savans ou à ceux qui veulent le devenir, un musée susceptible d'être le centre et l'objectif de travaux qui renou-

velleraient l'histoire des origines du monde. La manière même dont il est né lui assigne un caractère particulier. A part une petite collection sans importance, achetée par Saïd-Pacha, il est tout entier le produit des fouilles faites depuis une vingtaine d'années en Égypte, sous la direction de notre illustre compatriote M. Mariette (1). On s'explique sans peine combien cette origine a été favorable à son organisation scientifique. Tandis que la plupart des musées d'Europe sont formés d'objets achetés au hasard, suivant les circonstances, n'ayant bien souvent entre eux aucun rapport, celui de Boulaq est le résultat de recherches entreprises d'après un plan régulier et menées à bonne fin avec une admirable persévérance. Sur chaque période de l'histoire d'Égypte, le musée de Boulaq contient donc tous les renseignemens qu'une investigation intelligente a pu découvrir et qu'une critique sûre a réunis et classés. Ce n'est pas tout. « On sait, a dit M. Mariette dans son précieux catalogue, qu'à de rares exceptions près, les musées d'Europe ont été formés par l'achat de collections ramassées en vue du lucre, jamais en vue des progrès véritables de la science. La physionomie propre de ces collections est empreinte par là d'une sorte de tache originelle qu'il est impossible de méconnaître. On n'a pas, en effet, une idée juste de la valeur des fouilles exécutées en Égypte, si l'on pense que ces fouilles ont eu pour unique résultat la mise au jour des monumens conservés dans les musées d'Europe. Pour une stèle, pour une statue, pour un monument quelconque que les collectionneurs dont je viens de parler ont admis dans leurs séries, il en est vingt autres qu'ils ont abandonnés sur le terrain parce qu'ils les ont trouvés soit en débris, soit dans un état de conservation qu'ils ont jugé insuffisant. Or il est impossible que parmi ces monumens il n'en soit pas qui aient quelque valeur scientifique, et il s'ensuit qu'à la rigueur les musées d'Europe ont reçu de la main de ceux qui les leur ont vendues des collections qui, précisément par le travail d'épuration qu'on leur a fait subir, ont perdu de leur importance. » A Boulaq, au contraire, tous les fragmens livrés par les fouilles ont été étudiés avec soin; si mutilés qu'ils fussent, si

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler aux lecteurs de la *Revue* le beau travail où M. Ernest Desjardins a résumé l'ensemble des fouilles et des découvertes de M. Mariette (15 juillet 1874), ni la charmante étude, si lumineuse et si complète dans sa brièveté, où M. Ernest Renan en a tracé une rapide esquisse (1er avril 1865). Il y aurait quelque témérité de ma part à revenir sur des sujets si bien traités, si, depuis que les articles de MM. Renan et Desjardins ont paru, M. Mariette n'avait continué ses recherches et ne les avait fait porter principalement sur deux périodes, celle de l'ancien empire et celle des Hycsos, qu'il a éclairées d'une lumière toute nouvelle. On m'excusera donc d'essayer de compléter les renseignemens de MM. Renan et Desjardins, en disant à mon tour ce que j'ai vu en Égypte et ce qui s'y est fait dans ces dernières années.

peu agréables aux yeux qu'ils parussent, pour peu qu'ils eussent le moindre intérêt archéologique, ils ont été réunis dans les collections. De là vient l'aspect sérieux, austère, presque sévère de certaines salles remplies de stèles plus ou moins intactes, de colosses inertes ou de sphinx rigides. Ces derniers ne sont pas des sphinx de fantaisie, comme ceux qu'on a découverts aux environs du Sérapeum par exemple, lesquels n'ont aucun renseignement historique à nous donner. J'ai déjà dit que l'un d'eux avait la tête de Toutmès III; je parlerai plus loin du sphinx de San, monument inappréciable de l'époque des Hycsos. Quant aux stèles, ce sont les documens historiques les plus anciens et, sous quelques rapports, les plus précieux de l'humanité.

Je n'ai pas la prétention d'énumérer tous les trésors que contient le musée de Boulaq; j'en laisse volontairement la bonne moitié de côté. A quoi bon revenir, par exemple, sur la table de Saqqarah qui a confirmé d'une manière remarquable les listes dynastiques de Manéthon, ou sur les cinq monumens qui nous font connaître les péripéties de la domination éthiopienne et dont le principal, la stèle du songe, a fait l'objet d'un beau travail de M. Maspéro? A quoi bon parler de la stèle de San, document en son genre non moins précieux que la pierre de Rosette? Je voudrais seulement appeler l'attention sur la salle de l'ancien empire et sur la salle des Hycsos, c'est-à-dire sur deux salles qui contiennent peut-être la clé de l'histoire des origines de la civilisation, qui contiennent du moins celle de l'histoire particulière des destinées de l'Égypte. La salle de l'ancien empire surtout mériterait d'être décrite dans ses moindres détails. Elle forme un musée spécial dans l'ensemble du musée de Boulaq, musée unique où sont renfermés les plus vieux témoignages de l'art et de la science humaines. Il y a une vingtaine d'années, l'ancien empire était presque complètement inconnu; les études égyptologiques s'arrêtaient à une grande distance de ce passé lointain qui se perd dans la nuit des siècles, nul aventurier hardi n'avait abordé les rivages de cette terre mystérieuse, où pour la première fois notre espèce a révélé sa pensée dans des monumens qui attestent déjà la puissance, l'étendue et la souplesse de son génie. C'est à M. Mariette que revient l'honneur d'avoir été le Christophe Colomb de cet ancien monde, le plus ancien dont il nous ait été donné de retrouver la trace sur la terre que nous habitons. Ses fouilles ont mis au jour une série de documens d'un prix et d'une valeur inappréciables, puisqu'ils nous font remonter plus loin dans le passé que tout ce que nous possédions jusqu'ici et nous ouvrent, par delà l'aurore de l'histoire, des horizons nouveaux et sans fin.

Ce qui ajoute, — pour le moment du moins et jusqu'à ce que des

découvertes nouvelles nous aient mieux instruits d'une époque sur laquelle nous n'avons que de bien faibles lueurs, — au charme énigmatique de cette période de l'ancien empire, c'est qu'elle nous apparaît comme une sorte d'oasis placée entre deux inconnus. Si l'on ne jugeait que par les échantillons qui nous en restent, la civilisation sous l'ancien empire n'aurait pas eu d'enfance; elle aurait poussé, il y a six ou sept mille ans, sur les bords du Nil, avec la rapidité des plantes égyptiennes qui grandissent, se développent et meurent en quelques années; portée dès son origine au comble de la perfection, atteignant du premier coup son plus complet épanouissement, elle n'aurait pas traversé cette période de longs tâtonnemens, de lente préparation, qui partout ailleurs lui a servi de prélude. En revanche, elle aurait disparu comme elle était venue, sans transition. A la fin de la VIe dynastie, la civilisation égyptienne aboutit tout à coup à une sorte de vide béant, dans lequel elle s'abîme et s'engloutit pour ne renaître que quatre cent trente-six ans plus tard avec la XIe dynastie. Pendant quatre siècles et demi, pas une stèle, pas une statue, pas un tombeau, pas le moindre fragment de pierre, de bois ou de bronze ne nous apporte un témoignage quelconque de la persistance de la vie égyptienne. On dirait que le Nil, prolongeant des centaines d'années l'inondation qui ne dure d'ordinaire que quelques mois, a couvert durant des siècles le pays de ses eaux débordées. Rien de plus étrange assurément que cette sorte d'intermède, que cette lacune absolue dans les travaux du peuple le plus constructeur qui fut jamais.

Comment expliquer que les Égyptiens, qui bâtissaient sans cesse, aient pu se reposer si longtemps, que cette race affamée de gloire, qui aimait tant à couvrir ses monumens du récit de ses actions, ait pu garder un silence si prolongé? On comprendrait une pareille léthargie si une invasion étrangère était venue suspendre l'activité nationale. Mais une invasion aurait laissé des traces; elle ne se serait pas contentée d'arrêter les constructions, d'éteindre les arts, de supprimer l'industrie; elle aurait mutilé les productions du passé, et les œuvres de l'ancien empire nous seraient parvenues avec la marque de ses dévastations. Or rien de pareil ne nous est révélé par l'examen de ces œuvres. Comme l'a dit M. Mariette, « la civilisation égyptienne s'est effondrée dans un cataclysme d'autant plus inexplicable qu'il n'a rien laissé debout, pas même des ruines. » Quand elle renaît, quatre siècles plus tard, son caractère s'est profondément modifié; on assiste à une sorte de renaissance où tout semble animé d'un esprit nouveau, transformé par un sombre génie dogmatique bien différent du génie gai, aimable, sceptique, terre à terre de l'ancien empire. Les noms propres des particuliers sont pour la plupart inconnus; le style de la sculpture n'est plus le

même; il a une raideur, une gaucherie, qui attestent une manière nouvelle de comprendre la vie, de pratiquer l'art; les stèles sont rédigées et disposées dans un autre esprit; les anciennes traditions disparaissent; les tombeaux ne sont plus ornés d'images reproduisant les scènes les plus heureuses de l'existence; envahis par le *Rituel funéraire,* ils nous dépeignent la longue et terrible odyssée de l'âme traversant les plus cruelles épreuves pour arriver à cette immortalité facultative que la religion égyptienne réservait pour les bons, condamnant les méchans à d'innombrables supplices dont le seul terme était l'anéantissement.

D'impénétrables ténèbres couvrent donc jusqu'ici pour nous les origines et la fin de l'ancien empire; il nous apparaît comme une étrange et séduisante énigme dont le mot reste à deviner. Personne n'ignore que l'art égyptien était arrivé à produire, dès cette époque, ce qu'il a laissé de plus parfait. Pétrifié plus tard, réduit en formules invariables par le génie sacerdotal, il ne devait plus retrouver cette vie, ce mouvement, cette grâce naturelle que l'on admire dans les monumens de la salle de l'ancien empire au musée de Boulaq et dans le merveilleux tombeau de Ti de Saqqarah. A côté de la fameuse statue du *Cheik-el-beled,* du petit scribe du musée du Louvre, des délicieuses compositions du tombeau de Ti, œuvres achevées dans leur genre, d'une telle finesse d'exécution que jamais le métier ne s'est élevé plus haut, les productions des siècles suivans paraissent d'une révoltante froideur. Sans doute, ce premier art égyptien ne ressemble en rien à l'art idéaliste de la Grèce. Ne lui demandez pas de dépasser la réalité présente, le monde tel qu'il est, ni de revêtir la forme humaine de cette expression particulière qui éclate chez les héros et les dieux. Ses ambitions sont plus bornées. Pourvu qu'il nous donne une image exacte, précise, saisissante à force de ressemblance de ce qui existe autour de nous, il ne cherche pas à nous transporter dans un milieu plus beau que le nôtre, peuplé des créations de notre âme, non de celles de la réalité. Né sur une terre privilégiée, où l'existence est douce, où le bonheur est général parce qu'il est le résultat d'une médiocrité de désirs que le petit nombre de besoins rend facile, où l'imagination, d'ailleurs peu exigeante, est sans cesse bornée dans ses élans par le spectacle d'une nature écrasante, il s'attaque uniquement aux choses, il se borne à en imiter tous les détails avec une attention scrupuleuse. Ne dirait-on par que le *Cheik-el-beled* vous regarde et s'avance vers vous? Quelle intensité de vie dans la petite tête, si expressive, du scribe du Louvre? Le musée de Boulaq est rempli de statuettes qui représentent des hommes et des femmes pétrissant du pain, lavant du linge, s'occupant de tous les travaux du ménage. Ces statuettes ont une souplesse étonnante

pour des œuvres égyptiennes. Elles sont d'une ressemblance si parfaite qu'on peut reconnaître dans les coiffures, dans le mouvement des corps, dans les ustensiles et les accessoires ce qu'on rencontre encore tous les jours en Égypte. Les animaux ne sont pas reproduits avec moins d'exactitude. Ceux du tombeau de Ti sont surprenans. Il y a au musée de Boulaq une rangée d'oies du Nil peintes avec tant de précision que j'ai vu un naturaliste s'étonner que tous les caractères de la race aient pu être saisis et exprimés avec une telle fidélité. Les couleurs en sont aussi intactes que si elles venaient de sortir du pinceau de l'artiste. Dès la statue de Chèpren, cette première éclosion, libre et facile, du génie égyptien, semble s'arrêter. Mais si cette grande œuvre porte déjà l'empreinte de la rigidité qui allait frapper désormais l'art égyptien et couler ses productions dans un moule inflexible, elle reste encore comme un exemple éclatant du degré de perfection matérielle où était arrivé cet art à une époque qui dépasse toutes les origines historiques connues. Le modelé en est admirable, et lorsqu'on songe que cette statue a été sculptée dans un bloc de diorite, c'est-à-dire dans une des matières les plus dures qui existent, on se demande avec quels instrumens les anciens Égyptiens exécutaient de pareils ouvrages. On ne trouve chez eux aucune trace de fer. Serait-ce que le temps a détruit celui dont ils se servaient ou faudrait-il croire que ce fut avec des outils de bronze qu'ils taillaient des pierres que nous avons quelque peine à tailler aujourd'hui avec le fer et l'acier, qu'ils les découpaient merveilleusement, qu'ils leur imprimaient presque la souplesse de la nature vivante? Mais, si cette dernière hypothèse est vraie, il fallait qu'ils eussent découvert une trempe particulière donnant au bronze la fermeté du fer ou de l'acier, et de pareilles découvertes peuvent-elles se faire chez un peuple enfant?

Plus on examine la salle de l'ancien empire, plus on a de peine à croire que la civilisation dont elle nous apporte le témoignage et qui date de six ou sept mille ans, fut une civilisation naissante. Involontairement on se rappelle le passage célèbre où Platon en éloigne les débuts de quelques milliers d'années encore. Il s'agit de la musique et des divertissemens « que l'on tient des Muses. » Clinias demande : « Comment les Muses sont-elles réglées à cet égard en Égypte? » L'Athénien répond : « D'une manière dont le récit va vous surprendre. Il y a longtemps, à ce qu'il paraît, qu'on a reconnu chez les Égyptiens la vérité de ce que nous disons ici : que dans chaque état la jeunesse ne doit s'exercer habituellement qu'à ce qu'il y a de plus parfait en figure et en mélodie. C'est pourquoi, après en avoir choisi et déterminé les modèles, on les expose dans les temples; et il est défendu aux peintres et aux artistes,

qui font des figures et d'autres ouvrages semblables, de rien innover ni de s'écarter en rien de ce qui a été réglé par les lois du pays; la même mode a lieu en tout ce qui appartient à la musique. Et si on veut y prendre garde, on trouvera chez eux des ouvrages de peinture et de sculpture *faits depuis dix mille ans* (*quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre*), qui ne sont ni plus ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, et qui ont été travaillés sur les mêmes règles. » Platon savait exactement ce que c'est qu'une année, et il parle *à la lettre* lorsqu'il nous affirme que l'art égyptien était arrivé dix mille ans avant lui à une perfection invariable.

Ce que vaut ce témoignage, on ne le saura que lorsque l'histoire de l'ancien empire sera élucidée plus complètement; mais dès aujourd'hui il est impossible de le rejeter comme une exagération incontestable. Les égyptologues les plus discrets s'accordent à reconnaître qu'une longue période de préparation a dû précéder l'établissement de la première dynastie et l'éclosion d'œuvres remarquables qui l'a immédiatement suivi. M. Chabas, pour son compte, évalue cette période à quatre mille ans environ. Ce chiffre n'a évidemment rien de rigoureux; beaucoup de personnes sont portées à le regarder comme un minimum. Si nous n'avions que le témoignage des œuvres d'art pour reculer ainsi l'origine du monde, on pourrait douter cependant. Certaines races se développent avec une étonnante rapidité et s'arrêtent ensuite aussi vite qu'elles ont avancé. M. Renan (1) a comparé les Égyptiens de l'ancien empire aux Chinois, arrivés de prime saut à une grande perfection d'exécution matérielle qu'ils n'ont jamais dépassée. « Ces vieillards nés d'hier » n'auraient eu ni enfance ni décrépitude. On doit certainement tenir compte de ce caractère particulier du génie égyptien et prendre garde de ne pas se laisser entraîner, en un sujet aussi grave, aux fantaisies d'une imagination surexcitée. Si étonnans que soient les monumens de la salle de l'ancien empire au musée de Boulaq, j'hésiterais à dire qu'il ait fallu quatre mille ans à une race douée d'une merveilleuse dextérité matérielle pour apprendre à les exécuter. Mais les preuves de l'antiquité de l'Égypte avant Ménès ne manquent pas, même lorsqu'on refuse d'accepter le témoignage des œuvres d'art. Ménès, on le sait, avait été précédé d'un grand nombre de rois locaux connus sous le nom de *Hor schesu* (serviteurs d'Horus); or, s'il faut en croire les inscriptions du temple de Dendérah, c'est à l'un de ces rois qu'appartient la fondation du plus ancien monument de cette ville, du premier temple élevé à Hator, c'est-à-dire à la déesse de la beauté, de

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1865.

l'harmonie éternelle du monde philosophiquement entrevue, comprise et expliquée (1). Ainsi, à cette époque lointaine, l'Égypte avait déjà cherché la raison profonde des choses, et apercevant la divinité à leur source, elle avait donné un sens surnaturel aux innombrables manifestations de la vie et de la mort. Le symbole d'Hator dénote un immense progrès de la pensée humaine s'élevant de la barbarie première à une conception claire de l'ordre immuable et supérieur qui préside aux destinées du monde. Si les intuitions de l'art peuvent être spontanées, en est-il de même des découvertes de la réflexion?

Les études préhistoriques sont trop peu avancées pour qu'il soit permis de parler avec quelque assurance d'une période archaïque dont nous ne possédons aucun monument authentique. Qui sait cependant si le sphinx des pyramides ne lui appartient pas? A côté du sphinx est placé un temple d'une forme extraordinaire, qui ne ressemble en rien aux autres temples de l'Égypte; on n'y voit ni obélisques, ni pylones, ni corniche, ni colonnes, ni hiéroglyphes, ni tableaux, ni inscriptions d'aucun genre. C'est un cube énorme de maçonnerie, composé de blocs d'une grosseur telle qu'on ne trouve pas les pareils sur toute la surface d'un pays renommé cependant pour la grosseur des matériaux employés dans ses monumens. Si énigmatique que soit le sphinx, le temple l'est davantage encore. Est-ce réellement un temple? N'est-ce pas plutôt un tombeau? A quelle époque les fondemens en ont-ils été jetés? Questions capitales pour la chronologie préhistorique. Le système qui a présidé à la construction de ce temple est des plus curieux : les blocs de pierre ne se coupent pas en lignes droites, avec des arêtes et des angles réguliers; souvent un bloc empiète sur le voisin et le pénètre profondément; il semble qu'ils aient été placés d'abord les uns à côté des autres, puis qu'on ait creusé dans les flancs de cette montagne artificielle, comme dans l'intérieur d'un rocher les salles du temple, en sorte que nous serions en présence d'un monument de transition entre l'époque où les hommes creusaient dans les rochers leurs demeures et leurs tombeaux et celle où ils ont inventé l'architecture.

Une stèle découverte par M. Mariette nous apprend que Chéops, le fondateur de la grande pyramide, a fait restaurer le temple du sphinx et y a fait déposer des statues de divinités. Ce temple, d'une si étonnante solidité, qui paraît avoir la consistance des œuvres de la nature, avait besoin de restauration au temps de Chéops!

(1) Voir sur le mythe d'Hator et sur les conséquences qui en découlent pour l'interprétation du dogme religieux, le travail de M. Ernest Desjardins dans la *Revue* du 15 mars 1874.

Il remontait donc à une époque indéterminée, mais perdue dans un insondable lointain ! Le monument le plus ancien dont la date soit connue, la pyramide à degrés de Saqqarah, qui est d'Onéphis et de la première dynastie, ne porte aucune trace d'hésitation; c'est le produit d'une civilisation qui n'est plus en enfance depuis longtemps déjà. « La pyramide à degrés, l'admirable temple du sphinx, a dit M. Mariette, ne représenteront jamais une période d'incubation. » A l'autorité des monumens pourquoi ne pas joindre celle de la science? Dès l'ancien empire, les Égyptiens avaient reconnu que l'année solaire se compose de trois cent soixante-cinq jours et un quart. Ce que représente d'observations accumulées, d'études savantes, de travaux et de réflexions une pareille découverte, tout le monde le sait; il y aurait plus que de la naïveté de l'attribuer à un peuple à peine sorti du berceau. On n'ignore pas avec quelle précision sont orientées les Pyramides. Grands astronomes, les Égyptiens de l'ancien empire étaient aussi des médecins distingués, des littérateurs blasés, des moralistes désabusés. Le plus ancien des livres de morale, œuvre d'un certain Ptahhotep, fils d'un roi de la cinquième dynastie, est une compilation étrange portant toutes les traces d'un monde déjà vieux. Ptahhotep y recommande surtout « l'histoire des temps antérieurs, » l'étude « des paroles du passé. » Comme tous les vieillards, c'est derrière lui qu'il place la sagesse. « Analyser en détail son œuvre, dit M. Maspéro, est impossible : le traduire plus impossible encore. La nature du sujet, l'étrangeté de certains préceptes, la tournure du style, tout concourt à dérouter l'étudiant et à l'égarer dans ses recherches. Dès les temps les plus reculés, la morale a été considérée comme une science bonne et louable en elle-même, mais tellement rebattue qu'on ne peut la rajeunir que par la forme. Ptahhotep n'a pas échappé aux nécessités du genre qu'il avait choisi, D'autres avaient dit et bien dit avant lui les vérités qu'il prétendait exprimer de nouveau : il lui fallut, pour allécher le lecteur, chercher des formules imprévues et piquantes. Il n'y a pas manqué : dans certains cas, il a su donner tant de recherche à sa pensée que le sens moral de la phrase nous échappe sous le déguisement des mots (1). »

Ainsi, dès la cinquième dynastie, les Égyptiens en étaient aux raffinemens de la littérature et de la philosophie; est-il possible de croire qu'ils balbutiassent à la première ? Plus on avancera dans l'étude de leurs monumens, plus on verra sans doute s'éloigner le point précis où, abandonnant la vie sauvage, ils ont commencé à mener l'existence d'hommes civilisés. Leurs tombeaux, espé-

(1) Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*

rons-le, du moins, nous révéleront un jour tous leurs secrets. Ces tombeaux diffèrent profondément par leur forme et par leur décoration de ceux du nouvel empire. Dans ces derniers, le sombre *Livre des morts* règne en maître; la momie soigneusement préparée, entourée de toutes sortes d'amulettes, semble attendre dans la crainte l'heure du jugement suprême. Le défunt habite les régions infernales; conduit par Osiris, qui est à la fois son guide et sa personnification, il traverse une série d'épreuves infernales où il doit vaincre les monstres compagnons des ténèbres et de la mort. Tout autour de lui règnent les supplices, la terreur, la désolation; rien n'y rappelle les joies de l'existence; rien n'y donne une image précise des espérances d'immortalité. Il n'en est pas de même des tombeaux de l'ancien empire. La momie n'y a pas la raideur qu'on lui donnera plus tard; peut-être même n'y a-t-il pas toujours de momies dans ces tombeaux, car l'on a trouvé un certain nombre de corps qui paraissaient avoir été enterrés tels quels, sans aucune préparation particulière. Les amulettes, les emblèmes religieux, les statuettes de dieu n'ont point fait encore leur apparition. Les monstres compagnons des ténèbres et de la mort, les épreuves redoutables qui doivent conduire à l'autre vie, Osiris lui-même ne se trouvent point. Le défunt habite une région qui est évidemment un idéal de paix et de bonheur. Il pêche, il chasse, il vit au milieu des champs; ses esclaves lui apportent le produit de ses terres; on danse devant lui; ses femmes, ses enfans, se pressent à ses côtés; d'innombrables troupeaux témoignent de sa richesse.

Faut-il croire qu'on a voulu représenter dans ces curieux tableaux l'existence du mort et reproduire près de son cadavre les souvenirs les plus brillans de sa vie? On l'a pensé tout d'abord; quelques personnes en ont même conclu que les anciens Égyptiens, enivrés des joies du monde actuel, ne songeaient point à un autre monde et plaçaient tout leur espoir dans celui-ci. Quand on y regarde de plus près, on arrive à une conclusion bien différente. Les tableaux des tombes de l'ancien empire nous représentent plus probablement le spectacle de l'autre monde tel que se le figurèrent les Égyptiens de l'ancien empire. En effet, ces tableaux sont les mêmes pour tous les morts : prêtres, soldats, artisans, agriculteurs, fonctionnaires de la cour assistent aux mêmes scènes, se livrent aux mêmes occupations, jouissent des mêmes biens; l'énumération des parens et certaines mentions biographiques diffèrent seules de l'un à l'autre. Il est d'ailleurs peu vraisemblable qu'à une époque où l'Égypte, suivant la très juste remarque de M. Mariette, devait être encore très marécageuse, presque tous les morts aient possédé les innombrables troupeaux qui défilent sur leurs tombes. Ce sont plutôt des troupeaux imaginaires, promis

comme récompense à ceux dont la vie aura été vertueuse. Loin de trouver là des peintures de la vie réelle, nous y trouverions donc des peintures de la vie idéale d'outre-tombe, telle que se la figurait un peuple qui, en religion comme en art, avait quelque peine à s'élever au-dessus de la terre et à ne pas s'emprisonner dans la réalité. Néanmoins le problème n'est pas encore résolu. Ce n'est que lorsqu'on aura fouillé toutes les tombes de l'ancien empire qu'on parviendra peut-être à reconstituer un autre *Livre des morts*, fort différent de celui que nous possédons, un *Livre des morts* dans lequel les espérances d'un bonheur bourgeois, d'un bonheur de propriétaire parcourant gaîment ses domaines, remplaceront les terribles épreuves et les félicités assez vagues annoncées aux hommes des époques ultérieures. Ce qui est intéressant à constater dès à présent, c'est l'absence complète d'images de la divinité dans tout ce qui nous reste de monumens de l'ancien empire. La stèle des sphinx nous apprend, il est vrai, que Chéops avait « restauré les dieux » du temple des Pyramides; mais tandis que des statues de Chéphren lui-même ont été découvertes en grand nombre dans ce temple, celles des dieux n'y ont laissé aucun débris.

Dès l'ancien empire, la religion égyptienne était cependant constituée dans ses traits essentiels; elle n'a guère subi depuis de variations importantes. Quelle religion peut se vanter d'avoir eu une existence comparable à la sienne? Quand on parlait, au XVIIe siècle, de la longue durée du christianisme, quand on appelait Rome la ville éternelle, on ne se doutait pas que le vieux culte égyptien, alors si mal connu, qui passait pour une grossière idolâtrie, pour un paganisme brutal, avait duré environ cinq mille ans et que les destinées religieuses de Memphis laissaient bien loin derrière elles celles de Rome. On ne sait pas encore très exactement quel était le principe de ce culte, le plus ancien de l'humanité civilisée. Sur la foi d'un passage célèbre de Jamblique, on a voulu y voir longtemps un monothéisme profond dissimulé sous une mythologie grossière. « Le dieu égyptien, dit Jamblique, quand il est considéré comme cette force qui amène les choses à la lumière, s'appelle *Amnon*; quand il est l'esprit intelligent qui résume toutes les intelligences, il est *Emeth*, quand il est celui qui accomplit toutes choses avec art et vérité, il s'appelle *Ptah*; et enfin, quand il est le Dieu bon et bienfaisant, on le nomme *Osiris*. » Caché derrière l'innombrable panthéon qu'adorait la foule, un Dieu unique, inaccessible, incommensurable, incréé, universel, abstrait, métaphysique, aurait été réservé à l'adoration des sages. Malheureusement, les inscriptions du temple de Dendérah semblent prouver que Jamblique a eu tort, et que c'est Eusèbe qui était dans le vrai lorsqu'il disait : « La théologie des Égypt ens, chez qui Orphée a puisé la sienne, recon-

naissait que l'univers est Dieu formé de plusieurs dieux qui composent ses parties. » C'est ce que M. Mariette a démontré d'une manière victorieuse, ce semble, dans son beau livre sur Dendérah, un des ouvrages les plus parfaits qui soient sortis de sa plume.

« Si riche que soit le temple de Dendérah en documens mythologiques, dit-il, le nom de Dieu de Jamblique n'y paraît pas une seule fois. Hator y est bien nommée la déesse une qui s'est formée elle-même, celle qui existe dès le commencement. Mais on doit bien remarquer que ces qualités du dieu suprême appartiennent à Phtah, à Amnon, à Chnoupis, à Hator, à toute une classe de divinités, et jamais à un dieu sans nom qui serait l'être par excellence, dieu dont nous ne saurions même pas écrire le nom en hiéroglyphes. En d'autres termes, les dieux égyptiens participent des qualités du dieu de Jamblique; ils sont tous et séparément le dieu unique, le dieu universel; selon leur rang, ils forment la grande *Pa-ut* ou la petite *Pa-ut*, c'est-à-dire le grand ou le petit cycle des dieux d'un temple; mais l'ensemble de ces dieux ne constitue pas une personne divine qui serait le dieu caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence. C'est donc à un autre point de vue qu'il faut se placer pour embrasser d'un coup d'œil exact l'ensemble de la religion égyptienne. En somme, l'expérience du temple de Dendérah nous forcerait à voir le fond des croyances égyptiennes, non dans le monothéisme plus ou moins abstrait de Jamblique, mais dans une forme du panthéisme dont le point de départ serait la déification des lois de la nature. Dans ce système, Dieu n'est pas séparé de la nature, et c'est la nature à la fois une et multiple qui est Dieu. Les Égyptiens auraient ainsi vu Dieu dans tout ce qui les entoure, dans les manifestations de l'âme, dans les propriétés de la matière, dans le soleil, dans les arbres, dans les animaux eux-mêmes. Les textes nous parlent bien du monde créé, ce qui semblerait faire croire que les Égyptiens n'ont pas cru la matière éternelle. Mais pour eux la matière n'a eu de commencement que sous sa forme actuelle. Tout en effet dans ce monde est production et reproduction. Tout naît pour mourir, et tout meurt pour renaître. La durée n'est ainsi qu'une succession d'évolutions. Qui sait si, dans les croyances égyptiennes, notre monde lui-même n'arrivera pas un jour au terme de l'évolution qu'il est en train d'accomplir, et, semblable au soleil qui s'obscurcit dans les ténèbres du soir pour se rallumer plus brillant à l'horizon du matin, semblable à la terre qui chaque année quitte et reprend son manteau de verdure, semblable à Osiris qui meurt et ressuscite, ne sera pas de nouveau façonné par la main des dieux sous une forme plus parfaite? Pour les Égyptiens, la matière n'aurait eu de commencement que dans l'évolution à laquelle nous assistons. Elle

est éternelle et sans commencement; ce qui a été créé, c'est le monde qu'elle a servi à former. Aussi les dieux sont-ils comme elle, selon les attributs sous lesquels on les veut considérer, tantôt s'engendrant eux-mêmes, à la fois leur propre père et leur propre fils, tantôt venus au monde et fils d'autres dieux, ce qui établit entre eux une distinction profonde. Le monothéisme n'existerait donc qu'autant qu'on voudrait considérer l'univers comme Dieu lui-même, ou plutôt c'est le panthéisme qui est la base sur laquelle s'élève tout l'édifice religieux de l'ancienne Égypte (1). »

On ne doit pas s'étonner de cette conclusion à laquelle ses savans travaux ont conduit M. Mariette. Il aurait été surprenant que les anciens Égyptiens eussent trouvé le monothéisme dans les instincts de leur esprit et de leur cœur. Nous avons déjà dit, en parlant de leur art, quel empire la réalité matérielle exerçait sur leur imagination. Tout devait se tenir dans ces êtres peu compliqués ; la pensée religieuse devait subir en eux les mêmes inspirations que la pensée artistique. Il était donc inévitable que leur religion fût purement physique, qu'elle se bornât à traduire et à diviniser les manifestations diverses de la puissante et brillante nature qui les entourait: le mouvement régulier du soleil, le retour invariable des saisons, l'inépuisable rajeunissement de la terre ne se dépouillant de ses fruits que pour en porter aussitôt de nouveaux. Lorsqu'on cherche à se représenter quelle était l'existence des anciens habitans de l'Égypte, on s'explique encore plus qu'ils eussent quelque peine à se séparer du monde et à adorer autre chose que leurs sensations divinisées. Le phénomène le plus constant de l'histoire égyptienne est l'affaiblissement rapide des races qui se sont tour à tour établies dans cet admirable, mais funeste pays; aucune n'a pu résister à l'influence délétère de son climat; toutes s'y sont peu à peu amollies, y ont dégénéré peu à peu, comme le font également en quelques récoltes la plupart des plantes étrangères qu'on essaie d'introduire sur les bords du Nil. Seule la race égyptienne y a conservé toute sa vigueur; elle est aujourd'hui ce qu'elle était à l'époque de la construction des Pyramides et des premiers tableaux qui nous ont livré ses traits impérissables. Comment s'était formée cette race douée d'une résistance que nulle autre n'a possédée? On l'ignore, et peut-être, reculant toujours les limites de l'histoire, doit-on croire qu'il a fallu essayer tour à tour sur la terre d'Égypte des races innombrables avant que des débris persistans de chacune d'elles se formât une race unique supérieurement douée contre les difficultés de l'existence.

(1) *Dendérah, description générale du temple de la ville*, par M. Auguste Mariette. Avant-propos.

Mais cette race, ainsi pétrie pour la lutte, était incapable de finesse comme elle était incapable d'amollissement. Munie de sens robustes et d'une imagination tempérée, elle n'avait pas à craindre ces excès de l'âme qui usent plus rapidement les corps que toutes les fatigues physiques. Elle n'avait pas de besoins supérieurs; la terre lui suffisait; l'Égypte était pour elle un pays idéal, et, lorsqu'elle songeait à se forger l'image d'un monde meilleur, elle se contentait d'y multiplier les richesses et les plaisirs de celui-ci. Il faut dire aussi que l'Égypte de cette époque avait des séductions qu'elle a perdues aujourd'hui. Le Nil, probablement plus élevé et se répandant peut-être dans plusieurs bras aujourd'hui desséchés, couvrait une plus grande étendue de terrain de ses flots fécondans. Il y avait un plus grand nombre de marécages, plus de champs remplis de roseaux; l'hippopotame et le crocodile s'ébattaient dans des cours d'eau que le temps a comblés; une végétation puissante s'élevait dans cette atmosphère tiède et humide. Sans doute les villes et les temples, bâtis sur les points élevés, émergeaient comme des sortes d'îles de ce pays verdoyant. Qu'on imagine dans ce milieu fait à souhait une population douce, vigoureuse, nullement passionnée, satisfaite de peu, ne demandant qu'à vivre en repos, s'amusant du spectacle de sa propre activité, bornant ses regards à la voûte immaculée d'un ciel où le soleil accomplit avec une régularité si éclatante ses révolutions périodiques, et l'on comprendra sans peine que l'art des anciens Égyptiens devait être réaliste, que leur science devait être pratique, que leur religion elle-même devait être naturaliste et avoir pour forme supérieure un panthéisme qui s'est tellement perfectionné d'ailleurs qu'on a pu quelquefois le confondre avec le monothéisme.

III.

La salle de l'ancien empire est la partie de beaucoup la plus intéressante et la plus précieuse du musée de Boulaq, parce qu'elle nous donne accès dans une région de l'histoire du monde totalement inexplorée jusqu'à nos jours. Mais la salle des Hycsos nous apporte également des révélations d'un prix inestimable. Le sort de l'Égypte, comme nous l'avons déjà observé, a été de subir sans cesse l'ingérence étrangère. Il est probable que les découvertes de l'archéologie mettront de plus en plus ce fait en lumière. Il est non moins probable qu'on constatera de plus en plus que l'Égypte a rapidement absorbé ceux qui la dominaient. La loi principale de son histoire paraît être une action constante du dehors sur ses élémens intérieurs et une réaction non moins constante de ses

élémens intérieurs sur tout ce qui venait du dehors. Ce double phénomène éclate avec une évidence irrésistible dans chacune des grandes invasions qu'elle a subies; on remarque sans peine qu'elle a toujours fini par affaiblir et éliminer ses vainqueurs, non en leur résistant ouvertement, mais en leur imposant ses mœurs, sa civilisation, son culte, ses idées, ses principes, les formes de son art et de sa pensée. En dépit de quelques brutalités passagères, les Perses se soumirent avec une surprenante facilité aux coutumes religieuses et civiles des Égyptiens. Il en fut de même des Éthiopiens, des Maschouasch, des gens venus des îles de la Méditerranée et des côtes de l'Asie-Mineure, dont les flots renouvelés se sont infiltrés sans cesse dans le sol si aisément perméable de l'Égypte. Longtemps cependant on a pu croire qu'une grande exception devait être faite à cette loi générale. Parmi les invasions que l'Égypte a subies et qui n'ont jamais interrompu d'une manière sensible le cours monotone de sa vie nationale, il semblait qu'il y en avait eu une dont le caractère particulier rappelait les plus terribles exemples de conquêtes barbares dont l'histoire fasse mention. Sur la foi de Manéthon, les hordes asiatiques qui se répandirent en Égypte à la fin de la quatorzième dynastie et qui y séjournèrent près de six siècles sous le nom de Hycsos, étaient regardées comme des bandes sauvages et dévastatrices, pareilles aux Huns et aux Vandales sous les pieds desquels la civilisation antique a disparu. Il semblait que la civilisation égyptienne eût subi une catastrophe du même genre, qu'un temps d'arrêt se fût produit au milieu de l'histoire de l'Égypte, qu'une période sans génie, sans monumens, sans art en eût troublé le développement régulier. « Il nous vint autrefois, dit Manéthon, un roi nommé *Timaos*, au temps duquel Dieu, je ne sais pour quel motif, était plus irrité contre nous : des gens de race ignoble, venue des contrées de l'Orient, se jetèrent à l'improviste sur ce pays et le subjuguèrent facilement et sans combat. Après la soumission de ses princes, ils brûlèrent avec cruauté les villes et renversèrent les temples des dieux. De plus, ils se conduisirent de la manière la plus barbare envers les habitans du pays, faisant périr les uns, emmenant en captivité les femmes et les enfans des autres.» Tableau émouvant qui rappelle les scènes les plus sombres des invasions barbares ! Les rédacteurs des papyrus ne s'expriment pas avec moins de violence que Manéthon ; aucun terme ne leur paraît assez injurieux pour qualifier ce ramas de voleurs, de brigands, qui avaient juré « d'arracher jusqu'à la racine de l'Égypte. » — « Le souvenir de leurs cruautés, dit M. Maspéro, resta longtemps vivant dans la mémoire des Égyptiens et excitait encore, à vingt siècles de distance, le ressentiment de l'historien Manéthon. La haine

populaire les chargea d'épithètes ignominieuses et les traita de maudits, de pestiférés, de lépreux. »

Il y a une vingtaine d'années, le récit de Manéthon était admis sans le moindre doute. Il eût été pourtant très facile d'y reconnaître pour le moins quelque exagération. Lorsque l'historien national, écoutant plutôt sa haine que le sentiment de la vraisemblance, nous dit que les Hycsos détruisirent tout sur leur passage, renversèrent les temples, saccagèrent les monumens, brûlèrent les villes, etc., comment ne pas remarquer tout de suite les nombreux témoignages qui contredisent son récit? Les statues des rois de la douzième et de la treizième dynastie trouvées à Tanis, la capitale même des Hycsos, n'ont pas été mutilées par eux; bien au contraire, ces prétendus iconoclastes les ont ornées de leurs propres légendes en hiéroglyphes, suivant l'usage constant des vainqueurs en Égypte, qui n'ont jamais rien eu de plus pressé que de démarquer en quelque sorte les œuvres de leurs prédécesseurs pour se les approprier. Sont-ce les Hycsos qui ont pillé les innombrables *mastabas* de l'ancien empire que les chercheurs de trésors ont trouvés intacts et qu'ils ont dépouillés sans merci? Nulle part n'apparaît la trace des ruines qu'ils auraient faites. Ils n'ont pas touché au temple du Sphinx, et si le temple de Tanis a été renversé, c'est après leur départ d'Égypte et par des mains égyptiennes. L'obélisque d'Héliopolis, qui est de la douzième dynastie, est encore debout. Une foule d'autres monumens conservés jusqu'à nous attestent que le *Fléau*, suivant l'expression d'une inscription de la dix-neuvième dynastie, n'a pas été aussi dévastateur qu'on a voulu le dire. S'il y eut des Hycsos pillards qui portèrent la main sur les sanctuaires égyptiens et les profanèrent, ce ne fut donc que dans des momens très courts.

Ces explosions locales et passagères de barbarie n'eurent pas les conséquences générales qu'on s'est plu à leur attribuer. Tout porte à croire que les débuts de la conquête eux-mêmes furent peu sanglans. Au moment où un immense ébranlement des races sémitiques amena les Hycsos en Égypte, elle était partagée en petites principautés toujours en lutte l'une contre l'autre, toujours livrées à une anarchie qui produisait une radicale impuissance. La conquête ne fut ni longue ni cruelle; Manéthon lui-même nous apprend que les Hycsos s'emparèrent « par force, aisément et sans combat » de la partie du territoire égyptien la plus voisine de leur arrivée. Ne rencontrant presque pas de résistance, pourquoi auraient-ils éprouvé de grandes colères? Ils s'avancèrent en conquérans, non en barbares. On a découvert dans les ruines de Tanis deux beaux colosses de granit gris qui représentent un roi assis dans

la pose traditionnelle et dont le style rappelle celui de la treizième dynastie. Mais le roi de ces deux colosses s'appelle de son prénom *Ra-dmenkh-ka* et, de son nom, *Mer-schos-ou*, ou *Mer-schos*, c'est-à dire le *chef* des *schos* ou des *pasteurs*. Aussi haut que l'on puisse remonter dans l'histoire des Hycsos, on les trouve donc employant l'écriture hiéroglyphique, adorant les dieux égyptiens, respectant l'écriture, les arts, le culte des vaincus. La suite de leur histoire ne dément pas la douceur de ces débuts. Sans doute il dut y avoir dans la conquête des pasteurs, comme dans la conquête perse, quelques heures de réaction brutale, de fanatisme destructeur. Cambyse, lui aussi, après s'être montré plein de condescendance pour les mœurs religieuses de l'Égypte, eut des retours de vandalisme qui aboutirent à de terribles dévastations; en a-t-on jamais conclu que les Perses fussent des barbares? Si l'histoire de Manéthon nous était parvenue tout entière, il est vraisemblable que nous y eussions lu contre tous les conquérans de l'Égypte sans exception les mêmes diatribes que contre les Hycsos. Étant les seuls sur lesquels son témoignage nous soit resté, ils ont porté tout le poids des haines et des indignations nationales. Mais leur procès est à réviser; il n'est plus possible de les juger uniquement sur la foi du vaincu.

C'est dans la salle des Hycsos du musée de Boulaq que la cause pourrait être plaidée avec le plus de fruit. On y verrait non-seulement que les pasteurs n'ont pas tout renversé sur leur passage, mais qu'au contraire ils ont construit à leur tour des monumens dont les débris attestent une civilisation puissante. En fouillant le sanctuaire du grand temple de Tanis, qui était précédé, comme tant d'autres sanctuaires égyptiens, d'une avenue de sphinx, M. Mariette a trouvé quatre de ces sphinx encore debout. Ce sont d'admirables colosses de granit noir d'environ $2^{m},50$ de longueur, d'une ampleur et d'une précision d'exécution, d'une souplesse de modelé, d'une vigueur d'attitude qui rappellent les meilleures époques de la sculpture égyptienne. Mais si le corps est indigène, la tête est tout à fait étrangère. « Les sphinx d'origine égyptienne, a dit M. Mariette, frappent surtout par leur tranquille majesté. Les têtes sont le plus souvent des portraits, et cependant l'œil est toujours calme et bien ouvert, la bouche toujours souriante, les lignes du visage toujours arrondies. Surtout remarquez que les sphinx égyptiens n'abandonnent presque jamais la grande coiffure aux ailes évasées (le *klaft*), qui se marie si bien à l'ensemble paisible du monument. Ici vous êtes loin de reconnaître ce type. La tête du sphinx de San est d'un type auquel je ne saurais véritablement rien comparer. Les yeux sont petits, le nez est vigoureux et arqué en

même temps que plat, les joues sont grosses en même temps qu'osseuses, le menton est saillant et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités. L'ensemble du visage se ressent de la rudesse des traits qui le composent, et la crinière touffue qui encadre la tête dans laquelle celle-ci semble s'enfoncer donne au monument un aspect plus remarquable encore. A voir ces figures étranges, on devine qu'on a sous les yeux les produits d'un art qui n'est pas purement égyptien, mais qui n'est pas purement étranger (1). »

Le mélange des formes égyptiennes et du goût asiatique constitue, en effet, le grand intérêt de ces échantillons de l'art des Hycsos. On y saisit en quelque sorte sur le fait, pétrifié dans le granit, l'action et la réaction de l'Égypte sur ses vainqueurs et de ses vainqueurs sur l'Égypte. L'Égypte impose ses formules invariables; les vainqueurs les modifient tout en s'y soumettant, les transforment sans parvenir à s'en dégager, à se soustraire à leur domination. A côté d'un des sphinx de San, entièrement restauré, M. Mariette a placé, dans la salle des Hycsos, un groupe de granit représentant deux personnages de grandeur naturelle disposés l'un près de l'autre devant des tables d'offrandes chargées de poissons, de volailles, de fleurs de lotus et de nénuphars. Le premier aspect de ce groupe a quelque chose d'étrange; les figures, en partie mutilées, sont encadrées dans d'énormes perruques tressées et dans de longues barbes également tressées qui ressemblent de loin à de grandes cravates montant jusqu'aux oreilles; on dirait deux têtes de merveilleux du directoire. Mais les traits du visage ont une expression bien différente. Je laisse encore parler M. Mariette : « La parenté de ces personnages avec les quatre sphinx est évidente, dit-il; c'est la même figure que les artistes ont reproduite de part et d'autre... Le premier aspect de notre groupe laisse penser que ce monument est bien plus asiatique qu'égyptien, fait important pour les conséquences qu'on en pourrait tirer; mais la pose des personnages et l'unique vêtement, la *schenti*, qui couvre leur corps nous rapprochent tout à coup de l'Égypte. » Nous sommes évidemment là en présence de portraits historiques qui nous permettent de discerner les différences profondes du type des Hycsos et du type égyptien. « Le fellah égyptien, continue M. Mariette, est grand, svelte, léger dans sa démarche; il a les yeux ouverts et vifs, le nez petit et droit, la bouche bien dessinée et souriante; la marque de la race est surtout chez ce peuple dans l'ampleur du torse, la maigreur des jambes

(1) Lettre de M. Mariette à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis (*Revue archéologique*, 1861, 1er semestre).

et le peu de développement des hanches. Les habitans de San, de Matarieh, de Menzaleh et des autres villages environnans ont un aspect tout différent et dès le premier abord dépaysent en quelque sorte l'observateur. Ils sont de haute taille, quoique trapus; leur dos est toujours un peu voûté, et ce qui les fait remarquer avant tout, c'est la robuste construction de leurs jambes. Quant à la tête, elle accuse un type sémitique prononcé... Loin de sembler étrange, le groupe de San apparaît donc, au sein des ruines où il a été trouvé, comme dans son véritable milieu. Ce sont les mêmes hommes que vous avez vus dans votre route, que vous voyez en quelque sorte sculptés en granit. Les uns et les autres arrivent à vous, les mains pleines de poissons et de gibier sauvage, et autour de leurs poignets s'enlacent, comme d'épais bracelets, les tiges des nénuphars (1). »

Les monumens des Hycsos nous donnent donc un curieux spécimen non-seulement de l'art, mais encore de l'ethnologie égyptienne. Ce sont de plus des documens de premier ordre au moyen desquels on finira sans doute, lorsque les fouilles de Tanis en auront fait connaître un plus grand nombre, par reconstituer entièrement l'histoire de l'invasion des Hycsos. On s'apercevra peut-être alors que cette invasion a ressemblé à toutes celles que l'Égypte a subies depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête arabe et française. C'est une sorte de fatalité pour ce beau, mais trop faible pays, de n'opposer qu'une résistance décousue, sans énergie, à ceux qui se jettent hardiment sur son sol. Les Hycsos n'ont pas eu plus de peine à l'envahir que les Arabes entrant sans coup férir à Babylone, ou que Napoléon Ier détruisant en une seule bataille la puissance des mameluks. Mais de cette facilité de conquête résulte une douceur particulière dans la manière de gouverner des conquérans. Quant au peuple conquis, comptant sur son climat, sur ses mœurs, sur l'influence constante de son pays pour lui assurer une revanche plus ou moins prochaine, mais certaine, il n'hésite pas à se courber sous ses maîtres, à leur apprendre ses arts, à les façonner à sa civilisation. De même que les Égyptiens de nos jours servent les Turcs, les Égyptiens d'autrefois servaient les pasteurs, attendant en repos l'heure inévitable de la délivrance. La lutte pour l'indépendance commença enfin; elle fut longue et sanglante : pendant plus de cent cinquante ans, elle couvrit le pays de ruines. Peut-être les Égyptiens n'en seraient-ils jamais venus à bout sans alliés, mais leur chef Ahmès eut l'heureuse inspiration d'appeler à

(1) Deuxième lettre de M. Mariette à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis (*Revue archéologique*, 1862, 2e semestre).

son secours les Éthiopiens; pour cimenter une amitié qui lui était nécessaire, il épousa même une femme de leur nation. L'élimination fut d'ailleurs incomplète. Un certain nombre de pasteurs restèrent acculés dans l'orient de la Basse-Égypte, où ils formèrent une colonie étrangère dans le genre de celle des Israélites. Comme on vient de le voir, ils n'ont pas eu de Moïse puisqu'ils sont encore à la place où les Égyptiens les ont laissés il y a tant de siècles. Les haines qu'ils avaient inspirées aux jours de leur triomphe ont disparu, malgré les tardifs cris de rage de Manéthon. L'Égypte ne sait ni aimer ni haïr fortement; elle a trop l'habitude des violences pour détester longtemps ceux qui lui en font. Bien avant l'islamisme, elle était fataliste et regardait le mouvement des choses humaines comme un jeu inévitable qu'il faut savoir comprendre et auquel il est rarement bon de résister.

IV.

On ne s'étonnera pas de l'importance toute particulière que j'ai accordée à la salle de l'ancien empire et à la salle des Hycsos du musée de Boulaq. C'est à l'arrangement de ces deux salles que les plus grandes modifications ont été apportées dans la nouvelle organisation du musée. M. Mariette a concentré dans la première tout ce qui concerne l'époque lointaine et mystérieuse où la civilisation a fait sa première apparition sur les bords du Nil, et peut-être dans le monde; il a réuni dans la seconde les monumens les plus curieux et les plus instructifs d'une époque jusqu'ici mal appréciée. Comme je l'ai dit en commençant, le musée de Boulaq n'est pas une collection plus ou moins intéressante d'objets archéologiques pris un peu partout pour être déposés dans un même local sans ordre et sans méthode : c'est le produit de fouilles savantes, où tout a été combiné en vue d'un but précis, déterminé, poursuivi sans relâche à travers les plus grands obstacles. OEuvre d'un seul homme, qui a mis au jour depuis une vingtaine d'années d'innombrables trésors enfouis sous la poussière des siècles, il porte l'empreinte profonde de la pensée de cet homme et des différens objets qui ont principalement attiré ses études. Quand on en parcourt les galeries, fût-ce d'un œil distrait, il est impossible de ne pas être frappé de tout ce que M. Mariette a fait pour l'égyptologie, de ne pas se demander ce que cette science serait aujourd'hui sans lui. Qui donc, avant ses belles découvertes, soupçonnait les révélations que devait nous apporter l'ancien empire? Qui se faisait une idée tant soit peu exacte de ce monde nouveau, perdu au-delà des frontières de l'histoire, où nulle voile, nulle boussole

ne pouvaient nous conduire et nous diriger? Et le musée de Boulaq n'est qu'une faible partie de la grande entreprise de M. Mariette. Il faudrait aller dans la Haute-Égypte pour visiter en détail les temples qu'il a déblayés, les inscriptions sans nombre qu'il a relevées, les documens historiques qu'il a rendus à la lumière et à la vie (1). Sans s'éloigner du Caire, sans pousser même jusqu'à Memphis et au Sérapeum, sans dépasser les Pyramides, c'est à lui qu'on doit de connaître ce temple étrange dont nous avons parlé, qui offre à l'observateur un problème plus énigmatique encore que celui du sphinx à côté duquel il est placé. Sans doute M. Mariette n'a pas expliqué lui-même tous les monumens qu'il a fait surgir du sable où ils étaient enfouis, il n'a pas traduit tous les hiéroglyphes, interprété toutes les stèles, tous les sarcophages, lu tous les papyrus qu'il a eu la bonne fortune de trouver. Un grand nombre de travailleurs, parmi lesquels on remarque les noms les plus illustres de la science égyptologique, l'ont aidé à élucider ses découvertes. Mais c'est lui qui leur a fourni la matière qu'ils ont transformée, c'est lui, qu'on me passe le mot, qui a mis le charbon dans la machine qu'ils ont fait marcher, et s'il n'avait pas commencé par placer dans leurs mains les documens sur lesquels se sont exercés leur patience et leur sagacité, les progrès immenses de l'égyptologie en ces dernières années auraient été impossibles.

L'archéologie historique est une science qui demande, non-seulement des hommes supérieurs par l'intelligence, mais encore des hommes doués d'une rare énergie de caractère, d'une fermeté de volonté à toutes épreuves. On connaît trop celles auxquelles M. Mariette a été soumis dans sa rude existence d'explorateur scientifique pour que nous essayions de les retracer de nouveau. Je voudrais seulement tirer de l'exemple de cette féconde existence une leçon qui mérite d'être soigneusement méditée. Grâce aux efforts de M. Mariette et des travailleurs éminens qui se sont occupés depuis une vingtaine d'années d'égyptologie, l'égyptologie est devenue une science historique méthodiquement constituée; j'ajouterai la première des sciences historiques, puisque c'est celle qui s'enfonce le plus profondément dans la nuit du passé et qui nous fait remonter le plus près des origines morales de notre espèce. Ni les études indiennes, ni les études assyriennes, ni le sanscrit, ni les cunéiformes ne nous reportent aussi loin vers les prémisses de la civilisation humaine. Mais si l'égyptologie est une science constituée dans sa méthode, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit épuisée dans

(1) C'est ce qu'a fait M. Ernest Desjardins, qui a parcouru dans leur ensemble tous les travaux accomplis par M. Mariette jusqu'en 1874.

ses résultats. C'est à peine, au contraire, si elle a donné une légère partie de ce qu'elle peut, de ce qu'elle doit donner; c'est à peine si ses traits généraux ont été établis, tandis que ses détails essentiels sont toujours à découvrir. Encore convient-il d'avouer que sur presque tous les points elle a soulevé plus de problèmes qu'elle n'en a résolu. Nous avons déjà dit que la chronologie de l'ancien empire était un mystère. A plus forte raison n'avons-nous aucune donnée sérieuse sur l'époque qui a précédé l'ancien empire. Les périodes franchement historiques elles-mêmes sont remplies pour nous de lacunes, de doutes, d'incertitudes. Ce n'est pas seulement l'histoire des Hycsos qui serait à refaire; il serait possible que ce fût toute l'histoire d'Égypte. Elle est uniquement fondée jusqu'ici sur le témoignage de Manéthon. Mais jusqu'à quel point les listes de dynasties de Manéthon méritent-elles une confiance absolue? N'y a-t-il rien à y changer? Pour combler, par exemple, le vide béant que nous avons constaté, de la sixième à la onzième dynastie, ne faut-il pas modifier quelque peu les données qu'elles nous fournissent? Ce qui nous paraît inexplicable ne s'expliquerait-il pas, par hasard, au moyen d'une erreur plus ou moins volontaire de l'historien national? Dans un autre ordre d'idées, que de problèmes nous offrent encore la religion, la philosophie, l'art égyptien! Nous avons cru trouver dans la religion de l'Égypte un panthéisme païen divinisant toutes les forces de la nature, faisant de l'univers, sans cesse bouleversé par la lutte de principes contraires, la cause unique de toutes les révolutions de l'âme et des corps. Mais la thèse de Jamblique peut se soutenir aussi par d'excellentes raisons, et l'un des égyptologues les plus distingués de ce temps-ci, M. Maspéro, n'a pas hésité à l'adopter dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. Il y a beaucoup à faire pour nous initier complétement à la littérature et aux arts égyptiens. Cette littérature est un peu terne. A part quelques chants de victoire qu'anime un souffle lyrique digne de la Bible, quelques belles mais confuses invocations religieuses, elle se compose surtout d'ouvrages pratiques, terre à terre, de romans médiocrement variés qui reproduisent avec une désespérante monotonie l'histoire édifiante de Joseph. Dans les romans égyptiens, c'est toujours la femme qui attaque et l'homme qui se dérobe: trait de mœurs littéraires d'une incontestable originalité! En somme, toutes les notions que nous avons sur l'Égypte sont vagues, décousues, incomplètes; les élémens de la science existent, les fondemens en sont posés; les procédés d'exécution sont établis; mais c'est tout: l'heure serait venue de faire un pas décisif et de préciser la science elle-même d'une manière telle qu'elle pût prendre rang parmi les grandes découvertes de notre siècle.

Il appartiendrait à la France de faire faire à l'égyptologie ce pas décisif. C'est elle, on le sait, qui lui a en quelque sorte donné la vie avec Champollion; depuis lors, elle n'a pas cessé de seconder ses progrès par les plus intelligens et les plus fructueux efforts. Malheureusement la jeune école égyptologique française est lancée dans une voie qui ne saurait la conduire à d'aussi grands résultats. Imitatrice beaucoup trop servile de l'Allemagne, elle se perd dans les études de détail, dans les observations méticuleuses, dans les recherches purement grammaticales. Ce n'est pas ainsi qu'elle arrivera à donner l'essor à une véritable histoire. L'archéologie en chambre a son utilité; Dieu me garde d'en médire! Mais lorsqu'il s'agit de faire surgir d'un sol encore incomplètement fouillé tous les secrets qu'il recèle, l'archéologie voyageuse est préférable. Il faut d'abord des pionniers à la science historique; les colons viendront plus tard; ou plutôt pionniers et colons doivent venir ensemble et travailler côte à côte. Si perspicace que soit un égyptologue, l'étude des papyrus, l'examen des musées d'Europe, la lecture des descriptions du musée de Boulaq et des temples de la haute Égypte ne remplaceront jamais pour lui la vue, l'impression directe des choses. Pour résoudre, par exemple, le problème de la religion égyptienne, rien ne vaut les longues heures de méditations solitaires dans les temples où cette religion a laissé une trace si profonde. Il semble que les objets s'animent, parlent aux yeux, à l'âme, à l'imagination, revivent après tant de siècles, de la vie ardente qui les animait autrefois. L'archéologie ne va pas sans un peu de poésie; j'en demande pardon aux rigoristes de l'école allemande! Dans tout véritable archéologue, à côté de l'érudit, il y a l'homme doué d'une sorte de divination qui ressuscite et galvanise les vieux âges raidis par le temps. Il convient d'ajouter que les hiéroglyphes innombrables contenus dans les temples et les monumens sont bien loin d'avoir été tous lus, tous publiés. Si l'on ne vient pas les trouver en Égypte, on ne les rencontrera certainement pas de longtemps en Europe. L'admirable ouvrage de l'expédition française, définitif en ce qui concerne l'architecture égyptienne, est absolument nul en ce qui concerne la science hiéroglyphique qui n'existait pas à l'époque où il a été composé. L'ouvrage de la mission allemande est fort incomplet et manque de précision. Les publications spéciales sont rares. Il serait digne de la France de donner un pendant à l'ouvrage de l'expédition française en se chargeant de la publication de tous les documens historiques et hiéroglyphiques qui ont été trouvés jusqu'ici et qui devraient être mis enfin à la disposition et sous les yeux des savans du monde entier. Étant donnés les immenses progrès des procédés photographiques, rien

ne serait plus facile que d'obtenir à un prix relativement modéré des planches très suffisantes, inférieures à coup sûr aux magnifiques gravures de l'ouvrage de l'expédition française, mais qui laisseraient peu de chose à désirer comme précision scientifique.

La meilleure manière d'entreprendre un pareil ouvrage serait de créer au Caire une école française d'égyptologie. Nous avons en ce moment une école d'Athènes et une école de Rome qui maintiennent à un niveau élevé dans notre université les études érudites sur l'antiquité classique. Les résultats donnés par ces écoles sont appréciés de tout le monde; personne n'ignore que, si elles venaient à disparaître, la science française, perdant ses deux meilleures pépinières, serait en quelque sorte frappée d'une demi-stérilité. Mais si grands que soient les services rendus par l'école d'Athènes et par l'école de Rome, ils ne sont pas comparables à ceux que rendrait une école du Caire. Que peuvent découvrir aujourd'hui des fouilles en Italie et en Grèce? Quelques inscriptions intéressantes, quelques documens curieux; mais rien qui soit capable de renouveler nos connaissances, de leur donner un cours nouveau. Il n'en serait pas ainsi au Caire. Un certain nombre de jeunes gens sondant sans cesse l'Égypte, en copiant les monumens, les décrivant dans des monographies savantes, expédiant chaque année en Europe une masse compacte de matériaux à l'usage des maîtres de l'égyptologie rendraient d'incalculables services. Chose étrange! voilà une science française par ses origines, par ses principaux développemens, une des gloires de notre nation; elle fleurit dans un pays qui est pour ainsi dire notre œuvre, auquel nous avons rendu la vie qu'il avait perdue depuis des siècles; elle projette d'ailleurs sur le passé de l'humanité des clartés que nulle autre science ne saurait projeter; elle est en quelque sorte le fondement de l'histoire et de la philosophie; de plus, comme elle est à peine formée, elle nous offre un champ immense d'études et nous promet des résultats qui dépasseront certainement les plus belles espérances: que faisons-nous cependant pour cette science? Rien ou presque rien. Un professeur distingué l'enseigne au collège de France, voilà tout! On ne saurait trop applaudir aux efforts qui ont été faits dans ces dernières années pour donner des laboratoires à la physiologie, à la chimie, à toutes les sciences exactes; mais cela ne suffit pas. La matière n'est pas tout; il y a une chimie intellectuelle qui s'appelle l'histoire et dont les découvertes ne sont pas moins importantes que celle de la chimie ordinaire. Pourquoi ne donne-t-on pas aussi un laboratoire à l'égyptologie, qui est en ce moment la branche principale de l'histoire?

Créer une école d'égyptologie au Caire serait en outre d'une

excellente politique. On ne sait pas assez chez nous combien les écoles sont d'admirables instrumens d'influence morale et matérielle. Les Allemands, au contraire, le savent; ils en ont fait l'expérience en Europe; ils ne demandent qu'à la recommencer en Orient. Le musée de Boulaq est une œuvre française, et tant que M. Mariette sera là, il n'y a pas à craindre qu'il échappe de nos mains. Mais que M. Mariette vienne à se retirer, et les Allemands, qui guettent depuis longtemps le musée et la direction des fouilles, s'en empareront si nous ne trouvons pas le moyen de les en empêcher. Or les Allemands ont prouvé depuis quelques années qu'ils apportaient dans la science l'esprit belliqueux, les haines nationales, les préjugés patriotiques qui les animent dans la vie politique. Maîtres du musée de Boulaq et des fouilles égyptologiques, ils n'auront pas d'autre souci que d'effacer la trace de nos découvertes, que d'en contester les résultats, que de nous en disputer la gloire. Qui sait même si, profitant d'un de ces caprices ministériels dont je parlais en commençant, ils n'arriveront pas, un jour où le musée sera sans logement et où la caisse du gouvernement égyptien sera vide, à faire passer à Berlin, moyennant un prix modique, les collections qui ont été réunies par nous sur les bords du Nil? Une œuvre qui nous fait le plus grand honneur, qui est, et surtout qui peut devenir un des élémens principaux de notre action morale en Égypte, disparaîtrait ainsi d'un seul coup. Ce que les Allemands ont fait à Olympie doit donner à réfléchir! Si l'on voulait réellement que l'initiative des études égyptologiques nous restât et que le musée de Boulaq devînt le centre d'un mouvement intellectuel français auquel un certain nombre d'indigènes s'associeraient bien vite, il faudrait y annexer à tout prix une école. On devrait prendre garde d'ailleurs en créant cette école, de ne pas l'enfermer dans un cadre trop étroit, trop spécial, où elle étoufferait bien vite. Ce n'est pas seulement l'égyptologie qui peut porter en Égypte des fruits particulièrement savoureux : aucun lieu n'est plus favorable à l'ensemble des études orientales. Pourquoi ne tâcherait-on pas d'y former, à côté des égyptologues, des arabisans, des linguistes versés dans le turc, le persan, les dialectes asiatiques, des archéologues et des historiens capables de mener à bonne fin la grande entreprise d'exploration de l'Orient, qui n'en est encore qu'à ses débuts? Sans doute, il existe à Paris une école des langues orientales dont les cours, faits par des professeurs éminens, rendent les plus grands services. Néanmoins, quand on a habité quelque peu l'Orient, on est frappé de voir combien les jeunes gens qui sortent de cette école sont dépaysés dès qu'ils arrivent dans le monde oriental. La plupart d'entre eux ne savent pas

se faire comprendre et ne comprennent pas non plus les indigènes. C'est que, pour la langue comme pour le reste, rien ne remplace le contact direct. Il y a au Caire plusieurs personnes qui parlent et écrivent l'arabe avec la plus grande perfection, de véritables littérateurs arabes dont la conversation et l'exemple seraient pour de jeunes arabisans le plus précieux des auxiliaires. Il y a surtout la mosquée d'El-Azar, qui est la première université musulmane de l'Orient et qui leur offrirait d'inépuisables ressources. Trouveront-ils jamais à Paris un milieu pareil? En se mêlant à la vie intellectuelle de notre école, — ce qu'ils feraient avec joie, — les Arabes instruits s'imprégneraient de plus en plus de l'esprit français, qui est déjà si développé chez eux. Il y aurait une action réciproque des Arabes sur l'école et de l'école sur les Arabes. L'École des langues orientales ne devrait pas plus entraver la création d'une école d'orientalistes au Caire que l'École normale, l'École des chartes ou l'École des hautes études n'ont entravé la création des écoles de Rome et d'Athènes. Mais il est évident qu'une école à la fois orientale et égyptologique ne pourrait pas être uniquement composée de philologues et d'archéologues; il faudrait aussi permettre aux architectes de l'Académie de Rome d'y venir passer une ou deux années. Quels admirables sujets d'études n'y trouveraient-ils pas, soit dans les monumens historiques, soit dans ces merveilleuses mosquées du Caire, le spécimen le plus pur de l'art arabe? Rome est sans doute ville féconde en enseignemens; il est permis de croire cependant que depuis tant d'années qu'on l'observe, elle est un peu épuisée. L'Égypte est une terre presque vierge d'où l'on tirerait d'innombrables moissons.

Quoi qu'il en soit et en attendant l'avenir, le musée de Boulaq, tel qu'il vient d'être réorganisé, est un excellent atelier d'études pour les travailleurs isolés qui voudront venir y chercher une première initiation égyptologique. Placé au Caire, sur les bords du Nil, il se rattache par une sorte de lien moral aux monumens égyptiens qu'on peut aller visiter après l'avoir vu; il en résume et en condense les enseignemens; c'est une institution tout à fait égyptienne qu'il serait désolant de voir disparaître un jour ou l'autre. Le Caire en serait découronné. Il perdrait un de ses plus grands attraits. En dépit de ses mosquées, de ses rues pittoresques, de ses maisons arabes, de ses Pyramides, il lui manquerait à coup sûr quelque chose si l'on ne pouvait plus y visiter les jolies salles remplies de colosses et de statuettes, de sphinx et de bibelots, de stèles et de bijoux, de momies et de scarabées du musée de Boulaq.

GABRIEL CHARMES.

LE

ROLE DE LA DIPLOMATIE

DANS LA QUESTION GRECQUE

Il en est de toutes les assemblées, petites ou grandes, comme des simples particuliers : elles succombent facilement à la tentation de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Tout récemment, le conseil général des Bouches-du-Rhône et celui de Saône-et-Loire ont tenu, sans que personne les en priât, à faire acte d'adhésion aux doctrines des Amis de la paix. Ils ont voté une motion en faveur de l'abolition de la guerre, ils ont émis le vœu que désormais tous les différends internationaux fussent jugés pacifiquement par un aréopage européen. Ce vote a paru fort singulier, et il en faut conclure que l'air qu'on respire à Marseille comme à Mâcon prédispose à la foi, car aujourd'hui ces deux villes sont les seules de toute l'Europe où l'on croie encore aux aréopages. Partout ailleurs le sentiment qui domine est une défiance peut-être exagérée à l'égard des arbitrages et des arbitres.

Il faut avouer que depuis quelque temps la diplomatie n'a pas eu la main heureuse; elle semble s'appliquer à fournir des armes et des argumens aux sceptiques qui prétendent qu'elle ne sert plus à rien, que les gouvernemens devraient rappeler leurs ambassadeurs et les remplacer par des téléphones. Tous les hommes qui raisonnent trop finissent par déraisonner, et c'est ce qui arrive à ces sceptiques. Il n'en est pas moins vrai que le grand public, qui ne juge des choses que par l'événement, est disposé à voir d'un œil peu favorable les prétendus

services que la diplomatie rend à la tranquillité des peuples et à la paix générale. On se plaignait après la guerre franco-allemande qu'il n'y avait plus d'Europe; l'Europe s'est retrouvée, on a rétabli le concert des grandes puissances, mais ce concert a été impuissant à prévenir et à conjurer les horreurs d'une nouvelle guerre d'Orient. Cette guerre enfin terminée, on recommençait à respirer, on se flattait que la paix était assurée pour quelques années au moins. Malheureusement, une conférence internationale s'est réunie à Berlin pour faire exécuter les dernières clauses du traité de Berlin, et cette conférence a rouvert la boîte de Pandore en imposant à la Turquie des conditions si rigoureuses qu'aucun sultan, pour ne pas dire aucun souverain, ne consentirait à s'y soumettre. On met Abdul-Hamid en demeure d'octroyer au royaume hellénique, à titre de don gratuit, la Thessalie avec Larissa et les deux versans de la vallée du Pénée, l'Épire, en y comprenant Janina, c'est-à-dire qu'on lui demande des cessions de territoire encore plus considérables que celles dont on était d'abord convenu. Abdul-Hamid résiste, les inquiétudes se réveillent, tout semble remis en question, la péninsule du Balkan est menacée de nouvelles tempêtes, et voilà pourquoi Marseille et Mâcon sont les seules villes de l'Europe où l'on conserve une foi imperturbable à la vertu toute-puissante des aréopages.

Les intentions de l'aréopage de Berlin étaient sans doute excellentes, et tout le monde s'associe en quelque mesure aux sentimens dont il s'est inspiré, car tout le monde est porté à croire à l'avenir de la Grèce beaucoup plus qu'à celui de la Turquie. Les vices héréditaires, les maladies incurables dont le gouvernement turc est travaillé, on les connaît depuis longtemps, on en a parlé mille fois. Dernièrement encore, un voyageur allemand de grand mérite, M. de Löher, faisait un tableau aussi mélancolique que sincère de la situation lamentable que créent à l'empire ottoman les abus de la vénalité et les excès de la concussion (1). — « Sur les bords du Bosphore, écrivait-il, tous les pachaliks sont cotés comme à la bourse. Les prix fixés par le tarif varient selon l'importance et le nombre des demandes. Il y a à Stamboul beaucoup de grandes familles dont le chef considère qu'il a été mis au monde pour s'enrichir par le gouvernement. Ces hommes destinés au gouvernement sont condamnés à de perpétuels embarras; l'argent leur coule à travers les doigts et les fantaisies de leurs femmes leur coûtent gros. Après avoir vécu d'expédiens pendant deux ou trois années, ils voient un jour apparaître le banquier arménien, qui leur déclare qu'il entend recouvrer ses créances et rentrer dans ses débours.

(1) *Cypern, Reiseberichte über Natur und Landschaft, Volk und Geschichte*, von Franz von Löher. 3me édition, Stuttgart, 1880.

Le débiteur insolvable répond au banquier qu'il n'a pas d'autre moyen de le payer que d'obtenir quelque emploi lucratif, et il le dépêche auprès du ministre pour lui demander un pachalik. Le ministre fait d'abord grise mine; il a d'autres bons amis à pourvoir; mais il doit lui-même des sommes considérables à l'Arménien ou à l'un de ses compères, qui est aussi un Arménien. On le met à son tour en demeure de s'acquitter, il aime mieux recevoir que payer, et moyennant un gros pot-de-vin, il se décide à accorder le pachalik pour un temps qu'il n'a garde de préciser. »

Le nouveau pacha s'installe dans son *konak*, c'est-à-dire dans le soi-disant château qui lui sert de résidence et qui n'offre au regard que de longues murailles nues, occupées à contempler quelques vieux divans. Il déclare dès son arrivée qu'il a de vastes projets de réformes, à quoi il ajoute que tel sous-pacha ou caïmakan lui paraît s'acquitter fort mal des devoirs de sa charge. Aussitôt se présentent de nombreux candidats à la succession, apportant des bourses pleines; mais le caïmakan apporte des bourses encore mieux garnies et conserve la place. A peine a-t-il conjuré le danger, il songe à se refaire aux dépens du paysan. Village après village, tout le monde est mis à contribution. Les mudirs et les agas connaissent sur le bout du doigt la fortune de chacun; ils ont compté les cochons, les chèvres, les grains vendus et à vendre. Il ne s'agit que de trouver un prétexte. On allègue que le maître a besoin de ferrer à neuf ses chevaux, et la somme qu'on réclame suffirait pour ferrer deux régimens de cavalerie. Les malheureux résistent; on loge chez eux comme garnisaires des zaptiés ou gendarmes, qui d'abord sont charmans et qui par degrés deviennent insupportables. Les rénitens sont menacés de peines corporelles ou du cachot. Bientôt leur résistance mollit, ils entrent en composition, on marchande longtemps, on finit par tomber d'accord. « Où ces pauvres diables trouvent de l'argent, personne ne l'a jamais su, ajoute M. de Löher. Dès que les zaptiés ont touché la somme, ils la portent au maître, après quoi ils s'en vont prendre quartier dans un village voisin, où recommence la même tragi-comédie. C'est ainsi que de jour en jour quelques familles de plus sont ruinées; c'est ainsi que chaque année quelques arpens de terre sont convertis en friches et que les provinces s'épuisent pour engraisser Stamboul. Mais de l'argent qu'elles y envoient, la plus petite partie sert à fournir au luxe des harems, le reste disparaît comme par miracle, il s'immobilise dans les mains des Arméniens. Les uns disent qu'ils le déposent dans leurs couvens, les autres qu'ils l'enfouissent clandestinement dans quelque trou. »

Ce que raconte M. de Löher, bien d'autres l'ont dit à leur manière avant lui. Tous les voyageurs sérieux rapportent d'une tournée en Orient beaucoup d'estime pour le paysan turc, pour le marchand turc,

pour le soldat turc, et en général pour tous les Turcs qui ne sont rien et qui réalisent quelquefois la perfection de l'humaine vertu. En revanche, ils professent des sentimens fort différens à l'égard de cette jeunesse dorée de Constantinople dans laquelle se recrutent d'ordinaire les services de l'état; ils flétrissent de leurs mépris ceux qu'on appelle les effendis de Stamboul, « ces dix mille qui ont droit à toutes les places, » cette oligarchie corrompue qui tient en régie l'empire ottoman et qui s'entend comme personne à tondre les moutons en les écorchant, à presser les citrons et à faire périr les citronniers, à faire le vide dans les coffres-forts et à convertir les champs en friches, joignant les inventions subtiles du renard aux serres crochues et aux procédés sommaires du vautour. Le *Punch* racontait l'autre jour qu'un Anglais, conversant avec une charmante Américaine qui avait beaucoup voyagé, lui demanda où elle avait rencontré les hommes les mieux élevés et les plus aimables; elle répondit : « Dans l'aristocratie anglaise. » Chatouillé dans son amour-propre national, l'Anglais lui demanda ensuite où elle avait trouvé les hommes les plus déplaisans et les butors les plus accomplis; elle répondit également : « Dans l'aristocratie anglaise. » On en pourrait dire autant de ce pauvre peuple turc, qui allie les plus belles vertus aux vices les plus déplorables. Le corps de la nation est robuste et sain; mais quand un corps ne réussit pas à assainir sa tête, il faut bien qu'il partage les fâcheuses destinées de cette tête perverse et maudite, qui refuse de se laisser guérir.

Les voyageurs s'accordent aussi à reconnaître que de tous les peuples qui habitent l'Orient le plus perfectible, le plus apte à la civilisation, celui qui a l'esprit le plus actif et partant le plus d'avenir est l'Hellène. On a dit que le Turc comme le Magyar a l'instinct de la politique, que le Bulgare s'entend à l'agriculture, à l'élève du bétail et au petit commerce, que le Juif et l'Arménien ont le génie de la banque, que l'Albanais est né pour se promener dans la montagne un fusil sur l'épaule et sa pipe à la bouche, mais que le Grec est né pour tout faire et tout apprendre. Cependant on a dit aussi que le Grec qui ne se faisait pas négociant ou marin manquait sa vocation, et personne ne peut nier que la Grèce ne fournisse à l'Europe quelques-uns de ses plus habiles négocians, en même temps qu'elle produit les plus admirables marins. Mais le caractère distinctif de ces marins et de ces négocians est qu'ils ont pour la plupart la passion de s'instruire, et c'est là ce qui fait leur originalité au milieu de toutes ces races à demi barbares que le Turc a gouvernées après Byzance. Si Athènes n'est plus une grande école d'art et de philosophie, Athènes est une ruche qui envoie dans tout l'empire ottoman comme un essaim d'institutrices et d'instituteurs, chargés de répandre sur tous les rivages les souvenirs et les espérances de la Grèce. La propagande que font ces instituteurs a d'autant plus d'effet

qu'ils ont le bonheur d'exprimer leurs pensées dans un idiome qui ressemble chaque année davantage à la plus belle langue que les hommes aient jamais parlée.

Un Hellène qui écrit en allemand, M. Pervanoglu, a fait récemment un portrait un peu flatté peut-être de ses compatriotes, bien qu'il affecte de mêler quelques vérités aux louanges qu'il leur décerne, et qu'il en use comme ces mères qui font semblant de fouailler leurs enfans et qui les effleurent à peine du bout de la verge (1). M. Pervanoglu traite de calomnieuse la réputation de ruse et d'astuce qu'on a faite aux Grecs. Homère pourtant, quelque tendresse qu'il eût pour Ulysse, n'a pas craint de confesser que le roi d'Ithaque avait quelque goût pour les voies obliques et plus d'un bon tour dans son sac. Il ne faut pas être plus royaliste que le roi ni plus philhellène qu'Homère. Il est certain toutefois que plusieurs des défauts qu'on impute aux Hellènes sont la suite fatale de leurs destinées ou même un effet inévitable de leurs bonnes qualités. On leur fait un crime d'avoir souffert si longtemps le brigandage jusqu'aux portes d'Athènes, on oublie que le brigandage est une industrie répandue dans tout l'Orient; depuis leur émancipation, les Bulgares paraissent la cultiver avec amour, et en bons voisins ils cherchent à la propager en Roumanie, bien que les ingrats Roumains leur en témoignent une médiocre reconnaissance. On reproche encore aux Grecs leur indiscipline, leur penchant à tout critiquer, à tout censurer, on les accuse de pousser jusqu'à l'abus le goût de l'universelle discussion, si bien que chez eux le simple soldat discute sa consigne avec son officier. C'est un malheur dont se préserve difficilement un peuple qui a l'esprit très prompt, très délié, et beaucoup de loisirs, ayant peu de besoins; quand on est capable de vivre d'eau claire et d'une poignée d'olives, le plaisir de raisonner et de parler tient lieu de tous les autres. Les modernes Athéniens peuvent se consoler en pensant que Cléon, s'il faut en croire Thucydide, reprochait déjà à leurs ancêtres « d'aimer à conjecturer l'avenir d'après ce qu'en disent les beaux parleurs, comme si les destinées devaient obéir à l'éloquence, de se plaire avant tout à la nouveauté du propos, d'être esclaves de l'extraordinaire et dédaigneux des circonstances communes, de chercher autre chose que ce qui convient au monde où nous vivons et de se laisser conduire aux aventures par le plaisir des oreilles. » — « O spectateurs de beaux discours! leur disait Cléon, infatigables écouteurs d'événemens! »

On se plaint que les Hellènes sacrifient tout à la politique, que leur occupation favorite est de faire et de défaire des cabinets, quand ils auraient cent autres manières de mieux employer leur temps. C'est encore

(1) *Culturbilder aus Griechenland*, von Dr J. Pervanoglu, Vorm. Custos der Universitätsbibliothek zu Athen; Leipzig, 1880.

un péché véniel. Faut-il s'étonner que l'une des nations les mieux douées de la terre soit aussi l'une des plus ambitieuses, et qu'on y trouve beaucoup de particuliers désireux de s'élever par l'étude et le savoir au-dessus de leur condition? Ils estiment que l'instruction est l'outil universel, et quand on se flatte de posséder l'outil, on aspire à tout, même à devenir président du conseil. En voyageant dans son pays, M. Pervanoglu a entendu plus d'un paysan qui disait : « Je veux que mon fils aille à l'Université, afin que lui aussi devienne ministre. » Comme le Juif, le Grec a beaucoup d'imagination, ce qui ne l'empêche pas d'être le moins romanesque des hommes. Ce n'est pas la Vénus de Milo que tel jeune Thébain ou tel jeune Spartiate voient passer dans leurs rêves d'adolescens, c'est un beau portefeuille de maroquin, et ce portefeuille leur fait prendre en pitié les cornes de la charrue.

On prétend, disent les censeurs et les contempteurs du petit royaume hellénique, que les Grecs sont un peuple progressif. Où en est aujourd'hui leur agriculture? où en est leur industrie? Il n'y a pas chez eux d'autres progrès visibles que celui de leur dette publique, des intérêts qu'ils doivent payer pour leurs emprunts successifs et des dépenses improductives qu'ils aiment à s'imposer. Leur ministre des finances avait prévu pour 1880 un déficit de 11 millions; Dieu sait à quoi il montera! En 1877, leur budget s'élevait à 41 millions de drachmes, et 8 millions et demi étaient consacrés au service de la dette extérieure et intérieure, près de 4 millions aux pensions militaires ou autres, plus d'un million à la liste civile, 450,000 drachmes aux indemnités des députés, un million à la diplomatie et 8 millions au ministère de la guerre. Trop de soldats, trop d'officiers, trop de généraux, trop de discoureurs en chambre ou en plein vent, trop d'emprunts, trop de dettes et pas une route, voilà la Grèce. Il y a bien un petit chemin de fer qui relie Athènes au Pirée, et l'on peut se rendre à Eleusis en voiture, mais c'est tout et pour aller de Tripolitza à Sparte, il faut cheminer à travers champs, à dos de cheval ou de mulet. — Les économistes devraient avoir quelque indulgence pour un petit pays qui considère sa situation comme un pis-aller, comme un état provisoire, et qui se croit appelé aux plus grandes destinées. On pourrait comparer les Grecs à un fils de famille tombé dans la misère, qui nourrit l'espoir d'hériter prochainement de son tuteur, dont il attend la mort avec une joyeuse impatience; assuré de son avenir, certain qu'avant peu il aura un grand train de maison, il épuise ses finances déjà fort courtes pour acquérir tous les arts inutiles, agréables et coûteux qui conviennent à un gentilhomme. Les Grecs se flattent d'être les héritiers prédestinés du Turc, de posséder un jour Constantinople et d'y établir l'empire de Byzance. C'est là ce qu'on appelle « la grande idée » à laquelle tout Hellène a dressé un autel dans son cœur. Mais rien n'est plus coûteux qu'une grande idée, elle condamne un peuple aux dépenses improductives, elle l'oblige de sacrifier à son armée l'équilibre de son budget et

ses joies présentes à ses lointaines prévisions. La Suisse, qui n'a pas de grande idée, a des voies ferrées, des industries prospères, des routes admirablement entretenues. Les hommes doivent choisir entre le bonheur et l'espérance, mais il en est pour qui l'espérance est le premier des bonheurs, et les Grecs sont dans ce cas; aussi n'ont-ils garde d'envier la félicité des Suisses. — « A quelles conditions le royaume hellénique pourrait rétablir l'équilibre de son budget, personne ne peut le savoir, a dit fort sensément un Anglais. Les finances grecques dépendent de la politique grecque, et la politique grecque dépend à son tour du bon plaisir de l'Europe (1). »

S'il suffisait de frapper la terre avec une baguette magique pour que « la grande idée » s'exécutât, il se trouverait sans doute en Europe une majorité pour applaudir à ce coup et à cet effet, car le philhellénisme réveille encore bien des échos dans les cœurs. Mais si l'on démontrait à l'Europe que, dans l'état présent des choses, la grande idée ne peut s'accomplir sans faire couler des torrens de sang et qu'à vouloir précipiter le dénoûment, on risque d'allumer une guerre générale, nous pensons que la majorité des peuples s'entendrait pour prier les Grecs de patienter un peu. Les diplomates ne croient guère à la magie ni aux miracles, et ils savent que de la coupe aux lèvres le chemin est souvent très long. Qu'ils s'intéressent à la Grèce, qu'ils lui veuillent beaucoup de bien, personne ne songe à les en blâmer, car tout le monde en fait autant; mais leur métier est d'avoir quelquefois des scrupules que tout le monde n'a pas, de faire des réflexions que tout le monde ne fait pas, de prévoir des conséquences qui échappent à la clairvoyance du vulgaire.

Le conseillers-généraux de Saône-et-Loire et des Bouches-du-Rhône, qui ont décrété l'abolition de la guerre et résolu de faire trancher désormais toutes les difficultés internationales par voie d'arbitrage, sont persuadés sans doute que l'office propre d'un arbitre est de défendre la raison contre toutes les déraisons, le droit contre les ambitions excessives et le vaincu contre les abus de la force. Il faut croire que leur conviction est si fortement raisonnée qu'elle résiste à toutes les expériences, puisque ni le congrès ni la conférence de Berlin n'ont pu les guérir de leur illusion. Il a été convenu dans tous les temps que la guerre crée des droits, et c'est une règle de l'histoire universelle que le vainqueur est autorisé à garder tout ou partie de ce qu'il a pris. La victoire est un fait brutal et terrible, elle saisit le vaincu à la gorge, elle lui met la main sur la bouche et il faut qu'il s'exécute en silence; ce n'est pas d'hier qu'a été proféré pour la première fois ce cri farouche : *Væ victis !* Il appartenait à la nouvelle école de diplomatie qui semble avoir fait ses premières armes à Berlin de déclarer que le vaincu n'a pas seulement une dette à payer au vainqueur, mais qu'il doit encore

(1) *Greece*, by Lewis Sergeant, with illustrations; Londres, 1880.

une sorte d'indemnité à tous ceux de ses voisins qui, le voyant aux prises avec l'ennemi, ont eu la générosité de ne pas profiter de ses embarras et de ses détresses pour envahir son territoire à main armée. — « La Grèce, ont dit les diplomates à la Turquie, vous a rendu le service essentiel de ne pas faire la conquête de la Thessalie et de l'Épire pendant que vous vous battiez avec les Russes et que vous arrosiez Plevna de votre sang. Un bienfait ne doit jamais être perdu, la reconnaissance est le plus sacré des devoirs. Hâtez-vous donc de récompenser les Grecs de leur bon procédé en leur cédant et l'Épire et la Thessalie, qu'ils seraient incapables de vous prendre. » — Les Turcs ont peu goûté ce raisonnement, et cette demande leur a paru exorbitante ; ils ont chicané, chipoté, marchandé. Impatientée de leurs délais, la conférence de Berlin leur a dit : « On n'accorde pas de délais aux mauvais payeurs; donnez sur-le-champ tout ce qu'on vous demande et même Janina qu'on ne vous demandait pas. » Si cette nouvelle théorie s'introduisait à jamais dans le droit international, on pourrait écrire un beau livre intitulé : « Ce qu'on doit à ses bons voisins, ou de l'art de conquérir des provinces sans brûler une cartouche. » Donner sa bourse au voleur qui vous met le pistolet sur la gorge est une extrémité à laquelle on se résigne, tout en se promettant de trouver quelque occasion de la reprendre; mais consentir par déférence pour un arbitre à donner sa montre au passant qui a eu l'obligeance de ne pas vous achever pendant que vous étiez à terre, voilà un effort dont bien peu d'hommes sont capables. Peut-être, en dépit des honorables conseillers-généraux de Saône-et-Loire et des Bouches-du-Rhône, le vaincu jugera-t-il qu'un ennemi vaut mieux qu'un pacificateur, que les droits de la guerre sont moins durs que la sentence d'un tribunal et que les événemens sont des maîtres moins insolens que des arbitres.

Les honorables conseillers-généraux qui croient encore à la souveraine vertu des aréopages auraient bien dû nous dire comment, juste ou injuste, ils doivent s'y prendre pour faire exécuter leur sentence. Sans doute à Marseille comme à Mâcon, à Mâcon comme à Marseille, on estime que la persuasion est toute-puissante. On s'est fait à Berlin a même illusion, mais le résultat a trompé l'attente générale. En vain les six grandes puissances signataires, appuyant la conclusion de la conférence, ont-elles dit d'une commune voix au sultan : « Encore un coup, accédez à notre désir. Vous nous rendrez service, vous nous tirerez une épine du pied. Si vous résistiez, nous serions dans un cruel embarras; songez au contraire à la réputation d'habileté que nous ne manquerions pas d'acquérir si ceux d'entre nous qui ont à rendre compte de leurs actions à un parlement pouvaient lui annoncer dès demain qu'il nous suffit de parler pour être obéis. On en conclurait que notre éloquence produit des miracles, et vous pourriez compter sur notre éternelle gratitude. Pour vous en donner un gage éclatant, nous

vous promettons de ne plus rien vous prendre, jusqu'à nouvel ordre du moins; si quelques-uns de vos sujets viennent à se révolter, nous ne leur accorderons que notre appui moral; sir Charles Dilke l'a dit, et sa parole fait foi. Pensez d'ailleurs qu'il y va de votre plus cher intérêt. On a commencé à vous démembrer : qui a bu boira, et c'est le commencement de la fin. Donnez aux Grecs dès ce jour Larissa, Metzovo, Janina et le reste, c'est la meilleure opération que vous puissiez faire; n'est-il pas évident que ce que vous donnez, on ne pourra plus vous le prendre? Que si vous demeurez sourds à nos argumens, cela prouvera une fois encore que vous êtes des barbares à l'esprit obtus, des fanatiques incapables de rien comprendre, et il passera pour démontré que le Coran est inconciliable avec les lumières modernes. » Les oreilles de la Turquie ne se sont point ouvertes et son cœur n'a point été touché; elle a refusé de rien comprendre. Le sultan a répondu obstinément : « Je suis bien sensible aux assurances et aux preuves d'amitié que vous me donnez dans cette conjoncture comme à toutes celles dont vous me promettez de me combler plus tard; mais il n'est pas dans nos habitudes, et peut-être n'est-il dans les habitudes d'aucun peuple et d'aucun souverain de céder des portions considérables de territoire à un voisin qui ne les a pas prises et qui serait incapable de les prendre. Si j'en usais de la sorte, non-seulement cela créerait un antécédent fâcheux, mais je ne serais pas en état de me faire obéir de mes sujets, et il se pourrait qu'avec mon honneur j'exposasse mon trône et ma vie. Quelque désir que j'aie de vous obliger et dussé-je passer pour un fanatique, je ne consens pas à faire la guerre aux Albanais ou Skhipétars mes sujets, pour les contraindre à se donner aux Grecs. » — « Puisqu'il faut faire la guerre, disait Louis XIV, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans. » — C'est à peu près ce qu'a répondu Abdul-Hamid, et tout cela en vérité fait penser à une fable de La Fontaine, car bien que La Fontaine n'ait fait parler que « les héros dont Ésope est le père, » toute la politique du jour est résumée dans ses fables.

Quand la persuasion demeure sans effet, quelle conduite doivent tenir les aréopages? à quels moyens doivent-ils recourir? Ni à Marseille ni à Mâcon, on ne s'est occupé de nous l'apprendre. Quant aux six puissances signataires, elles ont pensé qu'où la persuasion n'agit pas, il faut recourir à la force, et elles ont délibéré sérieusement sur les mesures à concerter en commun pour réduire l'obstination de la Sublime-Porte. Mais, pour agir en commun, il faut avoir les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes intérêts, les mêmes visées. Le grand Frédéric, dont on peut dire, en lui appliquant une parole de M. de Metternich, qu'il était « le bon sens cristallisé, » écrivait le 28 février 1745 à un de ses conseillers privés de légation pour le prier « de faire entendre à lord Chesterfield, quoique avec toute la politesse imaginable, qu'à la vérité il y a des situations violentes en politique

où souvent des intérêts assez opposés d'alliés se soutiennent pendant un temps, mais que ces situations ne sont que momentanées, et que les véritables intérêts des princes, qui servent de règle à leur conduite, les entraînent tôt ou tard et les ramènent à leurs véritables principes... Vous ajouterez à tout ceci, écrivait-il encore, que les grands princes ne font rien pour les beaux yeux l'un de l'autre. » Les ministres et les diplomates des puissances signataires n'ont pas tardé à s'aviser que leurs intérêts respectifs s'accordaient mal, qu'ils n'étaient point disposés à rien faire pour les beaux yeux l'un de l'autre, que toute mesure exécutoire rouvrirait la question d'Orient et qu'on ne pouvait la rouvrir sans risquer de mettre le feu à l'Europe.

La question d'Orient est plus que jamais pour l'Europe un trouble-fête, un cauchemar, un danger permanent. Depuis que le congrès de Berlin a sonné l'hallali de la grande curée, depuis que l'empire austro-hongrois s'est fait sa part en occupant la Bosnie et l'Herzégovine, il ne peut plus se tirer dans la péninsule du Balkan un seul coup de fusil (nous ne parlons pas de l'escopette des brigands) qui ne risque de mettre aux prises Vienne et Saint-Pétersbourg. L'Autriche, depuis ses nouvelles annexions, s'est créé en Orient, comme on l'a remarqué, une situation fort analogue à celle qu'elle a eue si longtemps en Italie (1). Quand elle possédait la plaine lombarde, elle combattait de toutes ses forces les tendances à l'unité nationale qui travaillaient les Italiens et qui la menaçaient dans ses possessions, et pour les combattre, elle s'appuyait sur les princes, dont elle exploitait les jalousies réciproques. En Orient, elle doit recommencer le même jeu en se défendant contre le panslavisme. Malheureusement le panslavisme, qui s'appelle aujourd'hui le panbulgarisme, est soutenu du dehors par la Russie. La Bulgarie est désormais l'enfant chéri du cabinet de Saint-Pétersbourg; il la comble de ses bienfaits, il lui fournit non-seulement des informations, des avis et des conseils, mais des agens-voyers, des ingénieurs, des munitions, des soldats, des officiers, des généraux, jusqu'à des ministres, et il rêve de l'agrandir en annexant Philippopoli à Sophia, la Roumélie orientale aux états du prince Alexandre.

La politique autrichienne est condamnée à remonter les courans, la Russie les descend, ce qui est plus commode. L'Autriche, bien qu'elle soit un pays constitutionnel, cherche à se concilier le cœur des princes; la Russie, qui n'a pas de parlement, mais qui s'entend à se servir des parlemens des autres, la Russie, qui en matière de politique étrangère est le plus admirable des démagogues, s'occupe de s'attacher les chefs de partis et de constituer partout avec leur aide des comi-

(1) Voir dans l'*Allgemeine Zeitung* du 19 août 1880 un article intitulé : *die Fürstenbesuche in Ischl.*

tés d'action; quand les princes ont à son égard des velléités d'indépendance, les comités et les chefs de parti se chargent de les mettre à la raison. L'Autriche veut du bien aux Grecs parce que les Grecs ne sont pas des Slaves, mais elle veut avant tout le maintien du *statu quo;* elle sent que toute agitation nouvelle, toute entreprise violente contre le Turc profiterait à la Russie, et elle peut compter pour l'assister dans sa politique conservatrice sur le puissant concours de son puissant allié, l'empire d'Allemagne. La Russie n'a cure que des Bulgares, elle aime peu les Grecs, mais elle leur saurait un gré infini de rouvrir la question d'Orient, ce qui lui fournirait l'occasion de mettre enfin sur pied sa Grande-Bulgarie, et il s'est trouvé que, dans cette occurrence, l'appui de l'Angleterre, représentée par M. Gladstone, lui était acquis, non que M. Gladstone entende lui livrer l'Orient, mais il déteste deux choses, le croissant et Rome. Monténégrins, Serbes ou Bulgares, tout ce qui n'est ni musulman ni catholique peut faire appel à sa bienveillance. D'ailleurs il est convaincu que le plus sûr moyen d'arracher les Slaves du midi à l'influence russe est de leur accorder tout ce qu'ils demandent, parce que, n'ayant plus rien à désirer, ils n'auront plus besoin d'un protecteur, — comme s'il avait jamais existé un seul Slave qui n'eût plus rien à désirer ! Enfin il avait pris pendant sa dernière campagne électorale des engagemens qui le lient. Son éloquence est la trompette qui a renversé les murs de Jéricho; les trompettes sont quelquefois trop bruyantes, elles parlent trop, et leurs souvenirs les gênent lorsqu'on les convie brusquement à présider et à diriger un cabinet. Quant aux Italiens, ils ne s'intéressent bien vivement ni aux Slaves ni aux Grecs, mais il leur importe que l'héritage du Turc ne tombe pas tout entier dans les mêmes mains. D'autre part, ces enfans gâtés de la fortune, toujours à l'affût des occasions, ne craignent pas les grands vents qui remuent les grandes eaux; ce sont d'incomparables pêcheurs. Voilà ce qu'on appelle le concert européen, et voilà pourquoi il s'est trouvé en Europe plusieurs puissances peu disposées à rouvrir la question d'Orient, en prenant en commun des mesures de rigueur contre le sultan.

Cependant la diplomatie s'était avisée d'un mode d'exécution qui parait à tous les dangers, qui sauvait tous les inconvéniens. Elle avait décidé que le meilleur moyen de prévenir un périlleux conflit entre le sultan et le roi George était de faire occuper l'Albanie par une des six puissances signataires, en confiant cette tâche à la plus désintéressée, à celle dont les intentions étaient le moins suspectes et le plus limpides. — Il y a en Europe, se disait-on, une puissance disposée à s'acquitter des besognes ingrates qui ne rapportent rien, une puissance qui a des inclinations chevaleresques et le goût de faire le bonheur d'autrui, une puissance qui se console de tous les sacrifices qu'elle s'impose par le

plaisir de vanité qu'elle en retire. Bien que la France, qui possède l'Algérie, soit tenue de ne pas se brouiller avec Mahomet, elle n'a pas hésité à prendre parti pour la Grèce; une fois encore ses généreuses sympathies ont prévalu sur son intérêt. Le sultan n'osera pas se commettre avec la France. Qu'elle se charge d'occuper l'Albanie, il lui suffira d'envoyer et de débarquer une simple division. A vrai dire, il lui en coûtera de 30 à 40 millions; mais n'a-t-elle pas déclaré depuis longtemps qu'elle est assez riche pour payer sa gloire? — Parmi ces diplomates avisés, quelques-uns se flattaient du secret espoir que les Albanais ne seraient pas commodes à réduire, que l'occupant aurait à se débattre avec de grosses difficultés, avec des accidens imprévus. Il y a sur le Pinde et ailleurs des fourrés épineux où l'on reste pris malgré soi; on y entre difficilement, il est plus difficile encore d'en sortir. Le gouvernement français a trompé ces espérances et déjoué ces calculs en déclinant résolûment l'honneur qu'on voulait bien lui conférer. Il a répondu à l'Europe qu'il se prêterait volontiers à une action commune, mais que si chers que lui fussent les Grecs, il ne se chargeait point de travailler lui tout seul à leur bonheur, qu'il entendait réserver ses soldats et ses millions pour quelque affaire où son intérêt serait visiblement engagé. « N'entreprends jamais dans la république plus que tu ne peux persuader, » disait Cicéron. Le gouvernement français a désespéré de faire comprendre à la France qu'il y allait de son honneur et de son salut d'en découdre avec les Turcs et les Albanais pour procurer Janina à la Grèce.

N'ayant réussi à persuader ni la Turquie ni la France, que fera la diplomatie européenne? Elle vient d'adresser une nouvelle note au sultan; espérons que cette note aura plus de succès que la première. S'il en était autrement, les gouvernemens se décideront-ils, coûte que coûte, à recourir aux voies de fait, ou bien dira-t-on simplement à la Grèce : « Nous vous faisons présent de la Thessalie et de l'Épire, mais à la condition que vous vous chargerez d'arracher lambeaux par lambeaux ces deux provinces aux Turcs, aux Albanais, à la ligue de Prizrend, aux Guègues et aux Tosques. C'est un précieux rayon de miel que nous vous donnons, allez vous-mêmes le chercher dans la ruche, et que Dieu vous protège contre les abeilles liguées avec les guêpes et les frelons! » Qu'en penserait la Grèce? — « Nous croyons, a dit un publiciste qui nous paraît bien informé, qu'elle ne sortirait pas victorieuse de cette lutte. Mais supposons qu'elle parvienne à briser la résistance albanaise et à établir sa frontière sur le Kalamas, dans quel état trouvera-t-elle ce pays? Nous savons tous aujourd'hui comment la guerre se fait entre les peuples de la péninsule des Balkans. Les Albanais ravageront toute la partie grecque de la province; les Grecs, les volontaires, sinon l'armée, en ravageront toute la partie albanaise, et au bout de compte, il

ne restera au vainqueur, quel qu'il soit, que des ruines ensanglantées... Pendant longtemps le trésor grec n'en tirera donc aucun revenu, et même les revenus futurs de la Thessalie seront amoindris par cette guerre, car, commencée en Épire, elle s'étendra nécessairement de l'autre côté du Pinde, où les irréguliers de la Haute-Albanie sont déjà habitués à fourrager... Si nous ajoutons que probablement la Grèce aura à accepter, avec le territoire cédé par la Porte, une partie correspondante de la dette publique de celle-ci, nous ne pouvons considérer cette annexion comme une *bonne affaire* qu'à la condition qu'elle puisse s'exécuter pacifiquement (1). » Le président du nouveau cabinet grec avait jugé que son pays, n'étant point intervenu dans la guerre russo-turque, ne devait pas mendier une part dans les dépouilles du vaincu, qu'il devait plutôt user de son influence pour améliorer le sort des raïas en Turquie. Il engageait ses compatriotes à calmer leurs impatiences, à réformer leur budget, à faire des économies, à rétablir un peu d'ordre dans leurs finances embarrassées. La diplomatie est venue traverser tous les plans de M. Tricoupis. Elle a réveillé les espérances du petit royaume, elle lui a montré la proie, elle le convie aux aventures, elle l'oblige à s'épuiser en armemens. Si désormais elle abandonnait les Grecs à eux-mêmes, leur ruine serait son ouvrage, et ils auraient sujet de se plaindre qu'on les a joués, ils auraient le droit de citer leurs mystificateurs devant le tribunal de l'histoire.

Mais nous raisonnons en profanes qui ne sont pas initiés aux secrets des dieux. Il est à présumer que nous calomnions la diplomatie, qu'elle ménage à l'Europe une surprise, qu'elle tient en réserve quelque savante combinaison qui donnera deux provinces à la Grèce sans rien compromettre et sans troubler la paix. Elle s'appliquera sans doute à justifier le vote des honorables conseillers-généraux des Bouches-du-Rhône et de Saône-et-Loire, à leur prouver qu'ils ont raison de croire aux aréopages, et peut-être se trouvera-t-il que Marseille et Mâcon sont les seuls endroits du monde où l'on voie clair. Avant peu l'événement nous l'apprendra. L'événement est un juge souverain, c'est lui qui justifie et qui condamne; qu'on soit soldat, diplomate ou conseiller-général, c'est lui qui décide de toutes les renommées. Dans une lettre datée du 16 juillet 1745, le grand Frédéric, qui ne savait ce qu'il devait penser du génie du prince de Conti, écrivait à son cher Rothenbourg : « La perspective politique n'est pas fort claire à présent, mais il faut attendre que le brouillard tombe; alors on verra s'il faut donner au prince de Conti des lauriers ou des chardons. »

G. Valbert.

(1) *L'Albanie et les Albanais*, par le colonel Becker; Paris, Dentu, 1880.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1880.

Après la session des chambres, les élections et la session des conseils-généraux, après le voyage des grands pouvoirs à Cherbourg, les voyages ministériels à Montauban, à Toulouse ou à Nîmes, après les ovations et les discours, encore des discours, des ovations et des fanfares. Le malheur est que les spectacles officiels et les discours, en se succédant, ne varient guère. Ils ne font tout au plus, en se répétant, que mieux accentuer les caractères d'une situation où les mots, les apparences, les illusions et les banalités ne laissent pas de jouer un certain rôle. Assurément, on n'a pas besoin de le répéter sans cesse, la république existe; elle a, si l'on veut, atteint l'âge de sa majorité. Elle n'est pas seulement dans la constitution, dans les protocoles et au frontispice des actes officiels ou des monumens publics; elle est entrée dans la réalité plus qu'elle n'y était jamais entrée, elle est généralement acceptée. Elle est arrivée à ce point où, par le cours naturel des choses, elle profite presque nécessairement des votes qui se succèdent, des manifestations légales du pays. Elle a eu l'avantage au dernier scrutin départemental, elle l'aurait probablement encore, peut-être dans des proportions plus grandes, à un scrutin nouveau. Qu'on se plaise à constater que la république a des succès de suffrage universel, qu'elle est un régime établi, qu'on le constate simplement sans trop le répéter à tout propos, cela se comprend encore ; mais ce qui finit par être étonnant et même un peu inquiétant, disons le mot, c'est cette espèce d'hébètement de satisfaction qui perce dans tous les discours, dans les témoignages qu'on se distribue avec une infatigable libéralité; c'est cette infatuation croissante qui affadit tout, qui fait qu'à l'heure où nous sommes tous ceux

qui triomphent, officiels ou officieux, heureux et comblés, se considèrent comme l'ombilic du monde et croient que la France n'a plus rien à envier, qu'elle n'a plus qu'à se saturer de son propre bonheur sous l'astre bienfaisant qui s'est levé sur elle.

C'est en vérité le ton du jour. On ne voyage plus qu'au milieu des acclamations et des illuminations. On n'arrive plus dans une ville sans passer à travers les populations enthousiastes et les feux de Bengale. On ne parle plus que sur le mode lyrique pour annoncer les prodiges qui se succèdent. Il n'est pas un discours qui ne le dise : jamais la France n'a été plus haut placée et plus libre, plus écoutée au dehors, plus paisible et plus florissante à l'intérieur! La France peut être désormais rassurée : elle est relevée depuis tantôt un an, elle a retrouvé sa vraie grandeur avec ses finances gérées par M. le sous-secrétaire d'état Wilson, avec son armée reconstituée par M. le ministre de la guerre, avec son immense essor de travaux publics, avec le génie laïque qui préside à l'enseignement régénéré ! Il n'y a plus qu'à marcher. Tous les ministres, c'est bien entendu, sont des hommes supérieurs, habiles, fermes, modérés et surtout populaires : au besoin leurs subordonnés le leur diraient au risque d'offenser leur modestie. On a vu, il n'y a pas bien longtemps tel préfet exprimer avec une imperturbable conviction le regret de n'avoir pas devant lui son chef, M. le ministre de l'intérieur, pour le saluer grand homme, pour lui déclarer courageusement qu'il est le plus populaire des ministres. On a vu de ces scènes dans les vaudevilles! C'est une manière nouvelle de faire de la politique. Hommes et choses, tout est transfiguré. Le moindre évènement prend des proportions absolument bizarres, et il n'est pas jusqu'à M. le président du conseil, plus sérieux et plus mesuré d'habitude, qui, avec une philosophie digne de celui qui voulait mettre l'histoire de France en quatrains, n'ait cru pouvoir dire en parlant des élections récentes des conseils-généraux : « Nous arrivons à ces admirables élections du 1er août qui sont pour moi le couronnement et le dernier terme de l'évolution historique que la France avait à accomplir. » Voilà des élections qui ne s'attendaient pas à être chantées sur ce mode majeur et à être représentées comme le couronnement d'un cycle de l'histoire, uniquement parce qu'elles ont donné une majorité républicaine aux conseils-généraux d'un certain nombre de départemens!

Eh bien! non, ces exagérations, ces vanités, ces congratulations n'ont rien de sérieux. Ce n'est pas là un langage digne d'un pays qui a été assez éprouvé pour n'être plus amusé d'infatuations, de billevesées, d'illusions et de vaines flatteries. Non, il n'y a ni vérité ni prévoyance à laisser croire à la France que, parce qu'elle a la république, elle est relevée, elle a réparé ses malheurs, que parce qu'elle a un ministère de la guerre comblé d'argent depuis dix ans, elle a l'armée à laquelle elle a droit, que, parce qu'elle a la prospérité matérielle et la paix sous

ses institutions nouvelles, elle a retrouvé les ressorts de sa grandeur. C'est une dérision de la politique de prétendre donner le change à une nation comme la France avec des galas, des représentations en province, des concours d'admiration mutuelle organisés dans les banquets et des captations de popularité aux dépens de quelques congrégations religieuses.

La vérité est qu'à part une prospérité matérielle fruit du travail et de la paix, œuvre de la France elle-même, il reste immensément à faire et pour notre considération extérieure et pour notre armée et pour l'accomplissement de réformes pratiques toujours attendues et pour la réalisation d'un vrai système de garanties libérales. Que la république puisse y suffire, qu'elle puisse par degrés se fortifier et s'accréditer en s'appropriant toutes les conditions d'un ordre régulier, en faisant le bien du pays, nous ne prétendons pas le contraire, nous ne demandons pas mieux que de le voir. C'est possible; mais la première condition, c'est qu'on sorte de cette atmosphère de banalités et de jactances pour agir sérieusement, que la république consente à être le régime impartial de tout le monde au lieu de tendre de plus en plus à être une domination de parti. La condition première, c'est qu'il y ait une direction, une volonté répondant à toutes les bonnes volontés de la France, c'est qu'on sache où l'on va, qui règne et gouverne. Il ne suffit même pas que dans ce brouhaha de déclamations et d'ovations il y ait de temps à autre une parole de raison et de modération. La confusion est devenue telle qu'on finit assez souvent par ne plus savoir ce que signifient les mots les plus simples, jusqu'à quel point ils expriment la politique du pays et répondent à la réalité des choses.

Certainement il est toujours bon d'entendre M. le président de la république, qui est un homme grave et simple, assez étranger pour sa part à tout ce bruit des ovations du jour, il est bon d'entendre M. Jules Grévy tenir le langage qu'il tenait à son récent passage à Dijon en disant : « Il dépend de nous que l'attachement à la république s'accentue de plus en plus. Continuons à être sages. Ne nous laissons entraîner ni à l'impatience, ni à l'exagération, ni à la violence, et l'ère nouvelle dans laquelle nous sommes entrés après tant d'orages ne se fermera pas. » Sans doute il est aussi toujours intéressant d'entendre M. le président du conseil qui, lui, n'est pas allé à Cherbourg, mais qui est allé à Montauban, exposer sa politique. M. le président du conseil s'entend à ces discours. Il n'est pas heureux dans ses considérations historiques, dans sa philosophie des élections; mais il sait tourner un programme de façon à le rendre commode et agréable. Il a l'art de plaire sans s'engager beaucoup. Rien certes de plus rassurant que d'entendre M. le président du conseil promettre la paix, un bon gouvernement, la conciliation, annoncer une loi sur les associations qui le dispensera peut-être de pousser à bout l'exécution des décrets du 29 mars et ajouter ou répé-

ter : « Achevons l'union dans le pays; soyons libéraux, soyons tolérans... Restons en toutes circonstances en pleine possession de nous-mêmes. Ayons l'exacte mesure des choses et l'équilibre constant qui fait les grands peuples et les fortes démocraties !.. »

Voilà qui est au mieux. Malheureusement ce que M. le président du conseil dit aujourd'hui aux aimables populations de Tarn-et-Garonne, il l'a dit déjà il y a deux ans à Lille, à Nantes, à Bordeaux. Il a promis la modération, la conciliation, la tolérance, le libéralisme. Qu'en est-il resté? M. le président du conseil n'aurait probablement pas demandé mieux que de ne pas manquer à sa parole, de demeurer fidèle à ses inspirations. Il l'aurait voulu; mais c'est là justement la question. M. le président du conseil est plus invariable dans ses bonnes intentions que dans ses résolutions, et il finit par ne plus se reconnaître entre ses discours et ses actes. Une fois devant le parlement, devant son parti, la scène change pour lui. Il a ses amis, ses alliés, ses conseillers, — il faut bien qu'il les suive, puisqu'il est leur chef ou le gérant responsable des passions du parti. Il a prononcé le discours de Bordeaux, et il n'a pas moins signé ensuite les décrets du 29 mars, sauf à recommencer après coup, à Montauban, le discours de Bordeaux légèrement modifié pour la circonstance. Comment va-t-il aujourd'hui se tirer de cette nouvelle affaire? A peine a-t-il promis une loi sur les associations, une loi libérale sans doute, que déjà dans le parti on lui signifie qu'il a commis une singulière imprudence en engageant le cabinet, et on a de sa constance une telle idée qu'on ne craint pas d'ajouter : « Qui sait si le président du conseil ne sera pas obligé d'agir en sens contraire des déclarations de Montauban? » Et puis, on dit vrai, tandis que M. le président du conseil parle à Montauban, d'autres de ses collègues parlent ailleurs. M. le ministre de l'intérieur qui, lui aussi, a ses réunions de commis-voyageurs à Toulouse, parle d'exécuter jusqu'au bout les décrets du 29 mars; M. le garde des sceaux, à Nîmes, parle plus que jamais d'exécuter la magistrature. Est-ce là encore de la conciliation? La politique du ministère semble consister à se servir alternativement de ces deux mots de fermeté et de modération. Malheureusement la fermeté ne sert qu'à couvrir un arbitraire intermittent, et la modération ne sert qu'à couvrir des actes qui ne sont ni modérés ni libéraux.

C'est la saison des voyages et des manifestations, des banquets et des discours un peu en tout pays. C'est aussi le moment des anniversaires de tout genre : les uns sont les fêtes spontanées et heureuses d'un patriotisme sans arrière-pensée; les autres moins innocens, moins inoffensifs peut-être, ravivent des images de guerre et perpétuent le souvenir des crises tragiques où des nations se sont trouvées aux prises. A Bruxelles et à Vienne, on célèbre avec pompe, avec effusion la cinquantaine de l'indépendance belge, la cinquantaine de l'empereur François-Joseph. En Allemagne, on a eu l'air de vouloir mettre, cette

année, une certaine affectation un peu imprévue dans la commémoration de Sedan. Au total, dans ce mouvement de l'Europe qui suit son cours, qui est nécessairement toujours un peu mêlé, le sentiment de la paix, d'une paix vraisemblable et désirée, est ce qui domine. Si laborieuses que soient les conditions faites à cette vieille Europe affairée, divisée de passions, d'ambitions comme d'intérêts, on s'efforce visiblement d'éviter les conflits, d'atténuer les difficultés là où elles apparaissent.

Nulle part on n'a de goût à recommencer légèrement les jeux de la force, et M. le président du conseil répondait particulièrement au vœu de la France lorsque, dans son dernier discours, avec une intention que les faits confirmeront sans doute, il s'étudiait à rassurer l'opinion au sujet de « prétendues tentatives d'intervention plus ou moins inopportunes, » sur de « soi-disant complications naissantes. » M. le président du conseil répondait certes à un instinct public lorsqu'il mettait tout son zèle à se défendre d'une « politique d'aventures, » en ajoutant : « Je connais trop, pour ma part, les sentimens de ce pays, qui veut résolûment la paix, pour rien faire qui puisse la compromettre... » La paix est le mot de la situation; elle est dans les vœux, dans les intentions comme dans les intérêts de notre pays, et s'il y avait aujourd'hui des nuages, ils ne viendraient sûrement pas du côté de la France. Quelques Allemands, il est vrai, après avoir pris une semaine de réflexion, sans trop tenir compte des déclarations plus récentes de M. le président du conseil, se sont avisés de découvrir une signification belliqueuse dans des paroles prononcées par M. Gambetta à Cherbourg et de montrer au sommet des Vosges le spectre de la revanche française. Ils ont fait d'une harangue adressée à des commis-voyageurs une espèce d'affaire, et ils ont cru aussitôt indispensable de réchauffer les souvenirs de Sedan, de mettre l'Allemagne en garde. Soit; mais le bruit de ces polémiques assez artificielles n'a-t-il eu réellement d'autre cause ou d'autre objectif qu'un discours de M. le président de la chambre des députés de France? N'a-t-il pas été plutôt une diversion de circonstance pour couvrir quelque difficulté de situation, quelque nécessité de gouvernement ou quelque aggravation de charges militaires, comme cela s'est déjà vu si souvent? Ce qui est certain, c'est que le « spectre de la revanche française » a déjà beaucoup servi en Allemagne, et que cette échauffourée de plumes teutonnes n'a manifestement rien de sérieux, ne répond à aucune circonstance saisissable. Quelque importance que puisse avoir M. Gambetta, il n'a pas le pouvoir d'entraîner notre pays dans des hasards, de donner des mots d'ordre de guerre; il n'en a même pas probablement eu la pensée, et s'il s'est laissé aller à quelque exubérance de langage entre commis-voyageurs réunis, M. le président du conseil, dans tous les cas, s'est empressé de remettre à son vrai point la politique extérieure de la France. Il n'y a en tout cela ni

une apparence de tension dans les rapports des gouvernemens ni un signe de complications imminentes dans les affaires du moment, dans l'ensemble de la situation européenne.

D'où viendraient donc aujourd'hui les nuages, les menaces de trouble en Europe, dans les relations des puissances qui disposent de la paix? Serait-ce de ces éternelles affaires d'Orient qui s'agitent partout à la fois, dans les conseils de la diplomatie et sur les frontières turques où les populations sont aux prises, — en Albanie, en Épire et en Bulgarie comme à Constantinople et à Vienne, à Londres et à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Paris? Assurément ces malheureuses affaires restent un gros nuage, un redoutable problème; elles sont loin d'être finies, et pour le moment elles ne passent même pas par une phase brillante; elles sont dans un défilé assez obscur et assez inextricable. Il est certain que la dernière guerre d'Orient, le congrès de Berlin et les négociations qui ont suivi ont créé par degrés une situation où il est aussi difficile d'avancer que de reculer. Les puissances ont visiblement fait jusqu'ici tout ce qu'elles ont pu; elles se sont réunies, elles ont concerté leurs démarches, elles demeurent d'intelligence pour agir auprès de la Porte, et malgré cette apparence imposante d'un accord européen, elles n'en sont pas moins à attendre le résultat de leur action diplomatique sur les deux points qui restent à régler, la délimitation du Montenegro et la délimitation de la Grèce. Des notes collectives ont été d'abord remises au divan; la Porte a répondu avec son habileté évasive. Il n'y a que quelques jours à peine, une nouvelle communication a été faite à Constantinople maintenant dans leur intégrité les propositions européennes, présentant les résolutions adoptées par la dernière conférence de Berlin sous la forme d'une sorte d'ultimatum. La Porte, à dire vrai, ne paraît guère disposée à se rendre, ou plutôt elle cède à demi dans l'affaire du Montenegro, elle semble persister à refuser les territoires qu'on lui demande pour la Grèce.

Qu'en sera-t-il désormais? La question est par malheur si singulièrement, si dangereusement engagée, que l'Europe ne peut en rester là sans paraître avouer son impuissance et qu'elle ne peut aller plus loin sans risquer de déchaîner des événemens qui dépasseraient ses prévisions. On parle toujours de démonstrations navales ou militaires pour en finir avec les résistances de la Porte: c'est bien aisé à dire. Il faudrait d'abord que toutes les puissances fussent d'accord jusqu'au bout, et avec la divergence déjà si sensible des politiques, des intérêts, cet accord, on en conviendra, n'est rien moins que vraisemblable, rien moins que facile à établir et à maintenir. De plus, on ne peut s'y tromper, un commencement d'action, l'apparition d'une force militaire européenne peut mettre le feu à l'Orient tout entier, à l'Orient chrétien et à l'Orient musulman. Ce serait alors la guerre avec toutes ses conséquences illimitées et redoutables, dont on prendrait la responsabilité.

Ce n'est pas la première fois qu'on aurait reculé devant de telles extrémités, au risque de paraître accepter quelques mécomptes ou d'aller plus lentement au but qu'on veut atteindre. Qu'on y réfléchisse bien : il s'agit de six puissances se réunissant en pleine paix pour agir par coercition à l'égard d'un septième état qui après tout n'a ici d'autre tort que d'être la Turquie et de ne pas vouloir se laisser dépouiller. Voilà le spectacle qu'on se préparerait à donner par des démonstrations de force, et c'est précisément parce que ce serait là un spectacle singulièrement violent qu'il y a bien des chances pour qu'on s'arrête, pour que toutes ces complications et ces difficultés ne deviennent pas pour le moment une crise plus grave et irréparable. Ce que des gouvernemens sensés et prévoyans ont de mieux à faire, c'est à coup sûr d'épargner cette épreuve de plus au repos du monde.

Y a-t-il eu, à côté de la grande affaire d'Orient, à Tunis, un autre de ces nuages qui peuvent être quelquefois inquiétans, sinon pour la paix, du moins pour les bonnes relations de deux peuples liés d'amitié? Évidemment là aussi, sur cette côte méditerranéenne, il y a eu une sorte d'incident, un choc d'influences, une petite rencontre entre la France et l'Italie. La question par elle-même est assez médiocre sans doute; elle ne s'est pas moins compliquée en chemin de toute sorte de conflits, d'intrigues et de coups de théâtre. Il ne s'agit en vérité à l'origine que d'un modeste chemin de fer de Tunis au port de la Goulette qui, après avoir primitivement appartenu à une compagnie anglaise, est devenu l'objet d'une dispute acharnée entre une compagnie italienne et une compagnie française. Achat du chemin négocié par la compagnie française avec la compagnie primitive, poursuite en annulation de contrat devant la justice anglaise, annulation prononcée, mise en adjudication, c'est à la suite de toutes ces péripéties que la compagnie italienne est restée maîtresse du champ de bataille, c'est-à-dire adjudicataire à un prix démesuré : elle pouvait d'autant plus aisément payer sans marchander qu'elle avait une garantie d'intérêt assurée par le gouvernement italien. Elle a cru triompher, elle a peut-être montré trop de jactance dans son succès. Qu'est-il arrivé? La compagnie française, ardente à la défense des intérêts du réseau algérien engagés dans l'affaire, ne s'est pas tenue pour battue; elle s'est remise en campagne et elle a obtenu du bey une autre concession qui annule ou balance les avantages et surtout le monopole dont la compagnie italienne se croyait en possession. S'il n'y avait qu'une lutte entre propriétaires de chemins de fer, ce ne serait qu'un épisode de plus de l'histoire industrielle. Le plus piquant, le plus curieux en tout cela, c'est qu'une simple question de chemin de fer est devenue une affaire d'état. Le consul italien s'en est mêlé avec acharnement; le gouvernement de Rome s'en est mêlé et par son patronage et par ses encouragemens et par ses garanties d'in-

térêts. Ils ont tous si bien fait que le gouvernement français à son tour n'a pas pu se dispenser d'intervenir. Maîtresse de l'Algérie, c'est bien le moins que la France se préoccupe de ce qui se passe dans la régence voisine et tienne, non à exclure les autres étrangers, mais à ne pas laisser s'établir à Tunis un foyer d'influences hostiles, une sorte de camp ennemi. C'est ce qui arrivait ou ce qui se préparait; le gouvernement n'a point hésité à couvrir nos nationaux, et la bataille s'est dénouée par des conventions qui sauvegardent désormais les intérêts français, par la déconvenue de la compagnie italienne. La question paraît tranchée à Tunis; le reste s'arrangera entre les cabinets de Paris et de Rome.

L'incident tunisien, cela est bien clair, n'a eu un moment quelque gravité que parce qu'on en a fait un duel d'influences, et les vrais coupables sont ceux qui se sont efforcés d'engager l'amour-propre italien dans cette médiocre aventure, qui ont cru pouvoir impunément essayer d'établir sur la côte africaine de la Méditerranée un camp d'où ils pourraient au besoin tenir en échec l'ascendant de la France. C'était un acte d'hostilité aussi mal calculé que gratuit, puisque l'Italie n'a évidemment ni les titres, ni les intérêts qu'a la France sur la terre d'Afrique. L'Italie a ses ambitions, elle en a le droit; elle est encore plus, depuis quelque temps, la dupe d'une illusion un peu maladive qui se traduit sous plus d'une forme dans une politique extérieure livrée aux hasards. Elle est la victime de ceux qui, au lieu de l'occuper de tout ce qui peut fortifier son indépendance, son unité nationale, rêvent pour elle le superflu, les conquêtes chimériques, et qui l'exposent à d'inévitables mécomptes en parlant tour à tour à son imagination de Trente, de Trieste et de Tunis. Que peut-elle aller chercher pour sa vraie grandeur à Tunis? Est-ce qu'elle n'a pas assez à faire dans ses limites? Est-ce qu'elle n'est pas frappée du chiffre croissant de ses émigrations en Amérique ou ailleurs, tandis qu'elle a chez elle des terres et des industries à féconder, des contrées entières à disputer à l'insalubrité? Voilà les meilleures, les plus utiles conquêtes à poursuivre. Le reste n'est que pure fantaisie d'esprits remuans et frivoles à la recherche de médiocres succès. Ce qu'il y a de curieux, d'instructif, c'est que ceux qui compromettraient si aisément l'Italie dans toutes les aventures sont aussi ceux qui ne cessent de chercher les occasions de témoigner leurs mauvais sentimens, leur hostilité contre la France, au risque d'être infidèles à la politique par laquelle l'Italie a pu revivre. Les ministres de la gauche, qui règnent depuis quelques années à Rome, ne se prêtent pas sans doute à cette politique; ils ne la découragent pas toujours assez, même quand ils refusent de la suivre jusqu'au bout. L'incident de Tunis est un des résultats, le plus récent, non pas le seul, de cette faiblesse. On l'a laissé naître, on l'a laissé grandir plus que de raison.

Le mieux aujourd'hui est de le réduire à sa petite et éphémère importance dans l'ensemble des rapports de deux nations que les brouillons seuls s'efforcent de désunir, qui se rapprochent par tous leurs intérêts, par toutes leurs traditions. Assurément ce n'est pas pour le chemin de fer de la compagnie Rubattino que la vieille alliance de l'Italie et de la France peut se refroidir. — Il en est de cet incident de Tunis comme des polémiques allemandes, même, si l'on veut, comme des affaires du Montenegro et de la Grèce, qui ont pourtant une autre gravité : ce sont des nuages plus ou moins gros, plus ou moins lourds, qui passent à l'horizon, qui se dissiperont, il faut le croire, devant ce sentiment qui règne un peu partout aujourd'hui, qui est si visiblement favorable à la paix.

Les fêtes sont les diversions heureuses des peuples qui éprouvent le besoin d'oublier un instant leurs embarras ou leurs affaires, de détourner leur regard des nuages, et ces fêtes, quand elles répondent à un sentiment sincère, ne laissent pas d'avoir leur intérêt, même un intérêt politique. Depuis quelques jours, à Vienne et à Bruxelles, tout a été à la joie. Les Autrichiens ont célébré le cinquantième anniversaire de la naissance de l'empereur François-Joseph, et cet anniversaire, ils l'ont fêté avec un abandon particulier, comme pour mieux prouver, dans les circonstances présentes, leur fidélité, leur attachement à la vieille dynastie de Habsbourg. C'est qu'en effet, en Autriche plus que partout, la maison régnante reste la personnification incontestée de la tradition nationale, de l'état. Seule elle est le lien de ces royaumes, de ces peuples divers de race, d'esprit, de religion, qui forment l'empire; elle est la médiatrice permanente et souveraine. De plus, cet empereur qu'on vient de fêter peut apparaître aux yeux des Autrichiens comme une image expressive de leur destinée contemporaine. Il y a plus de trente ans déjà qu'il montait sur un trône branlant au milieu des déchaînemens de la guerre et des révolutions. Aujourd'hui il représente un long règne pendant lequel l'Autriche a passé par bien des crises où plus d'une fois elle a failli s'abîmer. Depuis 1848, l'Autriche a essuyé des défaites sans avoir toujours cherché la guerre; elle a perdu l'Italie, elle a perdu la prépondérance en Allemagne, elle a été exclue de l'Allemagne. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, ces épreuves souvent imméritées, l'empereur François-Joseph les a soutenues en patriote, partageant de cœur les infortunes de son pays, attentif à les réparer, réconciliant la Hongrie, libéralisant les institutions de l'Autriche, associant les peuples de l'empire à leur gouvernement, entrant, en un mot, dans une ère nouvelle sous le coup du malheur, sans illusion peut-être comme aussi sans arrière-pensée, sans se refuser à aucune concession utile. C'est tout cela que les Viennois ont fêté en lui, montrant leur empressement autour d'un souverain de bonne volonté, voyant dans un passé déjà

long un gage d'avenir. Certainement l'Autriche, après tant de secousses et de dangers, s'est fait une situation jusqu'à un certain point nouvelle; elle a su s'assurer quelques avantages et profiter des circonstances. La voilà prenant de plus en plus un rôle actif en Orient, occupant la Bosnie et l'Herzégovine, engagée au premier rang par la position avancée qu'elle a prise vis-à-vis de la Russie, et soutenue, peut-être accablée par l'alliance de l'Allemagne, qui la presse, qui la domine en l'appuyant. Que l'Autriche, dans cette voie nouvelle, où elle marche avec plus de circonspection que d'entraînement, soit à l'abri de difficultés graves, de dangers extérieurs ou intérieurs, qu'elle soit au bout des épreuves, tous les Autrichiens éclairés n'en sont peut-être pas absolument persuadés; mais c'est l'heureuse fortune du récent anniversaire impérial d'avoir réuni un moment tous les partis dans un même sentiment de loyauté affectueuse.

La Belgique, moins grande que l'empire autrichien, a cet avantage en politique d'être neutre au milieu de l'Europe et de ne compter que des Belges, de n'avoir ni à se préoccuper de l'Orient, ni à tenir la balance entre les Slaves et les Allemands, entre les Hongrois et les Cisleithans, entre les constitutionnels et les fédéralistes. Elle a cette originalité dans ses fêtes patriotiques et populaires de se livrer sans contrainte à toute l'expansion de la joie flamande, à ce que M. Taine appelle son goût « pour les kermesses, les défilés de corporations et l'étalage des costumes. » Cavalcades innombrables, cortège aux lumières, spectacles, banquets, fêtes provinciales et communales, rien n'a manqué depuis quelques jours pour le plaisir de la Belgique. Bruxelles a vu surtout défiler un cortège immense, magnifique, résumant l'histoire belge par des séries de groupes : représentation des vieilles communes de la Belgique, représentation de l'époque provinciale avec les chevaliers de la toison d'or, cortège de Marie-Thérèse, la Belgique moderne avec Léopold Ier, l'agriculture avec les pâtres du Luxembourg, l'industrie avec les armuriers de Liége, le commerce et les métiers, les arts et les lettres. A tout cela se mêlent chaque jour les manifestations, les expositions et un congrès international de l'enseignement.

Ce que la Belgique a fêté, ce qu'elle fête encore avec une expansion joyeuse, c'est sans doute son roi, sa dynastie profondément identifiée avec la nation; mais c'est surtout l'anniversaire du jour qui l'a faite libre, c'est la cinquantaine de son indépendance. On avait craint un instant que, par suite de la guerre violente des partis et de la rupture récente du cabinet de Bruxelles avec le Vatican, les catholiques ne voulussent s'abstenir, et des esprits emportés avaient, en effet, essayé de prêcher l'abstention. Il n'en a fort heureusement rien été. A la veille de l'anniversaire, les chefs parlementaires du parti, M. d'Anethan dans le sénat, M. Malou dans la chambre des représentans, ont fait à peu

près la même déclaration : « Nous entendons célébrer la conquête de l'indépendance de la patrie, affirmer notre attachement à la constitution et à toutes les libertés qu'elle comporte, rendre un légitime hommage à notre dynastie nationale. » La plupart des catholiques du parlement ont, en effet, assisté à la solennité officielle. La date du 16 août avait été choisie, et, ce jour-là, au milieu d'un immense concours de peuple, en présence du roi, se sont trouvés réunis le parlement, les cours de justice, l'armée, la garde civique, les représentans des provinces et des communes, les délégués d'une multitude de corporations ou de sociétés particulières. Les héros du jour étaient naturellement, avec quelques vieux blessés de septembre, les survivans du congrès national et du gouvernement provisoire de 1830. Du congrès il reste encore dix-neuf membres parmi lesquels M. Henri de Brouckère, M. d'Huart, M. Nothomb, le chanoine Andries, l'abbé de Haerne. Du gouvernement provisoire les derniers survivans sont trois octogénaires, M. Charles Rogier, M. Jolly et M. de Coppin. Tous ces vieux demeurans d'un autre âge étaient présens. C'était la Belgique tout entière se trouvant réunie, se fêtant elle-même dans sa dynastie populaire, dans sa liberté, dans sa constitution, que le souverain lui-même a appelée une admirable constitution, dans la journée déjà lointaine de son émancipation nationale, et le roi Léopold n'a fait qu'exprimer le sentiment universel lorsque, montrant les membres du gouvernement provisoire et du congrès, il a dit : « Cette fête est leur fête. Tous nous rendons hommage à cette forte génération de 1830 qui nous a faits ce que nous sommes. »

Rien certes de plus sérieusement émouvant qu'une fête de ce genre où un petit peuple regardant dans son passé, dans une histoire de cinquante ans, n'y trouve qu'une constitution invariable, une liberté toujours respectée, une dynastie nationale, un développement incessant, et pas une révolution, pas même une sédition de quelque gravité. C'est le résultat de bien des circonstances favorables sans doute; mais c'est surtout l'œuvre d'un prince sage qui a légué son esprit à son fils et de cette alliance de 1830 où catholiques et libéraux marchaient ensemble à la conquête de l'indépendance. Ce qui a aidé à fonder la Belgique est ce qui peut le mieux servir à la faire vivre, et, à tout prendre, pour l'avenir comme pour le présent, c'est la plus vraie moralité de cette brillante commémoration du passé.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

—

La Démographie figurée de l'Algérie. Étude statistique des populations européennes qui habitent l'Algérie, avec douze tableaux graphiques, par M. le docteur René Ricoux. Paris, 1880; Masson.

Une comptabilité bien tenue est la première condition de la prospérité d'une grande maison, car elle permet d'apprécier à temps le succès de chaque entreprise et d'éviter les dépenses dont on ne peut attendre aucun profit. Or la société, selon le mot très juste de M. Bertillon, peut se comparer à un vaste chantier de travail, de production ou de commerce, dont la « démographie » est la comptabilité : les entrées et les sorties sont représentées par les naissances et les décès, les recensemens fournissent les inventaires qui constatent la situation à jour donné. Et qui ne voit que ce contrôle de la prospérité collective a une importance toute particulière lorsqu'il s'agit de colonies, c'est-à-dire de véritables expériences, tentées toujours un peu au hasard, et dont la vie humaine fournit la matière, on dirait presque l'enjeu?

Il n'est donc pas besoin d'insister sur l'utilité que présente l'étude statistique des conditions d'existence de nos colons algériens; mais il faut dire tout de suite que les documens sont rares et insuffisans, difficiles à consulter à cause du manque d'unité et de méthode. C'est avec ces documens défectueux, corrigés et contrôlés autant que cela pouvait se faire, que M. le docteur Bertillon entreprit, en 1864, une étude des mouvemens de la population européenne de l'Algérie. Le fait le plus frappant qui se dégageait des nombres recueillis et confrontés par le savant démographe, c'est que les Espagnols, et après eux par les Italiens, paraissaient s'acclimater en Algérie avec le plus de facilité; l'acclimatement des Français restait encore douteux, car pendant longtemps le chiffre de nos décès dépassait celui des naissances, et les vides n'étaient comblés que par des nouveaux arrivans ou par la naturalisation des colons espagnols ou italiens. Toutefois la mortalité des Français avait visiblement diminué dans les dernières années étudiées. Il y avait là un pronostic rassurant et qui donnait tort à la lugubre boutade du général Duvivier : « Les cimetières sont les seules colonies toujours croissantes de l'Algérie. » Cette lueur d'espoir qui nous restait après les recherches de M. Bertillon, s'est peu à peu transformée en confiance robuste, grâce au zèle persévérant avec lequel M. le docteur Ricoux,

Algérien de naissance et statisticien par vocation, a continué le travail si bien commencé.

M. Ricoux avait publié, en 1874, un premier essai sur *l'Acclimatement des Français en Algérie*, qui n'était, à vrai dire, qu'une monographie locale, fondée sur l'étude des registres de l'état-civil de Philippeville. L'exposition universelle de 1878 et l'appel que la Société d'anthropologie de Paris avait, à cette occasion, adressé à tous ses membres, engagèrent M. Ricoux à étendre le champ de ses recherches, et l'on a pu admirer, dans le pavillon des sciences anthropologiques, douze tableaux graphiques, traduisant les principaux mouvemens de la population européenne de l'Algérie depuis la conquête jusqu'en 1876, qui furent le fruit de ses efforts. Ces tableaux, réduits à de moindres proportions, sont devenus la cause première, puis le complément de l'ouvrage où M. Ricoux vient de résumer les résultats de ses études concernant la démographie de l'Algérie. Il a mis en œuvre, avec beaucoup de méthode et un louable esprit de critique, tous les documens officiels qui étaient à sa portée, en les complétant, le cas échéant, par les relevés qu'il avait faits lui-même à Philippeville; ses conclusions sont toujours présentées avec réserve, et c'est là ce qui peut faire espérer qu'elles seront confirmées par les enquêtes futures, qui mettront à profit des matériaux plus sûrs et plus complets.

La population de l'Algérie était évaluée, en 1876, à 2,807,000 habitans (non compris l'effectif de l'armée), soit 9 par kilomètre carré. Cette densité, si elle est loin d'approcher de celle de la France (70), est cependant assez voisine de celle de la Russie, et plus forte que celle des États-Unis, qui ne comptent que 4 habitans par kilomètre carré. Dans ce chiffre d'environ 3 millions d'habitans, l'élément européen ne figure que pour un huitième : le recensement de 1876 accuse 353,600 habitans d'origine européenne. Il est intéressant de suivre le progrès de cet élément civilisateur depuis la conquête, tel que le constatent les relevés périodiques :

ANNÉES.	POPULATION EUROPÉENNE.
1833	7.800
1845	95.300
1856	169.200
1866	235.200
1876	353.600

C'est un accroissement moyen de 8,000 âmes par an, depuis une quarantaine d'années. Mais cette population d'origine européenne est excessivement bigarrée, et l'on s'exposerait à bien des erreurs si on voulait asseoir tous les raisonnemens sur les chiffres des totaux. Voici comment, en 1876, la population « européenne » de l'Algérie se décomposait par nationalités :

Français	155.700
Espagnols	92.500
Italiens	25.800
Maltais	14.200
Allemands	5.700
Autres nationalités	17.500
Israélites francisés	33.300
Population dite *en bloc*	8.900
Total	353.600

En laissant de côté les Israélites indigènes, francisés en masse par le décret de 1870, on arrive à un total d'environ 320,000 Européens, dont les Français forment à peu près la moitié (1). Cette proportion a peu varié depuis 1830, et les tableaux statistiques prouvent que l'élément français, — comme l'élément européen en général, — a toujours suivi une progression assez régulière, sauf l'arrêt momentané causé en 1849 par l'invasion du choléra, et l'accroissement plus accentué des dernières années, qui était dû d'abord à l'émigration alsacienne-lorraine, dirigée vers l'Algérie, puis aux nombreuses concessions de terres, accordées aux Français exclusivement après l'insurrection de 1871. Parmi les autres nationalités, les Espagnols ont pris depuis longtemps les devans, au point que, dans leur marche ascendante de plus en plus rapide, ils menacent d'atteindre l'élément français, qu'ils ont même déjà légèrement dépassé dans la province d'Oran, à la suite de l'immigration incessante qui se dirige vers cette province depuis les événemens de Carthagène (1873-1874). Les Italiens et les Maltais, qui affectionnent la province de Constantine, augmentent beaucoup plus lentement, et les Allemands semblent plutôt diminuer.

Dans les premières années qui ont suivi l'occupation de l'Algérie, l'accroissement de la population européenne était dû presque en entier à l'immigration; il faut arriver en 1854 pour voir apparaître un faible excédant des naissances sur les décès. Depuis cette époque, la colonie est entrée dans cette phase de son développement où les décès ne dépassent plus les naissances, où celles-ci, au contraire, fournissent un appoint de jour en jour plus appréciable. Mais c'est ici qu'il importe de faire la part de chaque nationalité, afin de juger de la vitalité relative des diverses races qui essaient de prendre pied sur la terre africaine. Les documens qu'on possède ne permettent de faire ces distinctions que pour la période de 1853 à 1876, encore ne donnent-ils que la mortalité en bloc, tandis qu'il importerait de connaître les chiffres des décès par âges; ils suffisent cependant pour nous faire une idée des chances de réussite sur lesquelles peuvent compter en Afrique les colons européens.

(1) La population *en bloc* comprend le personnel des établissemens, tels que prisons, hospices, lycées, chantiers, etc., où se trouvent réunis temporairement un certain nombre d'individus dont la nationalité n'est pas spécifiée.

La natalité des Français a oscillé, en Algérie, entre 35 et 41 par 1,000 habitans, ce qui est un beau résultat, si l'on songe qu'en France elle ne dépasse guère 26 par 1,000; elle a été évidemment stimulée par le changement des conditions d'existence, qui se présentaient plus faciles et plus larges. La mortalité s'élève d'ordinaire en même temps que le nombre des naissances, parce qu'il meurt toujours beaucoup d'enfans; néanmoins la mortalité des Français, qui était au début de 46 par 1,000 habitans, a bientôt diminué et n'était plus, en 1876, que de 25, à peine supérieure à la mortalité normale en France (23). Pour les Espagnols, on constate que la natalité, d'abord exceptionnellement forte (47.5), descend peu à peu à 40, puis à 38, tandis que la mortalité oscille autour de la moyenne qui s'observe en Espagne (30); on dirait qu'en se fixant en Algérie, ils ne changent pas de climat. Pour les Italiens et les Maltais, l'influence du changement de résidence n'est guère plus sensible, tandis que la race germanique paraît peu propre à s'acclimater en Algérie. La mortalité des Allemands a d'abord atteint le chiffre de 55, puis elle s'est abaissée à 33, mais en restant presque toujours supérieure à la natalité.

Pour mieux faire ressortir cette influence du milieu, nous empruntons à M. Ricoux le tableau suivant, où les moyennes des années 1872-1876, pour l'Algérie, ont été mises en regard des moyennes normales des pays d'origine :

	NATALITÉ.		MORTALITÉ.	
	Algérie.	Pays d'origine.	Algérie.	Pays d'origine.
	—	—	—	—
Français	37	26	28	23
Espagnols.	40	38	30	30
Italiens.	40	37	27	30
Maltais.	40	33	27	24
Allemands	33	38	39	27

On voit que, sauf les Allemands, toutes les races se montrent en Algérie plus fécondes que dans leur mère-patrie; l'accroissement est surtout manifeste pour les Français, peut-être parce que la natalité de la France est une des plus faibles de l'Europe. Quant à la mortalité, elle est, pour les Italiens, moindre en Algérie qu'en Italie; pour les Espagnols, l'écart est nul; pour les Français et les Maltais, la mortalité est un peu plus forte que dans les pays d'origine, ce qui s'explique à la rigueur par l'élévation de la natalité (1); mais pour les Allemands, l'aggravation saute aux yeux, et comme elle coïncide avec une natalité

(1) M. Vallin a d'ailleurs signalé ce fait significatif, que la mortalité de nos troupes d'Afrique, et même celle des troupes de France servant passagèrement en Afrique, est notablement inférieure à la mortalité des soldats indigènes.

diminuée, il faut bien l'attribuer à une influence pernicieuse du milieu. Somme toute, ces chiffres, si on pouvait les accepter comme l'expression de faits bien constatés, prouveraient que les races latines du midi de l'Europe, les races riveraines de la Méditerranée, sont capables de s'acclimater sur le sol africain, — qu'elles le sont d'autant plus que leur lieu d'origine est plus rapproché de la côté d'Afrique. M. Ricoux pense qu'il y a lieu d'admettre l'existence d'une « zone acclimatable, » bornée au nord par l'isothère de 20° qui coupe la France à la hauteur de l'île d'Oléron et passe au nord de Dijon et de Vesoul pour sortir à Mulhouse, puis au sud par l'isothère de 25°, qui traverse l'Algérie et se confond à peu près avec la ligne de démarcation entre le Tell et le Sahara. On aurait donc raison d'attirer en Afrique des colons originaires du midi de la France, et notamment des Basques, au lieu de les laisser s'en aller chaque année par milliers à la Plata et au Chili, où ils sont perdus pour nous. Enfin, si les populations du nord de la France paraissent moins aptes à coloniser l'Algérie, il y aurait peut-être beaucoup à espérer des procédés d'acclimatation par lesquels s'accroît la force de résistance d'une race qui cherche à s'implanter sur un sol nouveau.

Il faut en effet distinguer l'*acclimatement* spontané de l'*acclimatation* artificielle, qui est l'œuvre de l'industrie humaine et s'obtient par divers moyens. Ces moyens sont de deux sortes : les uns consistent à modifier le milieu naturel par les procédés multiples de la culture : défrichemens, plantations, barrages, canalisations, drainages, etc.; les autres, dont l'action est plus immédiate, reviennent à fortifier l'organisme de l'individu qui doit vivre dans ce milieu nouveau, et on les trouve dans une hygiène bien conduite, dans un régime rationnel, et surtout dans le croisement avec des races reconnues plus résistantes. Or la statistique des mariages en Algérie prouve que les croisemens entre Français, Espagnols et Italiens sont très fréquens, et, tout bien pesé, il semble que cette tendance au mélange des trois races mérite d'être encouragée. M. Ricoux croit pouvoir affirmer que les jeunes Algériens issus de ces mariages internationaux supportent mieux les épreuves de la première enfance que les fils de Français, et il voit là le meilleur moyen de fortifier la résistance de notre race au climat africain. Enfin, l'Algérien apparaît à ses yeux comme une sorte de fontaine de jouvence où la natalité languissante de la France doit se retremper. On voudrait se laisser aller à cet espoir consolant; mais il faudra, avant tout, compléter par une statistique sérieuse la démonstration des faits que les travaux de M. Ricoux nous laissent entrevoir.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

ieu.
res-
midi
de
que
coux
e, »
teur
ir à
t se
et le
ires
sser
sont
rais-
up à
e de
n.
tion
vers
ifier
che-
tres,
e de
dans
dans
atis-
ran-
mble
cou-
issus
le la
lleur
nfin,
ence
drait
com-
e les